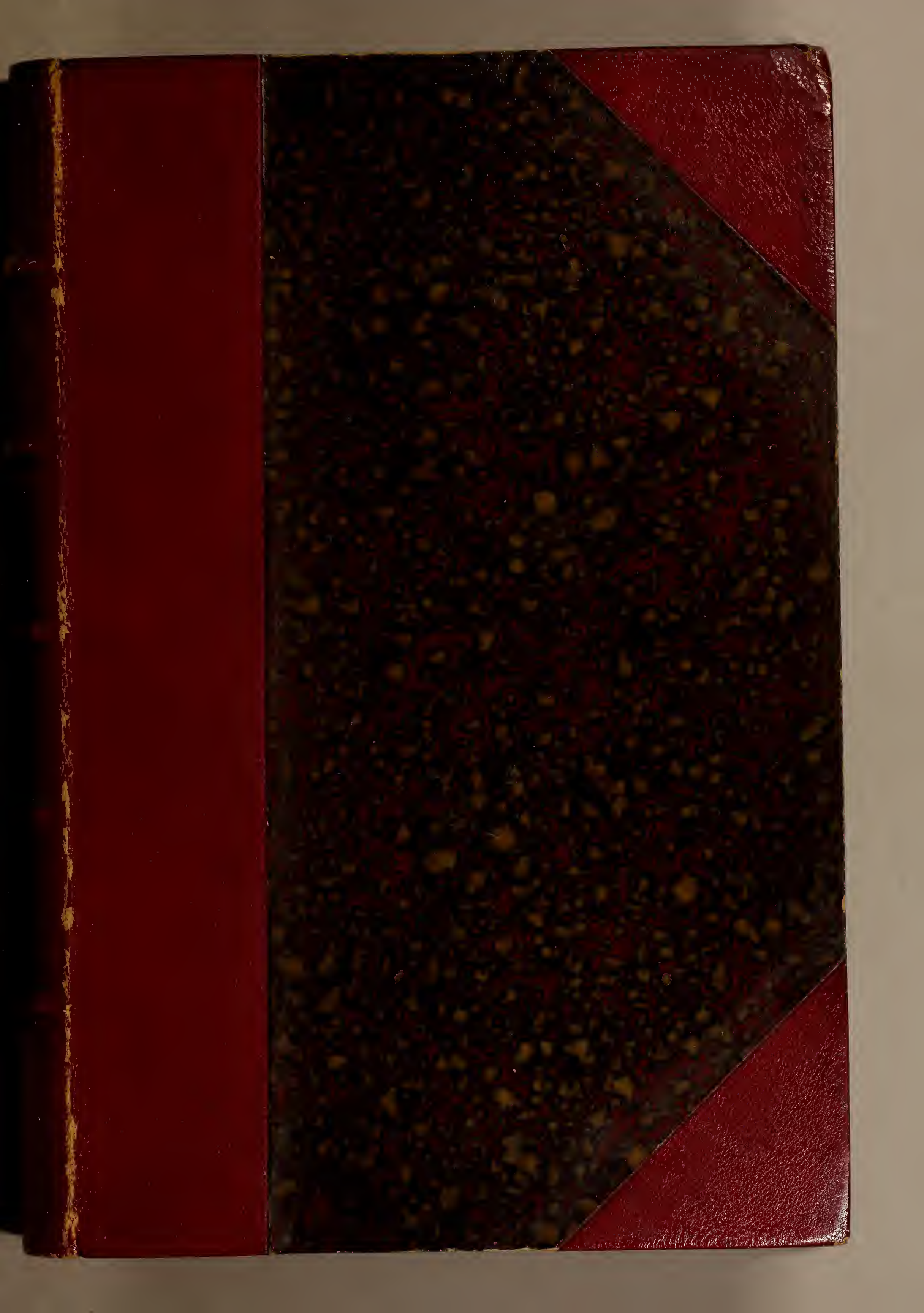
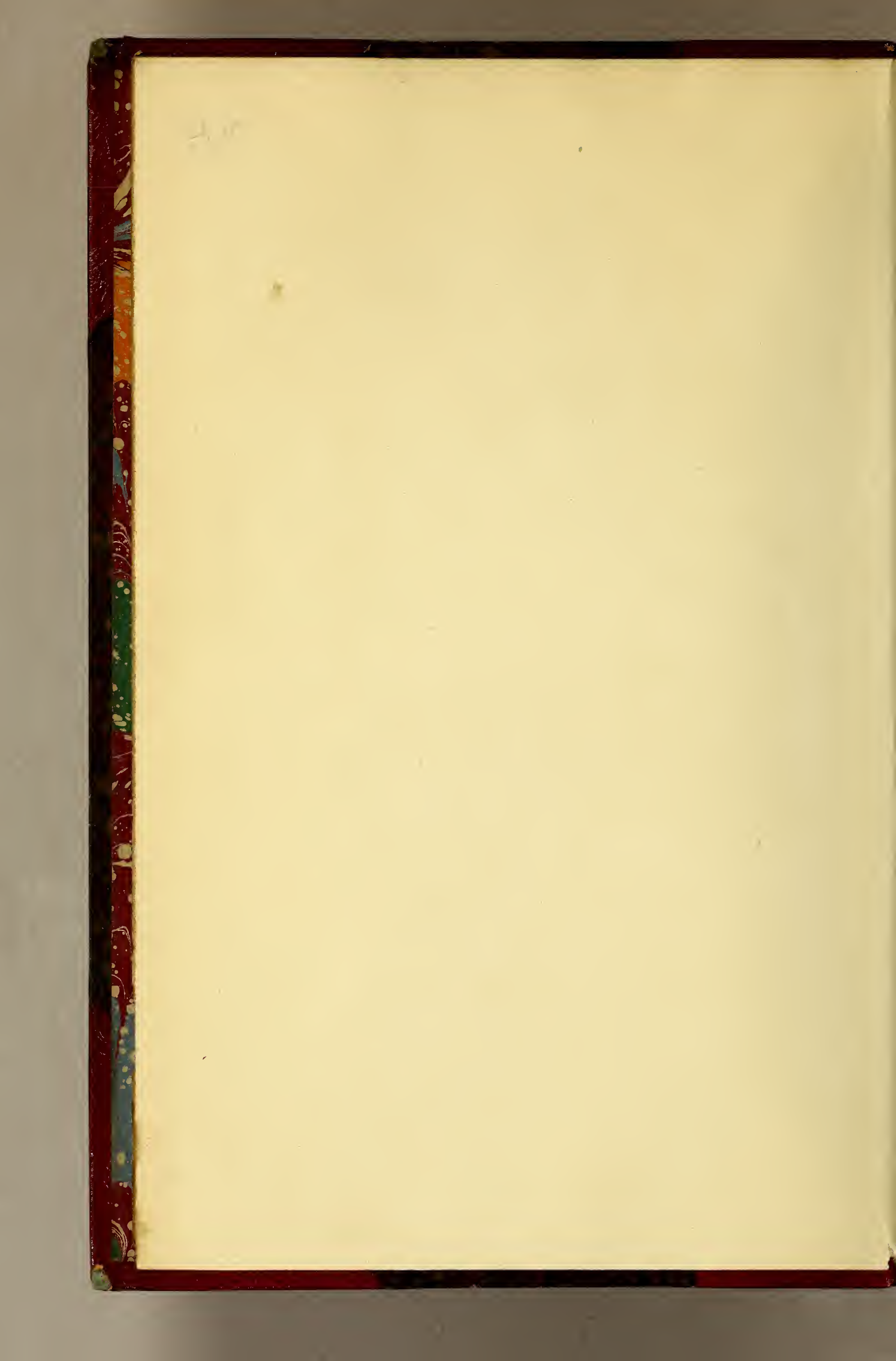
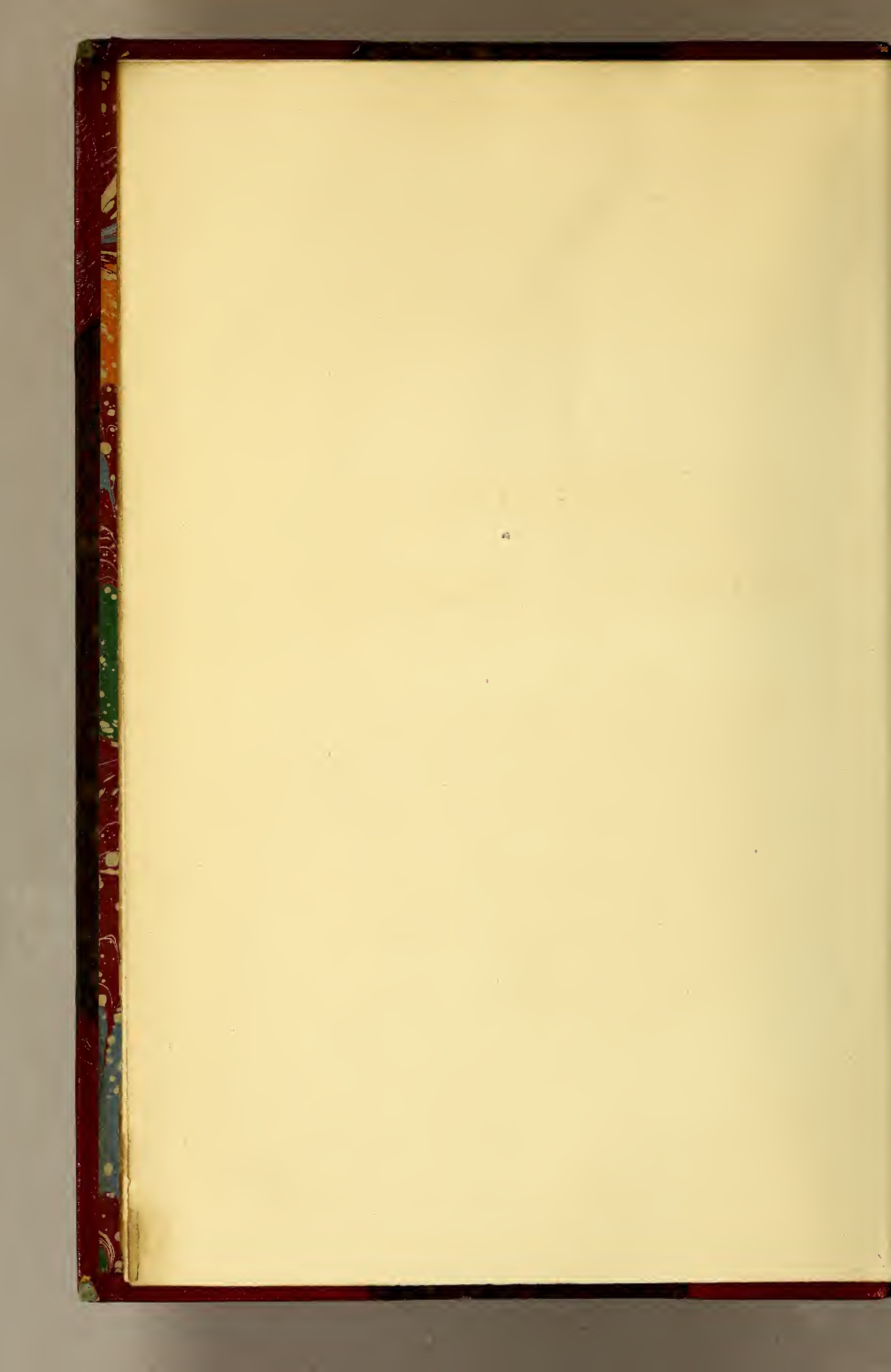






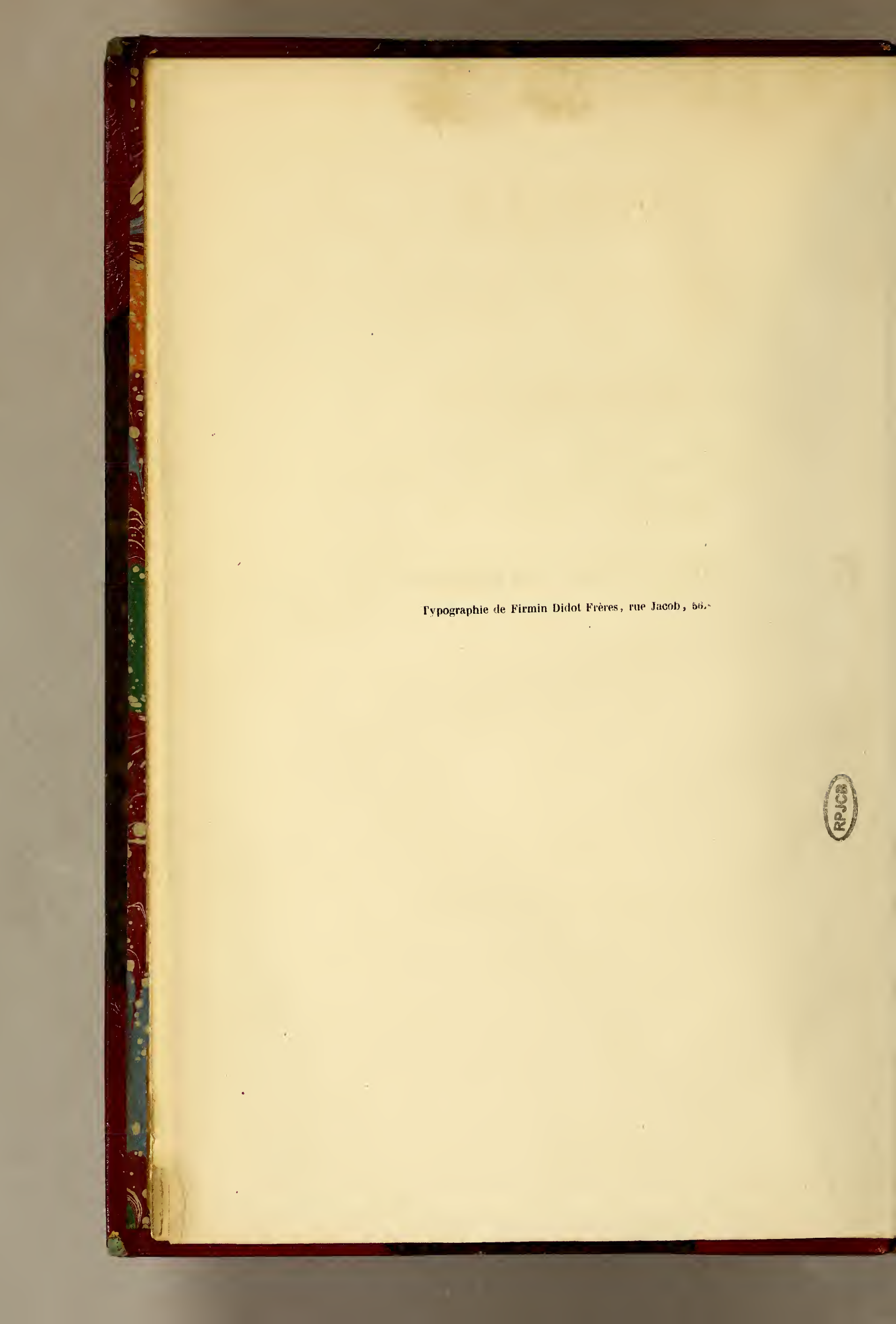




VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND.



Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1835 ET 1836

SUR LA CORVETTE

LA RECHERCHE

COMMANDÉE PAR M. TRÉHOUART
Lieutenant de Vaisseau

DANS LE BUT DE DÉCOUVRIR LES TRACES DE *LA LILLOISE*

Publié par ordre du Roi

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL GAIMARD
Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland.

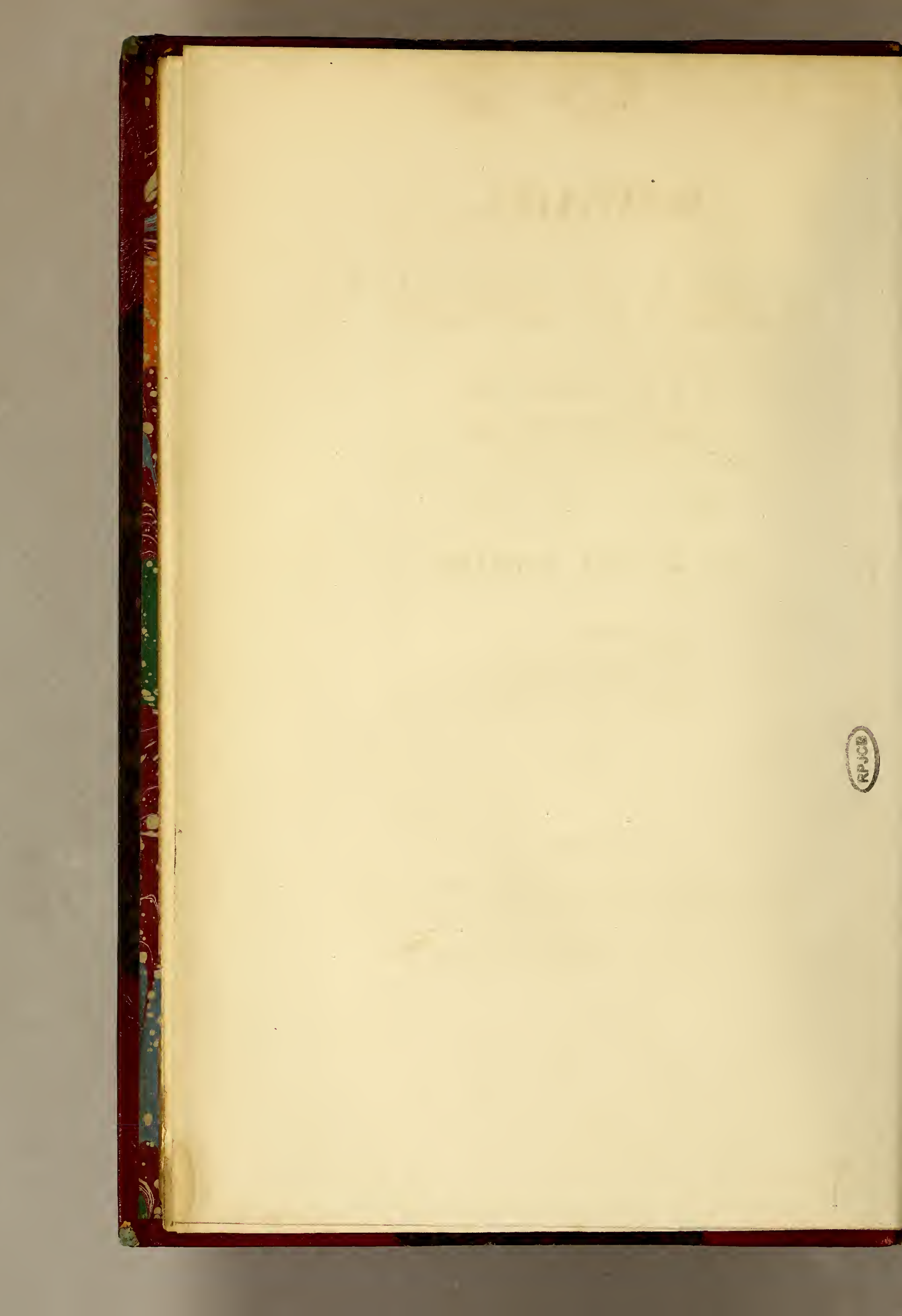
HISTOIRE DE L'ISLANDE

PAR M. XAVIER MARMIER.

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR
Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

1840


RPJCB

VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND.

HISTOIRE DE L'ISLANDE.

Avis.

L'introduction qui doit être placée au commencement de cette livraison paraîtra avec la livraison prochaine.

eyar) (1); au nord, elle projette deux langues de

(1) Pour tous les noms de lieux et les titres de livres islandais, nous observerons dans cet ouvrage l'orthographe islandaise. Quant



VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND.

HISTOIRE DE L'ISLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

SITUATION.

L'Islande, l'une des plus grandes îles d'Europe, est située entre le 16e et le 27e degré de longitude, le 63e 30 et le 66e 42 de latitude septentrionale. Sa largeur est de 55 milles géographiques; sa longueur, de 56 milles; sa surface est évaluée à 1400 milles carrés. Au sud, elle forme un demi-circuit qui semble vouloir rejoindre les îles Westmann (Westmanna eyar) (1); au nord, elle projette deux langues de

(1) Pour tous les noms de lieux et les titres de livres islandais, nous observerons dans cet ouvrage l'orthographe islandaise. Quant

terre arrondies, pareilles à deux bastions que l'on dirait placés là pour briser le choc des glaces et l'effort des vagues de l'océan Arctique. A l'est, elle avoisine le groupe d'îles rocailleuses connues sous le nom de Færö (1); à l'ouest, les froides plages du Groënland. A la voir dessinée sur la carte, avec son innombrable quantité de baies, de fissures, de crevasses, on dirait un lambeau d'étoffe presque carré, usé, déchiqueté, effrangé sur ses bords.

Tout, dans cette terre étrange, porte le caractère d'une formation lente, successive, ou plutôt d'une longue suite de révolutions soudaines, violentes qui ont tour à tour modifié, et quelquefois bouleversé ce sol dont nous ne pouvons plus que pressentir vaguement l'état primitif. C'est pour le géologue l'un des sujets d'étude les plus curieux. C'est le pays le plus phénoménal qui existe peut-être dans le monde entier. Notre tâche à nous n'est pas d'indiquer comment toutes ces couches de roc, de lave, de terre friable ou marécageuse se sont superposées l'une sur l'autre; comment les collines volcaniques ont bondi sur ce plateau, ainsi que les collines pareilles à des béliers dont parle la Bible. Nous laissons aux physi-

aux noms historiques qui ont déjà passé dans notre langue, nous croyons devoir les conserver tels qu'ils nous ont été transmis avec leur altération danoise ou suédoise. Mais on les retrouvera à la fin de l'ouvrage rangés par ordre alphabétique avec leur forme primitive en regard de leur forme nouvelle, et leur signification.

(1) Islandais *Færeyar*. Ce mot vient de *fær*, brebis, et *ey*, île (île de la Brebis).

ciens le soin de dépouiller ce squelette composé de tant d'éléments divers, de chercher les sources brûlantes cachées dans ses entrailles, d'expliquer sa nervure, ses transformations, et nous nous bornerons à décrire.

Deux grandes chaînes de montagnes coupent l'Islande transversalement comme une croix, et se rejoignent à d'autres montagnes, dont les unes s'inclinent graduellement et descendent jusqu'au bord de la mer, tandis que les autres s'élancent à pic du milieu des flots. Là est le Jökull superbe avec sa robe de neige et sa cime de glace, souvent voilée par les brouillards; là est le cratère aux flancs rougis encore par la flamme qui l'a torturé, à la tête chauve, ouverte comme une fournaise; là sont les colonnes de basalte debout l'une contre l'autre, ou gisant sur le sol comme les vestiges d'un édifice gigantesque dont nulle main humaine n'a jamais dessiné le plan; là sont les grottes profondes aux voûtes de cristal, aux parois ornées de stalactites pareilles à ces grottes merveilleuses de fées dont parlent les traditions du moyen âge; les sources d'eau bouillante qui s'élancent en mugissant avec des tourbillons de vapeur; les crevasses où la terre apparaît béante et terrifiée, et tout autour les champs incultes et déserts, chargés de tufs et de scories; les longues plaines poudreuses où le vent d'orage soulève des trombes de cendre jaune; les collines aux couches irrégulières, à la crête dentelée, où le pied du voyageur, tantôt glisse sur des dalles de lave et tantôt se pose pénible-

ment sur des aspérités aiguës. Oui, tout ce pays offre aux regards de l'étranger un grand et terrible spectacle; et quand la nuit d'hiver enveloppe dans ses voiles épais ces solitudes immenses, et quand les vagues de l'Océan, soulevées par la tempête, viennent se briser sur ces côtes avec leurs douloureux sanglots, et quand tout à coup au milieu de ces ténèbres, de ce silence du désert, ou de ce mugissement de l'orage, on voit poindre les lueurs sinistres des cratères; quand le torrent de feu, longtemps contenu dans les flancs de la montagne, monte au haut de la fournaise, puis s'élance par bonds impétueux, l'imagination du peintre ne saurait inventer un tableau plus effrayant et plus grandiose; la pensée de l'homme ne peut rien concevoir de plus lugubre.

Mais revenez ici au mois de juin, lorsque les fugitifs rayons d'un soleil d'été réchauffent et ravivent cette froide contrée. Voilà que les longs jours sans ombre ont remplacé les nuits sans interruption de l'hiver. Le ciel bleu se détache légèrement sur un large horizon; la mer aplanie balance sur ses vagues la barque du pêcheur, le navire du marchand. Au milieu des plaines de lave, on aperçoit le lac paisible où le pluvier doré vient boire, où le cygne se repose dans sa course. Au fond des baies on distingue un enclos de verdure, un pâturage et la cabane du pêcheur avec son toit de gazon où la renoncule jaune fleurit auprès de la marguerite des champs. De là peut-être vous voyez s'élever devant vous le Jökull, avec ses aiguilles de glace dorées par

la lumière, ou le mont Hekla, dont la tête blanche domine toute la contrée, ou les remparts de Thingvellir, qui jadis abritaient, dans leur enceinte gigantesque, les assemblées de la nation. Et quand le paysan islandais, debout le soir sur sa porte, contemple ces scènes grandioses, il sent s'éveiller en lui un sentiment de patriotisme et d'orgueil; il s'écrie avec le poëte : Que mon Islande est belle !

Cette Islande si belle, si imposante, que, lorsqu'on l'a vue une fois, il en reste une impression ineffaçable, est l'une des contrées les plus nues, les plus stériles qui existent. La coupe des montagnes, la mer et les glaciers en forment toute la splendeur; les lacs bleus, les vallées, les cabanes éparses en forment toute la grâce. Mais on n'y voit ni champs ensemencés, ni forêts, seulement quelques frêles tiges de bouleau, traînant à terre leurs branches sans vigueur. Celle qui s'élève à trois ou quatre pieds de hauteur s'appelle un grand arbre. Cependant, à en juger par les anciennes chroniques, si nous n'interprétons pas mal leurs expressions (1), l'Islande a dû porter jadis des bois considérables, dont les tiges de *surtarbrandr* que l'on découvre encore aujourd'hui dans la terre, sont peut-être les derniers vestiges. L'Islande a eu

(1) Ce qui nous fait hésiter sur la véritable valeur à donner à ces expressions, c'est que dans les anciennes sagas on emploie, pour parler d'une forêt, le mot de *skógr*, et que les Islandais de nos jours emploient le même mot pour désigner ces amas de tiges chétives dispersées en certains endroits.

aussi une population une fois plus nombreuse que celle de nos jours, et tout démontre qu'il y avait jadis plus de ressources dans son sol, plus de richesse parmi ses habitants. Mais les tremblements de terre, les éruptions de volcans ont bouleversé ce sol à différentes reprises. Des districts, jadis parsemés d'habitations, ont été enterrés sous des torrents de lave. Des cratères sont sortis des flancs des montagnes et ont vomi à leur tour d'autres cratères. De quelque côté que l'on se tourne, on ne peut parcourir cette terre d'Islande sans retrouver presque à chaque pas les ravages d'une éruption, ou les traces d'une autre commotion violente. Ici, les couches de cendres, là, le roc calciné, plus loin, le lac desséché tout à coup par un embrasement, le promontoire rongé par une langue de feu et le fleuve qui charrie des matières volcaniques. Depuis le dixième siècle, on a compté en Islande quarante-deux éruptions, plusieurs famines et trois épidémies. Celle qui éclata en l'an 1402, celle qu'on appelait la peste noire et qui ravagea l'Europe entière, enleva ici les deux tiers des habitants.

Dans une dissertation dont M. Gaimard a bien voulu nous communiquer le manuscrit (1), M. Finn Magnussen a tracé un rapide aperçu des fléaux matériels et des calamités atmosphériques qui ont ravagé l'Islande. Nous empruntons à cette curieuse notice

(1) Betragtninger over nogle af Aarsagerne til Islands Forfald fra dets ældste Velstand.

les faits les plus saillants. C'est une douloureuse page dans les annales des peuples du Nord. Dès l'année 976, on connaît déjà une partie des désastres de l'Islande. L'année 985 amena de nouvelles souffrances, et décida plusieurs familles à s'en aller chercher un refuge au Groënland. Après l'introduction du christianisme en Islande, les annales régulières, écrites par les savants, et les sagas, présentent à chaque instant une date fatale, un souvenir de malheur. Ainsi, les années 1002, 1003, 1013, l'herbe ne put grandir, et il n'y eut point de récolte de foin (1).

1015. Hiver rigoureux. L'île est tout entière cernée par les glaces.

1021 et 1035. Été pluvieux et sans soleil.

1047. Surnommé l'année du grand hiver.

1056, 1057, 1078, 1118. Les chevaux périssent par le froid, et des habitations entières sont englouties sous des tourbillons de neige.

1120, 1160. Été infructueux.

1181, 1182, 1183, 1184, 1186, 1197, 1200 et 1202. Même calamité. Plus de deux mille hommes meurent de faim.

(1) Pour bien comprendre les tristes conséquences de cette mauvaise récolte, il faut songer que les habitants de l'Islande n'ont point d'autre moisson que celle du foin, que leurs bestiaux composent toute leur richesse, et que si le fourrage vient à manquer, il faut qu'ils se résignent à perdre une partie de leurs troupeaux. Ainsi, quand nous arrivâmes dans cette île en 1836, un grand nombre de paysans avaient été forcés de tuer leurs vaches et leurs moutons, faute de foin pour les nourrir.

1203, 1204, 1206, 1209, 1211, 1226, 1227. Étés pluvieux et sans récolte. Froid glacial et famine.

1231, 1232, 1233, 1236, 1252, 1253, 1258. Un printemps si rigoureux qu'on ne se souvenait pas encore en avoir vu un semblable.

1259. La neige tombe au commencement du mois d'août.

1260. Nouvelle suite de mauvaises années.

1284. Un grand nombre de bestiaux périssent par le froid; des hommes meurent de faim, et plusieurs habitations deviennent désertes.

1287 et 1288. Hiver rigoureux et famine. Le froid redouble encore en 1290. Pendant plusieurs années de suite, le ciel fut constamment couvert de brouillards, et il n'y eut point de récolte.

1300. Froid violent et famine. Dans la seule province de Nordurland, cinq à six cents personnes moururent de misère.

1312, 1313, 1314, 1315. Été pluvieux. Hiver de glace. Dans un très-court espace de temps on enterre trois cents personnes dans une seule église.

De 1320 à 1340. On ne compta qu'une dizaine d'années propices.

1343. La neige tombe en si grande quantité que nul vieillard ne se rappelait en avoir vu autant. Les bestiaux périrent. On vit des propriétaires qui d'un troupeau de deux cents brebis n'en avaient conservé que deux. Au mois de juin, le froid fit périr quatre-vingts bêtes à cornes dans l'évêché de Skálholt.

De 1346 jusqu'en 1377, c'est-à-dire pendant un

espace de trente et une années, dix-huit amenèrent avec elles les frimas implacables, la misère et la désolation. Dans le district de Myvatn, enrichi ordinairement par une pêche abondante, cent soixante-dix personnes moururent de faim.

1379. La neige tombe au mois de septembre en si grande quantité, qu'elle engloutit plusieurs troupeaux.

On a peu de documents sur l'état des saisons dans les commencements du quinzième siècle. C'était le temps de la peste noire, et tous les désastres les plus redoutés jusqu'alors furent oubliés devant ce grand désastre qui ravagea l'Islande. Cependant on sait qu'en 1405 et 1406 l'état de la température fut très-déplorable, et à partir de 1417 jusqu'en 1494, on compta de longues années de mauvaises récoltes et de disette.

En 1500. Nouvelle famine.

1508, 1518, 1519. Beaucoup de moutons périssent au mois de juin dans la neige.

1520 et 1525. Misère et épidémie.

A partir de 1552 jusqu'en 1558, un froid si violent que les hommes et les animaux ne peuvent le soutenir.

En 1562, 1565, 1566 et jusqu'en 1599, à part douze années, des tourbillons de neige au mois de juin.

Au dix-septième siècle, la rigueur des saisons, le nombre des mauvaises années augmente encore. On vit alors des chevaux périr par le froid en une seule nuit. En 1603 et 1604, quoique la pêche fût assez

bonne, neuf mille personnes moururent de faim, et cette horrible misère dura jusqu'en 1610. On vit alors des malheureux déterrer des os pour se nourrir et mâcher la peau des brebis. Le 17 mars en 1610, fut un jour de calamité dont le souvenir vit encore en Islande.

1612, 1614, 1615. Neige abondante, froid extrême. Le mal redouble encore en 1624, et se continue en 1633, 1634. Il y avait alors tant de neige que les Islandais ne purent se rendre sur les bords de la mer pour pêcher selon leur coutume. Les fleuves ne dégelèrent qu'au mois de juillet, et, pendant l'hiver, il était si difficile de se procurer de l'eau, qu'on ne pouvait abreuver les bestiaux qu'une fois par semaine. Le service religieux fut suspendu; il n'était pas possible aux habitants de la paroisse d'arriver jusqu'à l'église. Au printemps, une maison avec tous ses habitants fut engloutie sous la neige. Les chevaux et les moutons périrent dans l'étable, les oiseaux dans les champs, et ceux qui survécurent se nourrissaient de cadavres. Le fléau dura jusqu'en 1641.

1647. Point de récolte. Les brebis affamées mangent leurs agneaux.

De 1652 à 1667. Mauvaises années.

1669. Des tourbillons de neige qui font périr les brebis.

1674. Famine.

1675. Épidémie si violente, que non-seulement on vit des habitations, mais des paroisses entières complétement dépeuplées.

1680, 1683, 1684, 1685, 1686. Point ou peu de récolte. Froid continu.

1689, 1690. Une si grande famine qu'on ne croyait pas en avoir éprouvé une pareille depuis plus de cent ans.

1694. Première saison heureuse après huit années consécutives de souffrances. Le fléau recommence en 1696 et se prolonge jusqu'en 1706. Puis il se renouvelle encore en 1710, et, pendant un espace de vingt-deux années, les chroniqueurs n'en omettent que quinze dans leur douloureuse énumération.

1748. Les études de l'école de Hoolum sont suspendues à cause du froid. Dans le petit district de Langanaes quarante-quatre personnes meurent de froid et de faim. En 1757, il en meurt 3600. Après cette horrible misère arrive un temps de repos. Puis les mêmes souffrances renaissent en 1764, et durent presque sans interruption jusqu'à la fin de 1782. Toute la fin du dix-huitième siècle fut désolée par le froid, par la neige, par des éruptions de volcans et des tremblements de terre.

Le dix-neuvième siècle commença par un hiver très-rigoureux, et un été sans récolte, et plusieurs années récentes ont été signalées par une grande misère.

En retraçant ces douloureuses éphémérides, nous n'avons pas même parlé des désastres produits par les éruptions de volcans. Nous y reviendrons dans le cours de notre histoire.

La population islandaise ainsi décimée par les révolutions du sol, par la peste, par le froid, et par la

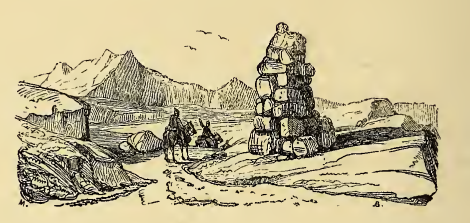
misère, ne s'est jamais relevée de son état de décadence. Elle montait autrefois à cent mille âmes, elle flotte maintenant entre cinquante et cinquante-cinq mille. Les femmes sont cependant en général très-fécondes : il n'est pas rare d'en voir qui ont eu jusqu'à dix, douze et quinze enfants. Mais un grand nombre d'enfants meurent en bas âge, faute de soins ou faute d'une nourriture convenable.

De toute cette vaste surface de terre, plus grande que le Danemark et le Holstein réunis, un tiers seulement est occupé, la côte surtout, le fond des baies et quelques vallées posées au pied des montagnes. Toutes les habitations sont dispersées à une longue distance l'une de l'autre. Lorsqu'il s'en trouve trois ou quatre réunies dans un même lieu, on leur donne le nom de village. S'il y en a plus, c'est une ville. Reykiavík, la capitale de l'île, renferme environ cinq cents habitants; Hafnarfiördur, Eyrarbacki, Eskifiördur en renferment soixante ou quatre-vingts. Ce sont des stations de commerce où le marchand de Copenhague a son comptoir, son entrepôt, où chaque année il arrive quelques bâtiments danois qui recueillent les productions du pays et lui livrent en échange les denrées étrangères. Au delà de cette ceinture souvent brisée d'habitations qui bordent la mer, on ne trouve plus que de loin en loin un de ces verts enclos où le pêcheur bâtit sa cabane. On peut voyager des jours entiers sans apercevoir une trace de vie humaine. Alors il faut porter avec soi sa tente et ses provisions, camper dans les plaines désertes, traverser les rivières

à gué. Là, il n'y a point de chemin, là, jamais nulle charrette n'a passé. Tous ces voyages se font à cheval. Les chevaux sont petits, mais excellents. Un instinct curieux à observer les guide dans leur marche difficile. Ils savent se cramponner aux pointes de lave, glisser sur les dalles plates, chercher dans les marais le point le plus solide. Ils s'en vont ainsi pendant des journées entières, passant à travers les montagnes escarpées, les terrains fangeux, les couches de lave. Si l'on veut s'arrêter, on laisse tomber la bride par terre et ils restent là patiemment jusqu'à ce qu'on vienne les reprendre. Si, dans les passages dangereux, le cavalier veut leur imprimer une fausse direction, ils résistent doucement, comme pour lui montrer son imprudence, et sondent eux-mêmes avec précaution leur route. Le soir, on les lâche dans les champs, et le lendemain on les retrouve souples, frais et dispos comme la veille.

Avec ces chevaux, le paysan islandais entreprend des voyages de 60 à 80 lieues. Il apporte ainsi chez le marchand toute sa cargaison de laine et de poisson. En été, dans le temps de la foire, on voit souvent arriver à Reykiavík des caravanes de vingt à trente chevaux attachés par la queue à la suite l'un de l'autre, et conduits par une femme ou un enfant. Pour pouvoir guider ces convois, il faut avoir toute la sagacité naturelle, toute l'intelligence pratique des Islandais. Dans ces landes immenses, où l'on n'aperçoit aucune route, aucun sentier, le paysan reconnaît la direction qu'il doit suivre aux échancrures des

montagnes, à la position des lacs, aux contours de la vallée. De loin en loin on voit s'élever une pyramide en lave, posée comme un point de reconnaissance par ceux qui l'ont précédé dans ces expéditions aventureuses. Ce sont là ses bornes milliaires; ce sont là les phares qui le guident à travers les champs de scorie ou les amas de neige.



Dans le cours de ces voyages pénibles, l'étranger est heureux de rencontrer l'église de la paroisse. Ce n'est qu'un pauvre édifice en bois grossièrement construit, mais on peut y reposer à l'abri du vent et de la pluie. La femme du pasteur met un peu de paille sur le sol nu, et quand on a passé plusieurs nuits de suite sous la toile incertaine d'une tente, ces quatre parois de l'église ressemblent à un salon de luxe. La cabane du paysan peut aussi servir de refuge, mais il faut pouvoir l'accepter avec sa saleté habituelle, sa puanteur, et c'est là un de ces actes de résignation auxquels les sens ne cèdent pas sans quelque effort. Cette cabane est ordinairement bâtie en pierres de lave ou en bois flotté; elle se compose d'un long et obscur vestibule fermé par une porte si

basse, qu'on ne peut la franchir qu'en faisant une sorte de génuflexion. A droite et à gauche de ce vestibule, on aperçoit une chambre à coucher, une laiterie, un cabinet qui renferme les provisions, un autre où sont les instruments de pêche; au fond est la grande pièce où les femmes se réunissent pour travailler; à côté est la cuisine. Quatre pierres posées sur le sol forment le foyer; la fumée s'échappe par une ouverture quadrangulaire pratiquée dans le toit. Les interstices des murailles sont fermés avec de la mousse; le toit, chargé de terre et de gazon, repose sur des poutres ou des ossements de baleine. A l'intérieur, le sol est nu et souvent boueux; les parois humides portent pour tapisserie une couche de moisissure verdâtre, et l'ameublement est si chétif, que lui donner le nom d'ameublement, c'est violer le sens des mots. Quatre planches clouées comme une caisse et revêtues d'une grossière couverture de laine, forment un lit. Une tête de vache dépouillée de sa peau sert souvent de chaise. En cherchant de côté et d'autre, on découvre des cuillers en corne, des seaux en bois. C'est à peu près tout.

Au dehors, on aperçoit une autre cabane où l'on renferme les moutons en hiver, une grange, une forge, un atelier; car le paysan, isolé dans l'espace, est obligé de pourvoir lui-même à tous ses besoins, et de faire tour à tour le métier de maçon, de forgeron, de cordonnier.

Cette habitation que nous venons de décrire est, il est vrai, choisie entre les plus misérables. Il en est

d'autres où l'on trouve déjà des murailles lambrissées, des chaises, des tables, des armoires façonnées par le menuisier, souvent même des objets de luxe; car le luxe de la civilisation, le luxe pernicieux qui dévore la substance du pauvre, a déjà commencé à s'introduire dans cette contrée lointaine, et les marchands danois qui y trouvent leur intérêt, s'efforcent sans cesse d'en faire naître le goût et de le propager. Souvent le malheureux pêcheur qui visite les stations de commerce au temps de la foire, se laisse séduire par tout ce que les magasins de l'industrie étalent à ses yeux, et rapporte, en échange de sa lourde cargaison, de futiles objets, qui brillent dans son obscure demeure, comme des paillettes de clinquant sur le manteau de la misère.

A côté de son habitation s'étend l'enclos où il récolte, au mois de juin, un peu d'herbe pour son troupeau. C'est là toute sa moisson. Si elle est altérée par les pluies ou abîmée par l'orage, c'est pour lui une catastrophe dont il souffre pendant de longues années. Parfois alors, faute de fourrage pour l'hiver, il est obligé de tuer ses vaches et ses brebis s'il ne veut les voir périr d'inanition.

Frédéric V envoya en Islande quinze familles danoises et norvégiennes pour faire, sur ce sol appauvri, des essais d'agriculture : mais leurs efforts furent inutiles. En 1756 et 1757, elles retournèrent dans leur pays. D'autres essais moins ambitieux ont obtenu plus de succès. Grâce aux leçons et à l'exemple de Biarin Halldorsen, on est parvenu à faire croître çà et là

des pommes de terre, des navets et d'autres légumes; on en trouve surtout dans le district du Sud, et maintenant à Reykiavík il est peu de maisons qui n'aient leùr jardin. Celui du gouverneur se distingue entre tous les autres par son étendue et ses productions. Aussi se réjouit-on de voir en été ses larges plates-bandes couvertes de laitue, et ses sillons semés de radis. Après tout, ce n'est encore là qu'une culture d'apparat plutôt qu'une culture vraiment productive; mais elle peut faire présager un meilleur avenir. Si les volcans assoupis depuis soixante ans(1) cessaient de ravager la contrée, si la population devenait assez considérable pour pouvoir se livrer à des travaux qui nécessitent des efforts soutenus et persévérants, qui sait si peut-être on ne parviendrait pas à féconder certaines portions de cette terre si aride encore et si triste? Un naturaliste distingué, M. Læstadius, croit bien à la possibilité de cultiver la Laponie. Une grande partie du sol d'Islande est moins difficile à défricher que le désert marécageux de la Laponie, et la température d'Eyrarbacki et d'Eskifjördur, adoucie par le voisinage de la mer, est moins rigoureuse que celle de Karesuando. Les côtes septentrionales exposées à l'invasion des glaces du Groënland, seront sans doute toujours condamnées à la stérilité, mais celles du sud pourraient devenir plus belles et plus riches. Avec une population plus nombreuse on pourrait aussi exploiter les carrières, où l'on trouve

(1) La dernière éruption est celle du Skaptar Jökull (1783).

de l'agate, de l'onyx, du cristal de roche, les sources d'eau sulfureuse et les sources d'eaux thermales répandues à travers toute la surface de l'île.

Dans l'état actuel du pays, l'Islandais n'a pas de plus grande ressource que la pêche, et si le sol trompe souvent son attente, la mer du moins le traite avec prodigalité. La mer lui livre la baleine qu'il dépèce et dont il fait de l'huile, les bancs de morues qui remplissent ses filets, la sole et le hareng; les lacs, les fleuves et les rivières lui donnent la truite et le saumon. Sa grande pêche a lieu pendant l'hiver au mois de février. Chaque année, on voit des milliers de barques se rassembler sur certains points de la côte. Les pêcheurs choisissent, comme ceux de Lofodden en Norvége, un patron qui doit observer chaque matin l'état de la température et donner le signal du départ. Vers les neuf heures du matin toute la flotte se met en mouvement, et à voir les précautions que le pauvre Islandais emploie pour conduire sa barque, l'empressement avec lequel il se jette lui-même dans l'eau pour l'empêcher de se heurter contre les rochers, on devine que c'est là sa meilleure part d'héritage, son bien le plus précieux. Souvent la pêche se fait dans les ténèbres, au bruit des vagues soulevées par le vent de la tempête; mais le matin, avant de partir, l'Islandais a recommandé sa barque et son âme à Dieu, et il poursuit sa route avec confiance. Tantôt il jette autour de lui ses filets, tantôt il laisse tomber ses longues lignes armées d'un large hameçon de fer.



Vers le soir il revient au rivage, et partage avec ses compagnons la récolte de la journée. Le poisson est alors ouvert, dépecé, prêt à être suspendu au *hiallur* pour se sécher. Plusieurs mois se passent ainsi dans ce rude labeur, dans ces nocturnes excursions menacées de tant de périls. Pour toute nourriture, il n'emporte avec lui qu'un peu de beurre et de viande salée : pour boisson, de la *blanda*, c'est-à-dire, du petit lait mêlé avec de l'eau; pour vêtements, une camisole, un pantalon et des bottes de cuir qui ne sèchent jamais. La nuit il couche dans une mauvaise cabane sur un sol boueux. Cette demeure malsaine, ces vêtements humides, ces fatigues reitérées, affaiblissent peu à peu sa constitution. Il engendre des maladies hideuses, telles que la lèpre, l'éléphantiasis, dont il se guérit rarement; mais il est patient, résigné, et supporte en silence les privations auxquelles sa misère le condamne, et les plaies incurables qui le dévorent lentement.

Tandis qu'il passe ces mois d'hiver à la pêche, sa femme et ses filles restent dans sa cabane, prennent soin des bestiaux, cardent la laine et tissent le *vad-*

mel. Ses fils, de leur côté, travaillent à augmenter les ressources de la famille en allant à la chasse. Au pied des collines est le renard blanc, au poil long et fin, recherché par les fourreurs; le renard bleu, dont la peau est plus estimée encore. Le long des côtes sont les nids d'oies et de canards; au bord des lacs on voit s'abattre des volées de cygnes, dont les œufs servent de nourriture au paysan islandais, et dont les plumes se vendent au comptoir du marchand. Dans le flanc des rochers est l'oiseau de proie, l'aigle à la tête blanche et le faucon, que les habitants de l'île envoyaient jadis en tribut au roi de Danemark. De tous ces oiseaux, le plus utile c'est l'éder. Chaque année, vers le mois de juin, il vient faire son nid sur le sol, dans les petites îles qui avoisinent la côte. Cette ponte de l'éder est une chose touchante à observer. Quand la femelle a choisi le coin de terre où elle veut déposer ses œufs, elle arrache elle-même son duvet pour en garnir le fond et les contours de son nid. Puis elle pond cinq ou six œufs, quelquefois plus. Pendant ce temps, le mâle, accroupi près d'elle, la suit du regard, la surveille, et, lorsqu'elle fait mine de vouloir s'éloigner, la ramène comme un mari vigilant à sa progéniture. Le lendemain, le propriétaire de l'île arrive et enlève le duvet et les œufs. Le malheureux couple, ainsi rançonné, s'en va un peu plus loin chercher un autre refuge. La mère couve de nouveau, et de nouveau l'avide paysan vient la voler. Elle se remet encore à l'œuvre, et cette fois on ne lui prend qu'une partie

de ses œufs, et on ne lui enlève son duvet qu'une fois par semaine. La pauvre mère continue à s'arracher les plumes qui la recouvrent, jusqu'à ce qu'enfin elle se trouve tellement dépouillée, qu'elle ne puisse plus garnir les parois de terre humide qui renferment ses œufs. Alors le mâle vient à son secours. Il dépose dans le nid un duvet facile à distinguer de celui de la femelle. Au bout de cinq à six semaines la ponte est terminée, et à peine les petits sont-ils éclos, que la mère les prend avec elle et les conduit à l'eau.

Le duvet d'éder, autrement dit l'édredon, le suif, les pelleteries, la laine et surtout le poisson, telles sont les denrées que les Islandais portent au marchand danois pour avoir de la farine, de l'eau-de-vie, des ustensiles de première nécessité. Tout le commerce de l'île fut, pendant près de deux siècles, livré au monopole. En 1789, après les plaintes réitérées des habitants et les remontrances de plusieurs hommes éclairés, il devint libre, mais il est encore exclusivement réservé aux Danois, et il serait à souhaiter qu'on rompît cette dernière entrave. La participation des pays étrangers au commerce habituel de cette pauvre île, notamment celle de l'Angleterre et des villes hanséatiques, formerait une concurrence favorable à l'Islande. Maintenant, toutes les denrées que les bâtiments de Copenhague apportent dans les différents entrepôts sont encore fort chères. Pour pouvoir se procurer les choses dont il a besoin, le paysan donne ses richesses de pêcheur et de paysan,

tout le fruit de ses rudes travaux, des veilles de sa famille, des dangers que ses fils ont courus en poursuivant les animaux sauvages dans leurs terriers, les oiseaux de proie dans leurs nids posés au-dessus de l'abîme. Chaque été il recommence ainsi son misérable échange, chaque hiver il se remet à l'œuvre.

Mais ni les privations qu'il endure, ni l'aspect des volcans, dont ses pères lui ont appris à redouter les désastres, ni les orages subits qui trompent souvent son humble espoir, ne peuvent altérer en lui l'amour de la cabane de lave qui l'abrite, du sol ingrat où il est né. La nature l'a doué d'une force physique qui brave toutes les fatigues, d'un sentiment de patriotisme qui résiste à toutes les déceptions.

Les Islandais sont généralement robustes et vigoureux, mais mornes, pensifs et défiants. Ils portent en silence le poids de leur destinée. S'ils chantent, c'est lorsqu'ils s'enivrent, et alors il y a parmi eux une explosion de tendresse qui indique toute leur bonté de cœur et leur faculté d'affection.

Les femmes sont grandes, blanches, fraîches. Leur physionomie est peu expressive, mais douce et attrayante. Nous en avons vu parmi elles quelques-unes que l'on aurait pu prendre pour ces majestueuses filles des Viking dont parlent les anciennes sagas, tant elles étaient belles à voir passer sur la crête de la colline, avec leur taille élancée et leurs longues boucles de cheveux blonds tombant sur l'épaule.

Les hommes portent, comme par le passé, la longue jaquette de vadmel, le chapeau à larges bords,

les souliers formés d'un carré de cuir qui se replie et se lace sur le pied.

Le costume des femmes se compose, dans les jours ordinaires, d'un corset en vadmel noir qui serre étroitement la taille, d'une jupe de même étoffe tombant à larges plis. Leur tête est couverte d'un bonnet noir, orné d'une longue frange verte qu'elles laissent assez coquettement flotter sur l'oreille. Les jours de fête, leur vêtement a un air de splendeur qu'on ne s'attendrait pas à trouver au milieu de leur misère habituelle. Dans toutes les maisons, même dans les plus pauvres, il y a quelque bijou d'argent qui a passé comme un héritage inaltérable d'une génération à l'autre. Le dimanche, à l'église, on voit arriver des filles de pêcheurs qui portent des ceintures et des chaînes d'argent ciselé, des collets de velours, des jupons en drap, ornés de broderies, et qui se drapent dans des manteaux de soie, comme des donas d'Espagne dans leur mantille.

La plupart de ces bijoux sont ciselés par les Islandais. Ils cisèlent aussi avec une dextérité remarquable le bois et la corne. Ils ont hérité de leurs ancêtres cette sorte d'intelligence artistique, dont les œuvres ornaient jadis les grandes salles du jarl et les lambris du sanctuaire. Ils ont aussi, comme leurs ancêtres, le goût de l'étude, de la lecture, des récits de voyages aventureux. Il y a une école latine et plusieurs professeurs distingués à Bessastadir, une bibliothèque de huit mille volumes à Reykiavík. Dans les campagnes, où les habitations sont trop disper-

sées pour qu'on puisse y fonder une école publique, les mères apprennent elles-mêmes à lire à leurs enfants. Les prêtres sont pauvres, mais instruits. Plusieurs d'entre eux ont étudié à l'université de Copenhague. Presque tous parlent facilement le latin et le danois. Ce sont eux qui surveillent l'éducation des enfants, qui, le dimanche, les interrogent et leur donnent des encouragements. Les paysans ont tous une Bible et quelques recueils de sagas qu'ils se prêtent mutuellement, et, le soir, dans les longues veillées d'hiver, ils se racontent, comme au temps de Snorri, leurs traditions nationales.

Ainsi, cette terre, jetée au milieu de l'Océan lointain, offre aux regards de l'observateur tout ce qui peut éveiller l'attention, exciter l'intérêt. Elle doit plaire au peintre par ses paysages agrestes et ses sites imposants; au poëte et à l'historien par ses chants de scaldes et ses traditions antiques; au physicien et au géologue par les curieux sujets d'étude qu'elle leur présente; et ceux qui n'auront fait que passer, simples voyageurs dans cette île si triste et si belle, parmi ces pauvres et honnêtes familles de pêcheurs, en garderont toujours un doux et mélancolique souvenir.

CHAPITRE II.

THULE. — OPINION DES HISTORIENS. — DÉCOUVERTE DE L'ISLANDE.

Avant que d'en venir à l'époque à laquelle on peut rapporter d'une manière certaine la découverte de l'Islande, nous devons toucher à une question qui a souvent occupé l'attention des critiques et des historiens, nous voulons parler de cette *ultima Thule* indiquée par un voyageur habile, puis jetée dans le domaine de la Fable par les poëtes, et replacée enfin à son véritable point de vue dans les temps modernes.

Environ l'an 320 avant Jésus-Christ, les Marseillais qui voulaient, comme les Carthaginois l'avaient fait précédemment (1), étendre leur commerce vers les

(1) On sait, par le témoignage de Pline, qu'un Carthaginois, nommé Hamilcar, reçut de ses concitoyens la mission d'explorer l'Angleterre et les côtes septentrionales de l'Europe. On ignore

contrées où l'on trouvait l'ambre et l'étain, envoyèrent dans le Nord un navigateur nommé Pythéas. Il visita les côtes d'Angleterre, et entendit parler là d'une terre beaucoup plus septentrionale, qu'il dépeignit à son retour d'une façon assez caractéristique, et à laquelle il donna le nom de Thule. Le récit nous en a été conservé par Strabon; mais, peut-être, n'en avons-nous qu'un fragment, et un fragment infidèle, car Strabon, en le rapportant, déclare lui-même qu'il n'y croyait pas (1).

Quoi qu'il en soit, voici ce que nous savons de Thule. C'est une grande terre située à une distance de six jours de navigation au nord de l'Angleterre. Là, les animaux et les plantes des régions tempérées ne peuvent plus vivre; là, le solstice d'été amène pendant six mois un jour perpétuel, et le solstice d'hiver une nuit perpétuelle qui dure également six mois. Les hommes se nourrissent de racines de différentes plantes : ils en emploient une, entre autres, qui s'appelle *kenchros* (2); ils boivent

jusqu'où il poussa ses recherches. Peut-être s'avança-t-il jusque dans la mer Baltique. Peut-être est-ce lui qui indiqua au bord du Catégat ces bornes du monde que les hommes du Nord appellent encore les colonnes d'Hercule. (Adelungs, Geschichte der Schiffahrten nach Nord-Osten. T. I, p. 8.)

(1) Strabon, livre II, ch. V.

(2) Le professeur Nilsson croit que c'est de l'angélique, plante qui se trouve fréquemment et dont on fait encore un grand usage dans le Nord. (Recueil de la Société physiographique; Lund, 1837, p. 44.)

une liqueur composée avec de l'orge ou avec du miel, et ils récoltent du grain qu'ils transportent dans de grandes maisons pour le faire sécher et le battre, car si on le laissait en plein air, il se corromprait. On voit dans ce pays un curieux phénomène : c'est une masse compacte qui n'est ni terre, ni air, ni eau, mais un composé de ces trois éléments. Elle entoure la côte comme une ceinture, et on ne peut la traverser ni à pied, ni avec un bâtiment (1).

Ce récit de Pythéas, dont chaque trait est pour nous un document précieux, attira peu de voyageurs dans le Nord. Les uns furent effrayés de cet élément étrange qui entourait la côte, d'autres de ces longues nuits d'hiver; mais la plupart regardaient cette histoire de voyage comme un conte inventé à plaisir. Ainsi, les contrées indiquées par l'habile navigateur échappèrent encore une fois à l'investigation des habitants du Midi. Le rayon de lumière que Pythéas avait fait luire sur les régions scandinaves disparut, le Nord retomba de nouveau dans l'obscurité. Les poëtes, toujours avides du merveilleux, s'emparèrent de Thule, et la désignèrent selon leur fantaisie. Ce fut la limite du monde, l'*ultima Thule* (2), la Thule aux routes ténébreuses, la Thule aux rivages sombres (3), la Thule dont on racontait des choses incroyables (4).

(1) Strabon, livre II, chap. V.

(2) *Tibi serviat ultima Thule.* (Virgile.)

(3) *Vada caligantia Thules.* — *Nigra litora Thules.* (Stace.)

(4) *Incredibilia de Thule insula.* C'est le titre d'un livre écrit

Tandis que la poésie peuplait ainsi le Nord de fictions, les études géographiques ne faisaient aucun progrès de ce côté. Polybe, qui vivait au deuxième siècle avant la naissance de Jésus-Christ, dit que de son temps toutes les contrées entre Narbonne et le Tanaïs étaient parfaitement inconnues, et que tout ce qu'on en racontait n'était qu'un composé de fables. Strabon dit que la navigation la plus septentrionale s'étendait du pays des Celtes jusqu'à l'Hibernie, située au nord de l'Angleterre, que cette Hibernie pouvait à peine être habitée, tant il y faisait froid, et que plus loin, au nord, tout était désert.

Le récit de Pythéas, taxé d'imposture par ceux qui les premiers l'avaient transmis au public, fut cependant remis en question plus tard, modifié et discuté sérieusement. Les Latins, qui se représentaient les côtes d'Allemagne comme touchant à l'océan Glacial, firent de Thule une île (1). Dans un livre intitulé *De Situ orbis*, Pomponius Mela, qui vivait quarante ans après Jésus-Christ, parle de plusieurs îles situées dans la mer du Nord. La plus septentrionale de toutes est, dit-il, Thule. Pline l'aîné plaça cette île dans la mer d'Allemagne; Ptolémée, le célèbre

par Antoine Diogène, qui vivait peu de temps après le règne d'Alexandre le Grand. Il raconte qu'un certain Dinias était allé à Thule; qu'un peu plus loin, il y avait des hommes qui vivaient sous le pôle même, et que de là il avait fait un voyage dans la lune.

(1) Geïier Svea Rikes Häfder.

géographe d'Alexandrie, la mit au nord des Orcades (1).

Au huitième siècle, Beda, le moine anglo-saxon, emprunta à ces différentes versions, surtout à Pythéas, tout ce qu'il raconte de Thule, et les premiers historiens de l'Islande appliquèrent à leur pays ce qu'il disait de Thule (2).

Saxo le grammairien, dans sa préface de l'histoire de Danemark, inscrit aussi le nom de Thule; et Torvesen (plus connu sous le nom de Torfœus), et plusieurs autres célèbres érudits, ont pensé que ce mot devait désigner l'Islande (3).

En reprenant mot à mot le récit de Pythéas, il est évident que rien de tout ce qu'il a vu lui-même ou entendu raconter, ne se rapporte à l'Islande. Le mot de Thule provient ou du mot islandais *tili* (allemand *ziel*), terme, fin, ou plus vraisemblablement encore du vieux mot irlandais *thual* (nord) (4). Les notions que le voyageur de Marseille rapporta sur les contrées

(1) La Bretagne eut aussi sa Thule. Les matelots des côtes de Bretagne racontent que de tout temps leurs pères désignaient dans leurs chants et leurs récits de voyage l'île d'Ouessant sous le nom de Thule. (Cambry, Voyage dans le Finistère, édition nouvelle, p. 168.)

(2) Beda naquit en 672 et mourut en 735. Le livre où il parle de Thule est intitulé : *De Naturâ rerum et ratione temporum.* Les Islandais l'appellent Aldafarsbik. (La Chronique.)

(3) Torfœi Series, p. 317-319.

(4) Il est très-probable, dit Werlauf, que les voyageurs auront entendu prononcer par les Islandais le mot de Thual et en auront

septentrionales, il les avait prises en Angleterre. Or, il existe, dit Geïier, dans les mers du Nord un courant si fort, que souvent ceux qui naviguaient sur les côtes d'Angleterre ou d'Écosse, ont été emportés sur celles de Norvége. C'est probablement par un de ces accidents que l'on aura eu une vague connaissance de la péninsule scandinave (1). Admettons que la côte norvégienne soit la Thule de Pythéas, et tous les détails de son récit vont être justifiés par l'observation des lieux. C'est là ce pays situé au Nord de Kent, à une distance de six jours de navigation, désigné seulement par le nom caractéristique de Nord (thual), aperçu plutôt que découvert par des navires que le courant y jeta par un vent d'orage, et qui s'en éloignèrent à la hâte. Sur cette côte, au 60e degré, la terre produit encore de l'orge; mais il faut, comme dit Pythéas, le mettre à l'abri, car, en le laissant en plein air sous ce ciel variable et humide, il se gâterait; au 60e degré, l'abeille peut encore trouver assez de fleurs, recueillir assez de sucs pour en composer le miel que les habitants emploient à faire leur boisson (2);

fait Thule. (*Om Scandinavernes Bekiendskab med den pyrœnciske Halvö*, p. 43.)

Finn Magnussen pense que le mot de Thyle, employé par Saxo le grammairien, vient de Thilir, et désigne la province norvégienne de *Thili-Mörk*, Tellemark. (Petersen Islands Opdagelse, p. 249. Haandbog i den gammel Nórdiske Geografi, t. I, p. 297.)

(1) Geïier Svea Rikes Häfder, p. 72.

(2) S. Nilsson. Nogra Commentarier till Pytheas Fragmenter om Thule. Dans le recueil de la Société physiographique, p. 44.

au 69e sont les longs jours d'été sans ombre, et les longues nuits d'hiver sans soleil; sur la côte est cette masse compacte, décrite si vaguement par Pythéas, cet élément composé de trois éléments, qui n'est vraisemblablement que l'épaisse brume des mers du Nord, connue en Danemark sous le nom de Havsuge (1).

Au sixième siècle, l'historien Procope parle encore d'une autre Thule : « C'est, dit-il, une île immense, dix fois plus grande que l'Angleterre, et située loin de là au nord. Elle est en grande partie déserte, et les districts habités sont partagés entre trois tribus dont chacune a son roi. Il se passe là toutes les années une merveilleuse chose. Au solstice d'été, le soleil ne se couche pas pendant quarante jours; au solstice d'hiver, il est invisible pendant le même espace de temps. J'ai demandé, dit Procope, à ceux qui venaient de ce pays comment ils faisaient alors pour compter les jours. Ils m'ont répondu que, pendant l'été, le soleil se montrait tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, et qu'il

(1) Havsuge (alluvies maris). Cette brume, dit un navigateur danois, s'élève comme un tourbillon de fumée à l'horizon, s'avance vers la terre, la revêt et la cache. Elle est très-différente des autres brumes et du brouillard produit dans un beau temps par le vent d'ouest, et qui dérobe, il est vrai, les bords de la côte, mais ne les cache pas entièrement, tandis que lorsque la brume dont nous parlons se lève, il est impossible de naviguer, car tant qu'elle dure, on ne peut distinguer la terre. (Löwenörn. Voir dans l'ouvrage de M. Werlauff. Bidrag til den Nordiske Ravhandels historie, p. 151.)

mettait un jour à revenir au point d'où il était parti. Pendant les longues nuits, ils mesurent la durée du temps par le cours de la lune. Après avoir passé vingt-cinq jours dans l'obscurité, ils envoient au sommet des plus hautes montagnes des gens chargés d'épier les premiers rayons du soleil et de l'annoncer aux habitants de la vallée. Alors on se réjouit, on se rassemble dans des banquets, et c'est là l'une des plus grandes fêtes de Thule. Parmi les diverses tribus qui occupent cette contrée, il en est une, celle des Skrithfinni dont la vie ressemble presque à celle des animaux. Là, les forêts sont plus grandes que partout ailleurs; les montagnes renferment une innombrable quantité de gibier, et la chasse est la seule occupation des hommes et des femmes. La chair des animaux leur sert de nourriture et la peau de vêtement. Les mères n'allaitent pas même leurs enfants. Quand elles vont à la chasse, elles les suspendent à un arbre, enveloppés dans une peau de bête, et leur mettent un peu de moelle d'animal dans la bouche. Mais quant au reste des habitants de Thule, leurs mœurs ne diffèrent pas beaucoup de celles des autres peuples. Ils adorent un grand nombre de dieux et d'esprits qui habitent le ciel, l'air, la terre, l'océan, et quelques-uns qui demeurent dans les sources d'eau et les fleuves. Ils offrent à ces divinités toutes sortes de sacrifices. Le plus distingué est le sacrifice du premier homme qui tombe entre leurs mains dans un combat. Celui-là est consacré à Mars, qui est leur plus grand dieu. Mais souvent ils ne se contentent pas d'égorger leurs pri-

sonniers de guerre dans les lieux ordinaires; ils les pendent à des arbres ou les jettent sur des pointes d'épines, ou les torturent d'une autre manière.

Il n'y a pas le moindre doute, dit Geïier, que cette Thule de Procope est la Scandinavie. Par la tribu des Skrithfinni, il désigne les Lapons (1). Les quarante jours de nuit constante en hiver et de jour perpétuel en été se trouvent au 67e 23 de latitude. La fête du solstice d'hiver est l'ancienne solennité connue sous le nom de *Jul*, et tout ce qu'il dit de la mythologie de cette contrée s'accorde parfaitement avec les anciennes traditions scandinaves (2).

Jusqu'à présent ces descriptions de Thule ne nous ont conduit que dans les provinces de Norvége et de Finmark. En voici une qui nous ramène en Islande. C'est celle d'un moine irlandais, Dicuil, qui vivait vers l'an 825, et qui écrivit un livre intitulé : *Liber de mensura orbis terræ* (3). Selon Dicuil, Thule est une île déserte, située à une journée de distance de l'océan Glacial, et non pas au milieu même de cet océan,

(1) Le mot suédois *Skrida* signifie glisser; en le joignant au mot *Finni* (suédois *Finner*), Finois ou Lapons, les Latins ont sans doute voulu désigner l'habitude que ces hommes du Nord ont de courir l'hiver sur des patins.

(2) Geïier, Svea Rikes Häfder, p. 90-91.

(3) Dicuili, *de Mensura orbis terræ*, publié par Walckenaër; in-8°, Paris, 1807. M. Letronne en a publié, en 1814, une nouvelle édition, en y joignant un commentaire savant et plein d'intérêt. (Recherches géographiques et critiques sur le livre *de Mensura orbis*, suivies du texte restitué; in-8°, Paris.)

comme certains géographes l'ont dit. Dans cette île, au solstice d'été, la nuit est, il est vrai, assez claire pour qu'on puisse travailler alors comme en plein jour, mais il n'y a ni lumière, ni obscurité perpétuelle pendant six mois. Des moines irlandais avaient été là en 795, et y étaient restés depuis le 1er février jusqu'au 1er août. Dicuil leur a parlé, et ils lui ont donné ces renseignements qui se rapportent parfaitement à la latitude de l'Islande. Le *Landnámabók* raconte aussi que des étrangers avaient abordé dans cette contrée avant qu'elle fût découverte par les Norvégiens. On trouva dans la partie méridionale du Mylasyssla et près de Hornafiördur des livres irlandais, des clochettes et autres objets qui semblaient avoir appartenu à des hommes professant le christianisme. Les Norvégiens donnèrent à ces hommes le nom de *Papar*, et le lieu où ils avaient séjourné s'appela *Papey*, *Papyli* (1).

En revenant sur les divers documents que nous avons indiqués, nous sommes donc obligé de reconnaître trois Thule : celle de Pythéas qui s'étendait vraisemblablement sur toute la côte norvégienne, depuis le 60e jusqu'au 69e degré de latitude; celle de Procope, qui embrassait la plus grande partie de la péninsule scandinave, et celle de Dicuil, qui n'est autre chose que l'Islande.

Il est probable que l'Islande fut découverte long-

(1) Landnámabók, avant-propos. Are Frode raconte aussi dans ses *Schedæ*, que les Norvégiens rencontrèrent, en arrivant en Islande, des chrétiens, qui abandonnèrent la contrée pour ne pas vivre au milieu d'une colonie païenne. (Islendingabok, ch. 2.)

temps avant que d'être habitée. Les hommes du Nord devaient connaître le chemin de l'Angleterre dès l'époque où elle fut conquise par les Anglo-Saxons, c'est-à-dire, dès le milieu du 5e siècle. Des pirates abordèrent sur les côtes de l'Islande et aux îles Orcades dès l'année 700 (1). Une fois là, on était bien près des Færöe, et à partir de ce dernier point, il ne fallait plus qu'un coup de vent, un hasard, pour conduire le bâtiment du Viking en Islande. Plus d'un pirate aventureux aura peut-être été poussé sur la côte, et n'y trouvant point de sang à répandre, point de maisons à piller, il aura viré de bord pour s'en aller chercher d'un autre côté un combat et une proie. Plus d'un marchand de Norvége aura peut-être aussi aperçu cette côte d'Islande après une journée d'orage, à travers les lambeaux flottants du brouillard, et la voyant si triste et si déserte, il aura repris à la hâte le chemin de sa demeure. Le fait est que les premiers colons norvégiens qui vinrent s'établir en Islande n'y trouvèrent aucune trace de défrichement, de culture, d'habitation stable (2). L'histoire de l'Islande ne date donc que du jour où Nadodd s'y arrêta et lui donna un nom. Les anciennes chroniques n'assignent point d'époque certaine à cette découverte, mais on la rapporte ordinairement à l'année 861 (3).

Nadodd était un pirate norvégien, un *Outlaw*,

(1) Forster, *Entdeckungen im Norden*, p. 64.

(2) Schönings, *Norges Historie*, t. II, p. 100.

(3) Le premier Landnámabók, imprimé à Skálholt, porte en marge cette année de 861.

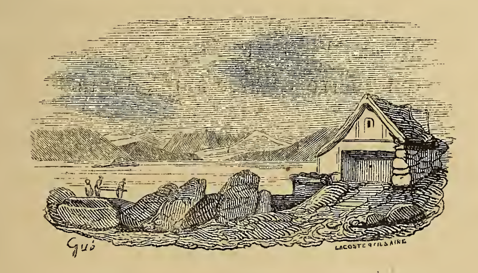
obligé de fuir son pays pour échapper à la vengeance de ses ennemis ou au châtiment des lois. Il s'était retiré aux Færöe; mais de temps à autre, il se hasardait encore à faire une excursion en Norvége. Au retour d'un de ces voyages, il fut surpris par une tempête violente et jeté sur une terre qu'il ne connaissait pas. Il aborda dans l'Austrfiördr; il gravit au sommet d'une montagne pour voir s'il ne découvrirait pas un tourbillon de fumée flottant au-dessus d'un toit, un sentier conduisant à une habitation. Mais il ne découvrit au loin qu'un sol sans culture, une contrée déserte et silencieuse. Vers l'automne, il se remit en route; mais, au moment où il allait s'éloigner de la côte, elle se couvrit d'une quantité de neige; ce qui fit donner à cette terre inconnue où l'orage l'avait emporté, le nom de Terre de neige (Snœland) (1).

Il est probable que Nadodd, de retour dans sa demeure, ne fit pas un grand éloge de la contrée qu'il venait de découvrir. Lui-même n'essaya pas d'y retourner, et nul de ces hardis coureurs de mer avec lesquels il devait être en relation, ne tenta de poursuivre sa découverte. Un orage l'avait jeté en Islande. Un orage y amena trois années après un autre navigateur. Celui-ci était un Suédois, nommé Gardar, qui possédait des terres dans la Séelande, mais qui demeurait habituellement en Norvége. Il avait entrepris un voyage aux îles Hébrides (1) pour y recueillir l'hé-

(1) Landnámabók, ch. 1. Fornmanna Sögur, I, 234-235. Schönings, *Norges Historie*, t. II, p. 102.

(2) Les livres islandais leur donnent le nom d'îles du Sud (*Sydr eyar*).

ritage de sa femme. Lorsqu'il fut arrivé dans le détroit situé entre l'Écosse et les îles Orcades (2), un coup de vent le saisit et le chassa en pleine mer. En chercherchant sa route, il aborda à l'est de l'Islande, sur la pointe d'un promontoire connu sous le nom de *Austrhorn*. Il y trouva une rade commode qui lui donna vraisemblablement envie d'explorer la contrée. Ce fut lui qui, le premier, en fit le tour et reconnut que c'était une île. Après cette longue excursion, la mauvaise saison étant venue, il s'arrêta à l'ouest de l'Islande et se construisit une demeure pour y passer l'hiver. Le lieu où il séjourna porte encore le nom de *Húsavik* (baie de la Maison). Au printemps, deux de ses esclaves, un homme et une femme, l'abandonnèrent et s'établirent à Nàttfaravik. Nulle chronique ne dit ce qu'ils sont devenus. Quant à Gardar, il donna son nom à cette île déserte dont il venait de mesurer l'étendue, et en fit, à son retour en Norvége, un tableau séduisant.



(2) Désigné dans les anciennes géographies sous le nom de Détroit de Petland (*Petlands Fiordr*).

Son récit, joint à ce que l'on savait déjà du voyage de Nadodd, excita enfin la curiosité des Norvégiens. L'un d'eux partit exprès pour chercher cette île lointaine où le hasard avait conduit ses prédécesseurs. Ce troisième explorateur de l'Islande était aussi un de ces navigateurs aventureux dont la vie se passait à chercher une proie sur les mers, ou à se battre sur les rivages étrangers. Il s'appelait Floki, et descendait, dit Schöning, des anciens rois de la province de Hedemark (1). Sa profession de pirate n'entachait pas son illustre origine, et ses courses guerrières avaient agrandi son patrimoine. Quand il prit la résolution de s'en aller faire son voyage de découverte, il équipa lui-même un navire, puis il offrit un sacrifice aux dieux et leur consacra trois corbeaux qui devaient le guider dans son voyage (2); car alors on ne connaissait encore ni la boussole, ni les instruments dont on se sert aujourd'hui pour connaître la hauteur du soleil et calculer la latitude. A l'endroit où le sang de l'holocauste avait coulé, sur les frontières de la province de Hördaland et Rogaland, Floki éleva une pyramide en pierre comme un monument de son

(1) *Norges Historie*, t. II, p. 104.

(2) Il est à remarquer, dit le savant historien de Norvége, dont nous avons déjà plusieurs fois cité le nom, qu'une partie des peuples de l'Asie employait aussi, pour se guider dans leurs voyages sur mer, des oiseaux qu'ils emportaient avec eux en s'embarquant.

Ce que la Bible raconte des corbeaux de Noé ressemble du reste beaucoup à l'histoire de Floki.

respect pour les dieux et de son entreprise. Puis il partit. Il se dirigea d'abord vers le Hiatland, ensuite il aborda aux Færöe, et s'y arrêta quelque temps pour marier sa fille à un homme d'une naissance distinguée. Jusque-là il n'avait pas encore employé ses corbeaux. La route de Norvége aux Færöe était déjà, à ce qu'il paraît, assez connue pour qu'un marin pût la suivre hardiment à l'aide de sa propre expérience et des notions recueillies sur différentes côtes. Mais une fois qu'il se retrouva en pleine mer, cherchant la position de l'Islande, il lâcha un de ses corbeaux; et le guide infidèle au lieu de voler en tête du bâtiment retourna vers la terre que Floki venait de quitter. Un peu plus loin, il lâcha le second corbeau qui s'élança légèrement dans les airs, voltigea de côté et d'autre, puis ne voyant de toutes parts que la mer sans bornes revint chercher un refuge sur le navire. Enfin les voyageurs lâchèrent le troisième corbeau; celui-ci prit son essor sans hésiter et vola en droite ligne. Le bâtiment navigua dans la même direction, et Floki ne tarda pas à reconnaître la terre. Il était arrivé sur la côte orientale; il navigua vers le sud. Au moment où il entrait dans une baie d'où l'on pouvait voir cette magnifique montagne couverte de neige qu'on appelle le Snæfells-Jökull, un de ses compagnons, nommé Faxi, lui dit : « Nous devons être ici près d'une grande terre, car il en sort de grandes eaux qui tombent dans la mer. » Cette baie reçut alors le nom de Faxi (Faxafiördur), et depuis ce temps l'a toujours conservé. Cependant Floki, continuant ses explorations, entra dans une

autre baie connue sous le nom de *Breidifiordr* (baie Large), et débarqua dans un des petits golfes qui la sillonnent. Toute la côte était très-riche en poissons, et les Norvégiens, séduits par les magnifiques produits de leur pêche, résolurent de s'établir là, et se bâtirent des cabanes. Mais bientôt l'hiver vint, un hiver qui leur fit regretter ceux qu'ils avaient passés en Norvége. Les bestiaux qu'ils avaient amenés avec eux périrent. Le printemps fut froid et humide. Floki, attristé par ces longs jours de neige et de vent, essaya de se distraire en explorant le pays. Il s'en alla par terre du côté du nord, et du haut d'une montagne aperçut un golfe rempli de glace. Il l'appela Isafiordr (golfe de Glace.) Puis il changea le nom que Nadodd et Gardar avaient donné à cette contrée, et lui imposa le nom douloureux qu'elle a toujours gardé, le nom d'Island (terre de Glace).

Enfin le soleil d'été parut. La terre reverdit. La mer se montra calme et pure. Floki voulait partir. Mais ses préparatifs ne furent terminés qu'en automne. Déjà les jours devenaient sombres, l'orage commençait à gronder. Cependant il se mit en route. Mais un vent impétueux le repoussa en arrière. Le bateau, dans lequel se trouvait un de ses amis Hiörúlf, fut rejeté au loin. Floki parvint à gagner Hafnarfiördr, et y passa l'hiver. L'été suivant, il rejoignit Hiörúlf et rentra avec lui en Norvége. Là, Floki fit un tableau sinistre de cette île d'Islande où il avait été condamné à passer deux hivers. Hiörúlf, plus juste, en indiqua tout à la fois la misère et les ressources. Mais un de leurs

compagnons de voyage, nommé Thorolf, dit que c'était un pays de bénédiction où le beurre découlait de chaque brin d'herbe et de chaque branche d'arbre. On lui donna, pour se moquer de lui, le surnom de *Beurre*.

CHAPITRE III.



COLONISATION DE L'ISLANDE.

A l'époque où l'Islande fut découverte, la Norvége, qui la colonisa, était loin d'être ce qu'elle est devenue depuis, un royaume uni et compacte, ou une grande province soumise à un même régime administratif, obéissant à un même chef. Elle se composait d'une quantité de districts, indépendants l'un de l'autre et gouvernés par des hommes qui prenaient le titre de roi. Il y avait les rois des Fylki (1), les

(1) Province, district.

rois des promontoires, les rois des îles, sans compter les pirates audacieux qui s'appelaient rois de la mer. Ces rois n'étaient que des chefs de bandes à demi barbares, dont le courage faisait la force, et dont la vie se passait à guerroyer sur les terres de leurs voisins ou sur les mers du Nord. Pour sceptre, ils avaient une épée; pour palais, une grande salle où ils venaient, pendant les longues nuits d'hiver, boire la bière et l'hydromel. Quand les sagas parlent d'eux, elles racontent, dans de longs détails, leurs prouesses guerrières, leurs duels, leurs banquets grossiers; mais il n'est question ni de lois, ni de règlements destinés à établir une organisation paisible et régulière. Le droit d'hérédité existait pourtant parmi eux, mais il était souvent violé par les meurtres et la violence.

Tous ces souverains d'un coin de terre joignaient à l'orgueil brutal de la force physique, l'orgueil de la naissance. La plupart faisaient remonter leur origine jusqu'aux héros fabuleux du Nord, jusqu'aux dieux mêmes. Ils savaient par cœur leur longue généalogie, et n'auraient pas voulu s'allier à une famille moins noble que la leur (1).

(1) Dans un voyage que nous faisions l'an passé en Norvége, nous avons encore trouvé dans plusieurs provinces, notamment dans le Guldbrandsdal, de simples paysans qui font remonter leur origine jusqu'aux anciens rois du pays. Ils n'ont point de généalogie écrite, mais ils la gardent fidèlement dans leur mémoire et la transmettent à leurs enfants.

Au-dessous de cette aristocratie suprême s'élevait celle des grands dignitaires de l'État, celle des jarl (1) qui avait les mêmes prétentions de noblesse, qui aspirait au même pouvoir que les rois, et souvent y arrivait par suite d'une guerre ou d'un mariage. Puis venait la classe des paysans libres et celle des serfs.

On comprend tout ce qu'une pareille organisation devait entraîner de rivalités jalouses, de troubles et d'anarchie. Le pays entier était soumis au droit de l'audace et de la violence. Si le roi du promontoire était le plus fort, il dépouillait ses voisins; si c'était le jarl, il s'emparait de l'autorité souveraine; si c'était le fils de l'homme libre, il dominait le jarl et faisait peur au roi.

Vers le milieu du neuvième siècle, un homme entreprit d'anéantir tout ce conflit de tant d'autorités rivales, de soumettre à son pouvoir tous ces petits souverains qui jusqu'alors avaient vécu dans une sauvage indépendance. C'était Harald, fils de Halfdan le Noir, qui régnait sur trois provinces. Ce fut lui qui fonda la monarchie norvégienne; et les anciennes chroniques qui exaltent son bonheur et proclament ses exploits, l'ont entouré, dans leurs récits, de ce

(1) Anglo-saxon *eorl.* C'est de là que vient le mot anglais *earl* (comte). Dans l'ordre hiérarchique, les jarl marchaient immédiatement après les rois.

Un des petits souverains de la Norvége, Gudbrand II, abdiqua lui-même le titre de roi pour prendre celui de jarl, disant qu'il aimait mieux être un riche et puissant jarl qu'un roi de second ordre. (Schönings, *Norges Historie*, t. I, p. 420.)

prestige merveilleux que le peuple a coutume de jeter sur la vie de ceux qui lui ont inspiré ou un grand amour, ou un grand respect. Quand sa mère Ragnhild le portait dans son sein, une nuit elle vit en songe un arbre dont la tige s'élançait vers le ciel et dont les rameaux s'étendaient sur toute la Norvége. Son père rêva, une autre nuit, qu'il portait sur la tête la plus belle chevelure qu'on eût jamais vue. Les boucles luisantes de cette chevelure flottaient sur ses épaules, descendaient sur sa poitrine, et il y en avait une remarquable entre toutes les autres par son éclat et sa longueur (1). Le scalde Thorleif, qui vivait à la cour de Halfdan, et qui, en sa qualité de poëte, fut appelé à donner l'explication de ces songes, annonça qu'il naîtrait de Ragnhild un enfant qui serait le chef d'une postérité puissante et nombreuse.

Peu de temps après, la naissance de Harald justifia le commencement de cette prédiction. L'enfant fut élevé par un géant, comme Achille par un centaure. Il avait dix ans lorsque son père mourut. Son oncle Gottorm gouverna la maison royale et le royaume: mais bientôt Harald fut lui-même investi de l'autorité. Il commença son règne par une bataille et l'illustra par une victoire. Des voisins ambitieux le voyant si jeune et le croyant trop faible encore pour se défendre, vinrent l'attaquer. Il marcha contre eux et les défit complétement.

Ce premier succès donna l'éveil à son ambition.

(1) Snorri, *Heimskringla*, chap. VII.

Les conseils de son oncle la fortifièrent; la parole d'une femme la fit éclater. Il était devenu amoureux de Gyda, fille d'Éric, roi de Hördaland, et l'envoya demander en mariage. Mais quand ses messagers se présentèrent auprès de Gyda, elle leur répondit fièrement qu'elle n'avait nulle envie de devenir la femme d'un petit roi comme Harald, et que s'il voulait l'épouser, il devait d'abord assujettir à son pouvoir les autres princes, et se créer un grand royaume comme Éric en Suède et Gorm en Danemark (1).

Les envoyés de Harald ne lui rapportèrent qu'à regret cette réponse hautaine. Mais lui, loin d'en être blessé, la reçut avec joie, et soudain, prenant sa résolution, il jura de ne pas se couper les cheveux, de ne pas les peigner avant que d'avoir accompli les nobles désirs de Gyda. Dès ce jour, il se mit à l'œuvre et tint sa parole. Il subjugua peu à peu toutes les provinces de Norvége. Les uns vinrent d'eux-mêmes se soumettre à son pouvoir. D'autres lui résistèrent opiniâtrément. Après les avoir vaincus, il établit à leur place des jarl qui devaient gouverner le pays en son nom et percevoir les impôts. Il leur abandonnait le tiers des contributions, mais ils devaient lui fournir chacun soixante hommes armés. Au-dessous d'eux, les jarl avaient quatre ou cinq fonctionnaires nommés herses (2), qui recevaient par an

(1) Snorri, *Heimskringla,* chap. III.

(2) Islandais *hersir*, norvégien *herse.* Ce mot provient de la même origine et a dû avoir la même signification que le mot allemand *herzog* (duc), suédois *hertig*, danois *hertug*.

une solde de vingt marcs d'argent, et qui devaient entretenir à leurs frais vingt hommes armés pour le service du roi.

Après dix ans de luttes continuelles, de batailles sur mer et de batailles sur terre, Harald se trouva enfin maître absolu de la Norvége. Ses ennemis les plus redoutables étaient sans force et sans appui; ses jarl administraient docilement les districts qu'il leur avait confiés. Nul autre que lui, dans toute la contrée, ne portait le titre de roi, et nul autre n'avait son pouvoir. Son serment était accompli. Il coupa ses cheveux et épousa Gyda (1).

Toutes ses conquêtes n'avaient pu se faire sans froisser violemment des ambitions hautaines, sans révolter l'orgueil des familles aristocratiques qui n'avaient jamais voulu ni porter aucun frein, ni obéir à aucun maître. Harald avait subjugué une partie de ces fiers Norvégiens par la force; d'autres avaient été séduits par la vanité ou l'intérêt, par le désir de gagner les bonnes grâces du nouveau souverain, ou de remplir les fonctions de jarl. Mais il en restait un grand nombre qui, ne voulant accepter aucune transaction, s'exilèrent de leur pays plutôt que de sanctionner par leur soumission une autorité qui leur était odieuse. Les plus jeunes et les plus hardis s'embarquèrent sur leur navire pour s'en aller dans les

(1) Celui qui les lui coupa lui donna le nom de Harald aux beaux cheveux. C'est sous ce nom qu'il est désigné dans l'ouvrage de Snorri et dans toutes les traditions du Nord.

contrées étrangères, mettre à l'épreuve leur fortune et leur courage. De temps à autre, ils revenaient piller les côtes de Norvége, et plus d'une fois Harald fut forcé d'armer une flotte pour repousser l'agression de ces sujets indisciplinables D'autres qui emportaient, comme Énée, les dieux du foyer, cherchèrent une retraite stable. Les récits de Floki avaient fait connaître l'Islande. Ils tournèrent leurs regards vers cette île de glace, dont la nature sombre plaisait à leur rude imagination, dont les rivages déserts souriaient à leur orgueilleuse indépendance. Les deux premiers Norvégiens qui se dirigèrent vers l'Islande avec l'intention de s'y fixer, étaient deux pirates : Ingolf et Leif. Ils étaient alliés de très-près l'un à l'autre et descendaient d'une famille ancienne et puissante (1). Jeunes, ils s'étaient déjà signalés par leurs courses sur mer, leur audace et leurs succès. Ils avaient formé, avec les fils du jarl Atli, une société de piraterie qui avait ses lois et ses statuts, comme une association honnête et légalement constituée. On ne pouvait entrer dans cette redoutable confrérie qu'à l'âge de vingt ans ; mais Leif avait mérité par sa force physique qu'on fît une exception en sa faveur. Il avait été reçu membre de l'association à dix-huit ans (2). Chaque été, cette bande de corsaires s'en allait piller de côté et

(1) Les chroniques font remonter leur origine jusqu'à Nor, le premier roi de Norvége. (Schönings, *Norges Historie*, t. II, p. 108.)

(2) Schönings, p. 109.

d'autre, puis revenait vers l'hiver en Norvége, et les chefs faisaient alors le partage des dépouilles. Un jour, dans un de ces banquets où ils se rassemblaient ordinairement pour célébrer leurs victoires, le plus jeune des fils d'Atli aperçut Helga, la sœur d'Ingolf, et soudain, frappé de sa beauté, il jura de ne jamais avoir une autre femme. Mais Helga était déjà promise à Leif, et le fier pirate repoussa avec un arrogant mépris les prétentions de son jeune compagnon d'armes. Il n'en fallait pas plus pour rompre les liens de l'association et provoquer une guerre. Les fils d'Atli se retirèrent en proférant un cri d'indignation et jurant de se venger.

Au printemps, Ingolf et Leif équipèrent trois navires pour continuer leurs excursions. A peine étaient-ils en pleine mer, qu'ils virent venir à eux leurs anciens alliés à la tête de six bâtiments. Le combat n'était pas égal. Mais, au moment où il s'engageait, Leif fut secouru par un de ses parents qui s'en allait aussi guerroyer de son côté avec cinq bâtiments, et qui, voyant cette lutte des deux partis, n'eut garde de passer sans y prendre part. Grâce à ce renfort inespéré, les fils d'Atli se trouvèrent les plus faibles. L'un d'eux fut tué; l'autre prit la fuite. L'hiver suivant il voulut recommencer une nouvelle attaque et succomba comme son frère.

Alors il s'éleva dans la famille d'Atli un cri de haine implacable et de vengeance. C'était une famille nombreuse et puissante. Lui résister ouvertement était impossible; lui échapper par la fuite eût été

une lâcheté. Dans cette fatale alternative, Ingolf et Leif prirent un parti assez habituel en pareille circonstance, celui de s'en remettre à la décision des parents de leurs victimes. Le chef de la famille les condamna à perdre leurs biens et à quitter le pays (1).

Les deux frères d'armes se rappelèrent alors ce que Floki avait raconté de l'Islande, et résolurent d'aller là chercher un refuge. Ils équipèrent un grand bâtiment et abordèrent dans cette île encore peu connue. Mais, après l'avoir explorée au nord et au sud, ils y restèrent seulement l'hiver et revinrent en Norvége (2). Cette première expédition n'avait été en quelque sorte qu'un voyage de reconnaissance; ils se préparèrent à en faire un définitif. Ingolf se chargea de toutes les dispositions nécessaires à prendre en Norvége, et Leif eut recours à son métier de pirate pour approvisionner l'établissement futur. Il fit une expédition dans la mer du Nord, débarqua en Irlande et en ramena diverses denrées et des esclaves. Un jour il entra dans une cabane obscure où un homme s'était

(1) Cette manière de terminer un différend s'appelait *selfdœmi*. Le coupable prenait pour juge, dans sa propre question, la partie offensive et acceptait sa décision, si sévère qu'elle fût.

C'était là, selon les idées du temps, la plus grande marque d'honneur, la plus éclatante réparation qu'il pût donner à ceux qui demandaient à se venger de lui, et souvent ses ennemis répondaient par un acte de magnanimité à cet acte de condescendance.

(2) Landnámabók, ch. III, IV. Flóamannasaga, ch. II et III.

réfugié avec une épée. Il tua l'homme, prit l'épée et porta dès ce jour le surnom de Hiörleif (Sverdleifur Leif à l'épée).

Ayant ainsi amassé tout ce qu'il croyait pouvoir lui être utile, il rejoignit en Norvége son compagnon et tous deux se préparèrent à partir. Ingolf ne voulut pas s'embarquer avant d'avoir, comme Floki, rendu hommage aux dieux. Il leur offrit un sacrifice et les consulta sur la direction qu'il devait prendre. Le résultat de son enquête religieuse répondit à ses désirs. La chair palpitante des victimes lui indiqua la route d'Islande. Quant à Hiörleif, il ne voulut point avoir recours à de pareilles cérémonies : il était de ces audacieux aventuriers qui se souciaient peu de la volonté du ciel quand ils se sentaient maîtres d'un bon navire et d'une bonne armure.

Tous deux partirent en même temps et naviguèrent ensemble. Mais, arrivés en vue de terre, ils furent séparés par un coup de vent. Ingolf, toujours fidèle à ses croyances superstitieuses, avait apporté avec lui les colonnes sacrées de son siége domestique (1). A

(1) Dans les anciennes chroniques islandaises, dans l'Edda, dans plusieurs autres poëmes, il est souvent question du siége élevé sur lequel s'assoit le roi, le jarl, le chef de famille ou l'étranger de distinction auquel on veut faire honneur. Cet usage antique se retrouve même encore parmi les paysans du district de Bergen. Ce siége était appuyé sur deux colonnes au haut desquelles on plaçait l'image en bois de quelque grand dieu, ordinairement Thor ou Odin. C'étaient ces piliers vénérés que le pieux Ingolf emportait sur son navire.

quelque distance de la côte, il les jeta à la mer, promettant d'aborder là où elles aborderaient. Le courant les emporta si vite qu'il les perdit de vue et il débarqua au sud-est de l'Islande, près d'un promontoire qui a conservé son nom. On l'appelle encore en Islande : *Ingolfs Höfdi* (1).

Hiörleif fut poussé à l'est près d'un autre promontoire, auquel il donna aussi son nom (Hiörleifs höfdi). Là, l'eau fraîche lui ayant manqué, ses esclaves irlandais mêlèrent ensemble de la farine et du beurre, disant que ce mélange apaisait la soif. Peu après, la pluie survint : ils la recueillirent dans des toiles de tente, et jetèrent à la mer leur mixture de farine et de beurre qui commençait à moisir (2).

Au printemps, Hiörleif voulut cultiver la terre, et employa les Irlandais à traîner la charrue, quoiqu'il eût amené avec lui un bœuf. L'un d'eux proposa de tuer le bœuf, de faire croire à leur maître qu'un ours l'avait dévoré, et de le tuer lui-même quand il se mettrait à la poursuite de l'ours. Ce projet fut exécuté. Les esclaves laissèrent le cadavre de leur maître sur le sol, prirent ses femmes avec leurs effets les plus précieux, et craignant sans doute d'être découverts par Ingolf, se réfugièrent dans un groupe d'îles situé au sud de l'Islande (3).

Cependant, Ingolf avait envoyé deux de ses servi-

(1) Landnámabók. Petersen, *Islands Opdagelse.*
(2) Id.
(3) Id.

teurs à la recherche de ses dieux domestiques. Ils arrivèrent auprès du promontoire où Hiörleif s'était arrêté, trouvèrent sa demeure vide, un cadavre gisant sur la terre, et rapportèrent cette nouvelle à leur maître, qui se dirigea aussitôt vers le même lieu, et s'écria, en voyant le corps inanimé de son frère d'armes : C'est une grande honte qu'un valeureux homme comme celui-là ait été tué par des esclaves. Mais c'est ainsi que malheur arrive à ceux qui ne veulent pas sacrifier aux dieux (1).

Après avoir rendu les derniers devoirs à son ami, Ingolf monta sur la cime du promontoire, et, distinguant à l'horizon un groupe d'îles, il pensa que les meurtriers de Hiörleif avaient dû se réfugier là. Il se mit à leur poursuite, les atteignit, les égorgea, et ramena avec lui les femmes de son malheureux compagnon. Ces îles, où les esclaves irlandais s'étaient retirés, furent appelées, dès cette époque, *Vestmannaeyiar* (îles des hommes de l'Ouest).

Ingolf revint ensuite au promontoire de Hiörleif, et y passa l'hiver. L'été suivant, il aborda près d'une montagne à laquelle il donna son nom (*Ingolfsfell*), et y séjourna encore un hiver. Mais ses esclaves, ayant enfin trouvé les colonnes sacrées qu'il avait jetées dans la mer, il voulut fixer sa demeure au lieu où elles s'étaient arrêtées, et vint s'établir près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la capitale de l'Islande, la ville de Reykiavík.

(1) Landnámabók.

La terre était inoccupée, l'espace était vide. Il prit pour son domaine deux districts avec leurs golfes, leurs promontoires, et donna une portion de terre à l'un de ses esclaves qu'il affranchit; puis il se bâtit une demeure, et là se termine son odyssée (1).

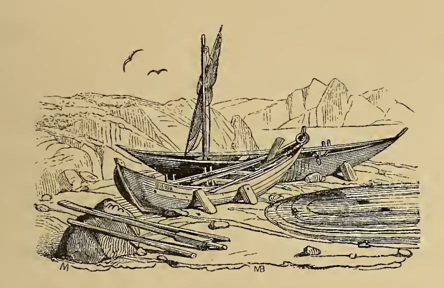
Le premier voyage en Islande d'Ingolf date de 869 ou 870. Il ne se fixa auprès de Reykiavík que trois ans après. A cette époque, Harald avait déjà fait la plus grande partie de ses conquêtes, et les familles de l'aristocratie norvégienne, froissées par son despotisme, avaient déjà commencé à émigrer; plus son pouvoir s'accrut, plus il grossit le nombre des mécontents. Bientôt l'Islande fut comme la terre promise de l'indépendance. Tous ceux qui ne voulaient pas courber la tête sous le sceptre de Harald, s'en allèrent à travers les flots chercher cette île heureuse, où il n'y avait encore ni conquérant, ni souverain, où chaque chef de famille pouvait régner en pleine liberté dans sa demeure, sans se soucier du jarl, sans avoir peur du roi. Les émigrations devinrent en quelque temps si fréquentes et si nombreuses, que Harald, craignant de voir la Norvége se dépeupler, imposa un tribut à tous ceux qui la quitteraient, et quelquefois s'empara de leurs biens. La plupart des émigrés venaient des provinces septentrionales de Halogaland, Drontheim, Nordenfield, Nommedalen. On vit aussi arriver en Islande quelques familles de Suède, d'Écosse, des îles Hébrides et d'Irlande, atti-

(1) Landnámabók, chap. V, VIII.

rées par tout ce que les pirates, les marchands racontaient déjà de l'île de Nadodd et de Floki (1). Mais Ingolf avait été l'un des premiers à y porter ses dieux pénates; ce fut lui qui resta le plus célèbre dans cette histoire de colonisation.

(1) Schönings, *Norges Historie,* t. II, p. 116. Geïier Svea Rikes Häfder, p. 191.

CHAPITRE IV.



PREMIÈRES LOIS.

L'Islande, découverte en 864, habitée par Ingolf en 873, était, disent les sagas, complétement peuplée vers l'année 920. Quel était le nombre des colons? C'est ce que nul document n'indique (1). On sait seulement que les quatre parties de l'Islande étaient occupées, et parmi ceux qui y avaient construit leur demeure, on comptait une assez grande quantité de

(1) Le premier dénombrement que l'on connaisse date de l'année 1100. A cette époque on comptait en Islande 3,860 paysans, c'est-à-dire, probablement 3,860 principaux chefs de famille.

familles nobles et puissantes : à l'est, la famille des Sidumes, alliée à celles des rois de Danemark, de Suède et de Norvége, et aux ducs de Normandie; au sud, celle des Mosfellingar, alliée aux plus puissants jarl de Norvége; à l'ouest, celle de Breidefiördur, qui descendait des jarl des Orcades; au nord, celle d'Eyfirding, dont la généalogie se rattachait à celle des rois d'Irlande (1).

L'Eyrbyggia Saga (2) raconte dans de longs détails l'arrivée et l'installation d'un de ces colons en Islande. Son histoire peut servir à indiquer celle de tous les autres, car leur analogie de position entraînait pour eux une analogie de faits. Ce colon s'appelait Thorolf. C'était un des chefs de district du nord de la Norvége, qui joignait le caractère sacerdotal à sa juridiction militaire et civile. Il présidait dans l'île de Mostur au culte de Thor, le dieu chéri des guerriers norvégiens. Un autre chef de district, nommé Biörn, poursuivi par la vengeance de Harald aux beaux cheveux, vint chercher un refuge auprès de Thorolf, qui, n'écoutant que le sentiment de l'hospitalité, accueillit le fugitif, au risque d'encourir ainsi la

(1) Schönings, *Norges Historie*, t. III, p. 142.

(2) Cette saga qui renferme des détails de mœurs fort intéressants est l'une des plus anciennes sagas de l'Islande. Selon le savant E. Müller, elle a dû être écrite avant l'année 1264, c'est-à-dire, avant l'époque où l'Islande se soumit aux rois de Norvége. Elle a été imprimée avec une traduction latine à Copenhague en 1787. W. Scott en a publié un extrait étendu dans l'ouvrage de Weber : *Illustrations of northern antiquities*.

colère du roi. Sa générosité fut regardée comme un crime. Harald porta plainte contre lui à l'assemblée du peuple, et le somma de lui livrer Biörn dans un délai déterminé, le déclarant, en cas de refus, dépouillé de ses biens et proscrit. Mais les anciens hommes du Nord ne transigeaient point ainsi avec leur loyauté. Thorolf refusa de livrer celui qui avait invoqué sa protection, et accepta l'arrêt de bannissement. Avant de quitter sa terre natale, il consulta les dieux pour savoir de quel côté il devait se diriger. L'oracle lui indiqua ce qu'il avait déjà indiqué à Ingolf, ce qu'il indiquait alors à tous les mécontents, l'Islande.

Thorolf enleva comme un autre Énée l'image de ses dieux, détacha un peu de terre du sol où il avait vécu, des lieux sacrés où s'élevait la statue de Thor, et prit avec lui comme une sauvegarde les lambris du temple où il avait exercé les fonctions de pontife. Puis il équipa un navire, rassembla ses parents, ses amis, et vogua vers sa nouvelle patrie. Le vent le porta vers la côte sud-ouest de l'Islande, dans la baie de Faxa Fiördur. Au moment où il découvrit la terre, il jeta dans les vagues les colonnes qui portaient à leur sommité la figure de ses idoles pour lui servir d'indication, les suivit au delà du promontoire de Snæfells, et aborda dans le large golfe connu sous le nom de Breida Fiördur. Il prit, selon l'usage, possession d'une vaste étendue de territoire, le distribua à ses compagnons de voyage, puis construisit un temple. Ce temple avait deux entrées. Au fond de l'édifice étaient

placées les colonnes saintes que le prince voyageur avait amenées de Norvége. Entre les colonnes reposait l'anneau d'or, symbole de l'éternité, sur lequel on prêtait serment. Près de là était le bassin destiné à recevoir le sang des sacrifices, et tout autour s'élevaient les images des divinités vénérées en Norvége. L'enceinte extérieure de ce temple était sacrée. Il n'était pas permis d'y engager un combat, ni d'y jeter une souillure. C'était là que la communauté naissante se rassemblait sous la présidence de son chef, pour délibérer sur ses intérêts, conclure une alliance, sanctionner un pacte par le sang de l'holocauste, par le serment usité en Norvége : « Que Freyr, Niord, et le tout-puissant Ers (Odin) m'assistent ! (1) ».

Les autres chefs de district qui vinrent s'établir en Islande y apportaient comme Thorolf l'image de leurs dieux. Ils prenaient possession du sol en le traversant avec des torches enflammées. Toute la terre qu'ils pouvaient parcourir en un jour leur appartenait (2). Une autre loi, attribuée à Harald, portait que

(1) Cette formule de serment nous a été conservée dans le Landnámabók et l'Eyrbyggia Saga. Thorolf, le héros principal de cette saga, mourut vers l'année 918.

(2) En remontant aux traditions fabuleuses du Nord, on trouve déjà la prise de possession d'un territoire constatée par des formalités qui rappellent l'histoire de Didon. L'Edda de Snorri rapporte que Gylfe, roi de Suède, accorda à une femme étrangère autant de terre que quatre bœufs pouvaient en labourer en un jour. Cette femme était de la race des Ases. Elle alla chercher quatre bœufs qu'elle avait enfantés avec un géant et les attela à la

les nouveaux venus allumeraient çà et là, au lever et au coucher du soleil, des brasiers situés de telle sorte qu'en se plaçant auprès de l'un d'eux, on pût distinguer les autres (1). Tout le terrain compris entre ces brasiers appartenait à celui qui les avait établis. Une fois cette prise de possession constatée par l'éclat des torches brûlantes, ou la flamme des bûchers, le chef de la tribu aventureuse prenait pour lui la part qui lui convenait, et distribuait comme un conquérant le reste à ses compagnons. Si cet homme avait exercé en Norvége les fonctions sacerdotales, il les conservait en Islande. C'était un privilége héréditaire, inaliénable, que les femmes et les mineurs ne pouvaient, il est vrai, exercer, mais qu'ils pouvaient par droit de succession transmettre à un de leurs parents (2). Cet homme s'appelait *Godi* (3); il était tout à la fois, comme un patriarche des anciens temps, le prêtre, le juge de son district. C'était lui qui réglait les sacrifices, qui présidait aux assemblées populaires, et apaisait les différends. Chaque membre de la communauté devait lui payer un tribut annuel pour les dépenses du culte et soumettre à son habileté de ju-

charrue. Mais le soc s'enfonça si avant dans le sol qu'il en détacha une grande partie. Les bœufs la traînèrent avec eux dans la mer, et cette terre tombant dans les flots forma l'île de Seelande.

(1) Schöning, t. II, p. 461.

(2) J. F. W. Schlegel. *Om den gamle islandske Lov og Retsbog kaldet Graagaas. Nordiskt Tidskrift,* t. I, p. 119. Schlegel dit aussi qu'on pouvait vendre ce privilége.

(3) Du mot *God,* Dieu.

risconsulte les questions en litige. Cette communauté se composait d'un certain nombre de familles libres soumises à celle du Godi, non par droit de vasselage, mais plutôt par une sorte de déférence assez semblable à celle des plébéiens de Rome pour les patriciens. C'était lui qui les avait amenées de Norvége, qui leur avait distribué une partie de la terre d'Islande. En s'installant au milieu d'elles, il leur devait ses conseils, sa protection; il représentait par son double sacerdoce l'intérêt général, la dignité de la tribu, et toute la tribu devait au besoin se rallier à sa voix et prendre les armes pour le défendre (1). Chacun de ces chefs de communauté amenait aussi avec lui des esclaves qui étaient pour la plupart des prisonniers de guerre. Ceux-ci ne pouvaient prendre aucune part aux affaires publiques de la communauté, ni se marier, ni acquérir une propriété. La saga de Saint-Olaf raconte qu'un Norvégien, nommé Orling, imposa un travail journalier à ses esclaves, en leur promettant de mettre, chaque soir, en réserve une partie du salaire qu'il voulait leur payer pour leur donner le moyen de se racheter. La plupart se rachetèrent dans l'espace de trois ans. Mais les uns se firent pêcheurs et les autres bûcherons.

A part cette loi d'esclavage contre laquelle proteste notre civilisation actuelle, rien de plus beau en ap-

(1) Arnesens, *Islandske Rettergang*. Schlegel, *Om Graagaasen*. Schöning, *Norges Historie*, t. III, p. 143. Strinnholm, *Svenska Folkets historia*, t. I, p. 506. Finni Johannæi, *Historia ecclesiastica Islandica*, t. I, ch. II.

parence, de plus sagement contenu et de plus libéral que cette première organisation de l'état social en Islande, cette autorité du législateur sanctionnée par un caractère religieux; cette tribu rangée sous l'ascendant d'un homme, comme une assemblée d'enfants sous celui d'un chef de famille, et cet accord des deux pouvoirs, accord de confiance, d'abandon et de soutien réciproque; rien de plus remarquable au milieu des institutions qui régissaient alors l'Europe, que cette théocratie sans despotisme et cette aristocratie sans féodalité. Toute la Scandinavie offrait alors le même principe de liberté nationale, la même race d'*ódalbóndi* ou propriétaires libres qui, tout en se soumettant à l'autorité d'un chef, ne reconnaissaient pas d'autorité plus puissante que leur droit héréditaire, et pas de loi plus forte que leur épée. C'est là ce qui a inspiré à l'auteur de l'*Esprit des lois* ces paroles remarquables : « La grande prérogative de la Scandinavie et qui doit mettre les nations qui l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde, c'est qu'elles ont été la ressource de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire, de presque toute celle qui est parmi les hommes (1). »

(1) La situation de la Scandinavie, dit un historien suédois, son éloignement des autres contrées la préservèrent de ces révolutions qui bouleversèrent toute l'Europe, et réunirent dans une espèce de chaos les institutions populaires, les mœurs, les lois, la langue, la religion. Nos ancêtres conservèrent fidèlement leurs anciennes coutumes, et il se forma parmi eux une constitution pure de tout élément étranger, basée sur la liberté primitive du peuple, et tout

Mais les peuplades, jetées en Islande par l'émigration de Norvége, formaient autant de républiques indépendantes. Nul lien général, nulle loi commune ne les ralliait ensemble. Chacune avait ses institutions, ses intérêts à part et ses rivalités de fortune ou d'orgueil. De là des querelles violentes, des guerres qui éclataient tout à coup entre deux districts voisins et, faute d'arbitres, se prolongeaient pendant des années entières. Tantôt c'était le chef de la tribu qui, pour venger une offense ou satisfaire une ambition particulière, appelait à lui tous ses clients; tantôt c'était un des clients qui engageait dans sa propre querelle tous ses voisins, parents et amis. Alors les paysans, jeunes et vieux, prenaient les armes; ceux-ci groupés autour du plus robuste d'entre eux, ceux-là autour du plus hardi, chaque famille à part, et toutes les familles, réunies sous l'étendard de la communauté, s'en allaient au-devant de leurs adversaires. Ils s'en allaient avec leur colère à travers les montagnes nues, les sites sauvages; la cendre volcanique, emportée par le vent, flottait autour d'eux, et la flamme des cratères les éclairait dans leur marche.

naturellement adaptée aux besoins du pays, au caractère de la nation, et à son développement successif. C'est ainsi qu'au milieu des montagnes et des rochers de la Scandinavie, l'arbre de la liberté porta ses fruits généreux, tandis que parmi d'autres peuples, non moins braves que le nôtre, et non moins attachés d'abord à leur indépendance, dans des contrées embellies par la nature, les rameaux du féodalisme grandirent sur les ruines de la liberté. (Strinnholm, *Svenska Folkets Historia*, t. I, p. 549.)

Souvent ces querelles de partis ne se terminaient pas dans une bataille rangée. Après le combat des masses arrivait celui des individus, le duel acharné dans l'île déserte, l'attaque nocturne, l'incendie et le ravage d'une habitation. Les paysans d'Islande, pareils aux montagnards d'Écosse, divisés comme eux par clans, et comme eux conduits par un *Rob-Roy* aventureux, se glissaient le soir, à la dérobée, dans le *gaard* de leur ennemi, égorgeaient les bestiaux, jetaient le brandon enflammé dans sa demeure, et ne se retiraient qu'en laissant derrière eux une longue trace de sang et de feu (1). Ces rivalités de partis, ces haines invétérées, ces désastres augmentaient à mesure que d'autres émigrés abordaient en Islande; car chaque tribu nouvelle divisait le territoire, rétrécissait l'espace et multipliait les contestations. Il n'y avait point de remèdes à un tel état de discorde, point de loi universelle pour assujettir les habitants des divers districts, point d'assemblée nationale pour juger les griefs et les attentats des individus. Chaque chef soutenait sa communauté et chaque communauté son chef.

Les Islandais comprirent enfin le besoin d'avoir une autre organisation. L'un d'eux, nommé Ulfliott, proposa aux principaux habitants des différents dis-

(1) Voir le Landnámabók en différents endroits, et plusieurs sagas, entre autres celle de Havardur Isfyrdingur, où se trouve l'histoire de Thorbiörn qui pilla les propriétés de ses voisins, enleva leurs filles et ne les renvoya qu'après les avoir quelque temps gardées chez lui.

tricts d'aller en Norvége compulser les éléments d'une loi nationale (1). C'était de là que les émigrés avaient apporté leurs premières institutions. Mais le temps les avait déjà sans doute altérées. Les luttes de partis leur avaient souvent donné une fausse interprétation, et le morcellement du sol leur enlevait toute action efficace, tout caractère d'unité. La colonie indépendante allait donc se rattacher par un nouveau lien à la mère patrie, le torrent rebelle remontait à sa source; la sagesse des enfants demandait pour appui la sagesse des aïeux. Ulfliott était un homme de soixante ans, mais l'âge n'avait point amorti sa force ni fatigué son intelligence. Il partit avec le courage que donne une noble résolution, et passa trois années en Norvége (2). Son frère, nommé Thorleifur *hinn Spaki* (le Sage), était précisément le jurisconsulte le plus habile du royaume. C'était le petit-fils de celui qui avait aidé Halfdan le Noir, père de Harald aux beaux cheveux, à composer la loi connue sous le titre de *Heidsivin lög*. Cette loi n'était pas écrite, mais Thorleif la savait tout entière par cœur, et pouvait en expliquer les moindres détails à son disciple.

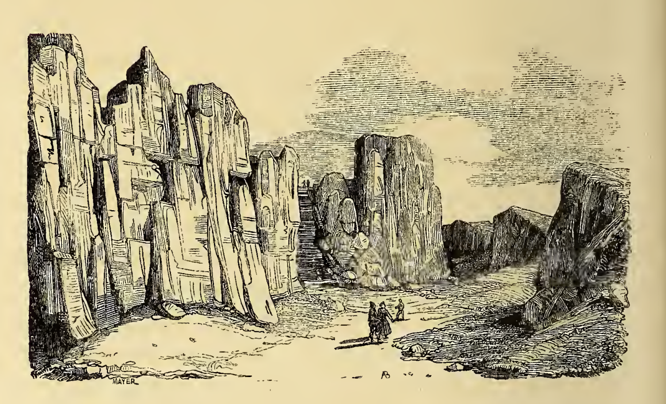
Pendant que le généreux Ulfliott travaillait ainsi à composer le code qui devait arracher l'Islande à son état de désordre, un de ses amis cherchait, à travers la contrée, une situation convenable pour les assem-

(1) Ulfliott était aussi d'origine norvégienne. Il descendait des anciens rois de Hedemark. Landnámabók, p. 10.

(2) Are Frodes Schedæ, ch. III.

blées nationales. Il découvrit Thingvellir et s'arrêta là. Ce lieu semblait avoir été préparé par la nature même pour abriter, dans leurs ardentes discussions, toutes les fougueuses peuplades de l'Islande. Qu'on se figure une haute montagne de lave, ouverte au milieu par un déchirement volcanique, où les contours d'une vallée verte et paisible se dessinent comme un défilé dans les profondeurs d'une crevasse. A gauche s'élève une muraille de rocs taillée à pic, et dont la cime déchiquetée présente toutes sortes de formes bizarres : ici, des masses quadrangulaires comme une tour antique, là, des pointes aiguës comme des pyramides, plus loin, une ligne plate ou crénelée comme un rempart; à droite est une autre muraille de rocs moins élevée que celle-là, arrondie à sa sommité, s'inclinant vers la plaine et revêtue de mousse ou de tiges de bouleau avortées. Du haut de cette seconde élévation, on aperçoit une grande plaine toute nue, un lac dont les flots limpides contrastent avec les teintes grisâtres et sombres de ces murailles de lave. Une cascade s'échappe en mugissant du milieu des rochers, et se précipite comme un torrent dans les eaux du lac. Une cabane de gazon, une église s'élèvent au milieu de la plaine comme une idée de paix et de consolation au sein d'un monde bouleversé. L'entrée de Thingvellir est étrange et sauvage comme les lieux où elle aboutit. C'est un sentier rocailleux souvent interrompu, souvent brisé, qui monte par une pente tortueuse et redescend à travers des blocs de lave, sur des dalles glissantes, sur des pointes de

pierres aiguës. Le voyageur ne le gravit qu'avec peine, et l'infatigable cheval islandais hésite avant de s'engager dans cette route difficile, semblable, en certains endroits, à une échelle unie ou à un lit de torrent.



Puis, une fois parvenu au bas de cet escarpement, vous voilà dans la crevasse de lave, saisi tout à coup et atterré par l'aspect de cette grande et horrible solitude. De chaque côté on ne voit que les deux parois de roc qui bordent le défilé, le ciel gris qui les recouvre comme la toile d'une tente, la brèche, pareille aux *portas* des Pyrénées, qui le termine d'un côté et une grande mare d'eau qui le termine de l'autre. La voix des hommes ne vient plus troubler le silence de ces lieux déserts. On n'entend que les soupirs du vent qui s'engouffre entre les fentes des rochers, le cri de l'oiseau sauvage qui semble fuir cette sombre

retraite, et le mugissement perpétuel de la cascade qui bondit dans la vallée. C'est là que pendant près de neuf siècles le peuple d'Islande se rassemblait chaque été. La foule s'abritait sous des tentes. Deux cabanes en terre étaient réservées aux principaux chefs de l'assemblée. Nous avons vu encore les ruines de ces cabanes, derniers vestiges d'une organisation sociale que l'Islande, aujourd'hui soumise au pouvoir absolu du Danemark, regrette toujours.

Ulfliott revint en l'année 928 dans son pays, apportant avec lui le système d'institutions qu'il avait patiemment étudié en Norvége. L'Islande fut alors divisée en quatre grandes provinces; deux de ces provinces furent subdivisées en trois districts; une troisième en deux, et celle du nord, à cause de son étendue, en compta quatre (1); chaque district était représenté par trois godars qui convoquaient toutes les années une assemblée de leur communauté pour discuter ses intérêts, juger ses différends. Puis venait l'assemblée de province, à laquelle assistaient les trois godars des districts, puis enfin l'assemblée nationale, l'*althing*, où chacune des quatre provinces était spécialement représentée par trois députés. Cette assemblée était régie par un président qu'elle élisait elle-même et qui portait le titre de *lögsögumadr* (le narrateur de la loi) (2). C'était lui qui devait savoir

(1) Finn Johannæi, *Hist. eccles. Isl.*, t. I, p. 17.

(2) Schedæ, p. 6. Landnámabók, chap. VII. Finni Johannæi, *Historia Islandiæ*, t. I, p. 17. Schlegel om Graagaasen, p. 123.

la loi par cœur, la réciter annuellement au peuple, l'interpréter dans les cas difficiles et la commenter. A une époque où tous les faits se perpétuaient par la tradition, le lögsögumadr représentait la tradition vivante de la loi et remplaçait le code écrit.

Toutes les causes qui n'avaient pu être jugées dans les réunions des districts ni dans celle des provinces devaient être portées à l'assemblée nationale. C'était là qu'on en appelait des actes de violence, du meurtre, des incendies; c'était là enfin que toutes les questions d'intérêt général étaient discutées et résolues.

Après avoir posé les bases de cette institution, Ulfliott fut élu président de l'althing. Cette dignité ne devait d'abord être conférée que pour trois ans. Plus tard, elle fut donnée à vie, et devint si importante que les Islandais comptaient les époques par l'élection de leurs législateurs, comme les Grecs par les olympiades et les Romains par les noms de leurs consuls.

CHAPITRE V.

ÉTAT SOCIAL ET MATÉRIEL DE L'ISLANDE.

La loi rapportée de Norvége par Ulfliott était en parfaite harmonie avec l'organisation première de l'Islande, ses mœurs et sa hiérarchie sociale. Elle ne diminuait en rien l'influence des chefs de chaque district. Au contraire, elle l'appuyait sur une base plus ferme en la sanctionnant par un pacte régulier, et lui donnait plus d'extension en établissant l'althing. Mais un point essentiel manquait à cette loi : la création d'un pouvoir exécutif assez ferme pour en maintenir constamment les dispositions, assez énergique pour maîtriser l'esprit inquiet des principaux godars, et assujettir à une règle commune leurs rivalités et leurs dissensions (1). Les modifications ap-

(1) C'est l'opinion de plusieurs historiens, et celle de M. Finn Magnussen, qui l'a tout récemment encore exprimée dans le manuscrit que nous avons déjà cité.

portées plus tard à cette loi politique n'en détruisirent pas le vice radical. Jusqu'à sa réunion avec la Norvége, l'Islande fut toujours une république oligarchique, où des hommes jaloux l'un de l'autre se disputaient sans cesse le pouvoir, où l'intérêt des individus l'emportait à chaque instant sur l'intérêt général. Le président de l'althing devait, il est vrai, parler au nom de la loi; mais à quoi servait de rappeler cette loi et de l'expliquer à ceux qui ne voulaient pas s'y soumettre. Si un malfaiteur puissant était sommé de comparaître à ces assises nationales, il arrivait suivi d'une troupe d'hommes armés. Au lieu de plaider devant le tribunal, l'accusateur et l'accusé en venaient aux mains; le cliquetis des glaives, les cris de colère étouffaient la voix des juges, et le sang ruisselait dans l'enceinte sacrée de l'althing (1). Après ce nouvel attentat, les juges condamnaient, il est vrai, le coupable. Si alors il voyait autour de lui assez de partisans déterminés à le soutenir, il se jouait de sa sentence, sinon il s'en allait en pays étranger, emportant le fruit de ses attaques nocturnes et de ses déprédations. Parfois aussi ces arrêts de bannissement entraînèrent les Islandais dans des courses aventureuses et des explorations qui se terminèrent par un heureux résultat. C'est ainsi que le Groënland fut découvert. En 982, Éric le Rouge, fils d'un ancien jarl de Norvége, ayant été condamné à quitter l'Islande,

(1) Voyez à différents endroits la Niála, la Bandamanna, la Sturlúnga Saga.

s'embarqua sur un navire pour chercher un refuge. Quelque temps auparavant, un Islandais, nommé Gunbiœrn, détourné par un orage de la route qu'il voulait suivre, avait aperçu à l'ouest plusieurs petites îles. Éric fit voile de ce côté, entra dans une île à laquelle il donna son nom (Éyríksey), et y séjourna pendant l'hiver. Quand l'été vint, il explora la contrée, et, la voyant couverte de verdure, lui donna le nom de Groënland (terre verte). Il revint ensuite en Islande, et fit un tableau si séduisant du pays qu'il venait de découvrir, que plusieurs familles résolurent d'aller y demeurer. Éric se mit à leur tête et leur servit de pilote. Vingt-cinq navires chargés d'ustensiles et de provisions partirent de Borgarfiördur et Breidafiördur pour cette terre, dont le nom souriait à l'imagination des pauvres pêcheurs d'Islande. Mais quatorze navires seulement arrivèrent sur la côte de Groënland. Les autres furent détournés de leur direction par le vent ou brisés par la tempête (1).

Les sentences d'exil prononcées par l'althing ne s'étendaient ordinairement pas au delà de trois années. Passé ce temps, l'*Outlaw* rentrait dans son pays; les haines oubliées ou amorties se réveillaient à son aspect, et les actes de violence éclataient comme par le passé (2).

(1) Schöning, *Norges Historie*, t. III, p. 413.

(2) L'histoire de ce même Éric qui découvrit le Groënland est un exemple assez remarquable de cette existence querelleuse et fougueuse que la loi pouvait à peine réprimer. Son père avait été banni de Norvége pour avoir commis un meurtre. Éric en commit

A travers cette agitation, sans cesse condamnée par la loi et sans cesse renaissante, la prospérité matérielle de l'Islande faisait pourtant de notables progrès. La terre n'avait pas encore été, autant qu'elle le fut depuis, ravagée par les éruptions des volcans, désolée par les épidémies. Elle ne produisait, comme aujourd'hui, ni fruit, ni blé, mais partout on apercevait des champs de verdure, des pâturages féconds. Les troupeaux paissaient sur les collines; et la mer, les fleuves, les lacs, récompensaient, comme aujourd'hui, l'adresse du pêcheur. Les esclaves, que les chefs de famille avaient amenés avec eux, devinrent très-utiles à la jeune colonie. Les uns furent affranchis par leurs maîtres et chargés en sous-ordre, et moyennant une redevance annuelle, de la gestion d'une propriété. D'autres allaient à la pêche ou exécutaient les travaux de construction et de défrichement les plus pénibles (1).

Le commerce était pour les habitants de l'Islande une condition d'existence et d'avenir. A peine avaient-ils séjourné quelque temps dans l'île, qu'ils durent songer à porter au dehors les productions de leur

deux et fut banni de Haukadal, où il avait fixé sa demeure. Il se retira dans un district voisin, commit encore de nouvelles violences, et cette fois fut exilé de l'Islande. Lorsqu'il revint dans son pays, après avoir passé trois années au Groënland, ses anciennes querelles se renouvelèrent, et il se battit de nouveau contre ses anciens ennemis.

(1) *Betragtninger over nogle af Aarsagerne til Islands Forfald* af Finn Magnussen.

sol et prendre en échange celles dont ils avaient besoin. Il existe peu de documents sur l'état du commerce des pays du Nord dans les temps anciens. Cependant, on sait que lorsque saint Ansgard vint, au commencement du neuvième siècle, accomplir en Scandinavie sa mission évangélique, quelques marchands danois l'accompagnèrent en Suède (1). On sait aussi qu'à la même époque, Tœnsberg, cette petite ville de la Norvége méridionale, était déjà une cité marchande (2). Enfin, Torvesen parle d'un marchand norvégien, nommé Thoralf, qui vivait sous le règne de Harald aux beaux cheveux, et qui se signala par ses nombreuses expéditions. C'était un homme fort riche, qui possédait plusieurs esclaves, et qui avait en outre plus de cent personnes à son service. C'était lui qui allait en Finmark recueillir le tribut annuel que le peuple devait payer au roi. Là, il établissait des espèces de foires, et faisait un vaste commerce d'échange. Sur son navire orné de peintures, on voyait flotter des voiles de différentes couleurs. En 878, il fit un voyage en Angleterre, emportant avec lui des peaux de martre, du poisson sec, et ramenant des provisions de farine, de vin et de miel. Sa fortune, toujours croissante, suscita contre lui des rivalités

(1) Rimbertus, *Sancti Anscharii Vita*, ch. VII.

(2) On peut citer aussi parmi les anciennes villes marchandes du Nord, Calmar, Lund, Elseneur. Il y avait dans ces villes des foires, et les membres de la juridiction du *thing* s'y réunissaient en même temps. (*Swenska Kyrkans historia af Reuterdahl*, t. I, p. 63.)

haineuses. Ses ennemis le perdirent dans l'esprit de Harald, qui lui fit enlever un de ses navires. Thoralf, pour se venger, renonça à son état de marchand et devint pirate. Il s'empara de deux bâtiments royaux, chargés de farine. Mais, en 880, il fut attaqué par le roi à l'improviste, et mourut en vrai corsaire, les armes à la main (1).

Un des premiers actes de commerce islandais dont parlent les sagas, date du dixième siècle. Le roi Harald était un jour d'été sur une des côtes de Norvége, lorsqu'il arriva un navire islandais chargé de peaux et d'étoffes de laine. Le marchand, après avoir vainement attendu qu'on vînt acheter sa cargaison, alla trouver le roi, et lui conta son embarras. — Sois tranquille, dit le roi, je saurai bien faire cesser tes inquiétudes. Le lendemain, Harald se rendit à bord du navire, et, apercevant une fourrure grise : « Veux-tu me la donner? dit-il au marchand. — Oui, répondit l'Islandais, je te donnerai non-seulement celle-là, mais plusieurs autres encore, si tu le désires. » Harald mit aussitôt sur ses épaules la fourrure, ce qui lui fit donner le surnom de *Graafeld* (*peau grise*). Son exemple entraîna les hommes qui l'entouraient. Tous voulurent avoir quelque produit de l'Islande, et en peu de jours le marchand vendit

(1) Torfœus, *Historia Norvegiæ*, 2e partie, 15e chapitre.

Suhm, *Forsög til en Afhandling om de Danskes og norskes Handel;* dans le recueil de la Société des sciences de Copenhague, t. VIII, p. 68.

à des conditions avantageuses tout ce qu'il avait apporté (1).

Sous le règne de Harald Blaatand, un autre bâtiment de commerce islandais échoua sur la côte de Danemark. La cargaison fut sauvée, mais le gouverneur s'en empara au nom de la couronne comme d'un bien naufragé. Le marchand islandais adressa ses réclamations au roi, mais sans aucun succès. Quand il revint raconter cette injustice dans son pays, tous ses concitoyens prirent fait et cause pour lui; et comme ils n'étaient ni assez nombreux ni assez forts pour déclarer la guerre à Harald, ils eurent recours, pour se venger, à la poésie. Une loi de l'althing prescrivit aux habitants de chaque promontoire de composer un chant satirique contre Harald. Le roi, irrité de cette loi, et des vers injurieux qu'elle produisit, résolut d'entrer en Islande. Il s'avança avec plusieurs navires et une escorte considérable d'hommes armés jusqu'auprès des îles Solunder en Norvége (2). Mais là, l'étendue d'une mer où il n'avait pas encore navigué, et l'idée de la terre inconnue où il voulait aborder, l'arrêtèrent. Il fit venir un Finnois, un de ces hommes renommés dans tout le Nord pour leur sorcellerie, et le chargea d'aller d'abord reconnaître le

(1) Heimskringla, *Saga Haralds Konungs Gràfelds;* éd. Peringskiöld, ch. VII.

(2) La saga d'Eigil les représente comme une grande réunion d'îles, traversées par tant de baies qu'à peine en connaît-on tous les noms. Il est probable qu'il s'agit ici de groupes d'îles situées en Norvége dans le Sognefiord.

pays. Le Finnois arriva près de la côte d'Islande, et reconnut qu'elle était gardée non-seulement par les habitants du pays, mais par des monstres épouvantables. A Vapnafiördur, il aperçut un dragon entouré d'une quantité de crapauds, de serpents et de vipères; à Eyafiördur, un oiseau si gigantesque que ses ailes s'étendaient d'une montagne à l'autre; à Breidafiördur, il fut arrêté par un bœuf effroyable, et un peu plus loin par des géants. Il raconta en outre que pour aller en Islande, il fallait traverser une mer orageuse, où un bâtiment de guerre serait livré aux plus grands périls (1). Ce récit fabuleux amortit l'humeur guerrière de Harald, et il se retira avec sa flotte.

La nécessité avait été le premier mobile du commerce islandais. Le besoin de faire fortune lui donna peu à peu plus d'extension. Les marchands s'en allaient sur les côtes de Danemark, d'Angleterre, d'Irlande, échangeant la laine de leurs troupeaux, le poisson sec, les fourrures, pour toutes les denrées que leur sol leur refusait : le miel, la farine, l'orge et le houblon (2). Souvent aussi ils rapportaient des

(1) Heimskringla, *Saga Olafs Konungs Tryggvasonar*, ch. xxxv.

(2) On voit aussi par plusieurs sagas que les hommes du Nord trafiquaient des esclaves. Le commerce se fit d'abord tout entier par échange. Mais bientôt on apprit à connaître la valeur des métaux, et les transactions devinrent plus faciles. On fabriqua des lingots d'argent portatifs, les uns minces et aplatis comme une lame de couteau, d'autres tordus comme une corde. Le poids de ces lingots en déterminait la valeur. On en voit encore plusieurs

objets de luxe, des meubles et des étoffes. Ils avaient surtout de fréquentes relations avec la Norvége. C'était là le berceau de leurs pères, c'était là qu'ils aimaient à aller chercher tout ce qui leur était nécessaire pour les besoins matériels de la vie. Ailleurs ils devaient s'efforcer de parler une autre langue; mais en Norvége ils étaient en quelque sorte comme dans leur propre pays. Ils y trouvaient d'anciennes liaisons de famille. Chacun les connaissait d'avance et les accueillait avec joie.

Le malheur fut qu'en s'enrichissant, ils ne surent pas faire un bon usage de leur fortune. Les uns se laissèrent éblouir par les frivolités du luxe étranger. D'autres devinrent avares et enterrèrent leurs trésors. Ils les enterraient loin de tous les regards, avec précaution, persuadés qu'ils pourraient s'en servir dans l'autre monde (1). On croit qu'il existe en Islande des sommes d'argent considérables, qui ont été enfouies ainsi par des hommes superstitieux, et que l'on n'a jamais retrouvées.

dans le musée de Copenhague, d'Upsal, de Christiania. Les premières monnaies du Nord sont de petites pièces rondes, très-minces, frappées d'un seul côté, connues sous le nom de bactriates.

(1) *Betragtninger over nogle af Aarsagerne til Island*, ved Finn Magnussen.

La même croyance superstitieuse existe encore parmi les Lapons. Un d'eux que nous avons rencontré dans notre voyage en Laponie, et à qui l'on reprochait d'exposer ses enfants à la misère, répondit : Si je n'enterrais pas mon argent, que me resterait-il donc dans l'autre monde ?

Les succès obtenus par les premiers marchands islandais donnèrent au commerce un éclat qui rejaillit sur tous ceux qui entrèrent dans cette existence industrieuse. Non-seulement les simples paysans, mais les hommes de l'aristocratie équipèrent des navires et s'en allèrent négocier sur les côtes étrangères (1). Les sagas font, à chaque instant, mention de ces voyages de commerce, et toujours en termes louangeurs. Dans la saga d'Oddur Ofeigi, il est dit : « C'est un homme de distinction, affable et hospitalier, à qui le commerce avait donné de grandes richesses et un grand renom. » Dans une autre : « Aulverus s'était, dès sa première jeunesse, dévoué au commerce, et avait vécu d'une manière splendide (2). » Dans un ancien livre sur l'histoire de Norvége, il est dit : « Hallr s'adonna au commerce, et s'ouvrit par là le chemin des honneurs. » Dans la Svarfdæla saga, on trouve ce passage remarquable : « Il me semble que l'homme acquiert plus d'éclat par le commerce que par le courage. »

Les leçons du Miroir du roi, ce livre curieux du moyen âge islandais (3), sont en grande partie consacrées à la science du commerce. Elles présentent en

(1) *De veterum septentrionalium peregrinationibus*, per Johannem Erici, p. 43.

(2) Flóamanna saga.

(3) Cet ouvrage, qui occupe une place importante dans la littérature islandaise, mais dont l'auteur est resté ignoré, fut écrit entre les années 1140 et 1270, et publié à Soroe en 1768 avec une traduction latine et danoise.

outre plusieurs naïfs détails de mœurs qu'on nous saura gré de reproduire :

« Celui qui veut être marchand, dit le précepteur qui a mis toute sa science populaire dans ce livre, expose sa vie à de grands dangers, soit sur mer, soit dans les contrées païennes, presque toujours parmi des peuples inconnus, et doit tâcher de se bien comporter partout où il se trouve. Sur mer, il faut qu'il fasse preuve d'agilité et de courage; mais quand tu arriveras dans les villes marchandes, montre-toi doux et honnête. Prends l'habitude de te lever le matin de bonne heure; va d'abord à l'église, assiste à la messe, puis aux autres offices; récite tes psaumes et les autres prières que tu connais. Puis, quand ce devoir sera accompli, retourne à tes affaires. Si tu ne connais pas le commerce de la ville où tu te trouves, tâche de voir comment les plus riches et les meilleurs marchands gèrent leur maison. Aie soin que toutes les denrées que tu veux vendre ou acheter ne soient ni avariées, ni falsifiées, et fais tes réflexions avant de conclure ton marché. Puis, quand tu termines une affaire, n'oublie pas de prendre avec toi quelques hommes expérimentés pour te servir de témoins. Tu iras ensuite dîner. Il faut que ta table soit couverte d'un linge blanc, qu'on y trouve une nourriture saine et une boisson pure. Après dîner, tu dormiras quelques instants ou tu te récréeras. Mais observe ce que font les autres marchands, et s'il n'arrive pas dans la ville quelques denrées dont il serait utile de te pourvoir. En revenant à ton auberge, regarde si depuis que tu

la possèdes, ta marchandise ne se détériore pas, et si tu es forcé de la revendre, ne cache pas les détériorations qu'elle a subies, afin qu'on ne t'accuse pas de supercherie. Tâche de vendre à un prix modique afin qu'on ne te donne pas le nom d'usurier.

« Chaque fois que tu auras quelques moments de liberté, songe à ton instruction, car tous ceux qui ont lu et étudié ont de plus grandes vues que les autres. Apprends à connaître les recueils de lois, surtout celui de l'île de Biark. Il n'en est point de plus utile pour un marchand. Une fois que tu auras acquis cette connaissance, tu ne courras pas risque de te voir égaré par les faux-fuyants de la jurisprudence ; tu parleras au nom de la loi. Cependant, rappelle-toi que la science est toujours très-imparfaite si l'on n'agit dans toutes les circonstances avec de bonnes et honnêtes intentions ; et pour compléter ton savoir, apprends les langues étrangères, surtout le latin et le *welska* (1). Car la connaissance des langues est d'une grande utilité. Mais n'oublie pas celle de ton pays. »

Le disciple remercie son maître de ses sages enseignements, et le maître continue ses leçons, qui ressemblent souvent à des axiomes détachés d'un recueil de proverbes.

« Sois actif autant que tu le pourras, mais non pas cependant au point de nuire à ta santé. Tâche de

(1) Sous le nom de langue *welsch* et *welske*, les Allemands et les hommes du Nord désignaient ordinairement l'italien, mais ce mot fut souvent employé au moyen âge comme synonyme d'étranger.

n'être pas triste, car la tristesse d'humeur est une maladie. Que ta vie soit pure et intègre. Enseigne à chaque homme qui t'en témoignera le désir, tout ce que tu peux lui enseigner de bon, et tâche de fréquenter les personnes les plus recommandables. Apprends à maîtriser ta langue ; car si elle peut te faire honneur, elle peut aussi te porter préjudice. Si tu es en colère, redoute pourtant de proférer des paroles d'emportement, car il est de ces mots qu'on dit sans y penser et qu'on voudrait pouvoir ensuite racheter bien cher.

« Il y a plusieurs choses que tu dois éviter comme si c'était le diable en personne : le jeu, par exemple, l'ivrognerie, la débauche, les paris et les querelles. Toutes ces habitudes pourraient t'attirer de grands malheurs, et ceux qui ne les redoutent pas courent presque tous risque de commettre quelque mauvaise action.

« Apprends à connaître le cours des astres, les révolutions du jour et de la nuit, les différentes parties du globe et le mouvement des marées. C'est une étude nécessaire pour ceux qui veulent être navigateurs. Exerce-toi à calculer avec habileté, c'est encore un point essentiel. Si tu arrives dans une ville où il se trouve un roi, ou un personnage puissant, tâche de te bien faire venir de lui ; et s'il exige quelque présent, porte-le-lui, afin de ne pas compromettre, par un léger sacrifice, des intérêts plus graves.

« Que ton navire soit beau à voir et bien entretenu. Procure-toi des hommes habiles. Fais tes voyages

dans l'été, et ne reste pas sur mer en automne, si c'est possible. Quand tu t'embarques, aie soin d'emporter deux à trois cents aunes de vadmel, qui te serviront, en cas de besoin, à faire des voiles; emporte aussi des aiguilles, du fil et des cordages. Enfin munis-toi de clous, de haches, de lambris, en un mot, de tout ce qui est nécessaire à la construction d'un navire.



« Si tu es riche, fais de ta fortune trois parts. Tu confieras l'une à des hommes expérimentés qui ont un bon renom dans le commerce; tu placeras les deux autres çà et là, afin de ne pas t'exposer à perdre d'un seul coup tout ce que tu possèdes. Si ta fortune s'accroît encore, emploie ces deux dernières parts à acheter de bonnes terres. C'est là une propriété sûre dont tu jouiras toi-même et qui passera à tes héritiers. Mais quand ta fortune sera assurée, ne la livre plus aux chances du commerce, aux voyages sur mer. Rentre chez toi après avoir assez parcouru les pays

étrangers; jouis de ce que tu as amassé et souviens-toi de ce que tu as vu (1). »

Tous ces préceptes, et plusieurs autres moins importants que nous omettons, formaient en quelque sorte le bréviaire du marchand scandinave. C'était ce que l'on disait en Islande au douzième siècle. C'est ce que l'on dit à peu près parmi nous de nos jours. Nous aurons encore occasion de citer ce livre, quand nous décrirons les mœurs des anciens hommes du Nord.

(1) Kongskuggsio, p. 18 et suivantes.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE.

Il y avait environ cent trente ans que l'Islande était peuplée, lorsqu'un événement survint, qui devait exercer une grande action sur les habitants de cette contrée, modifier leur caractère, changer leurs habitudes. Nous voulons parler de l'adoption du christianisme. C'était la loi de paix et d'humilité succédant à la loi farouche des guerriers scandinaves, le principe de miséricorde remplaçant l'idée de vengeance, le sentiment de charité et de concorde ralliant à ses douces maximes des hommes qui, jusque-là, se faisaient gloire de garder une haine implacable. Au milieu de ces fières tribus de pirates et de soldats, dont les promesses d'Odin exaltaient le courage et soutenaient l'audace, l'Évangile, avec ses pieuses leçons, ne pouvait faire que de lents progrès. Il fut prêché longtemps avant que d'être mis en œuvre. Une partie

du peuple s'y laissait aller, tandis qu'une autre le repoussait encore violemment. Enfin le glaive vint au secours de la croix ; la volonté de quelques chefs puissants seconda le zèle des missionnaires; les menaces de l'homme d'armes donnèrent l'autorité de la force à la parole du prêtre, et le sang des martyrs arrosa les racines de la nouvelle foi (1).

Avant que de raconter la prédication de l'Évangile en Islande, il est nécessaire d'indiquer comment il pénétra d'abord dans les contrées scandinaves.

Quand Charlemagne eut dompté les indomptables tribus saxonnes et baptisé le farouche Wittekind, il porta ses regards de l'autre côté de l'Elbe. Il savait qu'il y avait là toute une race d'hommes non moins héroïques, non moins difficiles à subjuguer. Il les avait vus plus d'une fois passer sur leurs barques aventureuses, le long des côtes de son vaste empire.

(1) Le christianisme, comme l'a très-bien observé un savant allemand, ne pouvait pas séduire l'esprit des peuples du Nord. C'était une religion qui venait des contrées étrangères, qui avait pour but de renverser un culte et des dieux auxquels le peuple était attaché par ses traditions, par ses coutumes. Les noms de ces idoles étaient enracinés dans la langue du pays et vénérés depuis les temps les plus anciens. Des familles de rois, de princes faisaient remonter leur origine jusqu'à ces dieux de la foule, et des lacs, des forêts, des montagnes avaient été consacrés par leur présence. Comment abdiquer tout d'un coup tous ces souvenirs? Comment se résoudre à regarder comme un crime ce qu'on avait jusqu'alors envisagé comme une noble croyance? (J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 3.)

Il eût voulu tempérer par le christianisme la sauvage rudesse de leur caractère. C'était de sa part un désir religieux auquel se rattachait sans doute aussi une pensée politique. La mort le surprit au milieu de ces pieux desseins, et, en léguant son empire à son fils, il lui confia la pensée qu'il avait longtemps nourrie sans pouvoir la réaliser.

Louis le Débonnaire reçut avec joie une mission qui s'accordait pleinement avec sa nature d'esprit. En 821, il convoqua une diète à Thionville, pour aviser aux moyens de répandre les lumières du christianisme dans le Nord. Un jeune prêtre, nommé Ebbo, qui, plus tard, occupa le siége archiépiscopal de Reims, s'offrit comme prédicateur et fut aussitôt accepté. Il partit en 823 (1), muni d'une bulle du pape, et se dirigea vers le Jutland. Le souverain de cette province, Harald Klak, avait eu recours, dans une de ses nombreuses guerres, à la protection de l'empereur. Il accueillit avec distinction le missionnaire chrétien, et tenta de le soutenir. Mais les enseignements de la nouvelle religion excitèrent une révolte dans ses États. Ebbo, après avoir prêché dans la partie septentrionale du Jutland et baptisé un assez grand nombre de Danois, retourna en France. Harald, dépossédé de son trône, se réfugia encore une fois auprès de l'empereur. Les encouragements de Louis, les sermons des prêtres le convertirent. Il abjura son paganisme et

(1) Reuterdahl, *Svenska Kyrkans Historia*, t. I, p. 188. Sneedorff, *Forelæsninger over Fædernelandets Historie*, t. I, p. 132.

fut baptisé à Mayence en 826. C'est le premier prince du Nord qui ait embrassé le christianisme (1).

Pendant ce temps, des hommes pieux avaient fondé une institution qui devait être plus utile à l'enseignement de l'Évangile que la conversion, assez éclatante d'ailleurs, du prince de Jutland. Des moines de la célèbre abbaye de Corbeil, en Picardie, soutenus par cette noble ferveur qui animait les premiers siècles du christianisme, quittèrent la belle province de France où ils avaient passé une partie de leur vie, pour s'en aller bâtir un cloître au milieu des tribus saxonnes nouvellement converties, à l'est du Weser (2). Mais le lieu qu'ils avaient choisi était si inculte et si aride, que la colonie religieuse pouvait à peine y trouver les premiers moyens de subsistance. Après sept années de rudes travaux et de privations, les moines furent forcés d'émigrer et s'en allèrent bâtir, dans une vallée de la Westphalie, un autre cloître auquel ils conservèrent le nom de Corbeil. C'est de là que sortit le plus illustre, le plus persévérant missionnaire du Nord, saint Ansgard.

C'était un de ces hommes que la nature semble destiner elle-même aux actions généreuses et hardies, par les nobles qualités qu'elle leur donne. Il joignait à une grande énergie de caractère une douceur d'âme évangélique. Quand il prit la résolution de partir pour

(1) Reuterdahl, loc. cit., p. 182. Sneedorff, p. 132. Suhm, *Danemarks Historie*, t. II, p. 53.

(2) Reuterdahl, *Svenska Kyrkans Historia*, p. 190.

le Nord, ses amis lui représentèrent en vain les dangers auxquels il allait s'exposer : C'est la voix de Dieu qui m'appelle, disait-il, et il se mit en route. Quand le navire qui le transportait en Suède fut surpris et pillé par les pirates, on lui conseillait de renoncer à son entreprise et de s'en retourner : Non, dit-il, je ne m'en retournerai pas avant de savoir quel fruit les leçons de l'Évangile peuvent porter en Suède.

Pour lui, le dogme des vertus chrétiennes n'était pas seulement un sujet d'éloquence ; en les enseignant aux autres il les mettait en pratique. Il resta humble et pauvre après ses succès apostoliques, travaillant lui-même de ses mains pour pourvoir à sa subsistance, et employant le peu qu'il possédait à racheter des esclaves pour les instruire dans la religion chrétienne. Son zèle s'exerçait surtout envers la jeunesse. Il sentait que l'élément du progrès était là, que les leçons gravées dans la mémoire des enfants porteraient leur fruit dans l'avenir (1).

Tel fut l'homme auquel le nouveau cloître de Corbeil confia la mission d'arracher à leurs grossières croyances les tribus du Nord. Saint Ansgard partit en 826 avec un autre religieux qui avait voulu s'associer

(1) C'était, dit le célèbre historien suédois Geïier, un homme humble et simple, mais doué d'une grande fermeté de caractère. Il regardait ses rêves comme prophétiques, croyait à la puissance merveilleuse des saints, et fut lui-même, après sa mort, vénéré comme saint ; mais, pendant sa vie, on disait qu'on n'avait jamais vu un homme aussi excellent. (*Svenska Folkets Historia*, t. I, p. 131.)

à ses travaux, et Harald Klak, le nouveau prosélyte. Il arriva après un long et pénible voyage, prêcha, baptisa et fonda, dans le Schleswig, une école où douze enfants étaient instruits dans la religion chrétienne. Ses sermons soulevèrent encore contre lui et contre le prince qui s'était fait son protecteur, la colère des princes païens. Harald, trop faible pour pouvoir leur résister, abandonna de nouveau ses États, laissant le pieux missionnaire sans appui dans cette contrée païenne. Peu de temps après, saint Ansgard perdit son compagnon de voyage et se trouva seul, loin des siens, mais toujours résigné à la volonté de Dieu.

Cependant, quelques idées de christianisme avaient déjà pénétré en Suède, soit par des prisonniers de guerre, soit par les récits des hommes du Nord qui avaient servi dans la garde des empereurs de Constantinople. Des envoyés suédois, admis auprès de Louis le Débonnaire, lui avaient dit que plusieurs de leurs compatriotes désiraient connaître la loi de l'Évangile, et que leur roi ne proscrirait pas l'enseignement de la nouvelle religion dans ses États. Saint Ansgard partit pour la Suède, prêcha devant le roi, convertit quelques hommes puissants, et bâtit une église, la première dont il soit fait mention dans les annales du Nord.

Un siége archiépiscopal venait d'être établi à Hambourg. L'apôtre des contrées scandinaves fut appelé à le remplir. C'était, dans ces temps à demi barbares, dans ce pays sans cesse dévasté par les dissensions,

la guerre et le pillage, une dignité dangereuse. Souvent le domaine du prélat fut envahi par les pirates, le temple de Dieu profané et le trésor du peuple enlevé. Mais Ansgard supportait toutes les calamités avec un courage inaltérable et une profonde résignation. Au milieu des revers dont il était menacé à chaque instant, il accomplissait toujours ses devoirs d'archevêque et de missionnaire, enseignant, baptisant, rassemblant autour de lui des enfants auxquels il donnait des leçons. En 835, il fit un nouveau voyage en Suède, parut au milieu de l'assemblée du peuple, et proclama hautement la loi du Christ devant un roi qui avait persécuté les chrétiens (1). Sa parole ardente et inspirée toucha le cœur de ceux qui l'écoutaient. Un de ces fiers paysans dont l'autorité royale ne pouvait violer l'indépendance, se leva et dit : « Écoutez, roi et peuple. Nous n'ignorons pas que ce Dieu dont on nous parle soutient ceux qui ont confiance en lui. Il en est plus d'un parmi nous qui a connu son pouvoir dans les orages de la mer et dans d'autres périls. Pourquoi rejeterions-nous un culte qui peut nous être utile ? ou bien, pourquoi irions-nous chercher loin de notre pays ce que nous pouvons trouver près de nous ? Car vous savez que plusieurs d'entre nous ont été s'instruire dans la nouvelle foi à Dorpat (2). Je demande donc que nous ac-

(1) Geïier, *Svenska Folkets Historia*, t. I, p. 130.

(2) Petite ville des environs d'Utrecht, très-fréquentée autrefois par les hommes du Nord.

cueillions le serviteur de ce Dieu qui est plus puissant que tous les autres, et dont il nous importe de mériter la faveur. » Le peuple applaudit à cette harangue, le roi l'approuva. Saint Ansgard eut la liberté de prêcher et bâtit une nouvelle église. Mais tous ses efforts et ceux de ses successeurs ne firent qu'ébranler l'édifice païen. A peine la voix éloquente des missionnaires avait-elle cessé de se faire entendre, que les souvenirs d'une mythologie longtemps vénérée se réveillèrent aussitôt dans l'esprit du peuple, et les nouveaux convertis abjurèrent leurs promesses ou allièrent, dans leur ignorance grossière, le culte de leurs anciens dieux à celui des apôtres et des saints.

A la fin du dixième siècle, le Danemark était encore plongé dans ses vieilles superstitions. Les sermons du prêtre l'avaient un instant ému, puis l'émotion était passée. Le résultat d'une guerre fut plus efficace que les paroles de miséricorde et de conciliation. En 978, Harald Blaatand, vaincu par l'empereur Othon Ier, promit, en demandant la paix, de se faire baptiser, et accomplit son engagement. Son exemple fut bientôt suivi par un grand nombre de ses sujets, et Canut le Grand, qui monta vingt années après sur le trône de Danemark, se fit le disciple le plus fervent du christianisme, le soutien des églises, le protecteur zélé des prêtres.

En Suède, le premier roi qui reçut le baptême fut Olaf, surnommé *le roi au giron*. Sa conversion date de l'an 1000. Mais, après lui, les chrétiens furent encore persécutés dans son royaume, et n'eurent qu'au

douzième siècle la liberté parfaite d'exercer leur culte.

La France avait donné pour missionnaire aux pays scandinaves son archevêque Ebbo; l'Allemagne lui avait envoyé Ansgard. L'Angleterre convertit Olaf Tryggvesen qui implanta, par la puissance du glaive, le christianisme en Norvége. Après avoir vécu longtemps en Russie et sur les côtes d'Allemagne, de la vie la plus aventureuse et la plus romanesque, Olaf fit voile vers l'Angleterre, reçut le baptême dans le cloître des îles Sylling (1) et épousa Gyda, fille d'un roi d'Islande. La ruse et la force le firent rentrer en Norvége, où son père avait eu le titre de roi. Il s'avança dans ce pays comme un conquérant et le gouverna comme un despote. Pour faire adopter l'Évangile dans les provinces soumises à son pouvoir, il marchait suivi d'une troupe armée. C'étaient là ses missionnaires; et les chaînes pesantes, les lances acérées étaient ses moyens de ralliement. Un jour que les paysans d'un district avaient paru plus que les autres irrités de son rude prosélytisme, il les assembla et leur dit : Je vais exaucer vos désirs. Vous voulez que je sacrifie aux dieux : c'est bien. Les instruments du sacrifice sont prêts. Je n'immolerai plus comme par le passé de vils esclaves, mais six hommes notables,

(1) Groupe d'îles situé à l'ouest de l'Angleterre, non loin de l'Irlande. Le cloître dont il est ici question est vraisemblablement le lieu connu aujourd'hui sous le nom de S. Mary Old Town. (*Geografisk Register*, p. 361.)

ce qui sera une offrande plus agréable à vos idoles. Au même instant il fit arrêter six des membres de l'assemblée les plus influents qui, pour échapper à la mort, se firent baptiser, et les autres suivirent leur exemple.

Olaf était monté sur le trône en 995. Il mourut dans une grande bataille, en l'an 1000, laissant après lui un nom entaché par le souvenir de mainte cruauté, mais ennobli par une valeur héroïque et quelques grandes actions.

Les jarl Éric et Svend qui, à sa mort, se partagèrent la Norvége, avaient l'un et l'autre reçu le baptême; mais ils ne firent rien pour propager ou suspendre les progrès du christianisme. Une grande partie des Norvégiens, que la crainte, plus que la persuasion, avait soumis au dogme de l'Évangile, retournèrent alors au culte de leurs anciens dieux. Mais un homme apparut qui acheva, par la violence, l'œuvre de conversion commencée par la violence. C'était Olaf II. Il monta sur le trône en l'an 1016, et se crut, ainsi que son prédécesseur, Olaf Tryggvesen, appelé à faire admettre, de gré ou de force, la religion chrétienne dans toute la Norvége. Il combattit le paganisme avec le fer et le feu, et les églises qu'il aimait à construire dans les diverses provinces de son royaume, furent plus d'une fois cimentées par le sang de ses sujets. Ce cruel apostolat excita enfin une révolte si puissante, que le fougueux Olaf ne put la réprimer. Forcé de fuir, il se retira en Russie, et il songeait à entrer dans un cloître ou à faire un pèlerinage à Jérusalem, lors-

qu'une nuit il vit apparaître devant lui l'image d'Olaf Tryggvesen, qui l'engageait à retourner en Norvége. Il partit, rassembla quelques troupes, et tenta de reconquérir son royaume. Mais les paysans du Nord se réunirent dans la plaine de Stikklestad au nombre de dix mille. Olaf périt les armes à la main (1), et sa mort accomplit l'œuvre de prosélytisme à laquelle il avait dévoué sa vie. Les prêtres le présentèrent comme un martyr de la foi. Le peuple raconta ses miracles, et ceux qui n'avaient pas voulu l'avoir pour roi lui donnèrent le nom de saint. Il devint le patron, non-seulement de toute la Norvége, mais d'une grande partie de la Scandinavie. Le culte de saint Olaf se répandit dans les contrées du Sud et jusqu'en Orient.

En Islande, le christianisme pénétra comme en Danemark et en Suède, lentement, péniblement, mais par la persuasion plus que par la violence. Avant que d'être enseigné publiquement, il était déjà connu de plusieurs familles qui, sans le pratiquer encore, en parlaient du moins avec respect. Beaucoup d'hommes du Nord avaient appris à le connaître dans leurs excursions. Leurs courses de pirates, leurs voyages de marchands les conduisaient souvent dans des contrées déjà réformées par le christianisme. Ils entendaient raconter les miracles des saints, les légendes des martyrs. Ces pieuses histoires frappaient leur imagination, et l'humble foi des nouveaux convertis ébranlait leur orgueilleuse pensée. Si, au retour de ces

(1) Le 29 juillet 1030.

voyages, ils ne se décidaient pas encore à briser l'idole grossière qui leur servait de Dieu, ils admettaient du moins les merveilles d'une autre religion. Le dogme de l'Évangile contre-balançait déjà dans leur cœur les farouches lois du paganisme; les voies de la vérité étaient ouvertes, et la douce image du Christ devait bientôt faire disparaître la figure sanguinaire d'Odin.

D'après le témoignage de Procope, on sait que, dès le sixième siècle, les hommes du Nord voyageaient assez fréquemment en Orient. Un grand nombre d'entre eux furent enrôlés dans la garde des empereurs de Constantinople. On les appelait les *Veringers* (1). Nul doute que ce séjour, au milieu d'une ville toute chrétienne, n'exerça sur eux, et par contre-coup sur leur contrée natale, une grande influence. Un écrivain suédois, qui a fait des recherches intéressantes sur les Veringers, dit que leurs voyages à Constantinople contribuèrent plus que les croisades à répandre dans le Nord les germes de la nouvelle civilisation (2). Münter, dans son Histoire de l'Église, attribue en grande partie à ces relations avec l'Orient les premières idées de christianisme qui se propagèrent dans le Nord. Ceux qui allaient là ne de-

(1) Islandais *wæringiar*, suédois *wæringar*, danois, *væringer*. Ce nom vient probablement du mot *væria*, défendre, qui se trouve déjà dans l'ancienne lande teutonique *wehrmann*, d'où l'on a fait Germains, et qui sert encore aujourd'hui à désigner en Allemagne un corps de troupes particulier : *landwehr*, défense de pays.

(2) Wæringarna, *Historisk Undersökning af Cronholm*, p. 231.

venaient pas, il est vrai, entièrement chrétiens. Ils repoussaient le baptême, mais ils acceptaient le signe de la croix, et, sans vouloir renoncer à leurs vieilles croyances, regardaient le Christ comme un Dieu d'une autre nature et d'une autre contrée qui pouvait être utile au besoin (1).

L'Irlande contribua aussi beaucoup à faire connaître le christianisme dans les régions scandinaves. Elle avait eu de bonne heure des apôtres, des cloîtres, des saints. Nous avons vu que les premiers habitants de la pauvre grève d'Islande étaient des moines irlandais. Plus tard les Islandais firent dans cette contrée de fréquents voyages et en rapportèrent la doctrine évangélique. Le premier dont parlent les sagas s'appelait Œrlyg. C'était le fils d'un colon islandais. Il fut élevé par saint Patrice, et résolut de rapporter dans sa terre natale les leçons qu'il avait reçues. Son précepteur lui donna des planches pour bâtir une église, une cloche d'airain, et un peu de terre consacrée qu'il devait mettre sous son édifice religieux. « Quand tu arriveras en Islande, lui dit-il, tu apercevras, au sud de la côte, deux montagnes séparées par une vallée; arrête-toi là, élève une église sous le patronage de saint Colomban, et tâche de bien garder ta foi. » Dans le cours de sa navigation, Œrlyg fut surpris par une tempête si violente qu'il ne savait plus de quel côté se diriger. Il invoqua alors le secours de Dieu, et promit de donner à la terre qu'il découvri-

(1) Cronholm, loc. cit., p. 236.

rait le nom de saint Patrice. Sa prière fut exaucée. Il aborda à l'ouest de l'Islande, dans un golfe qui a conservé le nom de Saint-Patrice (Patrixfiördur). Il y passa l'hiver, puis, au printemps suivant, se dirigea vers le sud, découvrit les deux montagnes qui lui avaient été indiquées, construisit son église, et conserva pieusement le culte qui lui avait été enseigné. Son exemple eut du reste peu d'influence. La saga qui rapporte cette histoire d'Œrlyg raconte, il est vrai, que son fils ne sacrifia jamais aux dieux, mais ceux qui l'entouraient et qui avaient été touchés de ses leçons reprirent, après sa mort, leurs anciennes superstitions, car il n'y avait alors en Islande point de prédicateur pour enseigner le christianisme, point de maître pour en maintenir les doctrines (1).

Après lui, il faut citer Ketil, qui venait aussi d'Islande, et à qui ces doctrines chrétiennes firent donner, par les paysans, le surnom de fou; Helge, qui représente assez bien le mélange d'anciennes et de nouvelles croyances, qui occupait alors l'esprit de plusieurs hommes du Nord. Il avait reçu le baptême. Il reconnaissait la puissance du Christ; mais, dans les moments de danger, les vieilles idées reprenaient leur empire, et il invoquait Thor, le dieu de la force. Puis vint Asolf, dont l'histoire ressemble déjà, comme plusieurs de celles que nous verrons par la suite, aux légendes monastiques du moyen âge. Parmi ces habitants de l'Islande qui professaient le christianisme,

(1) Saga d'Olaf Tryggvesen.

on cite encore une femme nommée Aude, veuve d'Olaf le Blanc, roi de Dublin.

Après la mort de son mari et de son fils, elle s'embarqua avec une escorte de vingt hommes, et se dirigea vers l'Islande où elle avait deux frères. L'un lui offrit de la recevoir pendant l'hiver avec la moitié de son escorte, et la noble veuve repoussa avec dédain cette proposition; l'autre, qui connaissait sa fierté, alla au-devant d'elle avec un appareil pompeux, et lui donna, à elle et à toute sa suite, l'hospitalité. Au printemps, elle se retira dans la vallée de Breidafiördur, et fit élever, auprès de sa demeure, une croix au pied de laquelle on la vit souvent s'agenouiller. Quand elle se sentit affaiblie par l'âge et près de mourir, elle assembla dans sa maison tous ses parents, voisins et amis, leur fit préparer un banquet qui dura trois jours, puis partagea ses biens à ceux qu'elle aimait le mieux, les remercia d'être venus la voir encore une fois, et mourut la nuit suivante. Fidèle à ses scrupules de religion jusqu'au dernier moment, elle avait demandé à être enterrée dans les sables de la grève, car elle ne voulait pas que son corps reposât dans une terre non bénie. Mais ceux qu'elle avait essayé de convertir retournèrent bientôt au paganisme, et, à l'endroit même où elle allait prier au pied de la croix, on vit s'élever un temple consacré aux idoles.

La première prédication publique du christianisme en Islande date de l'année 981. Elle fut faite par un évêque saxon nommé Frédéric, auquel Thorvald, le

voyageur, servait d'interprète. La vie de ce Thorvald, telle que la racontent les sagas, est un singulier mélange de faits romanesques et de superstitions. Elle présente, sous un point de vue réel et un point de vue fabuleux, un tableau assez remarquable des mœurs de l'Islande, à l'époque où ce pays commençait à peine à entrevoir les premières lueurs du christianisme.

Thorvald était le second fils d'un riche paysan nommé Kodran. Son père avait pour lui une sorte d'éloignement et le traitait toujours avec indifférence ou dureté, lui imposant sans cesse de nouveaux travaux et de nouvelles privations. Mais un jour, il vit venir à lui une de ces vieilles femmes d'Islande qui prophétisaient l'avenir et qui lui dit: « Ne traite pas si durement ton second fils, car, c'est moi qui te le déclare, il deviendra plus célèbre que tous les hommes de ta famille. Si maintenant tu n'as aucun plaisir à le voir, donne-lui de l'argent pour qu'il achète des marchandises et qu'il voyage. — Ton conseil me plaît, dit Kodran, et je veux le suivre. » Alors, il présenta une bourse à la vieille femme, qui, après l'avoir regardée, lui dit : « Ton fils ne peut pas accepter cette bourse, car c'est le produit du rapt et de la violence; ni celle-là, dit-elle, quand Kodran lui en présenta une autre, car tout ce qu'elle renferme a été amassé injustement par l'avarice. » Enfin, Kodran lui montra une troisième bourse. « C'est bien, dit la vieille femme. Ceci provient de l'héritage de ton père, Thorvald peut l'accepter. »

Alors, la vieille femme prit l'enfant avec elle, lui acheta des vêtements, lui donna des leçons; puis, quand elle le vit grand et fort, elle l'envoya en Danemark. Thorvald entra au service du roi et ne tarda pas à se distinguer par son courage et sa noblesse de caractère. Il était bon et généreux, juste et compatissant. Tout ce qu'il amassait dans le cours d'une guerre, il l'employait à soulager la souffrance des pauvres ou à délivrer les prisonniers. Il eut même un jour la gloire de délivrer son roi, qui le proclama l'homme le plus noble de Danemark.

Après avoir assez longtemps vécu de cette vie de guerre et d'aventures, il se convertit au christianisme, et dès ce moment n'eut d'autre désir que d'enseigner sa nouvelle religion aux habitants de l'Islande. Il partit avec l'évêque Frédéric qui l'avait baptisé et rentra dans la demeure de son père. Le vieux Kodran était un païen obstiné qui n'écouta que d'un air assez distrait les exhortations de l'évêque allemand traduites par son fils. Mais un jour qu'il assistait à une de leurs cérémonies religieuses, le son des cloches, l'aspect du prélat couvert de ses vêtements sacerdotaux, le parfum des encensoirs, l'éclat des lumières, lui causèrent une profonde émotion. Il s'approcha de son fils et lui dit : « Je vois bien que cet homme qui t'accompagne est un sorcier, car c'est lui qui t'apprend tout ce que tu dois savoir. Mais moi, j'ai aussi un sorcier qui me donne d'excellents conseils, prend soin de mes bestiaux et ne veut pas que je croie à vos paroles. — Eh bien, dit Thorvald, tu vois comme

cet homme que je t'ai amené est faible de corps; ton sorcier au contraire est plein de force et d'audace. Si l'évêque parvient, si chétif qu'il soit, à le chasser de la demeure qu'il occupe là-bas sous le rocher, croiras-tu à la puissance de notre Dieu? — Oui, dit Kodran. » Le soir même l'évêque, suivi de Thorvald, alla jeter de l'eau bénite sur le roc où s'élevait l'habitation du sorcier. Il recommença trois fois de suite la même conjuration, et pendant trois nuits de suite le sorcier se prit à gémir, et entendit ses enfants qui pleuraient et se plaignaient de sentir tomber sur leur corps des gouttes d'eau brûlantes. Enfin, ne pouvant plus supporter cette torture de chaque jour, il vint trouver Kodran et lui dit qu'il était obligé de fuir. — « Va, lui répondit le vieillard, je te croyais un être surnaturel, et je vois que tu n'es qu'une créature débile. Désormais je te renie et je veux me confier à un Dieu plus puissant que toi. » Peu de temps après, Kodran et sa femme avaient reçu le baptême et professaient le christianisme.

Au printemps, l'évêque et son compagnon Thorvald se dirigèrent vers une autre partie de l'Islande et continuèrent à prêcher. Un jour, au milieu d'une assemblée nombreuse, deux *berserkir* (1), qui voulaient humilier l'évêque, le défièrent de passer comme eux au milieu des flammes. L'évêque accepta le défi,

(1) Espèces de *bravi* islandais qui faisaient métier de se battre pour les princes et les rois. Nous en parlerons plus en détail dans le chapitre sur les mœurs des anciens Scandinaves.

puis, s'étant recommandé à la toute-puissance de Dieu, jeta de l'eau bénite sur le foyer ardent. Les berserkir voulurent le traverser et furent dévorés par le feu. L'évêque s'avança ensuite avec sa mitre sur la tête, son bâton épiscopal à la main, et les flammes s'ouvrirent devant lui. Ce miracle convertit un grand nombre de païens.

Les deux missionnaires continuèrent leur route et un nouveau miracle les aida encore dans leurs efforts. Deux cents païens, irrités de les voir prêcher une religion qu'ils ne voulaient pas admettre, résolurent de les surprendre la nuit et de les brûler dans leur demeure. Mais, au moment où ils s'avançaient au milieu des montagnes, tout à coup une troupe d'oiseaux étranges s'éleva du creux de la vallée. Les chevaux épouvantés se cabrèrent et renversèrent leurs cavaliers. Les uns périrent dans cette chute, d'autres eurent les membres brisés.

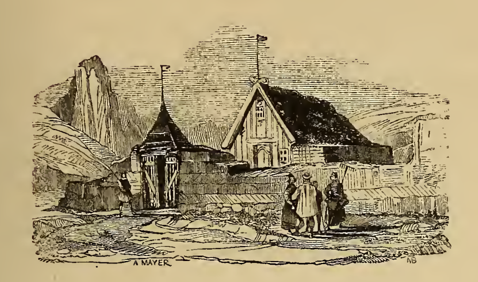
Le succès que l'évêque avait obtenu dans sa mission apostolique fut entaché malheureusement par la violence de Thorvald, dont la pacifique loi de l'Évangile n'avait pu dompter entièrement le caractère fougueux. Deux Islandais avaient composé sur lui et sur le prélat des vers injurieux. Thorvald les tua tous deux. Au moment où il commettait ce crime, l'évêque tenait un livre à la main et vit tomber sur la page qu'il lisait deux gouttes de sang qu'il regarda comme un funeste présage. Et lorsqu'il sut ce qui s'était passé, il dit à Thorvald : « Tu t'es rendu coupable d'une mauvaise action. Le chrétien doit sup-

porter pour l'amour de Dieu le blâme et l'injustice, et ne jamais chercher à se venger. Plus tard, Thorvald fit tuer encore un homme qui l'avait offensé. Cette fois, l'évêque ne voulut pas rester avec lui plus longtemps. Il repartit pour la Saxe, et termina sa vie de missionnaire dans la retraite et la pratique des bonnes œuvres.

Quant à Thorvald, comme il ne se sentait pas la force de supporter les humiliations que les païens d'Islande cherchaient à faire peser sur lui, il s'en alla dans les contrées lointaines, visita Jérusalem, s'arrêta à Constantinople, où l'empereur le prit en grande affection, puis fonda un cloître, et y resta jusqu'à la fin de ses jours (1).

(1) Toute la partie de ce chapitre, qui a rapport à la prédication de l'Évangile en Islande, est faite d'après la saga d'Olaf Tryggvesen, l'histoire ecclésiastique de l'évêque Finnsen et l'histoire de Norvége de Torvesen.

CHAPITRE VII.



CONVERSION AU CHRISTIANISME.

L'évêque Frédéric et Thorvald quittèrent l'Islande en 986. La mission évangélique qu'ils avaient entreprise fut suspendue pendant dix ans. Les fruits qu'ils avaient semés furent peu à peu oubliés ou étouffés. Le paganisme, ébranlé un instant, se releva bientôt avec une nouvelle énergie, et l'œuvre de conversion devint peut-être plus difficile que jamais, car les païens, surpris d'abord dans leur ignorance, étaient en garde désormais contre toutes les tentatives des missionnaires. En 996, Olaf Tryggvesen, qui avait engagé une lutte violente avec le paganisme de la Norvége, résolut d'en essayer une semblable en Islande. Il

choisit un Islandais nommé Stefner, qui avait été autrefois associé à la mission de Thorvald, et l'engagea à s'en aller prêcher la religion du Christ dans sa terre natale. En vain Stefner lui représenta les obstacles qu'il avait déjà rencontrés dans ses premiers essais et ceux qu'il allait voir apparaître encore : « Tu es Islandais, lui dit Olaf, tu appartiens à une famille distinguée, nul ne peut mieux que toi remplir cette difficile mission. »

Stefner partit, aborda en Islande, et prêcha de côté et d'autre; mais quand il vit que personne ne voulait l'écouter, la colère s'empara de lui, et il se mit à détruire les autels des divinités païennes et à brûler leurs temples. Pour se venger de ces attentats, l'assemblée du peuple rédigea une loi en vertu de laquelle quiconque serait convaincu d'avoir blasphémé les dieux et profané leurs temples serait exilé du pays. Stefner ne put échapper à cette sentence, car ses amis étaient trop peu nombreux pour le soutenir. Il s'embarqua et dit adieu pour toujours à cette terre où ses leçons n'avaient excité qu'une violente indignation ou un amer mépris.

Trois ans après, Olaf, qui ne pouvait renoncer au désir de convertir les Islandais, leur envoya Thangbrand. C'était un Norvégien élevé par l'évêque de Brême. Un jour, un des amis de son maître lui dit: « Tu te comportes comme un chevalier, quoique tu sois un clerc; je veux te donner un bouclier sur lequel est peinte la passion de Notre-Seigneur. » Le roi Olaf ayant vu ce bouclier voulut l'avoir. Thangbrand

lui en fit présent, et le roi lui dit : « Si jamais tu as besoin de mon appui, viens sans crainte me le demander, tu peux être sûr de l'obtenir. » Quelque temps après, Thangbrand, s'étant rendu coupable d'un meurtre, fut banni de la contrée qu'il habitait, et se réfugia auprès d'Olaf, qui le nomma son chapelain, puis lui confia la première église bâtie en Norvége, et le chargea d'instruire, de baptiser les paysans de tout un district.

Thangbrand était un homme compatissant et généreux. Il avait toujours autour de lui une quantité de pauvres familles auxquelles il distribuait libéralement une partie de ses revenus. Les dotations faites à son église ne pouvaient suffire à ses générosités ; et quand Thangbrand vit que les quêtes, les demandes de secours étaient inutiles, il arma les hommes qui vivaient auprès de lui, et s'en alla piller leur demeure. Olaf en apprenant cette nouvelle entra dans une violente colère. Il fit comparaître le coupable devant lui et lui dit : « Tu agis comme un mauvais prêtre ; car tu devrais prier et prêcher, et tu vis de vols et de rapines. Je te retire ma protection et te condamne à quitter le pays. — Il est vrai, dit Thangbrand, j'ai commis de grandes fautes, mais ne me condamnez pas à m'éloigner à jamais de vous ; imposez-moi plutôt quelque rude entreprise, car je ferai tout pour apaiser votre colère. — Et bien, s'écria Olaf, prépare-toi à partir pour l'Islande, porte dans cette contrée la parole de Dieu. A ton retour, je te recevrai avec les mêmes distinctions qu'autrefois. »

Thangbrand accepta cette mission, et partit avec un bon navire et une suite nombreuse. C'était, dit la saga, un homme grand et fort, éloquent et *bon clerc*, un homme hardi et porté, quoique prêtre, aux entreprises aventureuses. Il se mettait facilement en colère, et alors devenait violent et inflexible.

En arrivant en Islande, Thangbrand ne trouva parmi les habitants de l'île qu'un grand éloignement, ou une profonde aversion pour le christianisme. Il parvint cependant à gagner l'affection d'un paysan nommé Hal, qui l'aida à tirer hors de son navire tout ce qu'il avait apporté de Norvége, et lui donna l'hospitalité. Hal observait souvent les cérémonies du culte chrétien; il aimait à voir Thangbrand et ses clercs revêtus de leurs habits religieux, à respirer l'odeur de l'encens, à entendre le chant des psaumes. Quelquefois il venait s'asseoir auprès de Thangbrand, et l'interrogeait sur les principales croyances des chrétiens, sur les anges et les saints, sur les récompenses et les punitions de l'autre vie. Peu à peu les enseignements qu'il recevait dans ces entretiens ébranlaient sa pensée, pénétraient dans son cœur. Un jour enfin, il dit à Thangbrand : « J'ai chez moi deux vieilles femmes fort malades. Si le baptême leur rendait quelque force, je croirais à ton Dieu et je me ferais baptiser. » L'essai eut lieu. Les vieilles femmes, après avoir été baptisées, déclarèrent qu'elles croyaient avoir repris une nouvelle vigueur, et Hal embrassa le christianisme avec toute sa famille.

Thangbrand continua ses excursions de mission-

naire en Islande, mais sur toute sa route il trouva des païens soulevés contre lui. Les uns mêlaient son nom à des vers injurieux; d'autres invoquaient les ruses des sorciers pour le faire tomber dans un piége; d'autres le mettaient aux prises avec les berserkir. Las de faire des sermons qui obtenaient si peu de succès, de poursuivre un enseignement auquel la plupart des Islandais ne répondaient que par des cris de fureur ou des paroles de sarcasme, Thangbrand retourna en Norvége. Son exaspération, qu'il manifesta plus d'une fois par des actes de violence, lui cachait à lui-même les progrès que le christianisme commençait à faire en Islande. Déjà les leçons de l'Évangile étaient entrées dans l'âme de plusieurs hommes influents, elles se propageaient çà et là dans l'intérieur des familles, et si un grand nombre d'esprits obstinés les combattaient encore avec violence, d'autres étaient déjà prêts à les défendre.

En arrivant auprès d'Olaf, Thangbrand lui raconta toutes les souffrances que les Islandais lui avaient fait éprouver. Les uns, dit-il, m'ont tourné en ridicule dans leurs chansons; d'autres ont voulu me tuer. Je désespère de jamais voir l'Islande entièrement convertie. A ces mots, le roi entra dans une si violente colère qu'il donna l'ordre à ses gens d'arrêter tous les Islandais païens qui se trouvaient dans la ville, de les piller, de les maltraiter, et même de les tuer. Mais deux Islandais nouvellement arrivés à Nidaros s'avancèrent devant lui, et lui demandèrent grâce pour leurs compatriotes. C'étaient Hialte et Gis-

sur, tous deux descendant des anciennes familles de Norvége et tous deux chrétiens. Hialte venait d'être banni de l'Islande pour avoir blasphémé les dieux.

Le roi, après avoir entendu leur requête, leur dit : « Je veux bien, par égard pour vous, suspendre les ordres rigoureux que je viens de donner, mais il faut que tous les Islandais qui se trouvent ici se fassent baptiser, et j'en choisirai quatre des plus notables que je garderai en otage jusqu'à ce que, par une loi mise en délibération à l'althing, l'Islande ait adopté le christianisme. »

Hialte et Gissur passèrent l'hiver auprès d'Olaf, qui les traitait avec distinction, et s'embarquèrent au printemps pour l'Islande, accompagnés d'un prêtre nommé Thormod, et de plusieurs autres clercs qui avaient déjà reçu les ordres. Ils abordèrent sur la côte des îles Vestmann, et bâtirent une église avec les planches que le roi leur avait données. Au moment où ils arrivaient dans les parages islandais, un riche paysan, qui allait à l'althing, s'approcha d'eux et leur demanda des nouvelles de Norvége. Hialte et Gissur lui dirent que son frère et trois autres chefs de famille étaient retenus en otage jusqu'à ce que l'Islande eût adopté le christianisme. Le paysan continua sa route et s'en alla raconter dans l'assemblée du peuple ce qu'il venait d'apprendre. Peu de temps après, Hialte et Gissur, le prêtre et ses assistants, se dirigèrent aussi vers l'althing. Mais, arrivés à une certaine distance de ce *Champ de Mai* de l'île, Hialte s'arrêta, car il ne pouvait reparaître sans précaution au milieu de

l'assemblée du peuple, après avoir été condamné à l'exil. Gissur envoya prier ses parents, ses amis, ses clients, de venir le trouver. Ils accoururent en grand nombre, et Hialte se joignit à eux avec tous les hommes qu'il avait amenés de Norvége. Les deux partis formaient une troupe considérable qui s'avança en bon ordre vers l'enceinte de lave de Thingvellir. Les païens voulaient leur disputer le passage, mais ils eurent peur et n'osèrent engager le combat.

Le lendemain, Thormod chanta une messe solennelle, puis sept clercs revêtus des habits sacerdotaux et portant deux grandes croix, s'avancèrent majestueusement vers la colline sacrée qu'on appelait la colline de la Loi. L'encens brûlait dans les encensoirs. A la vue de cet appareil religieux, toute l'assemblée fut saisie de respect. Il se fit un grand silence. Alors Hialte et Gissur prenant la parole, racontèrent l'objet de leur mission, la volonté d'Olaf, et finirent par exhorter le peuple à renoncer à ses vaines pratiques pour adopter la croyance au Dieu suprême et absolu.

Au moment où ils achevaient leur discours, un homme accourut tout effaré, et raconta qu'une éruption de volcan venait d'éclater, et que la demeure et les champs du prêtre païen Thorvald étaient déjà dévorés par les flammes. « Il n'est pas étonnant, s'écrièrent alors les sectateurs d'Odin, que les dieux soient irrités contre nous et manifestent ainsi leur colère quand nous tolérons ici des paroles profanes comme celles que nous venons d'entendre. — Contre

qui, s'écria alors un des assistants, les dieux étaient-ils irrités, quand la lave brûlante envahit le sol où nous siégeons maintenant?

Les deux partis se retirèrent alors chacun de son côté pour aviser aux moyens de remporter la victoire dans la lutte religieuse qui venait de s'engager. Mais tandis que les païens pensaient à invoquer le secours de leurs divinités en leur immolant des victimes humaines, les chrétiens parvenaient à fléchir le promulgateur de la loi Thorgerr, qui s'était toujours montré très-dévoué au paganisme, et le décidaient à présenter le lendemain à l'assemblée du peuple un décret qui abolît en Islande le culte des idoles. Thorgerr, après avoir écouté leurs propositions, se retira dans sa tente, se cacha la tête sous son manteau, et passa un jour et une nuit, tout seul, livré à lui-même.

Le lendemain au matin, il convoqua autour de la colline de la Loi les chrétiens et les païens, et après leur avoir représenté en termes énergiques à quelles calamités un pays s'expose quand il se désunit, quand il cesse de pratiquer le même culte, de suivre la même loi, il leur demanda s'ils voulaient accepter le décret qu'il allait leur proposer. Les païens, qui le croyaient encore attaché à leurs principes, lui donnèrent d'avance leur assentiment; les chrétiens, qui connaissaient sa conversion, le prirent avec joie pour arbitre.

Thorgerr promulgua la loi qu'il avait habilement préparée pour donner tout d'un coup gain de cause

aux chrétiens, et faire cependant quelque concession à leurs adversaires.

Par le premier article de cette loi, tous les habitants de l'Islande devaient adopter le christianisme et se faire baptiser.

Par le second, les temples et les statues des idoles devaient être détruits.

Par le troisième, quiconque serait convaincu d'avoir sacrifié aux dieux devait être frappé d'une sentence d'exil.

Mais dans le quatrième, le législateur, songeant à la misère que les Islandais avaient souvent supportée, permettait à ceux qui n'avaient pas le moyen de nourrir leurs enfants, de les exposer comme par le passé, et de manger de la chair de cheval.

Cette loi fut aussitôt adoptée. Thorgerr donna lui-même l'exemple et se fit baptiser. D'autres ne voulaient pas se laisser baptiser, parce qu'ils redoutaient de descendre dans l'eau froide; mais ils firent sur eux le signe de la croix (1); et un grand nombre reçurent le sacrement de régénération dans les eaux chaudes de Laugardalur. La même année, on bâtit des églises dans plusieurs districts, et nulle voix ne s'éleva désormais pour demander l'abolition du christianisme.

(1) C'était ce qu'on appelait *Primsigning*, du latin *prima signatio*. A une époque antérieure à celle-ci, quand le paganisme régnait encore dans toute la Scandinavie, un grand nombre d'hommes du Nord, qui dans leurs voyages avaient entendu parler de l'Évangile, faisaient déjà une concession aux chrétiens, en acceptant ce signe symbolique.

La loi de Thorgerr, qui décida la conversion de l'île entière, fut promulguée en l'an 1000. L'Islande venait de dépasser en un jour, par cette adoption universelle du christianisme, les autres pays scandinaves, comme elle les dépassa plus tard par sa poésie et ses chroniques (1).

(1) Les principaux détails de ce chapitre sont, comme ceux du chapitre précédent, empruntés à la saga d'Olaf Tryggvesen, quelques-uns à la saga de Niál, aux *Schedæ* d'Ari Fródi, à la Crymogæa d'Arrngrim Jonssen.

CHAPITRE VIII.

MYTHOLOGIE SCANDINAVE.

Avant de poursuivre le récit des changements opérés en Islande par le christianisme, nous devons dire quelle était cette mythologie païenne qui résista si longtemps aux attaques des missionnaires. Parmi toutes les manifestations d'idées qui nous servent à reconnaître l'origine, les mœurs, le caractère d'un peuple, l'une des plus importantes est le mythe religieux qu'une nation adopte et développe selon ses instincts primitifs, ou ses raisonnements philosophiques. De deux choses l'une : ou ce mythe est né dans le pays même que nous cherchons à connaître, il est issu du sol où nous nous arrêtons comme une plante qui éclôt spontanément, et, dans ce cas, il est pour nous l'indice certain d'une première tendance morale et intellectuelle; ou il provient d'une autre contrée, et en joignant aux observations essentielles qu'il nous présente, celles qui résultent de l'étude des langues et

des traditions, nous pouvons remonter le cours des âges, établir la filiation de différentes races provenant de la même tige, et retrouver dans une terre lointaine, leur point de départ, leur berceau.

C'est ainsi que la mythologie islandaise nous reporte à la mythologie indienne, et, par ses diverses analogies avec les symboles de la Grèce et de la Perse, achève de nous démontrer l'étroite parenté des peuples de la Scandinavie et de l'Orient. Prise sous cet unique point de vue, ce serait un sujet d'étude d'une haute importance. Mais elle ne doit pas seulement servir à nous faire connaître l'origine et le caractère religieux des tribus errantes qui, des bords de la Scythie, se répandirent en Suède, en Norvége, en Danemark; elle doit nous donner de larges notions sur les peuplades allemandes.

Le christianisme pénétra en Allemagne beaucoup plus tôt que dans les contrées scandinaves. Il ne l'envahit pas tout d'un coup, il est vrai, mais on le voyait grandir de siècle en siècle, et à mesure qu'il s'emparait du pays, il effaçait ou dénaturait les traditions païennes, détruisait les vieilles coutumes et renversait les monuments. Vers la fin de troisième siècle, ou au commencement du quatrième, on le connaissait déjà sur les bords du Rhin; à la fin du cinquième, il fut adopté par les Francs, puis par les Allemands et les Lombards, au septième et huitième par les Bavarois et les Frisons (1).

(1) Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 6.

Les Goths avaient été les premiers à le recevoir; les Bourguignons et les Suèves s'étaient convertis au cinquième siècle. Restaient les Saxons qui, comme on le sait, défendaient opiniâtrément leur dogme et leur indépendance. Mais ils furent enfin subjugués par Charlemagne, et, au neuvième siècle, c'en était fait du paganisme parmi les races germaniques.

Tous les mythes, tous les débris de l'ancienne religion avaient été peu à peu proscrits par les missionnaires, abandonnés par les nouveaux prosélytes. Peut-être y en avait-il des vestiges dans les chants populaires que Charlemagne fit recueillir. Mais ces chants ont été perdus. Il ne nous reste donc plus sur la mythologie allemande proprement dite, que les notions qui nous ont été conservées par Tacite, notions précieuses, étendues, mais qui ne nous suffisent pas pour composer un système théogonique et cosmogonique.

Ainsi, comme l'a dit un écrivain moderne, il n'y a point de mythologie *allemande*, mais il y a une mythologie *germanique* (1), embrassant dans son large espace les traditions, les croyances, les pratiques religieuses de tous ces peuples des bords du Rhin, de l'Elbe, de la mer Baltique, qui sont venus des mêmes contrées, qui, par leur langue, leurs mœurs, leur conformation physique, accusent encore la même origine.

Cette mythologie se conserva jusqu'aux onzième et

(1) *Literarische Einleitung in die nordische Mythologie von C. F. Kœppen*, p. 3.

douzième siècles dans une partie de la Scandinavie; et quand les missionnaires de l'Évangile renversèrent le dernier temple païen, quand elle cessa d'être mise en pratique, elle se perpétua dans la mémoire du peuple avec les récits héroïques du temps passé. La poésie la prit sous ses ailes d'or; l'histoire la burina sur ses tablettes. On la retrouve aujourd'hui dans le livre de Saxo le grammairien, dans les chants populaires du Danemark et de la Suède, dans les sagas islandaises, dans la *Heimskringla* de Snorri Sturleson, et avant tout, dans les deux Eddas. C'est à ces différentes œuvres que nous aurons recours pour la faire connaître, notre but n'étant pas de démontrer les nombreuses analogies qu'elle présente avec les autres mythologies, mais seulement de la décrire et quelquefois de l'expliquer.

§ I.

COSMOGONIE.

Le système cosmogonique du Nord est, comme celui de l'Inde, fondé sur l'action des forces génératrices de la nature, sur le principe de fécondité produit par l'alliance de l'humide et du chaud. Ici, ce n'est pas Dieu qui tire le monde du chaos, c'est la nature qui enfante elle-même le géant dont les membres sont destinés à former le monde et les dieux qui doivent le régir.

Au commencement du temps, dit l'Edda, il n'y avait rien, point de sable, point de mer, point de

vagues flottantes. Nulle part on ne voyait la terre, ni le ciel élevé. Il n'y avait que l'abîme béant et point de plante (1).

Plusieurs siècles avant la formation de la terre, il existait cependant déjà deux mondes, ou, si l'on veut, deux régions d'une nature opposée. L'une est le Niflheim, la région des nuages et des ombres, la source immense et profonde d'où s'échappent dix grands fleuves. L'autre est le Muspelheim, région claire et brillante, mais si chaude, que personne ne peut en approcher.

Au nord, tout était couvert de glace, de givre et de vapeurs froides; au sud, l'atmosphère était pure et chaude. L'abîme, le chaos, le *Ginúngagap* subissait ainsi l'influence des deux régions; mais les rayons ardents du Muspelheim pénétrèrent au sein des glaces, les firent fondre, et, de ces masses compactes dissoutes par la chaleur, sortirent deux êtres monstrueux : l'un était le géant Ymer, l'être primitif (*OErgemlir*), comme l'appelle l'Edda, et la vache Audumbla, qui nourrit Ymer en lui versant chaque jour quatre torrents de lait.

Un jour Ymer dans son sommeil eut le corps baigné de sueur. Par son bras gauche, il enfanta un homme et une femme, et de ses pieds sortit un autre

(1) On trouve dans les livres indiens un passage qui ressemble à celui-ci. « Au commencement, dit le *Rigveda*, il n'y avait point de créature et point d'être primitif, rien nulle part, ni eau, ni profondeur, ni mort. Le jour n'était pas séparé de la nuit. L'obscurité régnait partout. »

homme. Ces trois enfants formèrent la race des géants, qui représentent au commencement du monde le principe de violence, de trouble, de désorganisation.

Dans le même temps, la vache Audumbla léchait les blocs salés de glace. Le premier jour, à l'endroit où sa langue avait passé, apparut une chevelure d'homme; le second jour, une tête; le troisième, un homme entier; c'était Bur, le beau, le grand, le fort. Il engendra Bör qui s'allia avec Bestla, fille d'un géant, et mit au monde trois fils : *Odin*, *Vili*, *Ve*, maîtres de la terre, créateurs du ciel.

Ces trois fils tuèrent Ymer. Les flots de sang qui coulèrent de ses veines produisirent un déluge, où sa race fut noyée à l'exception de Bergelmer, qui se sauva avec sa femme sur un bateau, et engendra une nouvelle peuplade de géants.

Les dieux portèrent le cadavre d'Ymer vers l'abîme, et le dépecèrent. Avec son corps, ils firent la terre; avec son sang la mer qui entoure le globe (1), les eaux qui le traversent; avec ses os et ses dents les montagnes et les pierres; avec son crâne la voûte du ciel; avec sa cervelle les nuages. Ils mirent pour gardiens aux quatre coins de la terre, quatre nains sortis comme des vers des membres pourris du géant. Ces nains s'appelaient l'Est, l'Ouest, le Nord, et le Sud. D'autres nains furent chargés de la direction des vents.

(1) La terre est ronde, dit la saga de Snorri, et de tout côté bordée par la mer.

Les dieux se tournèrent ensuite du côté de Muspelheim, la région ardente, et y prirent les étincelles de feu qui formèrent les astres et les étoiles.

La nuit, fille d'un géant, enfanta le jour. Odin, le dieu suprême plaça la nuit et le jour à la surface du ciel, et leur donna un char et un cheval. Le cheval de la nuit arrose chaque matin la terre en secouant son frein chargé d'écume; le cheval du jour éclaire le monde avec sa crinière étincelante.

L'Edda de Snorri Sturleson raconte, après cette histoire du jour et de la nuit, celle du soleil et de la lune, qui sont deux êtres à part. Un homme avait deux enfants si beaux, qu'il les nomma le Soleil et la Lune. Les dieux, pour le punir de son orgueil, lui prirent ses enfants et les chargèrent de conduire dans l'espace les deux chars brillants qu'ils avaient faits avec les rayons de feu de Muspelheim. Ils leur donnèrent deux chevaux nommés Arvaker et Alovider, et mirent sous leur ventre deux vessies pleines d'air pour les rafraîchir. La figure humaine que nous apercevons dans la lune, c'est celle des deux enfants que la lune prit avec elle comme pour se consoler de sa solitude (1). Le soleil et la lune passent rapidement, à la surface du ciel, car ils sont poursuivis

(1) Ces taches que l'on remarque dans la lune ont occupé l'imagination de tous les peuples. Les Indiens ont cru y voir la forme d'un lièvre. Dans le Nord, on adopta l'histoire des deux enfants enlevés que raconte l'Edda; et plus tard, quand les populations germaniques furent converties au christianisme, on dit que cette figure humaine qui apparaissait dans la lune était celle d'un bû-

sans cesse par deux loups qui cherchent sans cesse à les saisir (1).

Le monde était créé. Les astres avaient commencé leurs cours; les heures du jour et de la nuit avaient été réglées par la sagesse des fils de Bör; les plantes germaient dans les entrailles de la terre; les nains issus du corps d'Ymer avaient reçu l'intelligence et peuplaient l'intérieur des montagnes, et les géants se propageaient dans leur obscure contrée. Mais les dieux vivaient encore dans la solitude de leur création. L'homme n'était pas né. Un jour, en passant sur le rivage, ils aperçurent deux troncs d'arbres et en firent un homme et une femme : *Ask* et *Embla*. L'un

cheron portant sur son épaule le fagot qu'il avait volé un dimanche; d'autres dirent celle d'Isaac et celle de Caïn.

(1) Il existe dans plusieurs contrées des traditions populaires analogues à celle-ci, et produites sans doute comme celle-ci par la surprise et l'effroi que des hommes ignorants durent éprouver à la vue d'une éclipse. Un Anglais raconte que lorsque les Maures de l'Afrique voient le soleil s'éclipser, ils courent de côté et d'autre, criant, frappant des mains pour effrayer le monstre qui menace d'engloutir leur astre chéri.

Chez les Mongols, on raconte qu'un jour Aracho, coupable d'un crime, s'était caché à tous les regards. Les dieux qui voulaient le punir demandèrent au soleil et à la lune où il était. Le soleil ne donna qu'une réponse peu satisfaisante; mais la lune indiqua sa retraite, et dès ce jour Aracho, tourmenté par le désir de se venger, poursuit sans cesse le soleil et la lune. Au Groënland, pendant une éclipse, les habitants montent sur le toit de leurs cahutes et frappent avec force sur des coffres et des instruments sonores.

d'eux leur donna l'animation, la vie; un autre l'intelligence; un troisième le sang et la couleur.

Cependant le mauvais principe existait encore en face de cette idée d'ordre et de sagesse représentée par Odin et ses frères. Dès le commencement du monde, la guerre s'était déclarée entre les dieux et les titans, entre la progéniture monstrueuse des ténèbres et les glorieux enfants de la lumière. Le déluge de sang avait laissé échapper une partie de sa proie, et Bergelmer était devenu le père d'une nouvelle famille de géants. Les dieux, pour se mettre à l'abri des attaques de cette race maudite, se bâtirent au centre du monde la forteresse de Mitgaard, palissadée avec les sourcils d'Ymer (1). Pour monter de la terre au ciel, ils jetèrent dans les airs, comme un pont immense, les trois bandes éthérées de l'arc-en-ciel. Celle du milieu est brûlante, les géants ne peuvent y poser le pied.

Au milieu de la forteresse de Mitgaard, s'élèvent les pilastres d'or de l'Asgaard, la retraite favorite des dieux (2). C'est là qu'ils se rassemblent pour délibérer sur les révolutions de l'univers et le destin des hommes. Du haut de son trône, Odin plane sur le

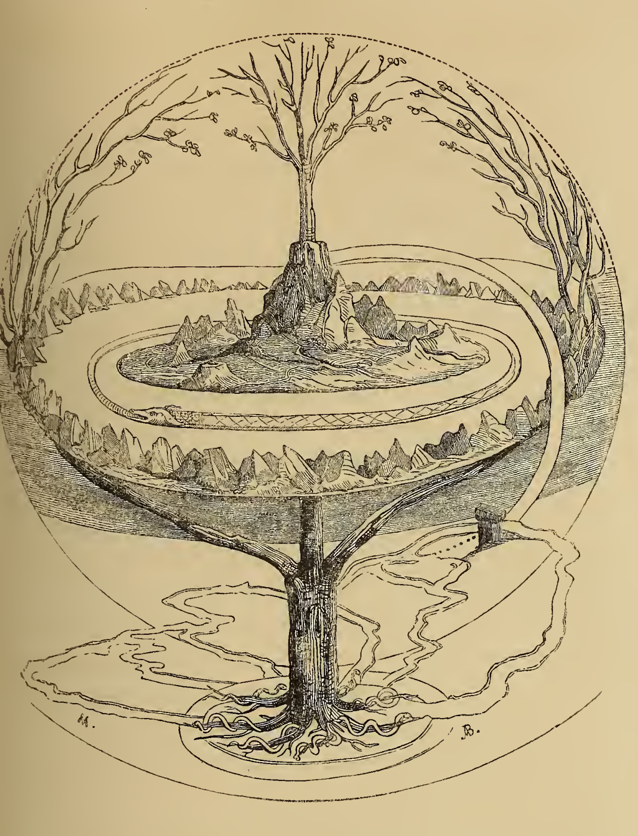
(1) Edda de Sæmund Grimnirsmàl.

(2) Edda de Snorri Sturleson. Les dieux se bâtirent, dit Snorri, une ville au centre du monde, qu'ils appelèrent Asgaard. Ce fut là qu'ils demeurèrent eux et leur race, et qu'ils accomplirent beaucoup de choses sur la terre et dans les airs. (Finn Magnussen, *Edda Læren*, t. I, p. 10.)

monde entier; son regard distingue toutes les actions et pénètre au fond de tous les cœurs.

Chaque jour les dieux se réunissent auprès du frêne Yggdrasil, le plus grand et le plus beau de tous les arbres. Ses rameaux s'étendent sur toute la terre et montent jusqu'au ciel. Il est soutenu par trois racines qui, dans leur immense développement, embrassent l'univers entier. L'une touche à la demeure des dieux; la seconde à celle des géants; la troisième à l'empire des ombres. Près de celle des géants est la source de la sagesse, la source de Mimer, où le père des dieux ne put boire qu'en laissant un de ses yeux en gage (1). Près de celle des dieux est la source du passé, sur laquelle se bercent deux cygnes aux ailes sans taches. Là sont assises les Nornes qui président au sort des hommes : *Urd*, la Norne ou la Parque du passé; *Verande*, le présent; *Skuld*, l'avenir. Chaque jour ces divinités mystérieuses puisent de l'eau dans leur fontaine, et en arrosent les branches de l'arbre pour lui garder sa verdure. L'eau de cette fontaine est blanche comme une coquille d'œuf, et la rosée qui tombe des rameaux du frêne est douce comme le miel, et sert de nourriture aux abeilles.

(1) Edda de Sæmund. Voluspa. « Je sais tout, Odin, dit la prophétesse; je sais où tu as caché ton œil dans la pure source de Mimer. »



Cet arbre, symbole de la destinée humaine, image du temps et de la vie, porte sur ses branches un aigle qui sait, dit l'Edda, beaucoup de choses. Entre ses yeux est un autour; plus bas est le roi des serpents. Un écureuil s'en va sans cesse de l'aigle au

serpent pour exciter la discorde entre eux. Quatre cerfs rongent constamment les feuilles et les bourgeons des rameaux, et au pied du frêne il y a une si grande quantité de serpents, que personne ne pourrait les compter (1).

§ II.

LES DIEUX ET LES DÉESSES.

Les trois fils de Bör, Odin, Vili et Ve forment la trinité septentrionale, trinité d'intelligence, d'action et de conservation qui se retrouve, ainsi que l'a démontré le savant Finn Magnussen, dans toutes les mythologies de l'Orient. Les Indiens ont leur Trimurti : Vischnou, Siva, Brahma, qui représentent, selon Colebrooke et plusieurs autres écrivains, la lumière, l'air et le feu figurés par une triple tête humaine unie à un corps d'éléphant. Dans un fragment de cosmogonie chaldéenne apparaît aussi ce symbole de la trinité représenté par Anos, Illinos et Avs. Chez les Perses, même idée. Plutarque dit qu'Ormuzd se régénéra lui-même trois fois pour créer le monde. Les Chinois reconnaissent aussi un Dieu en trois personnes. La première produisit le monde; la seconde le coordonna; la troisième régla le cours du jour et de la nuit. Le triangle est pour eux l'image de ces

(1) Edda de Snorri, *Gylfagynning*.

trois divinités, de cette harmonie de trois pensées réunies en une seule. Les Japons ont une figure de Dieu à trois têtes couvertes d'un bonnet pointu. Les Thibétains adorent une divinité, qu'ils appellent tantôt l'être unique, tantôt l'être triple (1).

Dans la mythologie scandinave, Odin représente le ciel, Vili la lumière, Ve le soleil; en d'autres termes, le premier est le principe de création, le second le principe d'ordre; le troisième le principe d'action, ou, si l'on veut encore, c'est, dans une sphère d'idées plus large, l'image figurée par les trois nornes : le passé, le présent, l'avenir.

Tout ce symbole de la trinité du Nord n'est du reste qu'indiqué par l'Edda, et l'on ne saurait, sans y mettre une certaine hardiesse, tirer des conclusions positives des termes vagues et confus de la Voluspa, et des autres chants mythiques.

L'Edda a fait d'Odin le plus grand, le plus puissant des dieux du Nord. Les traditions en ont fait un personnage historique (2). Il y a eu, selon ces tradi-

(1) Edda læren, t. I, p. 379.

(2) Voy. Snorri Sturleson, Ynglinga saga, Saxo le grammairien et les historiens modernes de Suède et de Danemark qui ont tous, l'un après l'autre, raconté et discuté cette tradition de trois Odin. La difficulté d'établir une concordance exacte entre les différents textes, entre les Eddas, le livre de Snorri, les généalogies anglo-saxonnes, l'indécision de la critique entre les bonnes et les mauvaises sources, ont jeté pendant longtemps une grande obscurité sur cette tradition.

Torvesen, dans ses *Series Dynastarum*, n'admet que deux Odin :

tions, trois Odin. Le premier est fils de Bör. Il régnait à Asgaard sur les bords du Tanaïs, dans les temps les plus reculés. Il enseigna à son peuple le culte du soleil, et fut lui-même, après sa mort, adoré comme un dieu.

Le second qu'on appela Odin *l'intermédiaire*, était fils de Hermode. Il était, comme le précédent, souverain d'Asgaard. Mais une guerre violente ayant éclaté entre lui et le roi des Perses Darius Hystaspis, il fut vaincu, obligé de fuir et s'en alla avec une grande partie de son peuple chercher un refuge sur les côtes de la mer Baltique. Là il bâtit une ville à laquelle il donna le nom d'Asgaard; il propagea autour de lui le culte d'Odin et livra plusieurs combats aux géants du pays, aux trolles et aux nains. Les hommes qu'il avait amenés avec lui furent connus sous le nom de Goths, et un grand nombre d'actions fabuleuses lui furent attribuées.

Le troisième Odin était fils de Fridleif, et régnait sur les Ases avec ses deux frères, Vile et Ve. Il adorait Odin fils de Bör, et lui avait érigé dans sa demeure

le premier, fils de Bör, adoré dès les temps les plus reculés par les Scandinaves; le second, fils de Fridleif, qui serait venu d'Orient dans le Nord au temps de la guerre de Mithridate, environ 70 ans avant J. C. Suhme en admet quatre : le premier, fils de Bör, vint des bords du Tanaïs dans le Nord, environ l'an 600 avant J. C.; le second, fils de Hermode, prit la fuite devant Darius Hystaspis; le troisième, fils de Fridleif, abandonna sa patrie au temps de la guerre de Mithridate; le quatrième, surnommé Odin le Saxon, vivait dans le troisième ou quatrième siècle avant J. C.

un autel; douze hommes choisis par lui remplissaient à la fois les fonctions de juges et de pontifes, douze femmes présidaient ainsi qu'eux aux sacrifices et portaient le titre de prêtresses.

Le troisième Odin était un homme ardent, ambitieux, renommé pour son courage et ses connaissances en sorcellerie. Il gardait constamment auprès de lui la tête embaumée d'un sage nommé Mimer (1). Cette tête lui donnait des conseils, et parfois lui prédisait l'avenir. Un jour, au moyen de ses conjurations, il apprit que son royaume serait envahi par un conquérant étranger, il le confia à ses deux frères Vili et Ve, et s'en alla chercher un autre royaume dans le Nord. Une troupe nombreuse d'hommes armés le suivait. Il s'empara de la Russie, de la Saxe, du Danemark, puis pénétra en Suède, et s'établit à Sigtuna. Là, il construisit un temple pareil à celui d'Asgaard. Il eut, comme par le passé, ses douze prêtres et prêtresses, et il enseigna, comme Mahomet à ses tribus de soldats, une religion guerrière qui promettait les joies du ciel aux braves, et frappait d'une éternelle réprobation ceux qui fuiraient le champ de bataille. Lui-même donna l'exemple d'une mort courageuse. Quand il se sentit devenir vieux et faible, il se fit avec la pointe d'une lance neuf blessures sur la

(1) Dans la mythologie islandaise, Mimer n'est pas représenté comme un dieu. C'est un être d'une nature supérieure dont les dieux se servent. Dans des traditions plus récentes, il apparaît comme un ouvrier habile, comme un forgeron.

poitrine, et rendit le dernier soupir en disant qu'il allait emmener avec lui tous ceux qui avaient succombé glorieusement dans les combats.

Avant de mourir, il avait partagé son royaume entre ses enfants. Skiold eut la Séelande ; Heimdall, la Scanie, Niord l'Uplande.

Nul doute que cette tradition d'Odin ne soit la base du mythe religieux dont l'Edda nous a conservé des vestiges imposants. Mais l'histoire n'avait fait de lui qu'un chef de tribus errantes, un aventurier hardi qui, pour aggrandir ses conquêtes et assurer son pouvoir, employait en même temps le prestige des paroles magiques et la force des armes. La mythologie l'a élevé au premier rang des dieux. Ce fut lui qui, comme nous l'avons vu, forma le monde avec les membres du géant Ymer. Ce fut lui qui, de concert avec ses deux frères, créa l'homme et la femme. Il est tout à la fois le juge suprême des hommes, le dieu de la guerre et de la poésie (1). Souvent il s'élance sur le champ de bataille, soutient le courage de ceux qui lui sont chers, et du bout de sa lance frappe ceux qui doivent tomber (2); quatre cent trente-deux mille guerriers se rassemblent chaque jour auprès de lui dans l'immense vallée du Valhala;

(1) Wodan, dit Adam de Brême, bella regit, hominumque ministrat virtutem contra inimicos.

(2) Dans le Nord, on disait d'un homme qui allait mourir : Il s'en va vers Odin. Les chrétiens employaient ces paroles dans leurs conjurations. Ils disaient : Va-t'en vers Odin ! tombe au pouvoir d'Odin.

sur leur table on voit fumer la chair rôtie des sangliers ; l'hydromel et la bière petillent dans les larges cornes qui passent d'une main à l'autre. Mais Odin, assis à l'écart, ne boit que du vin, et jette la nourriture qu'on lui présente à deux loups voraces. Il porte sur l'épaule deux corbeaux qui vont chaque matin courir le monde et viennent à midi lui murmurer à l'oreille les nouvelles qu'ils ont apprises. Son navire a été construit par les nains les plus adroits. De quelque côté qu'il se tourne il a toujours bon vent, et il est d'une nature si malléable et si élastique qu'on peut le serrer à volonté et le tenir dans le creux de la main. Son cheval nommé Sleipner a huit pieds. Il n'y en a pas un meilleur dans le monde entier (1).

Odin avait formé avec les étincelles de feu de Muspelheim les astres et les étoiles. Il avait divisé les heures du jour et de la nuit, on l'adora comme le père de la lumière, le régulateur du temps, on lui donna douze noms qui répondent au caractère particulier des douze mois de l'année. On l'appelle Allfader (le père universel) au solstice d'hiver, au moment où le soleil commence à reparaître :

Hœrian (le combattant), lorsqu'il chasse les démons des ténèbres.

(1) Dans la Scanie et dans le Bleking, les paysans avaient autrefois l'habitude de laisser sur le champ qu'ils moissonnaient quelques épis pour le cheval d'Odin. Le même usage existait dans le Mecklembourg et dans plusieurs autres parties de l'Allemagne.

Hnikar (le vainqueur), quand les rigueurs du froid diminuent; quand il semble, selon le poétique langage de la mythologie, avoir subjugué les géants de l'hiver.

Nikadur (le triomphateur), à l'époque où le soleil se montre dans l'éclat du printemps.

Fiölnir (le varié), quand on voit les fleurs, les plantes, reverdir et éclore.

Oske (l'aimable, le désiré). C'est lui qui pare et anime la nature.

Oene (le chanteur). C'est lorsque, au solstice d'été, toutes les plaines et les collines, égayées par un jour pur, retentissent du chant des hommes et des oiseaux.

Byflinde (l'inconstant), lorsqu'il commence à détourner de la terre son front lumineux.

Vidrer (l'orageux), pendant les pluies et les coups de vent de l'automne.

Svidrer (le faucheur), quand on voit les feuilles des arbres tomber et le gazon jaunir.

Svidur (le rongeur), dans le froid de l'hiver.

Enfin on l'appelle *Galkr,* c'est-à-dire, celui qui se survit à lui-même; car il n'est mort en apparence que pour renaître bientôt (1).

Ces différentes épithètes ne furent sans doute attribuées à Odin que dans un cercle restreint; mais son nom historique et mythologique, son nom d'Odin, fut répandu dans toute la Germanie et dans

(1) Finn Magnussen, *Den aldre Edda*, t. I, p. 157.

le Nord entier. Les Goths disaient : Vodans, ou Vothans; les Lombards, Wodan ou Guodan; les anciens Saxons, Wuodan, Wodan; les Anglo-Saxons, Voden; les Frisons, Weda; les Danois et les Suédois, Odhinn; les habitants des Færöe, Ouvin (1); Saxo le grammairien, dans son histoire latine de Danemark, écrit Othinus (2).

Finn Magnussen donne à ce mot une signification et une étymologie qui nous semblent assez aventureuses, mais que nous ne pouvons cependant passer sous silence. Le nom d'Odin, dit-il, est étroitement lié au mot islandais *anda* (esprit, intelligence), danois *aande*, allemand *adem*, *athem* (souffle, respiration), pelvische *ada*, sanscrit *alma*. Les Jutes, les Angles, les Saxons ne disaient pas Odin, mais Vodin. Ce nom vient peut-être de l'ancien verbe *vada* (aller) danois *vade*, allemand *waten*, anglais *wade*, latin *vadere*, etc. Il exprime le mouvement et renferme la racine du mot *vedur*, vent, air. De là vient aussi qu'un des surnoms les plus célèbres d'Odin est celui de *Vidrir* (maître du temps).

On représentait Odin avec un seul œil, car il avait engagé l'autre pour obtenir la permission de boire à la source de Mimer. Il portait sur la tête un large

(1) J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 94.

(2) L'Odin des Scandinaves, dit Finn Magnussen, est certainement le même que le Wodan des Saxons et des Anglo-Saxons, le Woda ou Wut des Slaves, et probablement le même que le Wod, Bud des Arabes et des Perses, le Boda, Buda, Buden des Indiens. Nordiske Archeologien, ed. Liliegren, p. 13.)

chapeau, et à la main une lance merveilleuse qu'il prêtait sur le champ de bataille à ceux qui devaient remporter la victoire.

Son nom se retrouve encore avec quelque altération dans le nom d'un des jours de la semaine (1), et dans plusieurs noms de lieux en Allemagne et au Nord. Ainsi, en Angleterre, *Woodnesborough*, *Wednesburg*, *Wednesham;* en Danemark, *Odense*, en Suède, *Odensiö*, *Odenfors*, *Odenskälla*, *Odensbacke.* Les Islandais et les Danois ont aussi donné ce nom à des plantes, à des oiseaux, et dans quelques parties de l'Allemagne, on l'avait donné à l'une des constellations : on appelait *woenswaghen* (char d'Odin) la petite Ourse (2).

Le premier des dieux ou des Ases (3) après Odin est Thor. Dans les récits anciens, son nom suit immédiatement celui du Dieu suprême, et quelquefois le précède. Thor est le symbole de la force physique et le maître du tonnerre. Les Norvégiens lui rendaient un culte tout particulier. Un grand nombre de familles avaient adjoint son nom au leur : Thorgeire, Thorbiörn, Thorstein, Thorfinnr. Il a été illustré par un des plus célèbres artistes de notre temps : Thorvaldsen.

(1) Le mercredi, danois et suédois *onsdag*, anglais *wednesday.*

(2) Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 102.

(3) Les tribus de soldats qui étaient gouvernées par Odin et qui le suivirent dans le Nord s'appelaient les Ases. Plus tard, ce nom fut réservé à Odin et aux grands dieux. Les déesses reçurent le nom d'Asines.

Un des principaux Norvégiens qui alla s'établir en Islande s'appelait prêtre de Thor, et la plupart des temples construits par la colonie portaient le même nom et indiquaient le même culte. A en juger par un passage de Saxo le grammairien, on pourrait même croire que plusieurs hommes du Nord ne reconnaissaient pas d'autre dieu que Thor. « Excepté Thor, Regner ne craignait aucune puissance (1). » C'est que la force physique était la force la plus admirable pour ces hommes dont la vie se passait dans des luttes continuelles et des voyages périlleux. En Danemark, en Suède, où l'esprit du peuple était plus tempéré, on adoptait plus volontiers pour dieu Odin, qui représentait encore le pouvoir aventureux et guerrier, mais sous une forme moins rude et moins sauvage.

Thor est si grand et si lourd, qu'il ne peut monter à cheval. Tandis que le puissant Odin galope sur son Sleipner, Thor s'en va à pied à travers les fleuves et les montagnes, ou se promène sur les nuages dans un large char attelé de deux boucs. Le bruit de ce char qui retentit d'échos en échos produit le roulement du tonnerre (2). Il a, comme Stallo, ce redoutable géant des Lapons, une ceinture de fer qui, lorsqu'il la pose sur ses reins, double sa force, des gants de fer, et une massue de fer qui revient d'elle-même

(1) Thor, deo excepto, nullam potentiam expavere.

(2) En Suède, quand la foudre gronde, le peuple dit encore : Voilà le bon vieux qui se promène sur un char (Godgubben åker). En Norvége, on appelle l'éclair la chaleur de Thor.

entre ses mains quand il l'a lancée à la tête de ses ennemis.

Comme Hercule et Thésée, Thor s'en alla à travers le monde pour le purger des êtres mauvais qui l'infestaient. Il combattit tour à tour les géants redoutés, les nains astucieux, les monstres et les sorciers. Le récit de ses combats intrépides, de ses voyages, se retrouve encore dans plusieurs traditions scandinaves, mais personne, dit l'Edda de Snorri, n'est assez savant pour pouvoir énumérer tous les exploits de Thor.

Un jour il arriva avec Loki, l'esprit du mal, à la porte d'une immense habitation fermée par une grille de fer. Il y avait là une grande quantité d'hommes, et Utgaard Loki, le roi de la contrée, en voyant venir les deux habitants d'Asgaard, demanda d'un air méprisant si cet enfant qu'il apercevait était bien Thor, et quel prodige il pourrait opérer : « Nous en savons assez, dit Loki, pour vous étonner; nous pouvons boire et manger plus que tous ceux qui sont ici. » Le roi fit aussitôt apporter un grand vase plein de viande. Un des hommes de sa maison l'entama d'un côté et Loki de l'autre, mais quand le vase fut vide, on s'aperçut que Loki n'avait fait que manger la viande, et que son adversaire avait dévoré les os. Loki fut déclaré vaincu, et Thor se mit sur les rangs. On lui présenta une grande corne que les buveurs ordinaires pouvaient, dit le roi, vider en deux traits. Thor la porta à sa bouche, but de toutes ses forces, et la coupe était encore toute pleine. Il recommença une seconde, une troisième fois, et la boisson sem-

blait à peine avoir diminué. « Tu es moins redoutable que je ne croyais, dit le roi; voyons si tu soutiendras mieux une autre épreuve. Je te défie de lever à la surface de la terre mon chat. » Au même instant, on vit un chat énorme s'élancer dans la salle. Thor le saisit de sa main vigoureuse, et ne parvint qu'à lui faire péniblement lever une patte.

Les railleries du roi recommencent. Thor, irrité, offre de se battre contre tous ceux qu'il voit rassemblés autour de lui. « Non, dit son hôte dédaigneux, mes compagnons auraient honte de se mesurer avec un homme tel que toi; mais je vais faire venir ma nourrice Ella, et nous verrons si tu es plus fort qu'elle. » Une vieille femme édentée s'avance alors en courbant la tête. Thor veut lutter avec elle, mais plus il fait d'efforts pour la vaincre, plus il se sent lui-même faible et chancelant. Enfin la vieille femme l'emporte; elle frappe d'une main pesante le voyageur céleste, et il tombe sur ses genoux.

Attristé, humilié, n'osant plus se soumettre à aucune épreuve, Thor veut s'éloigner, mais le roi l'accompagne et lui dit : « Ne t'en vas pas avec cet air abattu, car tu as fait des prodiges. Je savais d'avance que tu viendrais ici, et j'avais fasciné tes regards et ceux de tes compagnons. Loki a mangé d'une manière formidable, mais son adversaire était un feu dévorant qui devait manger encore plus que lui. Quant à toi, je n'aurais jamais cru que tu pusses boire autant, car la corne que tu tenais entre tes mains touchait à l'abîme, et tu aspirais sans t'en douter les vagues de

la mer; ce chat que tu as saisi avec tant de force, c'est le serpent Midgaard, qui de ses longs replis entoure le monde, et cette vieille femme qui t'a dompté, c'est la vieillesse, qui dompte tout le monde.

A ces mots, Thor saisit avec colère sa massue, pour se venger de celui qui l'avait trompé; mais dans le même moment, le palais enchanté, le roi et ses compagnons, tout avait disparu. Le dieu résolut alors d'attaquer le serpent monstrueux, non plus sous l'apparence d'un chat, mais sous sa forme véritable. Il prit le navire d'un géant et s'avança au milieu de l'abîme. Ceux qui l'accompagnaient, effrayés de sa hardiesse, voulurent l'arrêter; mais Thor ramait toujours. Il rama jusqu'à ce qu'il parvînt à l'endroit où reposait le monstre. Alors il mit pour hameçon une tête de bœuf au bout de sa ligne, et la lança dans les flots. Le serpent fut pris et lança contre le terrible pêcheur des torrents de feu et de poison. Celui qui gouvernait le navire coupa, dans son épouvante, la corde de la ligne, et le monstre terrassé, mais vivant encore, retomba au fond des flots.

Un autre jour, Thor avait perdu son marteau. Il envoya Loki le chercher de côté et d'autre, et Loki, l'esprit adroit et astucieux, découvrit que le marteau était tombé au pouvoir d'un géant qui l'avait enterré à plusieurs milliers de pieds sous terre, et ne voulait le rendre qu'à la condition qu'on lui donnerait Freya, la déesse, la femme d'Odin, pour épouse. Quand Loki rapporta cette nouvelle à Asgaard, les dieux furent consternés, car ce marteau les protégeait tous, et

Freya ne voulait point être la femme du géant. Alors Loki engagea Thor à prendre des habits de femme, à se présenter sous le nom de la déesse; lui-même voulait se revêtir aussi d'une longue robe et passer pour sa suivante. Après quelque hésitation, Thor accepte et les voilà partis tous deux.

A leur aspect, le géant ébloui s'abandonne à ses rêves d'amour; il fait préparer dans sa joie un grand festin, et s'assoit en triomphe auprès du dieu, dont un grand voile lui cache les traits, et qu'il prend pour sa fiancée. Cependant Thor fait disparaître avec une effrayante rapidité les tonnes de bière, les quartiers de bœuf. Le géant le regarde avec surprise, et demande comment une femme peut tant boire et tant manger. « La chose est toute simple, dit Loki; ta fiancée ne songeait qu'à te voir, et depuis plusieurs jours, elle a jeûné. » Le géant souleve le voile de Thor, et recule effrayé à l'aspect de deux yeux flamboyants dardés sur lui. « Ne t'étonne pas de la vivacité de ce regard, dit Loki; ta fiancée a été si occupée de toi qu'elle n'a pas dormi pendant trois nuits : voilà ce qui donne un tel éclat à ses yeux. »

Le festin est terminé. Les fiançailles vont se conclure. Le géant dépose pour présent de noces le marteau sur les genoux de Thor. Alors le dieu saisit à deux mains son arme terrible, se précipite sur le géant, et le massacre avec tous ceux qui l'entourent (1).

(1) Edda de Sæmund. Thrymsquida.

Thor, en sa qualité de dieu du tonnerre, de maître des orages, était invoqué par ceux qui allaient affronter les hasards de l'Océan. Pour se préserver des tempêtes, ils le peignaient sur la proue de leur navire avec des joues enflées, comme un ballon plein d'air et une longue barbe de couleur bleue et rouge, image sans doute des rayons de l'éclair. On le représentait aussi assis sur une borne, avec deux cornes sur la tête, symbole du croissant, tantôt tenant entre ses mains les sept planètes et la petite Ourse, tantôt une massue et un anneau (1).



(1) A Upsal, dit la chronique rimée de Suède, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale, on voyait jadis un temple doré où le peuple allait rendre hommage à trois dieux. Le plus élevé des trois était Thor. Il était représenté assis, et nu comme un enfant, tenant à la main les sept planètes et la petite Ourse. A ses côtés étaient *Odhan* et Frigga. Ces trois dieux étaient aimés de tout Suédois. (*Scriptores rerum suecicarum medii ævi*, t. I, p. 252.)

Son culte se propagea non-seulement parmi les races scandinaves, il existait encore chez les Russes (1) et chez les Lapons qui exprimaient peut-être aussi l'idée de la trinité, en représentant la figure de ce dieu de la force avec trois yeux (2). Son nom a été donné comme celui d'Odin à l'un des jours de la semaine (Thorsdag, jeudi).

Frey forme avec Odin et Thor une nouvelle trinité qui semble avoir succédé à celle d'Odin et de ses frères Vili et Ve. Car, après le récit de la mort d'Ymer et de la création du monde, il n'est plus guère question de ces deux derniers, tandis que Odin, Thor et Frey sont invoqués et vénérés dans toute la Scandinavie (3). Frey est le dieu de la fécondité et des moissons. C'est lui qui donne les beaux jours, qui arrose la terre d'une pluie bienfaisante et fait germer les plantes et les fleurs. Il est bon et humain, il a pitié de ceux qui souffrent et délivre le prisonnier de guerre pour le rendre à la jeune fille qui l'aime. Il voyage sur un verrat qui court le jour et la nuit plus vite qu'un cheval à travers les eaux et les rochers et éclaire au milieu des ténèbres les

(1) Möinichen, *Nordiske Folks overtroe*, p. 444.

(2) Finn Magnussen, *Edda læren*, t. I, p. 398.

(3) Bartholin, dans ses *Antiquités danoises*, liv. II, chap. v, dit que la Suède reconnaissait principalement pour dieu tutélaire, Frey ; le Danemark, Odin ; la Norvége et l'Islande, Thor. Cependant la Vigaglums saga rapporte que Frey avait aussi un temple en Islande, un temple si vénéré qu'il était défendu d'y entrer avec des armes.

plus épaisses tout ce qui l'entoure avec ses poils d'or.

Frey avait une épée merveilleuse qui sur son ordre faisait d'elle-même d'effrayants ravages dans les rangs ennemis. Cette épée devait le défendre au dernier jour du monde. L'amour la lui fit perdre. Un jour Frey eut la fatale curiosité de monter sur le trône du dieu suprême, d'où l'on découvrait le monde entier. Il aperçut la belle Geirdir, l'aima, et le désir ardent qu'il avait de la posséder le jeta dans une profonde tristesse. Son père, affligé de le voir en proie à un tel abattement, envoya pour le consoler son ami Skyrner. Frey lui avoua la cause de sa mélancolie, en le suppliant de venir à son secours, et Skyrner promit d'aller trouver la jeune fille, de la lui amener. Mais il voulait avoir pour récompense l'épée magique. Dans l'exaltation de son amour, le dieu accorda tout ce que son ami demandait. Il épousa Geirdir, mais il fut désarmé.

On offrait chaque année à Frey des sacrifices pour obtenir une heureuse récolte, et l'on promenait sa statue sur un char.

La trinité d'Odin, de Vili et Ve représentait une idée toute cosmogonique : le ciel, la lumière, le feu, l'intelligence, subjugant la masse inerte, l'idée d'ordre pénétrant le chaos, le souffle de l'esprit ranimant le monde. La trinité d'Odin, Thor et Frey représente sous trois points de vue distincts mais alliés l'un à l'autre, tout ce qui souriait le plus à l'imagination des peuples scandinaves, tout ce qui constituait leur existence errante et laborieuse : l'esprit guerrier, la force

physique, et les douces et généreuses pensées de la vie agricole.

Dix autres dieux composent avec ceux-ci l'auguste tribunal qui se rassemble sous le frêne Yggdrasil. Chacun d'eux a des attributions particulières. Heimdal garde l'entrée du pont qui conduit au ciel. Il a été mis au monde par neuf femmes puissantes. Il ne dort pas plus qu'un oiseau. Son œil distingue, la nuit comme le jour, les plus petits objets à des centaines de lieues à la ronde. Son oreille entend pousser l'herbe des champs et la laine des brebis. Il porte à la main une trompette magique dont le son retentit à travers le monde entier.

Vidar est le fils d'Odin et de Grydur. C'est après Thor le plus vigoureux des dieux. Ni le vent, ni l'eau ne peuvent lui nuire. Il marche sur les eaux et dans les airs avec une paire de lourds souliers.

Brage est le dieu de l'éloquence, de la sagesse, et de la poésie. Il porte les runes symboliques gravées sur sa langue. Son épouse Iduna garde les pommes d'or qui rajeunissent les dieux. Brage était en grande vénération parmi les peuples scandinaves. On le trouve souvent cité immédiatement après Odin. Les poëtes se paraient de son nom et s'appelaient hommes de Brage.

Après eux voici venir Niord, que les hommes du Nord invoquaient en allant à la chasse et à la pêche; Hoder, doué d'une grande force, mais aveugle; Vali, habile à tirer de l'arc; Uller, qui devance tous les autres en courant sur ses patins; Forsete, le plus expert et le meilleur des juges.

Deux autres dieux : Balder et Loki doivent être mentionnés à part. Tous deux représentent le dualisme de la pensée humaine, la lutte du bon et du mauvais principe qui éclata dès le commencement du monde et qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des âges.

Balder est le dieu de la douceur, de la grâce, de la bonté. Il est si beau, dit l'Edda, qu'on a donné son nom à la plus blanche des fleurs. Il habite le riant palais de Breidablik. Là, jamais nulle malédiction n'a retenti, là, nulle mauvaise pensée ne peut être admise Les murailles de ce palais sont brillantes comme la lumière, et les colonnes qui le soutiennent, portent des runes qui pourraient faire revivre les morts.

Une nuit, Balder rêva que sa vie était exposée à un grand péril. Sa mère, alarmée, s'adressa à tous les êtres de la nature et leur fit jurer de ne pas nuire à son fils. Malheureusement elle négligea de demander le même serment à une plante nouvellement née qui lui sembla trop petite pour être dangereuse. Loki alla cueillir cette plante, et un jour que les dieux réunis dans leur demeure s'amusaient à poursuivre le bon Balder en lui jetant différents objets, le génie du mal s'approcha de l'aveugle Hoder et lui demanda s'il ne voulait pas aussi lancer quelque chose à Balder; — je suis aveugle, dit le pauvre dieu, et je n'ai rien pu trouver. Loki lui remet la plante fatale, le pousse contre Balder, et le malheureux Balder tombe mort. Un cri d'épouvante et de douleur retentit alors dans le palais céleste. Les dieux auraient voulu venger le

meurtre de leur frère chéri, mais la sainteté du lieu où ils étaient réunis, les en empêcha.

Ils portèrent son corps sur le rivage, et ce corps était si lourd, que, pour pouvoir le déposer dans le navire qui devait lui servir de bûcher, ils furent obligés d'appeler à leur secours une sorcière, qui arriva, montée sur un loup et tenant un serpent pour bride. Le corps de Balder fut brûlé avec celui de sa fidèle épouse Nana et celui de son cheval. Les Valkyries, les géants assistaient à ses funérailles; Frey y vint, monté sur un sanglier, Freya avec un char attelé de deux chats. Tous les dieux jetèrent sur le cadavre de Balder quelque présent; Odin y jeta son merveilleux anneau Dripner, et Thor consacra avec son marteau la flamme du bûcher.

Pendant cette douloureuse cérémonie, Frigga était restée à l'écart, la tête penchée, pleurant son fils bien-aimé. Il lui restait encore un espoir, celui de l'arracher à l'empire des morts, en séduisant la reine des ténèbres. Hermode monta sur le cheval d'Odin, sur le vigoureux Sleipner, descendit dans les enfers et pria la déesse Héla d'affranchir Balder des liens de la mort. Héla répondit qu'elle lui rendrait sa liberté s'il était aussi généralement aimé qu'on le disait, si tous les êtres animés et inanimés de la nature le pleuraient.

Balder était assis dans le monde souterrain sur un siége élevé. Il appela Hermode et lui donna un anneau pour Odin. Nana lui donna aussi un souvenir pour Frigga. Puis l'intrépide voyageur repartit et porta

dans la demeure céleste la réponse de Héla. Les dieux alors assemblèrent tous les êtres de la nature. Tous donnèrent une larme au bon Balder. Une vieille femme seule refusa de lui accorder un regret. Cette femme était Loki. Son déguisement fut reconnu trop tard. Héla retint Balder dans les enfers.

Loki est le génie de la ruse, de l'audace, de la méchanceté. Spirituel et railleur, il se moque des dieux dont il devrait redouter la force, les brave et les trompe. Dans sa folle gaieté, il ressemble au Momus de la mythologie grecque; dans ses sarcasmes amers, il rappelle ces figures de dragons sculptées dans les cathédrales, qui, par leurs contorsions hideuses, semblent insulter aux saintes images que le peuple vénère. Les dieux le redoutent, et cependant ils sont à chaque instant forcés d'avoir recours à lui, car ces divinités de la mythologie scandinave sont, après tout, de pauvres êtres sujets à tous les besoins, à toutes les inquiétudes de la vie humaine. Ainsi Thor a perdu son marteau, et c'est à Loki qu'il s'adresse pour le retrouver. Odin se fait bâtir par un géant une forteresse imprenable, en promettant de lui abandonner pour prix de son travail le soleil et Frigga. L'œuvre du géant s'achève, le dieu suprême sera bientôt tenu d'accomplir son engagement. C'est Loki qui le sauve, en se changeant en cavale et en attirant au loin le cheval que le géant employait à porter les pierres et les poutres de l'édifice.

La mythologie du Nord représente Loki avec une belle figure de jeune homme, sans doute pour indi-

quer par là les qualités séduisantes de l'esprit. Il a une femme qui lui garde un éternel amour, et il enfante avec la fille d'un géant trois monstres épouvantables : le serment Midgaard qui entoure le monde, le loup Fenris, et la ténébreuse Héla, la reine de l'empire des morts.

Plusieurs fois Loki avait violemment irrité les dieux contre lui. Un jour il coupait les beaux cheveux de la femme de Thor, un autre jour il trompait Odin. Puis il s'asseyait de force chez Aegir à un banquet où les douze grands dieux étaient réunis, et les insultait tous effrontément l'un après l'autre.

Le meurtre de Balder acheva de révolter contre lui les habitants du monde céleste. Il sentit qu'il n'était plus en sûreté parmi eux. Il se retira dans une campagne lointaine, et se bâtit une demeure d'où il pouvait voir de chaque côté ce qui se passait à une longue distance. Bientôt il apprit, au moyen de ses sorcelleries, que les dieux connaissaient sa retraite. Il se changea alors en saumon, et se précipita dans une cascade. Les dieux ayant encore découvert son nouveau refuge, s'approchèrent de la cascade avec un filet magique, et la cernèrent de toutes parts. Loki leur échappa deux fois, mais à la troisième il fut pris et attaché sur trois rochers avec les boyaux de son fils. Du haut d'un de ces rochers une vipère horrible lui jette sans cesse sur le visage des flots de venin. Mais sa fidèle épouse Signie est là qui tient un vase entre lui et le serpent. Quand le vase est rempli, et que Signie doit le verser par terre, le venin tombe sur le

front de Loki. Dans les souffrances qu'il éprouve alors, il écume, rugit, s'agite, se tord, et ses contractions produisent les tremblements de terre.

De même qu'il y avait dans la mythologie scandinave, indépendamment d'Odin, douze grands dieux, il y avait aussi douze grandes déesses avec Frigga, épouse d'Odin. On l'a prise quelquefois pour la terre, qui recevait chez les Germains un culte particulier. On l'a nommée la fille, la sœur d'Odin. Elle seule connaissait les mystères de l'avenir, mais ne les dévoilait à personne. Au banquet d'Aegir, Loki ne l'oublia pas dans sa revue sardonique, et il avait plus d'un reproche à lui faire, car la tradition rapporte qu'elle épousa les deux frères d'Odin : Vili et Ve (1).

Freya est la déesse de l'amour, la douce, la bienfaisante déesse. Ceux qui souffrent doivent avoir recours à elle; ceux qui aiment ne l'invoqueront pas

(1) Olaus Magnus, l'un des premiers écrivains qui, après Saxo le grammairien et Snorri Sturleson, ait parlé de la mythologie du Nord, confond Frigga avec Freya, déesse de l'amour, et s'exprime ainsi : « Frigga pacem voluptatemque moderabatur cujus etiam simulacrum turpitudinem sexus præ se ferebat, et ob id tantum apud Gothos quantum apud Romanos venerebatur; diemque Veneris usque ad nostra tempora sibi retinet consecratum. Pingebatur gladio et arcu cum armis quod in illis terris uterque sexus semper ad arma promptissimus esset. » Ol. M. Historiæ septent. Gent. breviarium libri XXII, l. III, ch. III.

Ce que l'historien suédois dit du simulacre honteux que Frigga portait devant elle, est vraisemblablement emprunté à Adam de Brême, qui s'exprime d'une façon encore plus claire : « Ejus simulacrum fingunt ingenti priapo. »

en vain. Au banquet d'Aegir, Loki lui reprocha aussi ses nombreuses intrigues. « Tais-toi, Freya, lui dit-il, « car il n'est pas un des ases et des alfes qui n'ait « été ton amant. » On a dit qu'elle était la bien-aimée d'Odin et qu'elle habitait une demeure mystérieuse où personne ne pouvait entrer. On dit aussi que les fascinations de la toilette exerçaient sur elle un tel empire, qu'un jour, pour obtenir une parure d'or, elle avait cédé aux désirs de deux nains. Malgré ces infidélités, elle avait pour Oder, son mari, un amour profond. Quand il la quitta pour voyager dans des contrées étrangères, elle le pleura longtemps avec des larmes d'or.

On représentait Freya assise sur un char attelé de deux chats. On croyait qu'elle planait au-dessus des champs de bataille. La moitié des morts lui appartenait, l'autre moitié à Odin.

Les autres déesses représentent ou une image morale, ou une pensée d'art et de science. Géfione est la déesse de la chasteté. C'est elle qui protége les vierges dans ce monde et les garde auprès d'elle après leur mort. Mais s'il faut en croire un passage de l'Edda, elle ne suivit pas toujours très-rigoureusement les préceptes qu'elle donnait aux autres. Loki lui reprochait d'avoir donné ses baisers à un jeune homme, pour obtenir de lui un présent.

Fulla est, comme Géfione, la déesse de la chasteté. C'est elle qui garde les bijoux, les souliers, les vêtements de Freya, qui la suit presque constamment et connaît presque tous ses secrets.

Siofna a des attributions analogues à celles de Freya. C'est elle qui éveille le premier sentiment de l'amour au fond des jeunes cœurs et les aide à arriver au but de leurs désirs.

Lofna préside aux mariages et maintient le charme des liens conjugaux. Quand deux époux sont désunis, c'est elle qui les réconcilie. Elle peut aussi faire naître l'amour de ceux qui n'éprouvent l'un pour l'autre qu'un sentiment de haine.

Hlyna est l'amie de Frigga. Elle prend sous sa garde spéciale ceux que la déesse veut préserver de tout danger.

Snotra représente la moralité, la sagesse, et protége particulièrement les jeunes gens, ennemis du vice.

Vör écoute les serments des époux, et punit ceux qui manquent à leur promesse.

Gna est la messagère de l'amour; elle voyage sur le cheval Hofvarpnir qui l'emporte à travers l'eau, la terre, le feu, dans la contrée où elle doit accomplir la mission que lui donne Freya.

Saga est la muse de l'histoire. Elle habite avec Odin, l'une des plus splendides demeures célestes, vit avec lui d'une vie épicurienne, et boit chaque jour dans une coupe d'or le breuvage de la joie.

Iduna est la femme de Brage, dieu de l'éloquence et de la poésie. Elle garde les pommes immortelles qui rendent la jeunesse aux dieux. Un jour Loki la livra au géant Thiasse. Les dieux ne tardèrent pas à sentir combien elle leur était nécessaire. La vieillesse

commençait à peser sur eux; les infirmités allaient venir. Ils parvinrent enfin à découvrir la retraite d'Iduna, et forcèrent Loki à l'aller chercher. Elle était, comme la plupart des autres déesses, d'une vertu peu sévère, et Loki ne l'oublia pas dans sa récapitulation (1).

Syna est la muse de la jurisprudence ; Eira de la médecine.

Le cercle des Muses scandinaves n'est ni aussi nombreux, ni aussi riant que celui des Muses grecques. Les hommes du Nord ignoraient encore les arts charmants qui enchantaient le peuple d'Athènes. La fière Melpomène et la rieuse Thalie ne s'étaient pas encore révelées à leur imagination; ils ne personnifiaient que les idées de science qu'ils connaissaient, la jurisprudence, la médecine, la tradition conteuse et la poésie. Leurs déesses n'avaient point, comme celles de l'antiquité, des ailes d'or et des écharpes étincelantes comme les couleurs de l'arc-en-ciel. Elles étaient, comme leurs dieux, à peine élevées au-dessus de la terre, et soumises à toutes les passions et à tous les besoins de la vie humaine.

§ III.

CULTE DES DIEUX.

Le culte que les anciens Scandinaves rendaient à

(1) Tais-toi, Iduna, dit-il, tu es de toutes les femmes celle qui aime le plus les hommes. Tu as enlacé dans tes bras le meurtrier de ton frère. (Edda de Sœmund.)

leurs dieux était, comme leur mythologie, rude, grossier et souvent barbare. L'art n'a point paré de ses riantes fantaisies le sanctuaire de ces idoles, dont la monstruosité représente la force ; la lyre mélodieuse et couronnée de fleurs n'a point soupiré ces chants d'amour et ces hymnes plaintifs auprès de ces dieux qui n'aimaient que le bruit des batailles ; la main de la jeune fille n'a point tressé, comme aux beaux jours du paganisme grec, des guirlandes de roses pour orner leur autel, et l'encens de la cathédrale chrétienne ne s'est pas répandu en nuages odorants sous les voûtes de leur temple.

Le sentiment religieux occupait cependant une grande place dans le cœur des hommes du Nord, soit qu'ils adoptassent Odin pour dieu suprême, soit qu'ils fussent plus particulièrement dévoués au culte de Thor et de Frey. C'est un fait caractéristique et qui se manifeste tout d'abord aux yeux de celui qui cherche à étudier leur vie publique, leurs mœurs. Leur croyance religieuse entraînait, il est vrai, avec elle d'étranges superstitions, mais elle était sincère et profonde. Leurs fêtes étaient cruelles et sauvages, mais ils les célébraient avec piété et bonne foi.

Au temps de ce paganisme grossier dont les conceptions nous étonnent, chaque district, chaque tribu avait son temple, et chaque famille riche avait en outre un temple particulier, où elle adorait ses divinités favorites, ses pénates (1).

(1) Souvent l'homme du Nord donnait le nom de sa divinité

Ces temples étaient bâtis en bois, et décorés de tous les objets de luxe que les Vikingr allaient ravir aux contrées étrangères. Adam de Brême vante la magnificence de celui d'Upsal, qui était, dit-il, tout resplendissant d'or et d'argent. Au dixième siècle, un riche Norvégien avait fait bâtir auprès de sa demeure un temple splendide. Plus tard il se convertit au christianisme, mais à la condition que son édifice païen subsisterait avec toutes ses idoles, car il ne pouvait se résoudre à voir anéantir tant de choses précieuses (1).

On trouve dans les sagas islandaises la description de plusieurs de ces temples, bâtis pour toute une communauté, ou pour une seule famille. Celle qui nous a été conservée dans l'Eyrbyggia saga est surtout intéressante à consulter. Quand Thorolf, l'émigré de Norvége, fut arrivé à Hofsvog, il éleva, dit la saga, un grand temple avec des portes de chaque côté dans le fond. Entre ces portes étaient les colonnes du siége suprême portant les clous sacrés. Dans l'intérieur de l'édifice on voyait une autre construction assez semblable au chœur des églises. Au milieu de cette seconde enceinte, sur le sol s'élevait l'autel, et

favorite à ses enfants, quelquefois à sa demeure, à ses terres, quelquefois même à ses bestiaux. Un certain Rafnkilr avait un cheval de couleur blanche et sombre, auquel il donna le nom de Frey. Il aimait tant ce cheval qu'il eût tué, disait-il, celui qui l'aurait monté à son insu. (*Historia ecclesiastica Islandiæ*, t. I, p. 21.)

(1) Finn Magnussen, *Nordiske Archeologien*, édit. Liliegren, p. 23.

là reposait un anneau pesant deux onces. C'était en posant la main sur cet anneau que l'on prêtait serment; le prêtre devait le prendre comme gage de toutes les conventions. Sur l'autel on voyait aussi le vase des sacrifices (hleytbolli), avec le goupillon qui servait à répandre le sang des victimes. Autour du sanctuaire étaient rangées les images des dieux (1).

A Kialarnàs en Islande, il y avait un temple de cent pieds de longueur sur soixante de largeur. Au fond était une chapelle ronde, surmontée d'une coupole de la même forme, éclairée par des fenêtres, et revêtue de tapisseries. Au milieu était là statue de Thor; devant cette statue on voyait un autel travaillé avec beaucoup d'art, et couvert d'une plaque de fer où le feu sacré brûlait sans cesse. Là se trouvait aussi le bracelet du prêtre et un grand vase en cuivre destiné à recevoir le sang du sacrifice. Tout autour s'élevaient les images des dieux. Le temple était environné d'une forte clôture (2).

Les anciennes traditions citent encore un autre temple bâti à Helgafell, et semblable à une église. Le peuple se rassemblait dans l'enceinte principale de l'édifice. Dans le fond, on apercevait une sorte de chapelle qui renfermait les images des dieux.

(1) Eyrbyggia saga, chap. IV.

(2) L'Islande étant divisée en grandes provinces, puis subdivisée en douze districts, il devait y avoir, dit le savant évêque Finn Johnsen, un temple général au moins dans chaque district, indépendamment des sanctuaires particuliers construits par de riches familles. (*Historia eccles. Island.*, t. I, p. 17.)

Le temple de Spakberse dans l'Österland était environné au dehors d'une épaisse clôture, couvert au dedans de tapisseries. L'or y brillait de toutes parts, et on y voyait l'image de Thor et de Frey assis l'un à côté de l'autre sur un siége élevé; un peu plus bas celle de Niord entouré d'un grand nombre d'autres divinités, et au milieu celles de Frigga et Freya avec plusieurs grandes et petites déesses (1).

Dans un temple de la Vestrogothie qui fut détruit au dixième siècle, on ne comptait pas moins de cent idoles.

Il fallait que ces temples fussent larges et spacieux, car à certains jours de l'année tous les habitants du district s'y rassemblaient pour offrir un sacrifice aux dieux, recevoir l'aspersion de sang, et partager la chair des victimes. La sainteté du lieu prévenait les désordres qui auraient pu éclater dans de pareilles réunions. La loi menaçait d'une punition sévère quiconque s'y fût rendu coupable d'un acte de violence ou d'une conduite irrévérentieuse. Les meurtriers, les malfaiteurs ne pouvaient pas même rester aux environs du temple; car la terre sur laquelle s'élevait le sanctuaire des dieux était sacrée, et le prêtre devait l'emporter avec lui en emportant ses idoles (2).

Pour construire ces temples, pour célébrer les sacrifices, le prêtre prélevait un tribut annuel sur tous

(1) *Nordiske Archeologien*, p. 25.

(2) On en trouve un exemple dans le récit du voyage que nous avons déjà cité. (Eyrbyggia saga, p. 9.)

les membres de la communauté, qui, parfois dans leur ferveur ajoutaient à leurs contributions obligées des dons volontaires.

Du reste, les images des dieux n'existaient pas seulement dans les édifices consacrés au culte public. Les riches propriétaires les faisaient peindre ou sculpter dans leur habitation. Olaf Höskuldsen, chef d'un district islandais, surnommé pour sa magnificence Pàfugel (paon), fit construire une salle si vaste qu'elle pouvait contenir neuf cents convives. Les murailles de cette salle étaient ornées de sculptures représentant différentes scènes de la mythologie du Nord. On y voyait les funérailles de Balder, l'image de Thor et de Heimdall (1).

Il y avait, dès les temps dont les traditions anciennes nous ont gardé le souvenir, des dissidences dans le paganisme. Ces hommes du Nord, si fiers de leur force, si jaloux de leur indépendance, ne se pliaient pas toujours à la même autorité, ni à la même foi (2). Dans ces nombreuses chroniques islandaises qui racontent leur vie et dépeignent leurs mœurs, il est facile de reconnaître l'influence religieuse des différentes époques, et des différents peuples. L'Edda de Snorri trace un portrait de l'Allfader

(1) *Nordiske Archeologien*, p. 28.

(2) Rühs dit, mais nous ne savons d'après quel témoignage, qu'un Norvégien sacrifiait à sa vache, et un Islandais à son cheval. D'autres hommes du Nord, dit le même écrivain, adoraient des pierres. (*Die Edda*, p. 12)

qui rappelle les enseignements du christianisme (1). L'allfader est le plus élevé, le plus ancien des dieux : c'est lui qui a créé le ciel, la terre, l'air, tout ce qui existe et tout ce qui a existé dans les siècles passés. On ne sait où est son royaume, mais on croit qu'il gouverne la terre et les airs, le ciel, les astres, les eaux. L'Islandais Thorkel Màne sentant sa dernière heure venir, se fit porter hors de sa demeure et se recommanda au créateur du soleil. Un autre Islandais, Thorsten Ingemundssen, adressait sa prière au même dieu, car c'est lui, dit-il, qui est le plus puissant de tous. Harald aux beaux cheveux jurait par le dieu qui l'avait créé et qui gouvernait tout (2).

Mais de quelque nom qu'elle se revêtît et sous quelque forme qu'elle se présentât, la croyance à un être suprême exerçait une grande action sur l'esprit des anciens Scandinaves. « Chez nos ancêtres, dit un historien suédois, tout, dans la vie privée comme dans la vie publique, portait un caractère religieux. Tout était placé sous la garde des dieux. La déesse Vör écoutait les serments des époux et punissait celui qui violait ses promesses. Les dieux, les nornes, les valkyries, assistaient aux combats, et le lieu choisi pour les duels était consacré par des cérémonies religieuses. Les communautés réunies offraient des sa-

(1) Dans son Histoire ecclésiastique d'Islande, le savant évêque Finn Johnsen cite plusieurs autres rapports saillants entre la doctrine païenne et le dogme évangélique. T. I, p. 22.

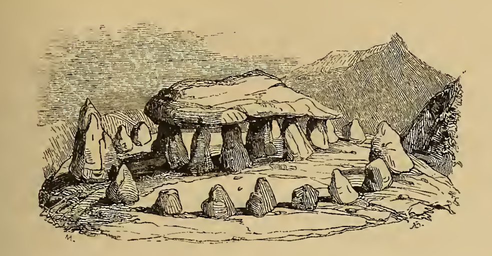
(2) Snorre Sturleson, *Harald Harfager Saga.*

crifices aux dieux pour la prospérité du pays, et chaque père de famille, retiré dans sa demeure, invoquait en particulier le secours de la divinité à laquelle il aimait à confier son sort. La naissance d'un enfant était célébrée pieusement; et quand la mort entrait dans une maison, on croyait que l'âme du défunt s'en allait dans les demeures célestes, et l'on faisait une libation aux dieux (1).

En parlant des monuments que le paganisme a laissés dans le Nord, nous ne devons pas oublier ces grottes souterraines, ces autels imposants dont on retrouve encore de nombreux vestiges en Danemark. Elles sont formées, comme les dolmen de Bretagne, de blocs de pierres énormes, et le peuple, qui n'a pu comprendre comment ces masses colossales avaient pu être transportées dans un même lieu et rangées symétriquement, attribua ces constructions à une force surhumaine, et les appela des *chambres de géants*. Quelques savants pensent que les païens allaient, au lever ou ou coucher du soleil, célébrer dans ces sombres retraites de mystérieuses cérémonies. Un prêtre danois, M. Fuglesang, qui a voyagé en Orient, dit qu'elles ressemblent à certaines pagodes indiennes, et qu'elles renfermaient autrefois des idoles (2).

(1) Strinnholm, *Svenska Folkets Historia*, t. II, p. 496.

(2) Il existe en Danemark, dans le voisinage de Sorö, une de ces enceintes de pierre qui a soixante-dix pieds de longueur, dix à douze de largeur, trois de hauteur, et qui se compose de 89 blocs. Dans le voisinage de Slagelse, on voit un autel qui a plus de vingt



Les sacrifices avaient lieu régulièrement à certaines époques de l'année, en automne, en été et en hiver vers la fin de décembre. Cette fête, destinée vraisemblablement à célébrer le solstice d'hiver, était la plus renommée et peut-être la plus ancienne de toutes. C'est celle qui a été décrite par Procope. Le christianisme en a changé le caractère, mais n'a pu en abolir le nom. Dans le Nord entier, la fête de Noël s'appelle encore *Jùl.* Tous les neuf ans, il y avait en outre, s'il faut en croire Adam de Brême et l'évêque Dithmar de Mersebourg, un sacrifice extraordinaire où le sang coulait à grands flots au pied des idoles. Les sacrifices avaient lieu, en outre, tantôt dans un temps de disette et de calamité publique pour conjurer la colère des dieux, tantôt dans une circonstance grave et douteuse pour obtenir, comme les

pieds de circuit. Ces autels sont formés d'une seule pierre et reposent sur trois ou quatre blocs massifs enfoncés dans le sol.

anciens Romains, par le sang des victimes, un augure et une décision. Au jour indiqué pour la cérémonie, le peuple se rassemblait dans le temple. La victime était immolée devant l'autel; les prêtres recueillaient le sang dans un vase, et en aspergeaient les murailles de l'édifice et les statues des idoles. Puis on cuisait au milieu du temple la chair de l'holocauste dépecée par morceaux, tous les membres de la communauté se les partageaient, et adressaient une libation aux dieux, aux héros, et quelquefois portaient un toast à leurs parents. Ce repas consacré par une cérémonie religieuse, cette espèce de communion païenne s'appelait *Minne* (souvenir) (1).

Dans ces sacrifices, on immolait des animaux choisis, car les païens n'auraient pas osé offrir à leurs divinités ce qu'ils eussent eux-mêmes dédaigné. On immolait des bœufs, des porcs, des sangliers (2) et surtout des chevaux. De là vient sans doute le zèle avec lequel les premiers missionnaires chrétiens combattirent, parmi les Islandais, l'habitude de manger de la chair de cheval, car elle leur rappelait une superstition païenne.

Tacite rapporte que les Germains offraient à leurs

(1) Reuterdahl, *Svenska Kyrkans Historia*, t. I, p. 117.

(2) Cet holocauste était particulièrement réservé à Frey, que l'on représente presque toujours monté sur un verrat. En Suède, au jour de Noël, c'est-à-dire, à l'époque de l'ancien Jùl, les paysans ont encore la coutume de manger un petit cochon de lait.

dieux des sacrifices humains (1), et les sagas islandaises démontrent que le même usage existait dans les contrées scandinaves. Ordinairement on immolait des esclaves, des prisonniers de guerre (2). Mais dans les cas extraordinaires, on pensait que les hommes libres, les hommes de distinction, étaient un sacrifice plus agréable aux dieux, et on les immolait sans pitié. La Jòmsvikinga saga rapporte que Hakon Jarl sacrifia son propre fils (3). La Hervarar saga dit que dans une année de famine, les hommes les plus considérés du pays se réunirent pour aviser aux moyens de faire cesser le fléau, et proposèrent de sacrifier le plus âgé de leurs enfants (4). On trouve dans la Heimskringla de Snorri Sturleson, quelques exemples de ces sacrifices qui présentent un singulier caractère de barbarie. Au temps de Domalde, dit la Ynglinga saga, il y eut une grande famine en Suède. Les habitants de la contrée se rassemblèrent à Upsal pour offrir un holocauste aux dieux. Le premier automne, ils sa-

(1) Deorum maxime Mercurium colunt, cui certis diebus humanis quoque hostiis litare fas habent. Et plus loin : Stato tempore in silvam coeunt, cæsoque publice homine celebrant barbari ritus horrenda primordia. Tacit. Germania, 9 et 39. Il dit aussi dans ses Annales : Lucis propinquis barbaræ aræ apud quas tribunos ac primorum ordinum centuriones mactaverant.

(2) Dithmar de Mersebourg raconte que tous les neuf ans on célébrait en Danemark une grande fête où l'on immolait quatre-vingt-dix-neuf hommes.

(3) Müller, *Saga Bibliotek*, t. III, p. 93.

(4) Id., t. II, p. 560.

crifièrent des bœufs, et le fléau ne s'apaisa point. Le second automne, ils sacrifièrent des hommes, et les souffrances du peuple, au lieu de diminuer, s'aggravèrent encore. Le troisième automne, les Suédois s'assemblèrent de nouveau en grand nombre à Upsal; les chefs des districts convinrent entre eux que le roi Domalde devait être la cause de cette rude famine, et résolurent de le tuer, afin d'obtenir une bonne récolte. Ils se précipitèrent sur lui, et l'ayant égorgé, arrosèrent avec son sang les statues des dieux (1). Au temps d'Olaf Trätelia, une nouvelle famine s'étant manifestée en Suède, les paysans dirent que leur roi avait attiré sur le pays ce fléau, en n'offrant que de rares et chétifs sacrifices aux dieux. Ils se réunirent en grand nombre, envahirent ses domaines, et le brûlèrent dans son habitation (2). Voici un autre fait d'une nature fabuleuse, mais qui n'en est pas moins caractéristique. A l'âge de soixante-deux ans, le roi Ane, surnommé le Vieux, offrit un sacrifice solennel pour obtenir une longue vie, et dans ce sacrifice immola son fils. Odin, touché d'un pareil holocauste, lui dit qu'il vivrait encore soixante ans. Après avoir soutenu différentes guerres et passé par plusieurs révolutions, il immola son second fils. Odin lui dit que pour chaque fils qu'il sacrifierait ainsi, il obtiendrait dix années de vie. Après avoir égorgé le septième, Ane était si faible et si infirme qu'on le portait

(1) Ynglinga saga, chap. XVIII.
(2) Ynglinga saga, chap. XLVII.

sur un fauteuil; après le huitième, il n'avait plus la force de quitter son lit. Après le neuvième, il fallait l'allaiter comme un enfant. Il lui restait encore un dixième fils qu'il voulait tuer comme les autres, mais les Suédois s'y opposèrent, et le vieux paralytique mourut avec le regret de perdre dix années de vie (1).

Quelquefois on n'égorgeait pas les victimes humaines; on les jetait dans une source profonde ou dans un puits (2). Le prêtre, avant de livrer à la mort le malheureux qui devait servir d'holocauste, le consacrait par une formule religieuse : « Je t'envoie à Odin, lui disait-il; je te dévoue pour la bonne récolte, pour la bonne saison. » Puis on s'emparait de la victime et on la précipitait dans l'eau. Si elle allait immédiatement au fond, c'était un signe que les dieux l'agréaient; si, au contraire, elle surnageait quelque temps, on la reprenait comme une offrande indigne et on la suspendait aux arbres de la forêt (3).

Quiconque voulait offrir un sacrifice particulier

(1) Ynglinga saga, chap. XXIX.

(2) Arngrim Johnssen, dans sa Crymogæa, rapporte qu'il y avait autrefois en Islande deux temples où l'on immolait des victimes humaines, et un puits où on les jetait. Le sacrifice se faisait aussi en brisant l'épine du dos de la victime ou en la jetant dans un marais. (F. J., *Hist. eccles. Isl.*, t. I, p. 20.)

(3) Il existait jadis près du temple d'Upsal une forêt, dont chaque tige, chaque rameau, étaient regardés comme une chose sacrée. C'était là qu'on suspendait le corps des hommes et des animaux offerts à Odin.

aux dieux avait le droit d'égorger lui-même la victime et de la bénir, avant d'en distribuer les morceaux à ceux qu'il réunissait pour cette cérémonie. Chaque chef de famille exerçait ainsi, comme les patriarches de la Bible, une sorte de fonction sacerdotale parmi les siens. Mais les prêtres pouvaient seuls présider aux sacrifices publics. Les prêtres avaient un caractère sacré; Odin lui-même les avait investis d'une magistrature suprême(1). Nous avons vu qu'en Islande ils joignaient à leurs attributions de sacrificateurs celles de juges. Le peuple avait pour eux un sentiment de vénération, et les rois, les princes, se faisaient gloire de remplir parfois des fonctions sacerdotales(2). Du reste, nous n'avons aucun détail ni sur leur manière d'être, ni sur leurs vêtements. Quant aux prêtresses, tout ce qui se rattache à leurs attributions est encore plus ignoré. S'il faut en croire la saga de Frithiof, on peut penser qu'elles étaient spécialement chargées de veiller à la propreté du temple, et de nettoyer les images des dieux.

§ IV.

ÊTRES SURNATURELS.

Toutes les mythologies nous offrent le tableau de ces créations imaginaires qui, d'un côté, se ratta-

(1) Ynglinga saga.

(2) Dans l'œuvre de Snorri Sturleson, Saga du roi Hakon Adalstens Fostre, chap. XVI, il est dit que le jarl Sigurd prenait lui-même soin de tous les sacrifices.

chent par certaines formes à la nature humaine, et de l'autre étonnent la pensée comme une fantasmagorie, comme un rêve. Les unes représentent une idée d'ordre, d'intelligence, d'amour; les autres ne sont que la personnification des forces de la nature, de l'action des éléments. Dans les temps d'ignorance, l'imagination de l'homme, n'étant pas encore contenue par le raisonnement, s'élance avec hardiesse dans le domaine de la fiction. Il promène ses regards autour de lui, et, dans le besoin qu'il éprouve d'expliquer tout ce qui le surprend, il supplée à l'étude par la fantaisie, à la réalité par la fiction. Il invente des mythes et compose des allégories. S'il voit s'élever devant lui les crêtes audacieuses des Pyrénées, c'est Hercule qui a lui-même entassé toutes ces masses de rocs pour en faire le tombeau de sa bien-aimée Pyrène. S'il sent tressaillir sous ses pieds la terre ébranlée par l'éruption d'un cratère, c'est que les titans fatigués se retournent dans les flancs des montagnes. Si, le soir, assis, rêveur au bord d'un fleuve, il écoute le murmure plaintif des vagues qui viennent mourir sur le rivage, ce murmure est le chant de la harpe merveilleuse que la naïade ou le Nek fait vibrer entre les roseaux. Ainsi le monde entier se peuple pour lui d'une foule d'êtres symboliques. Ainsi se forme la poésie du panthéisme, cette vive et grande image des rêveries naïves et des premières émotions de l'homme.

Les hommes du Nord avaient apporté d'Orient le souvenir des fées et des péris; mais ces créations

gracieuses ne pouvaient que distraire de temps à autre leur sombre imagination. Pour représenter l'énergique rudesse de leur vie aventureuse et l'austérité de leur climat, ils inventèrent de nouveaux symboles et créèrent une foule d'êtres bizarres et monstrueux.

En tête de ces êtres allégoriques, il faut placer les trois Nornes, les trois Parques de l'antiquité. Elles veillent aux destinées humaines, et, d'une main infatigable, arrosent les branches de l'Yggdrasil, l'arbre du monde. La première représente le passé, la seconde le présent, la troisième l'avenir. L'infortune et la prospérité de l'homme sont entre leurs mains; elles règlent elles-mêmes le cours de sa vie et dirigent ses actions. Leur image imposante plane sur les races scandinaves comme celle du *Fatum* sur les peuples de l'antiquité. Ces fiers soldats qui, leur glaive à la main, se font gloire de ne rien craindre, craignent pourtant la loi mystérieuse qui les poursuit, et l'arrêt qui les menace. « Personne, dit le roi Harald aux beaux cheveux, ne peut échapper aux décrets du sort; et les sagas islandaises offrent à chaque instant la trace de cette soumission passive à la destinée. — Il ne sert à rien, disent-elles, de s'opposer au sort. — Personne ne va plus loin que le sort ne l'a prescrit. — Nul homme ne peut vaincre le sort. Un jour un sorcier leva avec des paroles de menace son épée sur la tête d'Illuge, et Illuge lui dit : « Jamais mon cœur n'a tremblé; je suis venu ici, parce que le sort l'a voulu. On ne meurt

qu'une fois, et je ne crains ni tes menaces ni tes armes (1).

Les Nornes pouvaient aussi rendre des oracles, pronostiquer l'avenir. On les consultait à la naissance d'un enfant pour savoir quelle serait sa destinée, et on leur offrait des sacrifices humains pour obtenir leur bienveillance. Quelquefois aussi elles dispensaient, comme des fées, les bons et les mauvais présents. Fridleif, roi de Danemark, voulant connaître la destinée de son fils, entra dans le sanctuaire des temples, et aperçut trois déesses assises sur trois siéges. La première, qui était d'une nature douce et bienfaisante, donna à l'enfant la beauté et le don de plaire; la seconde le dota d'une âme généreuse, mais la troisième, qui était méchante et envieuse, lui donna un caractère avare.

Ce n'étaient du reste pas les Nornes seules qui avaient la faculté de prédire l'avenir, de tirer des horoscopes. Beaucoup de femmes, dans le Nord et en Allemagne, s'attribuaient le même pouvoir. Quelques hommes aussi apprenaient la science des sortiléges; Odin lui-même leur en avait donné l'exemple en chantant le chant magique des runes. Mais, en général, chaque fois que, dans les vieilles traditions, il est question d'un oracle, d'une œuvre de sorcellerie, on peut être sûr qu'une femme est sur le trépied. C'est une femme qui entonne le premier hymne, l'hymne cosmogonique de l'Edda, et cette femme

(1) Strinnholm, *Svenska Folkets Historia*, t. II, p. 473.

porte le nom de Vala (1). La célèbre prophétesse des Germains s'appelle Veleda; celle des Slaves, Vola (2). Dans les anciennes chroniques allemandes, on parle beaucoup des sorcières qui vont au Blocksberg, fort peu des sorciers, et Shakspeare a lui-même obéi à la superstition populaire en introduisant ses trois sorcières dans la tragédie de Macbeth.

Dans les contrées scandinaves, beaucoup de parents regardaient la connaissance des secrets magiques comme un complément d'éducation, et envoyaient leurs filles étudier en Finlande, la terre classique de la sorcellerie. « Un grand nombre de femmes, dit M. Engelstoft (3), portant le nom de Valas, de Nornes, de prophétesses, s'engageaient à deviner l'avenir et à faire toutes sortes de choses extraordinaires. La dupe crédule honorait leur savoir et leur payait un tribut. On les appelait dans les occasions solennelles; on donnait des banquets pour elles, et on les récompensait largement de leurs prophéties et de leurs sorcelleries. Leurs gains considérables les mettaient en état de s'entourer d'une suite nombreuse et de se donner plus d'éclat. Nous pouvons en citer divers exemples. Quand Nornagertr, qui vécut au temps d'Olaf Tryggvesen, était encore au berceau, son père,

(1) Ce nom de Vala, dit Finn Magnussen, n'est pas un nom propre. On l'employait, dans l'ancien temps, pour désigner une prophétesse. (Den ældre Edda, t. I, p. 5.)

(2) *Serbische Volks Lieder*, traduction de Talvij.

(3) *Skildring af Quinde Kiönnets huuslinge og borgerlige Kaar Scandinaverne*, p. 98.

qui avait une fortune considérable, fit venir trois Nornes pour prophétiser à l'enfant la durée de sa vie, la nature de son sort, et elles arrivèrent, dit la saga, avec une grande suite. Une certaine Heidr, qui avait coutume de se rendre au milieu de toutes les grandes assemblées pour tirer des horoscopes et prédire l'état des saisons, amenait avec elle trente valets et quinze jeunes filles. L'histoire de la devineresse Thorbiörg, telle qu'elle se trouve dans la saga d'Éric le Rouge, jette un grand jour sur ces superstitions du peuple, et nous semble d'autant plus intéressante à connaître, qu'elle date d'une époque où le christianisme était déjà connu dans le Nord.

« On appelait Thorbiörg la petite Volva. Ceux qui voulaient connaître les choses à venir avaient coutume de l'inviter chez eux pendant l'hiver. Un jour, Thorkil, l'un des hommes les plus notables du pays, voulut savoir quand finirait la disette qui régnait alors ; il engagea la devineresse à venir chez lui, et fit tout préparer pour la recevoir selon les formes prescrites par l'usage. Il fit placer pour elle un siége élevé, avec un coussin garni de plumes de coq. Un homme fut envoyé à sa rencontre, et le soir elle parut avec lui. Elle portait un manteau bleu orné de pierres du haut en bas ; à son cou elle avait un collier de perles ; sur la tête, un bonnet de peau d'agneau doublé de peau de chat blanc. Elle tenait à la main un bâton orné de morceaux de cuivre, et surmonté d'une petite pomme avec des pierres incrustées. A sa ceinture pendait une poche où étaient renfermés

tous ses instruments de sorcellerie. Ses souliers étaient en peau de veau non tannée, lacés avec de longs et épais cordons, et fermés avec des boutons de cuivre. Ses mains étaient couvertes de gants en peau de chat blanc non tannée. A son approche, tous ceux qui étaient réunis dans la maison de Thorkil se levèrent et lui souhaitèrent la bienvenue. Elle répondit avec plus ou moins de politesse, selon le degré d'affection qu'elle éprouvait pour chacun d'eux. Thorkil prit la devineresse par la main, la conduisit vers le siége qui lui était destiné, et la pria de porter ses regards sur tous ceux qui l'entouraient. Elle s'assit et parla beaucoup. Le soir, la table fut mise, et la devineresse vint y prendre sa place. On lui servit du lait de chèvre et des cœurs de toutes sortes d'animaux. Elle mangeait avec une cuiller de cuivre et un couteau dont la pointe était brisée, qui avait un étui fait avec une dent de baleine, et était orné d'anneaux de cuivre. Après le repas, Thorkil lui demanda s'il aurait bientôt le plaisir d'entendre de sa bouche ce qu'il désirait savoir. Elle répondit qu'elle ne pourrait prophétiser que le lendemain. Le lendemain, tout fut préparé à la hâte pour la séance qui allait avoir lieu. La devineresse demanda une femme qui pût chanter un chant magique dont elle avait besoin. On chercha de tous côtés, et l'on finit par découvrir une femme nommée Gudridr, qui connaissait le chant désiré; mais elle était chrétienne, et, pour cette raison, refusait de s'associer à une œuvre de magie. On parvint cependant à vaincre ses scrupules. Thorbiörg s'assit

avec ses instruments au milieu des autres femmes, rangées en cercle autour d'elle; la chanteuse entonna les vers magiques d'une voix si belle, que tous les assistants déclarèrent n'avoir jamais rien entendu d'aussi harmonieux. Après cette première cérémonie, la devineresse déclara qu'elle était inspirée, et qu'elle pouvait répondre aux vœux de chacun. » La saga raconte en détail toutes ses prophéties.

Après l'introduction du christianisme, toutes ces divinations et sorcelleries furent sévèrement interdites; mais elles furent plus d'une fois pratiquées en secret, et se maintinrent longtemps dans la mémoire du peuple.

Les géants n'occupent pas moins de place que les Nornes dans les anciennes croyances scandinaves. A tout instant leur nom reparaît dans l'Edda et dans les sagas; ils sont plus anciens que les dieux, et c'est des membres de l'un d'eux qu'est sorti le monde. Domptés par Odin, poursuivis par Thor, ils sont subjugués mais non vaincus. Du fond de leurs montagnes sombres, ils menacent encore les dieux; il a fallu mettre une lame de feu sur l'arc-en-ciel pour les empêcher d'escalader le ciel. Tous les trésors de la terre leur appartiennent, et un grand nombre d'entre eux connaissent les secrets de la magie.

L'Edda et les traditions populaires leur donnent des proportions et une force monstrueuses. Il y en a qui ont plusieurs bras et plusieurs têtes, d'autres une tête de pierre (1). La Vikina saga en dépeint un

(1) Toute la nature des géants, dit J. Grimm, est liée à celle

ainsi : « Il était effroyablement large; ses jambes étaient d'une longueur et d'une force démesurées. Son corps était épais, robuste, puissant. Il y avait une distance d'une aune entre ses deux yeux, et tous ses membres étaient construits dans cette proportion. » L'Edda raconte que Thor passa la nuit dans une grande chambre, et le lendemain il s'aperçut que cette chambre était le petit doigt du gant du géant. En Bohême, le géant Scharmak s'endort au pied d'une tour que ses ennemis avaient minée. Quand la tour s'écroule sur lui, il se lève en disant : Il ne fait pas bon dormir ici, les oiseaux m'importunent. En Alsace, une fille de géant trouve dans la vallée un laboureur qui s'en allait tracer ses sillons, le prend comme un jouet d'enfant avec ses chevaux et sa charrue, et l'emporte dans son tablier.

Les géants combattent avec des pierres et des rochers. Dans plusieurs parties de la Scandinavie, en Suède notamment, et en Norvége, on aperçoit, au milieu d'une grande plaine éloignée de toute chaîne de rocs ou de montagnes, d'énormes blocs de pierre que la main de l'homme ne pourrait ébranler, et l'on dit que ces blocs ont été jetés là par la main des géants. Dans la Poméranie, des bancs de sable, des collines, ont été formés par une fille de géant qui voulait s'en aller à l'île de Rugen sans mettre les pieds dans l'eau. Dans la Séelande, il y avait autrefois une

des pierres. Ce sont des masses de pierres vivantes, ou des créatures pétrifiées. (*Deutsche Mythologie*, p. 306.)

femme de géant nommée Hvenild, qui voulut aussi jeter dans les flots assez de terre pour en faire une espèce de pont et traverser le Sund à pied sec. Elle mit une montagne dans son tablier et entra dans l'eau comme un pontonnier. Mais à moitié chemin, son tablier creva, et les masses de terre, de sable, de cailloux qui en sortirent, formèrent l'île que l'on aperçoit encore aujourd'hui entre Elseneur et Copenhague, et qui s'appelle l'île de Hven (1).

Ces traditions des géants ne furent point abolies dans le Nord avec le culte païen. Il en est plusieurs qui se rattachent encore aux premiers monuments fondés par le christianisme. Telle est celle que l'on trouve dans les nombreuses histoires populaires de saint Olaf. Un jour, saint Olaf avait envie de bâtir une église si grande, que sept prêtres pussent y prêcher en même temps sans être entendus l'un de l'autre. Tandis qu'il rêvait aux moyens d'entreprendre cette construction hardie, un géant se présente et lui offre de bâtir l'église, à la condition de recevoir pour récompense le soleil, la lune, ou le saint lui-même. Olaf accepte. Le géant se met à l'œuvre, l'édifice grandit à vue d'œil. L'heure approche où il sera complétement achevé, où le géant viendra demander la récompense qui lui est promise. Déjà le saint commençait à être inquiet; mais un soir qu'il passait dans les montagnes, il vit un enfant de géant qui pleurait, et

(1) C'est dans cette île que Tycho Brahé avait bâti son observatoire.

sa mère lui dit pour l'apaiser : Tais-toi, tais-toi, ton père Vind-Vetten viendra demain et t'apportera le soleil, la lune, ou saint Olaf lui-même. Le saint rentra chez lui tout joyeux, car il venait d'apprendre le nom du géant, et les mauvais esprits perdent tout leur pouvoir dès qu'on sait leur nom. Le lendemain il le prononça au moment où le terrible architecte allait poser la flèche de l'église. Au même instant le géant tomba sur le pavé, se brisa en mille morceaux, et chacun de ces morceaux était un caillou. Une tradition semblable existe à Lund, en Suède. Dans la partie souterraine de l'église, on voit encore la statue de Finn qui s'efforce, avec sa femme, de renverser les piliers de l'édifice religieux qu'il a construit.

Dans aucune tradition les géants du Nord ne sont représentés avec les horribles appétits de Polyphème, de Gargantua ou du Hidimbas des Indiens. Ils ne mangent point de chair humaine. Ils sont même en général, quand on ne les irrite pas, d'une nature assez débonnaire. Malgré leur haine violente pour les dieux, il y a entre eux et les dieux quelques alliances. Niord, Freyr, Thor ont épousé des filles de géants. Une fille de géant a été la bien-aimée d'Odin. Une déesse a enfanté plusieurs fils avec un géant, et des géants ont recherché l'amour des déesses. Thrym voulait avoir Freya pour épouse; Thiassé enleva Iduna. D'un autre côté, c'est avec une fille de géant que Loki enfante deux monstres épouvantables, le loup Fenris, le serpent Midgaard et la déesse Héla, la reine des enfers.

Fenris devint aussitôt après sa naissance l'animal le plus féroce et le plus terrible que l'on eût jamais vu. Les dieux, sachant qu'il devait un jour s'élancer sur le monde en ruine, voulurent d'abord le garder dans le ciel. Mais il grandit de jour en jour, et à mesure qu'il grandissait, il devenait si cruel que personne n'osait l'approcher. Les dieux tentèrent de le dompter en lui disant de porter une lourde chaîne pour montrer combien il était fort. A peine Fenris avait-il cette chaîne au cou, qu'il la brisa en deux. On lui en mit une plus forte encore, et il la brisa comme la première. Les dieux ne sachant quel moyen employer pour subjuguer le monstre, s'adressèrent aux nains. Ceux-ci fabriquèrent le lien le plus fort qu'il fût possible de voir. Il était composé de nerfs d'ours, de racines de rochers cimentés par le souffle des poissons, la salive des oiseaux, les cheveux d'une femme et le miaulement d'un chat. Les dieux emmenèrent Fenris dans une île, essayèrent devant lui ce lien magique, et lui dirent que lui seul pourrait le rompre. Mais le loup commençait à se défier d'eux. Leurs flatteries ne purent le séduire. Cependant, comme il craignait qu'on ne l'accusât de lâcheté, il promit de se laisser attacher, si un des dieux consentait à lui mettre, comme gage de sécurité, sa main dans la gueule. Tous se regardèrent avec un sentiment de crainte, mais nul n'osait s'avancer. Enfin Tyr se dévoua pour les autres et mit sa main dans la gueule de Fenris. Au même instant le lien fut attaché. Le loup essaya en vain de le rompre. Plus il faisait d'ef-

forts pour reprendre sa liberté, plus il resserrait le nœud fatal. Les dieux éclatèrent de rire en le voyant ainsi dompté. Dans sa rage il dévora la main de Tyr et s'élança avec impétuosité de côté et d'autre pour se venger; mais ses ennemis venaient de l'attacher à un roc enfoncé dans la terre, et pour l'empêcher de mordre, ils lui avaient mis une épée debout dans la gueule. Fenris doit rester attaché ainsi jusqu'au dernier jour du monde. Les dieux auraient pu le tuer, mais ils eussent craint de se souiller en trempant leurs mains dans son sang.

Le serpent Midgaard fut précipité par la main du dieu suprême dans les flots de la mer; là il devint si grand qu'il enlaça le monde entier. Il reparaîtra avec les autres monstres à la fin du monde, et vomira des flots de poison.

Héla, sœur de Fenris et du serpent, a la moitié du corps pareille à celle des autres femmes, et l'autre moitié toute bleue. Elle fut élevée dans la terre des géants, et de là jetée dans l'abîme infernal où elle gouverne neuf mondes. Sa demeure est vaste, fortement construite et fermée par des grilles et des verroux. Sa chambre s'appelle honte; sa table, pauvreté; son couteau, famine; son valet, lenteur; son lit, maladie; sa tente, malédiction. Héla s'emparait de tous ceux qui mouraient sur terre; une autre divinité nommée Ran jetait un immense filet dans la mer et ramenait à elle tous ceux qui se noyaient : son nom signifie rapine. Son cœur était aussi dur que ses mains étaient avides. On ne pouvait l'apaiser qu'en lui offrant de l'or.

Si de ce cercle de créations hideuses nous tournons nos regards d'un autre côté, voici des images plus belles et plus riantes. Voici les Elfes, esprits lumineux engendrés par Alf, frère d'Odin, esprits bienfaisants, qui d'une aile légère s'élancent dans les régions éthérées, maintiennent l'ordre dans les éléments, ou adoucissent par leur influence les jours mauvais des hommes. Ce sont les frères des bons génies de l'Orient; le poëte, pour les chanter, cherche les sons les plus harmonieux, et l'homme prononce leur nom avec amour.

Mais le dualisme se retrouve ici comme dans tous les principaux symboles de la mythologie scandinave. S'il y a des elfes d'une bonne nature et plus brillants que le soleil, il y en a d'autres aussi qui sont méchants et plus noirs que la poix. Tout ce que l'Edda et les sagas racontent de ces elfes noirs, ressemble beaucoup à ce qu'elles disent des nains. C'est probablement, au fond, la même race d'êtres sous deux noms différents. Les nains sont sortis des membres d'Ymer. Quatre d'entre eux gardent les piliers sur lesquels repose le ciel. Les autres habitent, comme les elfes noirs, dans les profondeurs de la terre. Ils redoutent l'air extérieur et la lumière. Si le soleil du matin les surprend hors de leur demeure, ils doivent être changés en pierres. Ils sont petits et laids, mais très-adroits et très-industrieux. Ce sont eux qui forgent les belles armes, les colliers, les bracelets d'or et d'argent. Les dieux eux-mêmes ont besoin d'eux. Nous venons de voir que les nains seuls purent

faire un lien assez fort pour enchaîner Fenris. Ce furent eux qui donnèrent à Frey son épée, à Odin son navire, et qui tentèrent Freya par les parures d'or qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées.

Dans l'ordre de la création, les géants représentent la force matérielle et dépourvue d'intelligence; les nains luttent avec les géants par leur ruse et leur adresse. L'homme, placé comme un intermédiaire entre ces deux races opposées, les domine toutes deux par son courage et son intelligence, et ne cède qu'aux dieux qui dominent tout.



La tradition des nains, des elfes, de tous ces bons ou mauvais esprits qui peuplent les régions éthérées ou le flanc des montagnes, n'a pas seulement occupé les rêves des anciens Scandinaves,

elle s'est propagée dans toute l'Europe. Elle subsiste encore parmi les paysans de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Écosse, et dans plusieurs provinces de la France. Seulement dans le cours de leur voyage ces génies du Nord ont perdu une partie de leur merveilleux. On leur a coupé les ailes comme aux oiseaux pour les apprivoiser. De demi-dieux qu'ils étaient pour la plupart, ils sont devenus de bons et honnêtes serviteurs, doués encore d'un pouvoir incompréhensible, d'une force surnaturelle, mais dévoués au maître qu'ils servent, prenant soin de la grange, de la cuisine, de l'étable, et ne demandant pour toute récompense qu'une goutte de lait pur, et une couche de paille. Tels sont les Kobolde d'Allemagne, les *Servants* de la Suisse. Partout on les a surnommés les bons enfants (1), les bons voisins (2). C'est que ce sont vraiment les bons génies de l'habitation du laboureur, les génies qui représentent les vertus champêtres et domestiques : l'ordre, le travail, la patience, la propreté.

Une partie de ces esprits, ceux qu'on appelle les nains, habitent encore le flanc des montagnes, et gardent les trésors enfouis dans les entrailles de la terre, les pierres précieuses, les riches métaux. Les contes populaires de l'Allemagne en parlent souvent (3). Il

(1) Danemark et Allemagne, *gode drenge*, *gute kinder.*

(2) Écosse, *good neighbours.* On les appelle aussi dans cette contrée *good fellows.* En Irlande, *good people.*

(3) Grimm. Kinder und Haus Märchen. Deutsche Sagen. Musæus.

en est que l'on nomme les petits hommes de la montagne, *Bergmännlein*, qui sont doux et bienfaisants, qui se plaisent à ramener dans sa route le voyageur égaré, prêtent leur appui au faible, et portent souvent un secours inattendu à l'indigent.

D'autres, d'une nature plus fantastique, se plaisent à danser le soir sur les collines, à courir au clair de la lune dans la prairie. S'ils rencontrent un passant, ils l'attirent par leurs mélodies, l'entraînent dans leurs danses, et le malheureux qui a une fois pris part à ces divertissements magiques, tombe aussitôt après dans une profonde langueur, et ne tarde pas à mourir (1). Ceux-là s'appellent encore, comme

(1) On trouve sur ce sujet plusieurs ballades dans les Volkslieder de l'Allemagne, dans les Kæmpeviser du Danemark et les Folkvisor de la Suède. En voici une qui s'est répandue avec quelques variantes dans le Nord entier :

« Sir Olaf s'en va de côté et d'autre pour inviter des gens à sa noce, il voyage à cheval, il voyage au loin.

« Il rencontre quatre ou cinq elfes qui dansent ensemble, et la fille du roi des aulnes étend la main vers lui.

« Sois le bien-venu, lui dit-elle. Suspends un instant ton voyage, arrête-toi près de nous, et viens danser avec moi.

— « Non, je ne peux m'arrêter, c'est demain qu'on célèbre mon mariage.

— « Écoute, Olaf, viens danser avec moi, je te donnerai une belle paire de bottes neuves;

« Une belle paire de bottes neuves faites pour toi, et des éperons dorés.

« Je te donnerai une jolie chemise de soie que ma mère a blanchie avec le clair de lune.

dans l'ancien temps, les elfes, et en cela la tradition du peuple est assez logique. Ce sont ces elfes qui ont le plus conservé leur nature primitive, leur caractère aérien et poétique. A la même race d'esprits dansants

— « Non, je ne peux m'arrêter; non, je ne peux m'arrêter, c'est demain qu'on célèbre mon mariage.

— « Écoute, Olaf, viens danser avec moi, je te donnerai un voile d'or.

— « Ton voile d'or je le prendrai bien, mais je ne peux danser avec toi.

— « Si tu ne danses pas, je te livre au souffle contagieux et à la maladie.

« Au même instant, elle lui donne dans le cœur un coup si violent qu'il n'en a jamais reçu un semblable.

« Elle le souleva sur son cheval, et lui dit : Va maintenant trouver ta fiancée.

« Quand il arriva à la porte de sa demeure, il trouva sa mère qui l'attendait.

« Oh! mon cher Olaf, s'écrie-t-elle, que ton visage est pâle!

— « Mon visage peut bien être pâle, j'ai assisté à la danse des elfes.

— « Puisqu'il en est ainsi, que faudra-t-il dire à ta fiancée?

— « Dis-lui que j'ai été dans la forêt pour essayer mon cheval.

« Le lendemain au matin, la fiancée arrive avec les convives.

« Ils boivent de la bière, ils boivent du vin, et la jeune fille demande : Où est Olaf, mon fiancé?

« Il est allé dans la forêt pour essayer son cheval et exercer ses chiens.

« La jeune fille lève la couverture de pourpre et voit Olaf mort.

« Le lendemain matin, trois cercueils sortaient de cette demeure.

« C'était celui d'Olaf, celui de sa mère et de sa fiancée mortes de chagrin. »

et chantants, appartiennent les Nisse de l'Allemagne, les Nek du Nord, qui soupirent au bord des eaux de touchantes mélodies, les *Strömkarl* de la Suède, les *Högspelar*, qui font entendre les vibrations de leur harpe d'argent, dans les cascades et les torrents; les *Havfrue*, *femme de mer*, les *Meermaid*, sirènes qui viennent à la surface des flots peigner avec un peigne d'or leurs cheveux blonds, et attirent par leurs douces et perfides chansons l'imprudent qui les écoute.

Le nom de Havfrue apparaît encore dans plusieurs traditions danoises, suédoises, norvégiennes, postérieures à l'établissement du christianisme. Mais il y avait dans la vieille mythologie païenne d'autres femmes qui n'ont pas survécu à la religion guerrière, dont elles formaient l'un des principaux symboles. C'étaient les Valkyries (1). Les unes servaient dans le Valhalla ceux qui étaient morts glorieusement dans les combats. D'autres, la cuirasse sur la poitrine, la lance à la main, montées sur des chevaux fougueux, erraient à travers les champs de bataille pour recueillir les âmes de ceux qui succombaient. Les Valkyries étaient des demi-déesses. Leur nom seul inspirait la vénération; mais on le donna quelquefois à ces courageuses filles des anciens Scandinaves, à ces *skialdmeyar* qui maniaient la lance comme les hommes, et comme eux affrontaient le péril des batailles.

(1) Leur nom vient de *valr* ou *völrr* (camp), et d'un ancien mot germanique *küren* (islandais *kiosa*, choisir).

§ V.

AVENIR DE L'HOMME.

Le dogme d'Odin était un dogme de soldat. Il ennoblissait la force physique, il idéalisait le courage. Il faisait de l'audace une vertu, et de la faiblesse un crime. Être jeune, vigoureux, ardent, s'élancer avec une lourde épée, tantôt sur les champs de bataille, tantôt sur un navire pour s'en aller piller une côte étrangère, c'était là l'idéal de la vie scandinave. Être faible, timide, traîner ses jours loin du bruit des armes, et vieillir dans le repos, c'était une existence lâche et malheureuse sur laquelle les fiers aventuriers du Nord jetaient un regard de mépris.

Ceux qui meurent ainsi sous le poids de l'âge descendent dans les profondeurs de Niflheim. Ceux qui tombent les armes à la main sur le champ de bataille, entrent dans les salles splendides du Valhalla.

Le Valhalla est la demeure favorite d'Odin et l'Élysée des héros. Il a cinq cents portes. Huit cents guerriers peuvent sortir à la fois par chacune de ces portes. Là est la chèvre Heidrun, dont les mamelles répandent chaque jour des flots d'hydromel. Là est le cerf Eigthirme, dont les cornes toujours humides versent un torrent qui tombe sous une des racines du frêne Yggdrasil et produit plusieurs fleuves. Les habitants du Valhalla s'assoient à une même table. Odin est assis auprès d'eux avec ses deux loups et ses deux corbeaux. Les Valkyries leur versent elles-

mêmes dans de grandes coupes le *miöd* étincelant, et chaque jour on leur sert la chair succulente du sanglier Scrimmer qui, après avoir été dépecé en morceaux à midi, reparaît en entier le soir. Chaque matin, avant l'heure joyeuse du banquet, les guerriers prennent leurs lances, sortent du Valhalla et vont se battre comme ils se battaient autrefois dans ce monde. Mais les blessures qu'ils reçoivent dans ces joutes heureuses se cicatrisent aussitôt, et ceux qui tombent morts se relèvent à l'instant.

Les hommes seuls étaient admis dans cet asile solennel. Les femmes demeuraient avec Freya dans les salles dorées de Vingolf.

Le Niflheim (la région des nuages) est le dernier des neuf mondes reculés à l'extrémité du Nord. Quand Hermode alla demander la liberté de son frère Balder, il n'arriva dans cette désolante contrée qu'après avoir voyagé pendant neuf jours et neuf nuits à travers des campagnes ténébreuses. Le Niflheim est une terre de froid, de glace, de frimas. Là règne la terrible Hela, la fille de Loki ; là se trouve la source de Hvergelemer toute pleine de serpents. De cette source découlent, onze fleuves, qui de leurs flots saumâtres sillonnent des champs désolés. La dernière retraite des damnés est fermée par une grille de fer, et entourée, comme l'enfer des Grecs, par un torrent de feu. Du reste, ce n'étaient pas les méchants seuls, les malfaiteurs, ou les lâches, que la loi d'Odin repoussait du Valhalla et livrait aux tortures du Niflheim ; car Balder, le dieu chéri de toute la nature, fut obligé

d'entreprendre ce douloureux voyage, et son frère le trouva assis sur un siége élevé, dans la demeure de Hela. Les traditions mythologiques ne nous donnent sur l'enfer scandinave que des détails très-incomplets; mais nous savons que tous ceux qui mouraient sur le champ de bataille étaient recueillis par les Valkyries et emportés dans le Valhalla. Ainsi tous les autres, les justes et les méchants, devaient descendre dans le Niflheim, et se trouver ensuite classés, selon leurs vices ou leurs vertus, dans les neuf mondes soumis au sceptre de Hela.

§ VI.

AVENIR DU MONDE.

Ce monde créé par les dieux ne subsistera pas toujours. Les dieux eux-mêmes les plus redoutés et les plus puissants périront avec lui. La lutte du bien et du mal, lutte assoupie, mais non achevée, éclatera de nouveau tout d'un coup avec une violence dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Les monstres rompront leurs entraves, et le ciel s'écroulera sous leurs efforts.

L'Edda de Sæmund, et celle de Snorri Sturleson, nous offrent une admirable description de cette catastrophe, l'une, dans les termes enthousiastes, mais un peu voilés d'un langage de prophétesse; l'autre, dans des termes plus clairs et non moins poétiques.

Le tableau de cette fin du monde, de cette dernière guerre des bons et des mauvais Génies, de ces mons-

tres qui périront victimes eux-mêmes de leur témérité; de cette terre balayée par le feu, inondée par les flots qui s'abîme avec ses dieux et ses héros pour faire place à une autre terre verte et riante qui s'élève majestueusement du sein des flots; l'aurore paisible de ce nouveau monde qui succède au monde ancien; l'aspect consolant de Balder qui sort de l'empire des ombres, s'assoit auprès de son frère, et cause des temps passés; l'aspect des deux fils de Thor qui tiennent encore entre leurs mains l'emblème de la force; des deux êtres innocents qui se sont baignés dans la rosée du matin, et doivent enfanter une race nombreuse : toute cette image du désastre, de l'anéantissement et de la rénovation de l'univers, est l'une des pages les plus belles, les plus grandioses, que l'on puisse voir dans les mythologies. Je me garderai bien d'y rien ajouter et d'y rien changer. Je la rapporterai telle qu'elle se trouve dans l'Edda de Snorri Sturleson.

D'abord, dit cette Edda, on verra un hiver composé de trois hivers, sans aucun jour d'été. La neige tombe de toutes parts, le froid aigu, le vent glacial l'emportent sur la chaleur du soleil. Avant ces trois rudes saisons, on doit passer par trois autres hivers, où la guerre et la soif du sang dominent le monde entier. Les frères s'égorgent l'un l'autre par cupidité, les parents et les enfants ne s'épargnent pas.

Alors, pour le malheur des hommes, un loup avale le soleil; un autre la lune; les étoiles tombent du ciel; la terre tremble; l'arbre renversé élève dans

l'air ses racines; les montagnes s'écroulent; toutes les chaînes et tous les liens se brisent à la fois. Le loup Fenris recouvre sa liberté. La mer écumante s'épanche sur ses bords, car le serpent Midgaard entre en fureur et s'efforce de gagner la terre. Le vaisseau, nommé le Naglefare, est détaché. Ce vaisseau est fait avec les ongles des morts. Il est bon de donner cet avertissement aux hommes. Car, lorsqu'on enterre quelqu'un sans lui couper les ongles, on contribue par là à la construction de ce navire, qui, pour la paix des dieux et du monde, devrait ne pas être achevé de longtemps. Le Naglefare flotte sur les vagues qui débordent, et le géant Hrymer le conduit. Le loup Fenris s'avance la gueule ouverte. Une de ses mâchoires touche à la terre, l'autre à la voûte du ciel. Si l'espace était plus large, elle s'élèverait encore plus haut. Le feu jaillit de ses yeux et de ses narines. A ses côtés est le redoutable serpent Midgaard qui de ses flots de venin empoisonne l'air et la mer. La voûte du ciel craque, se fend et ouvre un passage aux fils de Muspell, qui arrivent à cheval conduits par Surtur, précédés et suivis d'un feu ardent. L'épée de Surtur est excellente et plus claire que le soleil. Il passe avec sa troupe sur le Bifröst, qui se disjoint et s'écroule. Les fils de Muspell s'avancent dans la plaine de Vigrid, où ils trouvent le loup Fenris et le serpent Midgaard. Là ils trouvent aussi Loki avec toute la race de Hela et Hrymer avec les géants. Les fils de Muspell ont un ordre de bataille particulier et très-brillant. La plaine de Vigrid a cent milles carrés d'étendue.

Pendant que ces choses se passent, Heimdall se lève et, pour appeler les dieux, souffle de toutes ses forces dans sa trompette. Les dieux délibèrent entre eux. Odin va chercher à la source de Mimer un conseil pour lui et pour les siens. Le frêne Yggdrasil tremble et tout est saisi d'effroi sur la terre et dans le ciel. Les ases, les héros prennent leurs armes et s'avancent vers la plaine. D'abord arrive Odin avec son casque d'or, sa belle armure et sa lance Gugner. Il attaque le loup Fenris. Thor combat à côté d'Odin sans pouvoir lui prêter secours, car il lutte contre le serpent Midgaard. Entre Frey et Surtur s'engage un rude combat qui se termine par la chute de Frey. Il succombe parce qu'il a donné à Skirner sa bonne épée. Le chien Garm, qui était enchaîné à Gnipa Gràtta, rompt aussi ses liens et cause un grand malheur. Il s'élance contre Tyr. Tous deux se tuent l'un l'autre. Thor a, il est vrai, l'honneur de tuer le serpent Midgaard, mais à peine a-t-il fait neuf pas qu'il tombe étouffé par le venin que le monstre vomit sur lui. Odin meurt englouti par le loup. Vidar s'avance contre le loup et pose un pied sur sa mâchoire inférieure; de sa main il saisit la mâchoire supérieure et déchire la gueule du monstre. Ainsi périt le loup Fenris. Loki combat contre Heimdall, et tous deux se tuent l'un l'autre. Alors arrive Surtur qui jette le feu sur la terre et enflamme le monde (1).

(1) Le soleil s'obscurcit, dit l'Edda de Sæmund, la terre s'abîme dans l'Océan, les étoiles disparaissent de la surface du ciel, des

Mais du fond de la mer s'élève une belle terre verte, où le blé croît de lui-même sans qu'il soit besoin de le semer. Vidar et Vale vivent encore. Ni les eaux, ni le feu de Surtur n'ont pu les atteindre. Ils demeurent dans les plaines d'Ida, là où était autrefois Asgaard. Là sont aussi Magne et Mode qui apportent avec eux le marteau de Thor leur père (1). Puis Balder et Höder arrivent de l'enfer, s'assoient l'un à côté de l'autre et s'entretiennent ensemble de leurs destins, des événements passés, du serpent Midgaard et du Fenris. Ils retrouvent dans le gazon les tables d'or qui appartenaient aux Ases (2).

Deux hommes nommé Lif et Lif-Thraser ont été se mettre à l'abri des flammes de Surtur dans le *Hoddmimersholt* et se sont nourris avec la rosée du

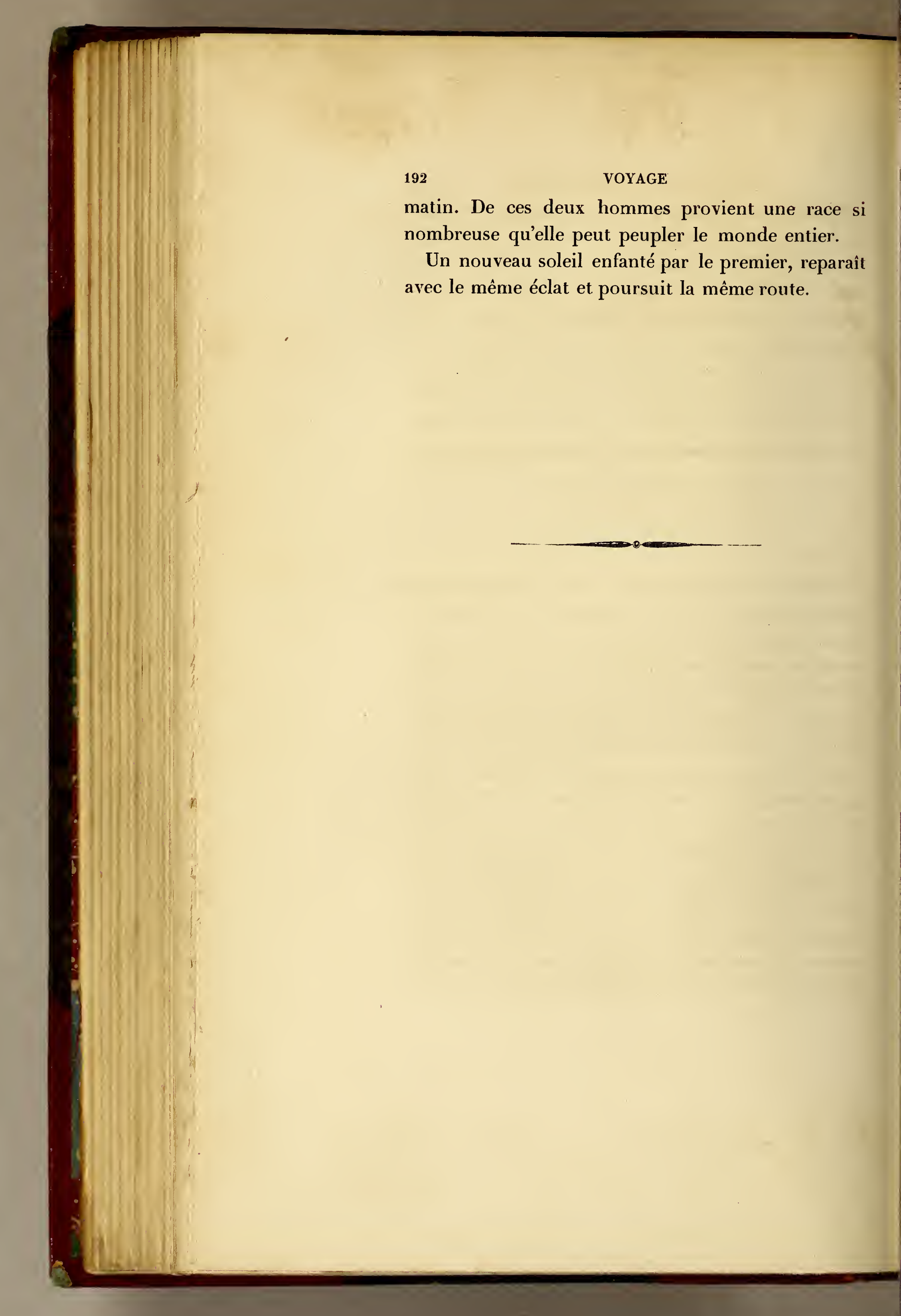
tourbillons de fumée enveloppent l'arbre de vie, et les flammes ardentes s'élancent dans les airs.

(1) *Magne* et *Mode* (force et courage) ne sont que la personnification des deux premières qualités de Thor. (Grundtvig, *Nordens Mythologie*, p. 18.)

(2) Les Ases, dit l'Edda de Sæmund, se rencontrent dans la plaine d'Ida, s'entretiennent des événements du monde, des grandes choses du passé et des anciennes leçons du Dieu suprême. Ils retrouvent dans le gazon les tables d'or, les tables merveilleuses que le maître des dieux et la race de Fiolnir possédaient dès le commencement des temps. Les champs se couvrent de fruits sans être ensemencés. Tout le mal a cessé d'être. Balder reparaît et demeure avec Höder dans l'heureux palais d'Odin. Sur le Gimle, on voit s'élever une salle couverte en or, et plus brillante que le soleil. Là, les justes goûteront un bonheur éternel.

matin. De ces deux hommes provient une race si nombreuse qu'elle peut peupler le monde entier.

Un nouveau soleil enfanté par le premier, reparaît avec le même éclat et poursuit la même route.



CHAPITRE IX.

MOEURS DES ANCIENS ISLANDAIS.

Avant de reprendre notre récit au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire, à l'adoption du christianisme dans les contrées du Nord, nous devons jeter encore un regard en arrière, et voir quel était le caractère, quelle était la vie de ces hommes dont nous essayons de retracer l'histoire; car avec le christianisme commence une ère nouvelle. Il amortit peu à peu les passions fougueuses que protégeait le dogme d'Odin. Il enfanta d'autres désirs et créa d'autres habitudes. Bref, la réforme opérée dans un culte barbare et sanguinaire devint comme le signe extérieur de la réforme intellectuelle et morale qui s'opéra dans le cœur des races scandinaves. Ce changement, comme on peut bien le croire, ne s'effectua pas tout d'un coup, à la première messe, ni au premier sermon. Une doctrine religieuse, une loi sociale, si puissante qu'elle

soit, ne subjugue pas ainsi en un jour une nation habituée à un autre ordre de choses, et dévouée à d'autres traditions. Que d'efforts Charlemagne n'a-t-il pas tentés pour convertir les fières tribus saxonnes! et que d'efforts essayés ailleurs par des hommes dévoués n'ont eu pendant longtemps qu'un résultat négatif ou incomplet! Au douzième siècle, les habitants de l'île de Rügen, après avoir cédé aux exhortations des missionnaires, étaient retombés dans l'idolâtrie de Svantevite(1). A peu près à la même époque, les Finlandais réunissaient dans un même culte, dans une barbare association d'idées, le Christ et Kalawa, la Vierge et le dieu Wäinämöinen (2). Plus d'un Islandais partagea ainsi ses affections entre les croyances de ses pères et celles des missionnaires, et tout en s'humiliant au pied de l'autel, continua à se battre comme si les valkyries eussent dû un jour récompenser son courage. L'isolement même des familles islandaises devait contribuer à maintenir çà et là les vieilles coutumes (3). Il y a telle idée qui, dans le mouvement d'une grande réunion, produit une sorte d'émotion électrique, et qui, répétée à l'écart, ne s'infiltre

(1) *Danemarks Rikes Historie* af Holberg, t. I, p. 232.

(2) Finland och hans invånare af Arwidsson.

(3) On trouve dans la Floamanna saga un exemple assez frappant des combats intérieurs auxquels les vieux païens furent plus d'une fois en proie avant de se résoudre à embrasser décidément le christianisme. Thorgil, le héros de cette saga, commençait à suivre les préceptes des missionnaires, lorsqu'il vit apparaître, dans un de ses rêves, le dieu Thor, qui lui reprocha rudement son apostasie.

que très-lentement dans l'esprit des individus. Mais peu importent, à vrai dire, ces dissidences partielles d'opinions plus ou moins rebelles, plus ou moins durables, quand la masse du peuple adopte une même loi et suit une même impulsion. Le onzième siècle établit dans notre histoire une grande limite. D'un côté est l'Islande païenne, de l'autre l'Islande chrétienne. Essayons donc de retracer les mœurs, la nature de cette vieille race que le christianisme vient de frapper au cœur, qui languit, qui va s'éteindre, qui va descendre avec ses armes et ses chevaux dans l'enceinte profonde de ses tumulus, pour faire place à la nouvelle génération moralisée et ravivée par l'Évangile. C'est dans les sagas islandaises que nous puisons la plupart des faits que nous allons raconter; mais ils ne sont pas seulement applicables à l'Islande. A cette époque de notre histoire, toutes les populations scandinaves étaient encore animées du même esprit, réunies par la même langue et attachées aux mêmes coutumes. Si la tradition d'un des trois royaumes est incomplète, on peut y suppléer en prenant celle des autres. La loi de Suède sert en certaines occasions à caractériser la loi de Danemark, et réciproquement. Il en est de même de la Norvége et de l'Islande, peuplée par une colonie norvégienne. Ainsi, dépeindre les mœurs d'une des contrées scandinaves au temps du paganisme, c'est dépeindre en même temps celles de toutes les autres.

§ Ier.

LES VIKINGS.

Ce nom de Viking se retrouve à chaque page dansles anciennes annales du Nord (1). Il désigne les hommes à l'esprit aventureux, au courage intrépide, qui se faisaient une joie de la guerre et un métier de la piraterie. L'instinct de la navigation et du pillage s'éveilla de bonne heure chez les hommes du Nord, par la nature même de leur sol et leurs besoins matériels. Qu'on se représente cette vaste péninsule scandinave baignée par deux grandes mers, traversée par des fleuves, coupée par des lacs, et défrichée seulement en certains endroits. Aujourd'hui, toute la partie septentrionale de la Suède et de la Norvége, sillonnée par le soc de la charrue, cultivée avec patience et résignation par les *Nybyggare*, ne pourrait nourrir ses habitants, s'ils ne joignaient à ses productions précaires les ressources de la pêche et de l'industrie. C'était bien pis au temps où elle était de toutes parts hérissée de forêts et labourée çà et là avec une sorte de dédain. Les fils de cette aride contrée cherchèrent

(1) Les étymologistes ne sont pas très d'accord sur l'origine et la signification de ce mot. L'auteur des commentaires joints à la Gunlaugi saga dit que le nom de Viking provient de *wig* (guerre, combat), ou de *vigi* (forteresse). On lui donnerait, ce nous semble, une étymologie assez plausible, en le décomposant et en le faisant provenir de *vik* (baie) et king. Angl.-sax., kyning; isl., konungr; dan., kong; all., kõnig, roi.

un moyen d'existence et devinrent chasseurs ou pêcheurs. Ils s'en allèrent dans les forêts poursuivre les bêtes fauves, surprendre l'ours dans son sommeil, attaquer le loup dans sa tanière. Ils construisirent des barques et s'élancèrent intrépidement au milieu des flots orageux. Cette vie d'action développait à un haut degré leur force physique, leur énergie, et entretenait en eux l'habitude du péril et des tentatives hardies. Le pays était divisé en une infinité de petits districts gouvernés par autant de rois ambitieux, avides et jaloux l'un de l'autre (1). A chaque instant éclataient de nouvelles dissensions et de nouvelles guerres, et ces hommes, accoutumés à tremper leurs flèches dans le sang, couraient joyeusement à la chasse des hommes, comme à la chasse des animaux féroces.

Au cinquième siècle, l'invasion de l'Angleterre par les Anglo-Saxons élargit leur horizon. Ils virent jusqu'où l'on pouvait aller avec une barque et une épée. Ils avaient déjà pris l'habitude de se répandre hors de leur pays dans les temps de disette (2). Les victoires de Charlemagne leur fermaient l'entrée de l'Allemagne. Ils tournèrent leurs regards d'un autre côté, et peu de temps après le baptême de Witikind, ils abordèrent en Angleterre (3). Ici commence la longue et drama-

(1) Il y avait, comme nous l'avons déjà dit, les rois de promontoire, de province, de canton.

(2) Snorri Sturleson, dans la Ynglinga saga, cite une de ces migrations produites par la famine. Saxo le grammairien en cite une autre.

(3) Les conquêtes de Charlemagne, dit M. de Lappenberg, les

tique histoire de tous ces voyages maritimes des Normands, de toutes ces invasions sur les côtes étrangères, de toutes ces luttes sanglantes qui répandirent l'effroi et la désolation dans l'Europe entière. Vers la fin du huitième siècle, ils arrivent à Dorchester, brûlent les villages, pillent les habitants, reviennent les années suivantes, entrent dans le Northumberland, s'emparent du cloître de Saint-Cuthbert, massacrent les moines, emportent les trésors de l'église (1). En 795,

limites qu'il imposa aux peuples du Nord, du côté de l'Allemagne, exercèrent sur eux une grande influence. (*Geschichte von England*, t. I, p. 282).

Plus loin le même auteur ajoute : Si obscures que soient pour nous les expéditions et les aventures des pirates du Nord, l'étude de leurs migrations en Angleterre peut nous donner, à ce sujet, un important résultat. D'abord, nous pouvons en conclure que ces expéditions furent la suite des victoires de Charlemagne dans le nord de l'Allemagne; ensuite, nous voyons qu'elles ne se firent jamais par grandes masses, mais qu'elles devinrent peu à peu plus importantes. (*Loc. cit.*, p. 286).

(1) Les anciens chroniqueurs anglais ne s'accordent pas sur la date de ces premières invasions. Les uns en citent déjà une en 687; mais il y a tout lieu de croire, dit M. Lappenberg, que celle-ci fut faite par les Pictes. D'autres en rapportent une aux années 753 et 754. Un historien suédois, M. Strinnholm, à qui nous devons un excellent livre sur les Vikings, et que nous aurons souvent occasion de citer dans le cours de notre récit, admet comme un fait positif cette expédition de 753 à l'île de Thanet. (*Svenska Folkets Historia*, t. II, p. 11).

Grégoire de Tours parle d'une invasion des Normands qui dut avoir lieu dans la Gaule au sixième siècle. (*Hist. Franc.*, liv. III, ch. 3).

ils envahissent l'Irlande et les îles qui l'avoisinent. Au temps de Charlemagne, ils apparaissent sur les côtes de France. Les Saxons leur en avaient montré le chemin. Le vieil empereur avait fait élever des forteresses dans les lieux où ils pouvaient aborder, et construire des bâtiments pour s'opposer à leurs invasions (1). Mais à quoi servaient tous ces moyens de défense contre des hommes dont les combats ne faisaient qu'accroître l'audace et dont les obstacles ne pouvaient lasser la persévérance? Un jour que Charlemagne était dans une des villes de la Gaule méridionale, il vit arriver dans le port plusieurs bâtiments étrangers. Quelques-uns des hommes qui se trouvaient alors près de lui dirent que c'étaient des bâtiments juifs; d'autres les prirent pour des africains, d'autres pour des anglais. Mais Charlemagne, après avoir observé leur construction et leurs manœuvres rapides, s'écria: « Non, ces navires ne portent pas des denrées, ils portent de rudes soldats. » Et alors il baissa la tête et se sentit saisi d'une profonde tristesse, en songeant au péril qui menaçait ses successeurs (2).

Les prévisions de Charlemagne n'étaient malheureusement que trop fondées. Bientôt les Vikings reparurent dans son royaume, sur la Loire et sur la Garonne. Ils ravagèrent les villes du midi, ils enva-

(1) Eginhard, *Vita Car. Magni.*

(2) Maximo dolore torqueor, quia prævideo quanta mala posteris meis et eorum sint facturi subjectis. (Duchesne, *De rebus bellicis Caroli Magni*).

hirent le centre de la France. En 845, ils s'avancent vers Rouen avec cent vingt navires, ils remontent la Seine et s'emparent de Paris. Tout fuit à leur approche, tout cède à leur fureur. Les religieux emportent les vases saints et les reliques des églises. Les pères de famille effrayés emportent de leur demeure tout ce qu'ils ont de plus précieux, et s'en vont avec leur femme et leurs enfants chercher au hasard un refuge contre le fléau qui les menace. Charles le Chauve, trop faible pour résister, entre en composition avec ces hordes barbares, et achète leur retraite à prix d'argent. Mais à peine celle-là s'était-elle éloignée que d'autres revenaient aussitôt plus avides et plus terribles que la première. Ce fut ainsi que tour à tour elles apparurent aux deux extrémités de l'Europe, en Afrique et en Russie, sur la Méditerranée, sur la mer Noire et la mer Caspienne. Ni l'Espagne, ni la France, ni les Anglais et les Allemands, ne purent les maîtriser. Elles enlevèrent aux Sarrasins la Sicile, aux empereurs grecs et aux princes lombards le sud de l'Italie. Constantinople trembla devant elles. L'Angleterre subit leur pouvoir, et la France leur abandonna une de ses plus belles provinces.

Ces hommes qui quittaient, comme des oiseaux de passage, leurs grèves natales pour se livrer ainsi à tous les hasards d'un voyage lointain, n'avaient pourtant aucune des ressources de la navigation moderne. Ils n'avaient ni les vaisseaux de haut bord, ni les cartes géographiques, ni la boussole. Ils s'en

allaient ordinairement d'île en île, et se tenaient le long des côtes, soit pour y trouver un refuge en cas de besoin, soit pour y prendre des provisions (1). Mais avec leurs navires longs et étroits, ils pouvaient pénétrer dans les embouchures les plus resserrées, remonter les fleuves et les rivières. Ils pouvaient employer la rame ou la voile, et quand ils avaient un but éloigné et difficile à atteindre, ni la structure incomplète de leurs bâtiments, ni l'idée du péril, ne les arrêtaient. Ils s'avançaient bravement en pleine mer, et s'abandonnaient sans crainte au tumulte des flots, au vent de la tempête. Ce fut ainsi qu'ils découvrirent et colonisèrent les Féröe, l'Islande, le Groënland. Ce fut ainsi qu'ils traversèrent, à différentes reprises, l'Océan.

Souvent ils arrivaient à l'improviste au milieu



(1) C'était un usage immémorial parmi les Vikings, d'exercer sur

d'une population assez nombreuse pour leur opposer une vigoureuse résistance, et avant que les sons lugubres du tocsin eussent rallié les hommes capables de prendre les armes, les intrépides Normands s'emparaient des principaux édifices, incendiaient les habitations, et répandaient autour d'eux le deuil et la terreur (1). S'ils craignaient d'être attaqués, ils avaient soin de choisir une position avantageuse. Ils se rangeaient ordinairement sur une hauteur, et de là fondaient comme des vautours sur leurs ennemis. S'ils étaient cernés par une armée plus nombreuse et plus forte que la leur, ils se rangeaient en carré, et formaient une sorte de phalange sacrée, hérissée de piques, garnie de boucliers, ferme comme un rempart, et impénétrable.

Au reste, ils en venaient rarement à la bataille rangée. Ils passaient comme un torrent fougueux ou

toutes les côtes, sans distinction de pays, un droit qu'ils nommaient *strandhug*, ou presse des vivres. Lorsqu'un équipage, dont les provisions de bouche tiraient à leur fin, apercevait sur le rivage quelques troupeaux gardés par peu de monde, les pirates débarquaient en force, s'emparaient des animaux, les tuaient, les dépeçaient, et se ravitaillaient ainsi sans payer, ou en donnant le moins possible. (Aug. Thierry, *Hist. de la conquête d'Anglet.*, t. I, p. 185).

(1) Les moines de Saint-Germain des Prés, pour prévenir ces invasions subites, avaient constamment, à quelque distance de leur cloître, une sentinelle à cheval, chargée de les avertir de l'approche des Normands. (Strinnholm, *loc. cit.*, p. 51).

Ailleurs, on prélevait de temps à autre un impôt pour l'entretien des troupes qui gardaient les côtes contre les corsaires scandinaves. (Aug. Thierry, *loc. cit.*, p. 165).

comme une torche incendiaire, emportant ou brûlant tout ce qu'ils rencontraient, avides d'argent et de pillage, égorgeant sans pitié le vieillard débile pour prendre plus vite ses dépouilles, et courant dans un autre lieu amasser un nouveau butin et massacrer de nouvelles victimes. Le récit de leurs cruautés, la terreur de leur nom les précédaient de toutes parts, les aidaient à vaincre (1), et s'il arrivait

(1) Il faut voir dans les anciennes chroniques la désastreuse idée qui s'attache à ce nom. Les pauvres moines qui, dans le fond de leurs cloîtres, à un ou deux siècles de distance, racontent les invasions des hommes du Nord, en sont encore tout tremblants. « Après l'année 836, dit la chronique anglaise de Twysden, le Dieu tout-puissant envoya des armées de païens cruels : Danois, Norvégiens, Goths, Suédois, Vandales, qui, pendant 230 ans, ravagèrent la coupable Angleterre d'une rive à l'autre, égorgeant les hommes et les animaux, et n'épargnant ni les femmes, ni les enfants. »

Une autre dit : « Plaga per Danos facta longe immanior, longe crudelior ceteris fuit. Dani terram undique creberrime, diutissime insilientes et assilientes, eam non obtinere, sed prædari studebant, et omnia destruere, non dominari cupiebant. Qui si quandoque vincerentur, nihil proficiebant victores, cum alibi classis et exercitus major insurgeret... Domos combusserunt, res asportabant, pueros sursum jactatos lancearum acumine susceperunt, conjunges vi oppresserunt. (Cit. par Lappenberg, t. I, p. 285). »

« Ces persécuteurs des chrétiens, s'écrie un autre chroniqueur, sont d'une nature féroce et cruelle. Ils justifient la parole du prophète : Ab aquilone venit omne malum. »

Benoît de Saint-Maur, dans la naïveté de son indignation, dit en parlant d'eux :

La très plus orrible gent
Qui fust de souz le firmament.

par hasard qu'ils ne se trouvassent pas assez forts pour lutter contre leurs adversaires, ils avaient recours à la ruse. Un jour, une troupe de pirates normands, conduite par le cruel Hasting, arrive dans le port de Luna. Les magistrats de la ville, apercevant des navires étrangers, font fermer les portes des remparts, et renforcent la garnison. Les murailles de Luna étaient hautes et larges. Hasting, en regardant cette cité si puissante et si bien défendue, pensa que ce devait être Rome (1). « Nous ne les prendrons pas

Le poëme anglo-normand de Denys Piramis parle ainsi du fameux roi de Suède et de Danemark, Regnar Lodbrok :

Cil Lothebroc e ses treis fiz
Furent de tute gent haïz,
Kar uthlajes furent en mer;
Unques ne firent de rober.
Tuz jurs vesquirent de rapine.
Terre ne cuntrée vesine,
N'est près d'els ou il a larun.
N'eussent fait invasion.
De ceo furent si enrichiz,
Amuntez et amanantiz
Qu'ils aveient grant armée
De gent, e mult grant assemblée
Qu'ils aveient en lur companye.
Kant erroient oth lur navye
Destrut en aveient maint païs;
Maint poeple destrut et occis,
Nul contre lez la mer
Ne se pust d'els ja garder.

Cité par Turner, *History of the ang.-sax.*, t. I, p. 476.

(1) Ceo est Rome que ci ueez
La dame des autres citez.
(Chronique de Benoît de Saint-Maur.)

d'assaut, dit-il, mais nous y arriverons par d'autres moyens.» Au même instant, un plan d'attaque est formé, il donne ses instructions à quelques-uns de ses amis, qui s'avancent vers la ville et demandent humblement à parler au prince et à l'évêque. «Nous ne sommes pas venus ici, disent-ils, avec des intentions hostiles. La tempête nous a chassés dans votre port, et nous voudrions réparer le dommage fait à nos navires. Notre chef est malade; il a souvent entendu parler de la religion chrétienne. Il voudrait se faire baptiser, vivre en chrétien, s'il se relève de son lit de souffrance, être enterré dans les murs de cette ville, s'il vient à mourir.»

Là-dessus, grande joie dans la bonne cité de Luna. On signe un traité de paix. On indique le jour solennel du baptême; l'évêque et le prince servent eux-mêmes de parrains à Hasting, qui se fait porter comme un malade à terre et rapporter dans son navire; car l'entrée de la ville était encore interdite aux Normands. Quelques jours après, des cris de douleur retentissent au milieu de la flotte scandinave, et l'on apprend que Hasting est mort. Des envoyés viennent dire à l'évêque qu'à son dernier moment leur valeureux chef a légué à l'église son glaive, son bouclier, plusieurs bijoux précieux, et qu'il a manifesté le désir d'être enseveli dans l'enceinte de l'édifice religieux. Ce vœu est exaucé. Hasting, revêtu de son armure, est étendu dans un coffre. Ses soldats le portent, ses amis l'entourent. Le clergé vient au-devant d'eux en récitant des prières, et le convoi funèbre entre dans l'é-

glise. Mais au moment où la cérémonie touche à sa fin, où les prêtres s'approchent du cercueil pour le faire descendre dans le caveau, les Normands s'en emparent. Hasting se lève la hache à la main, et massacre l'évêque. Ses soldats tirent les armes qu'ils tenaient cachées sous leurs vêtements, et tandis que les uns égorgent sans pitié les prêtres et le prince de Luna, d'autres vont ouvrir les portes de la ville à leurs compagnons, et la puissante cité devient là proie des soldats effrénés (1).

La première cause de ces rudes et cruelles migrations des hommes du Nord fut, comme nous l'avons vu, la disette du sol scandinave. Tous les historiens s'accordent à représenter une grande partie de la péninsule, dans les temps anciens, comme une terre trop aride ou trop inculte pour nourrir ses habitants (2). Chaque fois que l'orage anéantissait la ré-

(1) Chronique manuscrite de Benoît de Saint-Maur, citée par Depping. *Hist. des expéd. maritimes des Normands,* t. II, p. 273.

Robert Guiscard s'empara, de la même manière, d'une ville de la Calabre, et Harald Haardraade, d'une ville forte de la Sicile.

(2) Aujourd'hui encore, malgré les ressources de l'industrie et les travaux mieux entendus de l'agriculture, on voit souvent éclater, dans quelques provinces de la Suède et de la Norvége, de cruelles disettes. Souvent les Dalécarliens pétrissent leur pain avec de la farine d'écorce de bouleau. Les pêcheurs du Finmark attendent chaque année, comme une ressource unique, les bâtiments d'Archangel, qui leur apportent les produits de la Russie en échange de leurs poissons, et les habitants de Muonioniska s'estiment heureux d'obtenir une récolte qui leur permet de faire des galettes où il entre plus de paille que de farine.

colte, que la chasse était infructueuse et la pêche incomplète, les jeunes gens robustes et hardis devaient se remettre en route, et s'en aller chercher une autre mer et un autre sol. S'il faut en croire le récit de Guillaume de Jumiéges et le poëme de Robert Wace, il y avait même certaines migrations prévues et régulières. Le père de famille qui avait plusieurs enfants laissait son héritage à l'aîné. Les autres devaient aller chercher fortune ailleurs (1). Mais ce qui n'était d'abord qu'un besoin accidentel, un voyage temporaire, devint, avec le temps, une habitude favorite. Le premier aventurier qui, au retour d'une de ses expéditions, raconta les riantes ou dramatiques péripéties de son voyage, et montra à ses compatriotes les riches vêtements, les armures,

(1) Pater adultos filios cunctos a se pellebat, præter unum quem hæredem sui juris relinquebat... Danemarcha plurimos tyrones a se juvenili flore vernantes, priscorum patrum lege a genitali solio eliminandos decernit.

V. Depping. Témoignages des historiens au sujet de l'expatriation de la jeunesse du Nord. Loc. cit., p. 268.

Le texte de Robert Wace n'est pas moins explicite que celui de Guillaume de Jumiéges.

Costume fust jadis longtems
En Dannemarch entre paiens :
Quant homme avoit plusors enfanz
Et il les avoit norriz granz,
L'un des fils retenoit par sort
Qui ert son her après sa mort,
Et cil sor qui le sort tornoit
En autre tere s'en aloit.

(Roman du Rou. Éd. Pluquet, t. I, p. 10).

les bracelets, qu'il avait conquis sur la terre étrangère, dut exciter en eux un vif sentiment d'admiration et de cupidité. Ce sentiment se propagea de famille en famille, de province en province, à mesure que l'on entendait parler d'une nouvelle exploration et d'un nouveau succès. Les vagues perspectives d'une vie aventureuse, les richesses des côtes lointaines, souriaient à l'imagination naïve des hommes du Nord, comme les récits merveilleux du Pérou et du Mexique souriaient autrefois à celle des Espagnols. Les riches Scandinaves s'embarquèrent alors comme les pauvres. Les jarls se mirent à la tête de leurs marins, de leurs archers. Les jeunes gens au bras vigoureux, à la poitrine d'athlète, s'élancèrent avec ardeur vers les parages inconnus où ils devaient exercer leur force et leur courage. Ainsi se forma cette terrible race de Vikings qui, sans cesse, s'écoulait par un chemin ou par un autre, et sans cesse se renouvelait par l'adjonction de tous ceux dont ses exploits éveillaient l'orgueil ou tentaient l'avidité. Que lui importaient alors le sol aride de ses montagnes et la maigre moisson des champs de ses pères? Le glaive à deux tranchants devait remplacer pour elle le soc de la charrue, la mer devait lui donner sa moisson. Heureux de contempler l'immense espace ouvert devant eux, fiers de leur liberté, pleins d'espoir dans leur force, les hardis Vikings quittaient joyeusement leurs cabanes enfumées, et pouvaient s'écrier comme les corsaires de Byron :

O'er the glad waters of the dark blue sea,

Our thoughts as boundless, and our souls as free
Far as the breaze can bear, the billow foam,
Survey our empire, and behold our home.
These are our realms, no limits to their sway—
Our flag the sceptre all who meet obey.
Ours the wild life in tumult still to range
From toil to rest, and joy in every change.

Pour la plupart de ces aventuriers, la joie du pillage n'était qu'un sentiment accidentel et secondaire. Il y avait en eux une pensée plus élevée et plus durable, l'espoir de se signaler dans leurs voyages et de s'illustrer dans leurs combats. Le péril anoblissait leurs pirateries, et la gloire donnait un charme suprême à leurs conquêtes. « Tes parents meurent, dit le Havamàl, tes troupeaux meurent, tu mourras toi-même; mais ce qui ne meurt pas, c'est un bon renom. »

Ce bon renom, les Vikings le cherchaient dans toutes les vicissitudes de leur vie de marins et de soldats. Ils aimaient les entreprises téméraires, les luttes sanglantes. Ils souriaient d'un sourire sauvage aux habitations incendiées sur leur route, aux cris de leurs victimes, au sang qu'ils avaient fait couler; et quand ils voguaient sur les flots orageux, ils se nommaient eux-mêmes les rois de la mer. « Une sorte de fanatisme religieux et patriotique, dit un illustre historien, s'alliait dans l'âme des Scandinaves à la fougue déréglée de leur caractère et à une soif de gain insatiable. Ils versaient avec plaisir le sang des prêtres, aimaient surtout à piller les églises et faisaient coucher leurs

chevaux dans les chapelles du palais. Quand ils venaient de dévaster et d'incendier quelque canton du territoire chrétien, « Nous leur avons chanté la messe des lances, disaient-ils par dérision; elle a commencé de grand matin, et elle a duré jusqu'à la nuit (1). »

Et quelle joie quand, au retour d'un de ces lointains voyages, ils pouvaient redire à leurs amis émus tout ce qu'ils avaient vu et tout ce qu'ils avaient éprouvé; quand le scalde mêlait leur nom à ses chants, et que la saga populaire et conteuse s'emparait de leurs exploits! Peut-être cet homme dont toute une province s'entretenait alors était-il parti jeune, inconnu, livré à lui-même. Il revenait fier des combats qu'il avait soutenus, marqué de quelques nobles cicatrices et entouré d'amis. Dans les réunions de famille, il s'asseyait à la place d'honneur, sur le banc élevé (2). A l'assemblée du thing, on le regardait avec respect. Les jeunes gens enviaient son sort, et les mères le citaient comme un modèle à leurs enfants.

Tout contribuait à entretenir dans l'âme des Vikings ces désirs de gloire et ces idées d'orgueil. La religion d'Odin promettait le Valhalla à celui qui combattait avec courage; les Valkyries devaient lui verser dans de grandes coupes le miöd écumant. C'était par l'audace de ses actions qu'il espérait arriver aux joies infinies d'un autre monde. C'était par là aussi qu'il

(1) Aug. Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, t. I, p. 126.

(2) La Viga Glum saga rapporte qu'un vieillard fit asseoir son petit-fils à la place d'honneur, parce qu'il avait tué un berserkir.

espérait émouvoir le cœur de la jeune fille; car les jeunes filles du Nord étaient élevées dans le respect de la vie guerrière et aventureuse. Elles avaient une sorte d'admiration innée pour la gloire des Vikings. L'homme qu'elles désiraient avoir pour époux, c'était celui dont on racontait les exploits, dont on vantait l'intrépidité. Comme les jeunes filles dont parle Ossian, elles pouvaient accourir autour du héros qui venait de remporter une victoire sur le champ de bataille, et contempler avec surprise la longueur de son épée (1); mais elles repoussaient dédaigneusement celui dont le bras était inerte. Dire d'un homme qu'il n'avait pas vu le sang couler, c'était la plus grande offense qu'on pût lui faire (2). La gloire du guerrier était, dit Saxo, la première de toutes les séductions, et si elle manquait complétement, nulle autre ne pouvait la remplacer (3). La belle et noble Signe, si renommée dans les traditions du Nord, repoussa avec un profond mépris un fiancé qu'on lui proposait, parce qu'il n'avait d'autre mérite que sa beauté. Une autre jeune fille, apprenant que son prétendant ne s'était jamais battu, l'envoya comme un valet à la cuisine (4).

(1) The virgins shall gather with smiles around him who conquered mighty Tremnor. They shall sigh with the sighs of love, and admire the length of thy spear. (Fingal, liv. VI.)

(2) Nials saga, ch. XL.

(3) *Histoire de Danemark*, liv. V.

(4) Saga de Sturlung, chap. XI. Les parents avaient le même sentiment de fierté à l'égard de leurs fils. Dans la Vatnsdaela saga, le vieux Ketil reproche amèrement à son fils de n'avoir pas encore

Tandis que la religion consacrait ainsi le courage de l'homme, tandis que l'amour l'entourait de son prestige, l'histoire et les monuments en perpétuaient le souvenir. La saga des combats valeureux courait de province en province et se gravait dans la mémoire des pères qui la répétaient à leurs fils. Le tumulus d'un guerrier attirait l'attention des passants, et la roche couverte de caractères runiques leur disait le nom de celui qui était mort glorieusement (1). Dès leur enfance, les hommes du Nord étaient séduits par tous ces hommages rendus à la vie aventureuse et à la mort héroïque. Dès leur enfance ils aspiraient à quitter aussi la maison paternelle et à faire de longs voyages. On lit à chaque instant, dans les sagas, une histoire de jeune homme qui, à l'âge où il se sent en état de guider un navire et de manier la hache d'armes, vient trouver son père et lui demande la permission de partir. Le père lui fait équiper un bâtiment, lui donne sa vieille épée, lui recommande d'être brave, noble, hardi (2), et le jeune navigateur

quitté la maison paternelle à dix-huit ans, et de se tenir lâchement accroupi près du foyer, au lieu de s'en aller avec son glaive chercher la fortune et la gloire.

(1) En Norvége, en Danemark, en Suède, on trouve encore une quantité de ces lourdes pierres sur lesquelles l'épée des vieux Scandinaves n'a gravé qu'un nom et une date.

(2) Dans la saga de Rolf Krake, un père dit à un fils qui va partir : « Ne sois pas trop arrogant, ni trop présomptueux envers les autres, mais défends-toi bravement si quelqu'un veut s'en prendre à toi. »

s'éloigne en répétant les vers de l'Edda : « Celui-là seul qui a voyagé au loin et navigué au loin, connaît, s'il est sage, le caractère des hommes (1). » Une fois parti, il s'en allait d'île en île, de rivage en rivage, cherchant à s'enrichir ou à se faire un nom. S'il n'avait qu'une hardiesse vulgaire, il attendait le marchand au dehors de la baie et lui enlevait sa cargaison; mais s'il avait l'âme d'un vrai Viking, il ne voulait attaquer que les Vikings, et pour se faire plus vite une réputation de bravoure, il choisissait les plus forts et les plus redoutés. Un jour qu'un riche Norvégien engageait son fils à quitter la vie errante et à venir se reposer près de sa femme et de ses enfants, le fils lui répondit : « Indique-moi plutôt un Viking renommé avec qui il serait honorable à moi de me battre, afin que, vaincu ou vainqueur, je laisse après moi quelque fait dont on puisse parler (2). »

Il y avait un autre avantage à engager la lutte avec les Vikings, c'est qu'on pouvait leur prendre le butin qu'ils avaient déjà amassé. Quand deux Vikings se rencontraient ainsi, soit en pleine mer, soit sur la côte, ils commençaient par s'adresser des paroles de défi (3).

(1) Havamàl.

(2) Gunnlaugi saga. De Vikingr et Viking, p. 305.

(3) La saga de Götrik et Rolf raconte ainsi une de ces rencontres : « Si tu veux savoir, dit l'un des Vikings, quel est le chef de ce bâtiment, il s'appelle Asmund, fils du roi Olaf; et toi, qui t'a envoyé près de nous? — Celui qui m'envoie, répond Ketil, est le roi Rolf, fils de Götrik, et je suis chargé de vous dire qu'il arrivera demain et prendra votre navire et tout ce que vous possédez, et vous li-

Si, de part et d'autre, le combat était accepté, quelquefois le plus fort avait la générosité de retrancher une partie de ses bâtiments et de garder juste le même nombre d'hommes que son adversaire. Quelquefois le plus faible ajournait la bataille au lendemain, non point dans l'espoir de l'éviter, mais pour enlever pendant la nuit ses richesses et les remplacer sur son navire par des pierres. Ordinairement les deux antagonistes préludaient au combat en se lançant des flèches et des pierres, puis les navires se rapprochaient, se rejoignaient, et alors c'était une effroyable mêlée de piques aiguës et de haches d'armes, une lutte corps à corps où chaque combattant cherchait à se signaler par sa force et son adresse. Les boucliers se brisaient sous le tranchant du glaive, et le sang inondait les planches du navire. Mais le Viking dépouillé de son armure, blessé, mutilé, brandissait encore d'une main affaiblie sa lourde épée, et défendait jusqu'au dernier moment son navire et sa liberté. « Plutôt mort que captif, » c'était la devise de tous ces rudes hommes de guerre. Les mères elles-mêmes la leur enseignaient avec une fierté digne des femmes de Sparte. « Apprends, dit une mère à son fils, au moment où il va combattre, qu'il vaut mieux mourir avec honneur

vrera comme une pâture aux loups, si vous ne vous rendez à lui. — Nous savons, dit alors Asmund, que Rolf est très-connu par plusieurs grandes actions, mais comme je suis un fils de roi, et que j'ai des hommes de guerre pour me soutenir, je ne me rendrai pas avant d'avoir tenté le combat. »

que vivre dans la honte (1). » Morts, ils allaient s'asseoir à la table du Valhalla; captifs, ils étaient soumis aux humiliants travaux de l'esclavage.

Quelquefois, après plusieurs jours de combat, les deux adversaires, n'ayant pu se vaincre, se rapprochaient l'un de l'autre avec un sentiment mutuel d'admiration, et se tendaient la main comme nos chevaliers du moyen âge.

Tout l'été se passait ainsi en courses et en pirateries. L'hiver, les Vikings s'en revenaient avec leurs navires déchirés par la hache d'armes et chargés de butin. Les uns rentraient chez eux et vivaient comme d'honnêtes pères de famille ; d'autres se rendaient à la cour des princes, ou des jarls, qui leur versaient le miöd enivrant et se plaisaient à écouter le récit de leurs aventures. Au printemps, tout cet essaim d'oiseaux sauvages reprenait son vol et se dispersait de côté et d'autre.

Pour pouvoir suivre un jour avec honneur cette rude et éclatante destinée des Vikings, les jeunes gens s'habituaient de bonne heure à l'intempérie des saisons et aux exercices violents. Ils couraient dans les bois à la poursuite des bêtes fauves (2). Ils grimpaient

(1) Strinnholm, *Svenska Folkets Hist.*, t. II, p. 547.

(2) Nous avons vu déjà qu'on traitait avec mépris l'homme de qui l'on pouvait dire qu'il n'avait pas vu couler le sang. Les enfants avaient des idées semblables. La Floamanna saga rapporte qu'ils ne voulaient pas admettre dans leurs jeux celui qui n'avait pas tué quelque animal tant soit peu féroce.

La saga de Helge et Grim dit que deux enfants, âgés, l'un de 13,

le long des rocs escarpés pour enlever le nid de l'oiseau de proie. Ils apprenaient à conduire une barque, à lutter contre le courant, et à remonter les fleuves les plus rapides. Souvent aussi ils luttaient corps à corps ou ils s'essayaient à sauter sur des piques avec un fardeau sur l'épaule (1). Toute leur vie devait être une vie d'efforts et de batailles, et toute leur jeunesse ressemblait à un pugilat perpétuel.

Ce n'était pas seulement dans la navigation lointaine, dans les grandes mêlées, qu'ils devaient faire preuve de courage, c'était à tout instant, dans les circonstances les plus accidentelles. Le moindre mot irritait l'esprit farouche de ces hommes de guerre, la moindre injure les faisait courir aux armes. Le duel était pour eux une condition nécessaire de leurs idées d'honneur et de leur ambition superbe. Le duel avait ses règlements, ses coutumes, comme l'institution la plus normale et la plus recommandable. Voici un fragment assez curieux de l'ancienne loi qui réglait les formes du duel. « Si un homme dit à un autre : Tu n'es pas dans le cas de te défendre, tu ne portes pas un cœur mâle dans ta poitrine, et que l'autre réponde : Je puis me défendre aussi bien que toi ; il faut qu'ils se battent. Si le provocateur vient au rendez-vous, et

l'autre de 12 ans, tuèrent, sur l'ordre de leur mère, un valet qui avait mal parlé d'elle. (Müller, *Saga Bibliothek,* t. I, p. 87).

(1) Les sagas citent tous ceux qui se distinguaient dans ces exercices : Olaf Tryggvason, qui monta au sommet du Smalsarhorn et y plaça son bouclier ; Harald Blaatand, qui patinait avec une rare agilité. Elles citent aussi les bons nageurs et les bateliers.

si l'offensé n'y vient pas, celui-ci garde le nom injurieux que son adversaire lui a donné, et il ne lui est plus permis de prêter serment ni de servir de témoin à un homme ou à une femme. Si, au contraire, l'offensé est seul fidèle au rendez-vous, il appellera par trois fois le provocateur et le nommera *Niding* (1), puis il fera une marque sur le sol afin de montrer qu'il est venu, et le provocateur sera regardé comme un méchant homme qui n'a pas pu remplir son engagement. Mais si tous deux se rendent avec leurs armes au lieu indiqué, et que l'offensé succombe, son adversaire payera pour lui une demi-amende. Si c'est le provocateur qui succombe, comme c'est lui qui, par ses paroles injurieuses a provoqué cette lutte, qui, par sa langue, a causé sa mort, son adversaire ne payera rien pour lui. »

Le duel avait ordinairement lieu dans une île (2). Les combattants arrivaient là accompagnés de leurs parents et de leurs amis. Ils s'adressaient, en se rencontrant, quelques paroles hautaines, comme pour raviver leur colère, puis ils mesuraient la longueur des épées, et tâchaient de reconnaître s'il n'y avait point de sorcellerie dans les armes de leurs adversaires. Le moment décisif venu, on posait sur le sol

(1) Injure flétrissante que nous ne pouvons rendre aussi brièvement dans notre langue. Ce mot signifie tout à la fois : homme sans honneur, parjure, vaurien. Il était même employé comme expression de parricide.

(2) De là vient le nom sous lequel il est presque toujours désigné dans les chroniques du Nord : *Holmgangr*, marche de l'île.

une peau de six à sept pieds de longueur et d'autant de largeur. Les deux antagonistes engageaient le combat dans cette étroite enceinte, et si l'un d'eux venait à poser un pied hors de la peau, il déclarait par là même sa faiblesse, et s'il les posait tous les deux, il était regardé comme un fuyard. Ordinairement, le combat cessait au premier sang, mais souvent il se prolongeait jusqu'à ce que l'un des deux antagonistes tombât mort ou mourant sous les coups de son adversaire. Si le premier jour aucun d'eux n'avait pu remporter la victoire, ils recommençaient le lendemain, et parfois encore le jour suivant. Les témoins n'étaient pas toujours spectateurs impassibles de cette lutte. Souvent, pour venger de leur côté l'injure faite à leur ami, ou par manière de passe-temps, ils se retiraient à l'écart et combattaient deux à deux, tant que durait le combat principal.



C'était une grande honte de ne pas se rendre à un

rendez-vous de duel, soit qu'on dût y venir comme provocateur ou comme offensé. Quand un homme se rendait coupable d'une telle lâcheté, on élevait aussitôt à la place où il devait comparaître un signe d'infamie. C'était un grand pieu planté en terre, revêtu de runes mystérieuses surmontées d'une tête de cheval que l'on tournait du côté de la demeure de celui qui avait forfait à ses engagements. Ce signe symbolique devait attirer sur lui le mépris des hommes et la vengeance des dieux.

Les duels n'étaient pas toujours provoqués par la haine ou par l'injure. Les hommes du Nord avaient un tel plaisir à se battre, que parfois ils se rendaient dans l'île des duels, l'épée à la main, pour essayer leur force (1). Parfois aussi, plutôt que de s'en rapporter au jugement de deux arbitres, ils terminaient par un duel une contestation juridique. « Je ne veux point de procédure, dit l'Islandais Eigil à un Norvégien avec lequel il avait à traiter une question d'héritage; viens te battre avec moi. Celui de nous deux qui sera victorieux aura la part du bien que nous nous disputons. » Le combat eut lieu. Après une lutte opiniâtre, Eigil, irrité de ne pouvoir frapper avec l'épée son antagoniste, se précipita sur lui, le prit dans ses bras et le jeta par terre.

Il y avait dans le Nord une autre classe d'hommes plus avides encore de combats et plus terribles que

(1) Chronique suédoise d'Olaus Petri. Scriptores rerum svecicarum medii ævi, t. I.

les Vikings. C'étaient les *Berserkir* (1). Ceux-là servaient de gardes aux rois, aux jarls, et comme les ribauds qui jadis veillaient sur la personne des rois de France, et les *bravi*, armés par la colère des princes italiens, ils devaient être prêts sans cesse à prendre les armes et à se battre à toute outrance. Leur maître les employait non-seulement à venger ses injures personnelles, mais encore celles de ses amis. Il les envoyait combattre en différents lieux, il les prêtait à ses alliés, quelquefois même il les donnait comme une propriété à ceux qui les lui demandaient (2). Rolf Krak, l'un des héros les plus célèbres des traditions septentrionales, avait toujours douze de ces hommes autour de lui. Il les prêta un jour à un roi de Suède, et ils revinrent rapportant à leur chef l'anneau d'or, la cuirasse et le casque du prince norvégien qu'ils avaient vaincu. Les Berserkir

(1) Berserkr, *vir furiosus*, dans le lexique islandais de Biörn Haldersen ; *pugil rabiosus*, dans la traduction de l'ouvrage de Snorri par Peringskiöld.

(2) La Viga Styrs saga rapporte qu'un Islandais, nommé Vermund Miove, demanda au jarl Hakon deux Berserkir en échange des présents qu'il lui avait faits. Le jarl les lui donna. Mais le pauvre Islandais se trouva fort embarrassé quand il eut dans sa demeure ces deux redoutables champions, car il ne savait comment les gouverner. Il les employa d'abord à faire un chemin dans un champ de lave, puis, quand ils revinrent fatigués de ce rude travail qu'ils avaient achevé en un jour, il les fit entrer dans une grotte souterraine qui lui servait de maison de bains et ferma l'ouverture par laquelle s'échappait la fumée. L'un d'eux fut étouffé; l'autre essaya de sortir et fut massacré à la porte.

passaient leur vie à boire, à se vanter de leurs exploits et à se battre à tout propos. Souvent, lorsqu'ils prenaient les armes, ils entraient dans une sorte de frénésie, produite tout à la fois par l'effervescence de leur esprit soldatesque et par l'usage de certaines boissons (1). Dans ces accès de rage, ils ne reconnaissaient plus ni amis, ni ennemis; ils se jetaient au-devant des piques acérées, massacraient à droite et à gauche tout ce qui s'offrait à leurs coups, et quelquefois se précipitaient au milieu des charbons ardents; puis, après cette crise violente, ils tombaient dans un état de lassitude et d'abattement complet. La Kristni saga raconte que lorsque l'évêque Frédéric vint prêcher le christianisme en Islande, deux Berserkir le défièrent de passer comme eux au milieu des flammes. Plusieurs autres sagas leur attribuent une merveilleuse puissance. Quand ils brandissaient

(1) On dit que les paysans norvégiens du district de Bergen possèdent encore le secret de ce breuvage qui troublait ainsi la raison des Berserkir. Ils le préparent avec les feuilles d'une plante qui croît sur le sommet des montagnes et qu'on appelle *paast*. J'ai connu, dit M. Laing, un Norvégien qui avait lui-même éprouvé la force de cette boisson, et qui ne doutait pas que ce ne fût celle qui donnait aux Berserkir l'étrange exaltation dont parlent les sagas. Des paysans du Hardinger Fiord l'employèrent un jour et se trouvèrent tout à coup doués d'une activité et d'une force prodigieuse qui leur permit de franchir les précipices les plus dangereux, et les soutint dans des exercices violents auxquels ils n'auraient pas pu se livrer sans l'influence extraordinaire de cette boisson. Puis il éprouvèrent une faiblesse et une lassitude proportionnées à la surexcitation par laquelle ils venaient de passer. (Laing, *Residence in Norway*, p. 320.)

leurs glaives au milieu d'une assemblée, leur aspect seul jetait l'épouvante dans le cœur de ceux qui les entouraient; quand ils se battaient avec des adversaires vigoureux, la terre, dit la Hervara saga, tremblait sous leurs corps comme si elle était suspendue à un fil. Plus d'une fois cependant les vieilles annales du Nord nous montrent ces farouches soldats succombant dans les luttes où ils se jetaient avec tant d'audace. Leur fureur éphémère ne pouvait résister au courage ferme et soutenu du vrai guerrier scandinave qui affrontait le péril avec orgueil et la mort avec joie.

Les chroniqueurs du moyen âge qui ont raconté les désastreuses expéditions des Normands n'ont dépeint que le côté farouche et sinistre du caractère de ces pirates. Eux-mêmes avaient vu de près leurs cruautés, leurs pillages, ou ils les avaient entendu raconter à des témoins oculaires, et ils écrivaient sous l'impression de la haine et de la frayeur. Les historiens modernes, qui devaient être fort à l'abri d'une telle impression, n'ont pas été beaucoup plus justes. Il y avait pourtant parmi ces redoutables Vikings, dont le nom seul épouvantait l'Europe, des vertus qu'on aurait pu louer, des vertus mâles et énergiques d'autant plus remarquables, qu'elles s'amortissent souvent et s'effacent dans les raffinements de la civilisation. Ces vertus, c'étaient une bonne foi entière dans toutes les promesses, une fidélité sans bornes dans toutes les relations. C'étaient un sentiment d'hospitalité qui ne peut être comparé qu'à celui des Arabes, et

une générosité de caractère digne de faire honte à tous ceux qui les traitaient comme des barbares (1). Quand ces hommes concluaient un pacte ou un marché, ils n'écrivaient pas de contrats, ils n'appelaient pas de témoins, ils se tendaient la main et disaient un mot; cet engagement verbal était sacré. Toute lâcheté leur faisait horreur. Le mensonge et le parjure étaient des lâchetés. Mieux vaut mourir, disaient ces rudes soldats, que de se jouer de la vérité ou de manquer à sa parole. Se battre à toute outrance était leur orgueil, ravager une contrée étrangère était leur joie; mais ces mêmes hommes qui se faisaient ainsi un métier glorieux du meurtre et du pillage, auraient eu grande honte d'attaquer un ennemi sans défense ou de voler à la dérobée. La saga de Hord rapporte que l'Islandais Hord se sentit tout confus quand on lui apprit que son frère avait volé : Enlever de vive force, disait l'honnête Islandais, c'est bien; mais voler! quelle infamie! La saga d'Eigil cite un autre trait de moralité d'une étrange nature. Dans une excursion en Courlande, Eigil est fait prisonnier par des paysans et enfermé dans leur demeure. Au milieu de la nuit, il parvient à s'affranchir de ses liens, il délivre ses compagnons et quelques captifs danois, ramasse tout ce qui lui pa-

(1) Il y a dans la Vatnsdaela saga un exemple admirable de ce sentiment d'hospitalité. Un Islandais avait reçu à son foyer un méchant homme nommé Hrolleif. Une querelle s'engagea entre eux. Hrolleif lui porta un coup mortel. Mais pour ne pas violer l'hospitalité, l'Islandais cacha sa blessure à ses fils jusqu'à ce que le meurtrier fût parti.

raît digne d'être emporté et se dirige vers son navire. Mais le long du chemin, il pense que cette fuite nocturne n'est pas très-honorable, que ce butin dont il est chargé a été pris à la dérobée, sans combat, et qu'on pourrait bien lui reprocher, à lui Eigil, de s'être conduit comme un voleur. A l'instant même il retourne sur ses pas, éveille ceux qui le tenaient captif, et pour se conduire en parfait galant homme, les égorge l'un après l'autre et met le feu à leur habitation.

Nous avons vu qu'après un crime ou une offense grave, souvent le coupable se soumettait lui-même à la sentence de l'offensé ou d'un de ses plus proches parents. Il était rare que le juge ainsi choisi ne répondît pas à cette résignation confiante par un sacrifice généreux, peut-être même par un acte de magnanimité. Nous pouvons en citer deux exemples bien remarquables. Un Islandais, nommé Thorsten Fagre, est mis hors la loi et banni comme un meurtrier. Après quelques années d'exil, il revient dans son pays, entre dans la demeure de celui dont il avait tué le fils, et pose sa tête sur ses genoux. Le vieillard, touché de cette marque d'abandon, lui dit : Au lieu de te faire couper la tête, je te confie l'administration de mes biens, tu t'acquitteras de cette tâche aussi longtemps que je le voudrai (1).

L'autre exemple offre un singulier mélange de barbarie, de bonne foi, de générosité.

Thorsten le Norvégien s'en va un soir dans la

(1) Müller, *Saga bibliothek*, t. I.

forêt à la poursuite d'une troupe de brigands. Après avoir marché assez longtemps au milieu des broussailles et des bois sombres, il se trouve tout à coup auprès d'une belle et large habitation. Il entre, et aperçoit un lit plus grand que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors, des meubles précieux et une table chargée de mets. Pendant qu'il examinait ainsi les richesses de cette habitation, il entend un son de voix pareil à un beuglement, se cache dans un coin, et voit entrer un homme jeune encore et d'une taille de géant. Cet homme allume du feu, se lave, s'asseoit à table, puis va se mettre dans son lit. Quand Thorsten le juge endormi, il prend sa hache d'armes et la lui enfonce dans la poitrine. Le géant le saisit d'une main vigoureuse, le place sur le lit, et, après lui avoir demandé son nom, il lui dit : Je n'avais pas mérité d'être ainsi traité par toi, car je ne t'ai jamais fait le moindre tort, ni à toi, ni à ton père; et d'ailleurs, je voulais bientôt renoncer à mon mauvais genre de vie. Maintenant, il ne tient qu'à moi de me venger. Si je veux, tu ne sortiras pas vivant d'ici. Mais peut-être vaut-il mieux que je te laisse vivre. Je m'appelle Jökull, je suis le fils d'Ingimundur, jarl de Göthaland. Va-t'en chez mes parents, et d'abord cherche à voir ma mère, porte-lui une dernière parole d'affection de son fils, dis-lui de te faire trouver grâce auprès de mon père, afin qu'il te donne en mariage ma sœur Thordis. A ces mots, le géant expire, et Thorsten accomplit à la lettre ses instructions. Il alla voir Vigdis, la femme du jarl, lui ra-

conta fidèlement ce qui s'était passé, obtint sa grâce, et épousa la sœur de celui qu'il avait égorgé (1).

Fiers et hardis devant les princes et les jarls, les hommes du Nord savaient en même temps ménager la faiblesse du pauvre, et rendre hommage aux morts (2). Deux Islandais, Hallfred et Gris, devaient un jour se battre en duel. Au moment où ils allaient partir pour leur rendez-vous, Hallfred apprit la mort d'Olaf Tryggvesen. Cette nouvelle lui causa une si grande douleur, qu'il se jeta en pleurant sur son lit, et déclara qu'il n'irait pas se battre. Les amis de son adversaire l'accusaient de forfaire à l'honneur, mais Gris leur dit : Celui qui a perdu un maître chéri connaît seul toute la douleur que cause une telle perte. Je renonce à mon duel avec Hallfred, et comme nous étions convenus d'abord de prendre Thorkel pour arbitre de notre querelle, il en sera fait ainsi.

Une institution touchante, dont on retrouve bien çà et là quelques traces dans les traditions chevaleresques du moyen âge, mais qui ne fut nulle part aussi forte, et illustrée par autant de traits de dévouement que dans le Nord, c'est cette loi de confraternité désignée sous le nom de *fostbröderskap* (3). Des jeunes gens élevés ensemble, des guerriers qui avaient combattu l'un contre l'autre, et qui se sen-

(1) *Vatnsdaela saga.*

(2) Strinnholm, *Svenska Folkets historia*, t. II, p. 509.

(3) Ce qu'on raconte des anciens Scythes, qui s'alliaient entre eux en buvant le sang l'un de l'autre, est le seul fait qui puisse être comparé aux alliances fraternelles des guerriers scandinaves.

taient doués de la même force et de la même valeur, s'engageaient par un pacte solennel à s'aimer et à se défendre comme des frères. Pour conclure leur traité d'alliance, ils coupaient de larges bandes de terre, sous lesquelles ils se plaçaient tous deux, pour montrer qu'ils devaient être prêts à descendre ainsi l'un pour l'autre dans la terre du tombeau. Sous cette enveloppe symbolique, chacun d'eux se faisait une blessure. Ils laissaient couler leur sang, et le mêlaient au sol, puis ils se jetaient à genoux, prenaient les dieux pour témoins de leurs serments, et se relevaient fièrement en se donnant la main.

Dès ce moment, ils étaient unis par un lien indissoluble. On les voyait s'élancer ensemble dans les expéditions aventureuses. Toujours l'un à côté de l'autre au milieu de la mêlée, ils bravaient les mêmes périls, et, après la victoire, faisaient deux parts égales du butin. Si l'un d'eux avait une offense à venger, l'autre devait s'associer à sa haine et à ses projets; si l'un d'eux se trouvait tout à coup réduit à la misère, l'autre devait aussitôt lui offrir ses biens et sa maison. S'il arrivait qu'ils dussent se séparer, ils convenaient d'un signe pour se retrouver au plus tôt, en cas de besoin. Un Islandais, obligé de quitter son compagnon d'armes, partage une pièce de monnaie en deux parts et lui en donne une, en lui disant : Si tu te trouvais en danger, envoie-moi cette moitié de pièce, j'accourrai à ton secours.

La volonté des princes, les lois du thing, ne pouvaient rompre ces amitiés sacrées. Le frère défendait

son frère contre la colère des grands, le soutenait auprès de ses juges, et le suivait dans l'exil. Les liens du sang étaient même moins puissants que ceux de cette fraternité de choix. Dans la saga de Thorsten Vikingsson, le vieux Niörve dit à ses enfants : Si vous attaquez Vikingr, prenez garde à vous; car il ne sera pas dit que Niörve a trahi le pacte qui l'unit à son frère. Dans une autre, c'est un fils qui donne le même avis à son père.

Prenons la même destinée, s'écriaient les frères d'armes, en mêlant le sang de leurs blessures; partageons les mêmes joies et les mêmes douleurs. Vivons ensemble, mourons ensemble. Dans les anciennes chroniques du Nord, on ne voit pas que ce contrat ait été une seule fois violé.

§ II.

DE LA CONDITION DES FEMMES.

Pour ces hommes qui ne connaissaient pas un plus beau métier que celui de pirate, pas une plus grande gloire que celle de se battre avec ardeur et de mourir avec courage; pour ces hommes qui divinisaient la bravoure et rendaient une sorte de culte à la force physique, la femme, avec ses qualités gracieuses, ne pouvait être, on le comprend, qu'un personnage très-secondaire. Tout ce que nous savons des anciennes lois auxquelles elle était soumise accuse dans sa position une extrême dépendance. Les sagas racontent, il est vrai, des actions héroïques inspirées

par le désir de plaire à une femme. Elles citent des Vikings qui oubliaient volontiers l'entraînement du combat pour tomber, comme de preux chevaliers, aux genoux d'une femme; elles en citent d'autres qui équipaient un navire, armaient une troupe d'hommes pour s'en aller au delà des mers enlever une jeune fille dont ils avaient entendu vanter la beauté. Mais dans toutes ces anciennes chroniques, les récits d'un amour vrai, tendre et dévoué, sont rares(1). Ils ne se trouvent guère, d'ailleurs, que dans les sagas romantiques, et sont peut-être le fruit de l'imagination plutôt que de la réalité. Les récits d'un amour emporté et audacieux qui, pour se satisfaire, brave tous les obstacles, sont plus fréquents. Mais il s'y mêle toujours une sorte de brutalité qui montre bien le peu de respect que ces soldats aventureux avaient pour la femme. Ils la regardaient comme une part de leur butin de pirates, et l'achetaient ou l'enlevaient. Pour prévenir ces actes de violence, quand le fiancé ramenait chez lui sa fiancée, il la faisait escorter par des hommes à cheval. Parfois les parents enfermaient leur fille dans une forteresse, parfois, pour plus de sûreté, dans un temple(2).

(1) Les deux principales traditions de ce genre sont celle de Hagbarth et Signe, et celle d'Axel et Valdborg. Elles ont souvent inspiré les poëtes du Nord.

(2) Le roi norvégien Erling fit bâtir une forteresse et y enferma sa charmante fille Ingeborg avec un grand nombre de jeunes filles pour la servir. Gunvare, sœur du roi Frode, se retira dans une forteresse et se fit garder par trente hommes. Ingeborg fut enfermée

Toute la vie de la femme n'était qu'un acte de soumission passive et d'obéissance perpétuelle. Jeune fille, elle était entièrement dans la dépendance de son père, qui pouvait l'exposer dans les bois à la pitié des passants, la chasser de sa demeure, la vendre pour payer une dette, et la marier comme bon lui semblait. Si le père venait à mourir, elle était soumise, sans plus de restrictions, à l'autorité de son frère ou d'un de ses plus proches parents. Femme mariée, elle tombait sous la domination absolue de son mari. Elle ne jouissait de quelque liberté qu'en devenant veuve, encore était-elle soumise à un contrôle assez sévère de la part de sa famille; et après avoir subi tour à tour l'autorité de son père, de ses frères, de son époux, elle devait se résigner à subir celle de ses enfants. Elle ne pouvait se remarier sans la permission expresse de son fils aîné (1).

Les hommes du Nord attachaient le plus grand prix à conserver intact l'honneur des jeunes filles et des

dans le temple de Balder par ses frères qui voulaient la soustraire aux poursuites de Frithiof.

Outre ces moyens de défense matériels, il y avait encore les lois spéciales qui condamnaient rigoureusement toute insulte faite à une femme. L'ancienne loi de Gothland prescrit une amende assez considérable pour le moindre coup porté à une femme. Plusieurs autres lois frappent d'un arrêt de mort le rapt d'une femme.

(1) Il y allait pour elle de la propriété de ses biens. On voit dans la Laxdaela saga qu'une veuve fut menacée de perdre son héritage parce qu'elle s'était remariée sans en prévenir son fils. A la rigueur, elle devait même solliciter le consentement de ses parents, sous peine de payer une amende de trois marcs.

femmes. Les lois le défendaient contre toute atteinte dangereuse, et les coutumes nationales lui servaient de sauvegarde. Dès leur enfance, les jeunes filles vivaient à l'écart, retirées dans leurs *Junfruburs*, espèces de gynécées, où elles passaient la journée à coudre, à filer, à faire de la tapisserie. La loi d'Islande condamnait à l'exil celui qui embrassait une jeune fille libre contre son gré, et, s'il ne l'avait pas fait contre son gré, elle le condamnait encore à une amende de trois marcs, pour avoir violé les convenances. Une autre loi scandinave est moins sévère, mais plus explicite. « Si tu touches, dit-elle, une femme à la jointure de la main, et qu'elle porte plainte, tu payeras un demi-marc; si à l'épaule, tu payeras cinq öres; si à la poitrine, une öre. Si tu la touches à la cheville du pied, tu payeras un demi-marc; au-dessus du genou, cinq öres; la largeur d'une main plus haut, il n'y a plus d'amende. C'est une action honteuse (1).»

Arngrimur Jonsson dit, dans sa Crymogaea, que celui qui était convaincu d'avoir séduit une jeune fille était

(1) Strinnholm, *Svenska Folkets historia*, t. II, p. 524. La Kormak saga raconte qu'un jour Kormak sauva d'une attaque de Vikings, la belle Steingerde, qu'il aimait depuis longtemps, et son mari. Dans le transport de sa joie, il s'élance sur Steingerde et lui donne quatre baisers. Le mari, furieux, tire son épée. Mais le roi Harald intervient et dit : Kormak a donné quatre baisers à ta femme. Le premier sera sa récompense pour l'avoir sauvée; le second pour t'avoir sauvé toi-même. Pour les deux autres, il paiera une amende de deux öres.

condamné à mort, ou tout au moins à perdre le nez. Quant à la jeune fille, elle était à la merci de ses parents, qui pouvaient la bannir de leur demeure ou la déshériter. Plus tard, Harald Harfager condamna la jeune fille libre qui se laissait séduire à servir comme esclave jusqu'à ce qu'elle rachetât sa liberté avec trois marcs d'argent.

Celui qui voulait se marier devait, avant tout, s'adresser, non pas à la jeune fille qu'il désirait épouser, mais à ses parents. Il réglait avec eux les dispositions de son contrat. Le mariage était un marché. Le futur époux achetait sa femme par les présents qu'il devait lui faire à elle et à son père. La loi de Vestgothie dit que le roi doit donner à sa fiancée au moins douze marcs d'or. Le père faisait aussi un présent à sa fille, il lui donnait des meubles, des bestiaux, des esclaves. Les femmes n'eurent pendant longtemps droit à aucun héritage. Le présent de leur père, celui de leur mari, c'était tout ce qui leur appartenait, tout ce qu'elles pouvaient réclamer en cas de divorce ou lorsqu'elles devenaient veuves. Tout mariage conclu sans ce contrat préliminaire était regardé comme illégal. La femme devait être, aux termes de la loi, achetée, c'est-à-dire, livrée à l'homme avec le consentement de sa famille, et moyennant une certaine rétribution. Quant à la femme entraînée par la séduction ou enlevée de vive force, elle était considérée comme une concubine, et ses enfants étaient traités comme des bâtards.

Dans toutes ces négociations de mariage, les dé-

sirs de la jeune fille étaient rarement consultés. Si le père lui ordonnait de prendre l'homme qu'il avait choisi, elle était forcée d'obéir (1). On laissait ordinairement un intervalle de deux à trois années entre les fiançailles et le mariage, soit pour donner aux futurs époux le temps de préparer leur habitation, soit pour qu'ils apprissent à se connaître avant d'être décidément unis (2). Les jeunes gens ne se mariaient guère avant trente ans, et les jeunes filles avant vingt. Les noces duraient parfois huit jours. Tous les parents, amis, voisins, y étaient invités, et il n'était pas rare de voir un jeune couple se ruiner complétement pour le plaisir de traiter ses hôtes d'une manière splendide (3).

(1) Un esprit aristocratique assez prononcé se mêlait à ces plans d'union conjugale. Les pères de famille noble n'auraient pas voulu donner leur fille à un homme du peuple. La jeune fille, de son côté, demandait que son mari fût jeune, courageux et surtout renommé. Mais, dans ce temps-là comme dans celui-ci, l'argent aplanissait bien des difficultés, et plus d'un père vendit sa fille comme une marchandise à celui qui lui en offrait la plus forte somme. (Engelsloft, *Skildring af Qvinde Kiönnets Kaar*, p. 150.)

(2) Cet usage des longues fiançailles existe encore en Allemagne et dans les trois royaumes scandinaves. Il n'est pas rare de voir dans cette contrée des jeunes gens fiancés depuis plusieurs années et attendant qu'un héritage, ou un emploi, ou quelques lentes économies, leur donnent le moyen d'entrer en ménage.

(3) Engelsloft, *loc. cit.*, p. 179. Quelquefois, dit cet écrivain, plusieurs centaines de convives étaient réunis à cette noce. Il fallait construire un édifice exprès pour les recevoir. On voyait là de grandes tables couvertes de cruches de bière et de miöd, que l'on avait soin de remplir à mesure qu'elles étaient vides. Chez les riches, on



Le lendemain des noces, le mari devait faire un nouveau présent à sa femme; dès ce jour elle prenait la gérance de la maison; elle était chargée des soins domestiques, des approvisionnements, des travaux intérieurs; elle présidait à la cuisine et gouvernait

voyait aussi des flacons de vin. Toute la journée se passait à boire et à manger. On quittait la table pour se mettre à une ronde, puis on retournait à table. La fiancée était assise sur un banc transversal, au milieu de ses compagnes. Le fiancé était à la place d'honneur, sur le banc tourné du côté du sud. Si le mariage se célébrait dans une maison royale, le roi était à la place d'honneur, entre les deux fiancés. La parure de la femme était aussi riche que possible. Elle portait des vêtements brodés d'or et un trousseau de clefs.

la laiterie. Le trousseau de clefs pendu à sa ceinture était le symbole de son pouvoir. Mais ce pouvoir était entièrement subordonné à celui du mari. La femme n'avait à sa disposition qu'une très-petite somme d'argent. Il ne lui était pas permis de conclure elle-même un marché de quelque importance. C'était l'homme qui achetait et qui vendait, il pouvait même vendre ce qui appartenait à sa femme. En un mot, la femme n'était affranchie de la tutelle de son père que pour passer sous la tutelle de son époux, et celle-ci n'était pas moins absolue que la première. Il y avait dans le Nord une horrible coutume qui subsista pendant toute l'époque païenne, et que les missionnaires chrétiens ne parvinrent à abolir qu'avec de grandes difficultés. Quand un père de famille se jugeait lui-même trop pauvre pour nourrir son nouveau-né, il le faisait exposer, c'est-à-dire qu'il le faisait mettre par terre au bord du chemin. Si un passant en avait pitié, il l'emportait dans sa demeure, sinon l'enfant mourait d'inanition. La pauvre mère n'avait pas même le droit de s'opposer à cette atroce proscription (1). Tout ce qu'elle pouvait faire, si son mari était absent,

(1) La saga de Gunnlaugur raconte la cruelle histoire d'un homme qui était riche, et qui, en partant pour le thing, au moment où sa femme était près d'accoucher, lui ordonna d'exposer son enfant. La malheureuse n'eut pas la force de commettre une telle cruauté, elle envoya secrètement son enfant chez une de ses amies qui demeurait loin d'elle.

On trouve à la fin de cette même saga (édit. in-4°, Copenhague, 1775) une excellente dissertation latine sur l'exposition des enfants.

c'était de le tromper par une ruse pieuse, de dire qu'elle avait exposé son enfant, et de l'envoyer chez un parent ou un voisin charitable.

Le divorce était fréquent, surtout parmi les riches, qui remplaçaient facilement une femme légitime par une concubine. Le mari pouvait, sans aucun prétexte plausible et sans aucune formalité, renvoyer sa femme chez ses parents, ou se séparer d'elle et s'en aller vivre ailleurs avec une autre. Dans le cas où il la quittait ainsi sans avoir un grief réel contre elle, il devait lui rendre les présents qu'elle avait reçus de lui le jour des fiançailles et le jour du mariage. Que si, au lieu de lui signifier tout simplement l'ordre de partir, il voulait remplir les formalités prescrites par les lois, toutes ces formalités pour lui consistaient à faire venir deux ou trois témoins, et à leur dire : Je demande à me séparer de ma femme, pour telle ou telle raison. Si alors elle était convaincue d'avoir commis une faute, on la renvoyait honteusement, privée de son douaire et revêtue d'une mauvaise robe. La femme avait aussi le droit de demander le divorce, mais il ne lui était pas aussi facile qu'à son mari d'obtenir une décision satisfaisante. Elle ne pouvait le bannir de chez lui, et si elle essayait de fuir, son père lui-même la forçait de rentrer sous le toit conjugal.

La femme était la propriété du mari. Il se croyait le droit d'en disposer comme bon lui semblait, de transmettre à un autre l'autorité qu'il exerçait sur elle, de la léguer en mourant à un ami, comme il eût pu faire d'un champ ou d'une maison. Saxo le

grammairien raconte que le roi Grann donna sa femme à un de ses serviteurs, comme une récompense de son zèle et de sa fidélité. Frode, pour punir sa femme d'une infidélité, la força d'épouser un homme du peuple. Saxo cite aussi deux paysans qui, un jour, échangèrent leurs terres et leurs femmes. La Floamanna saga cite un fait non moins caractéristique. Un Islandais nommé Thorgils épousa la fille d'un jarl après avoir tué un pirate qui lui faisait la cour. Lorsqu'il se décida à retourner dans son pays, il voulut donner à son frère d'armes un témoignage d'affection, et il lui dit : « J'ai reconnu que tu es un brave et honnête homme, et pour te montrer mon estime, je te fais cadeau de ma femme : car je crois que tu as de l'affection pour elle. » Son frère d'armes le remercia, et chacun loua cette action de Thorgils comme une grande générosité (1).

Les sagas citent bien çà et là quelque femme hautaine et emportée qui se révoltait avec énergie contre l'autorité de son époux, et gardait toute sa vie, dans son âme vindicative, le souvenir d'une offense ou d'une injustice (2). Elles parlent aussi, à différentes

(1) Engelsloft, *loc. cit.*, p. 232.

(2) Telle était cette implacable Hallgerdr dont parle la Nials saga. Un jour, sa demeure est entourée par les ennemis de Gunnar, son mari. Gunnar se défend avec héroïsme, mais la corde de son arc se casse. « Coupe-moi, lui dit-il, une tresse de tes cheveux et fais-en une corde. — Ce que tu demandes, dit Hallgardr, est-il pour toi d'un grand prix. — Il y va de ma vie. — Eh bien! tu ne l'auras pas. Souviens-toi du soufflet que tu m'as donné un jour; j'avais promis

reprises, de ces fières jeunes filles, de ces *Skialdmeyar* qui échappaient à la paisible régularité qui leur était prescrite, pour s'en aller guerroyer comme des Vikings, et qui, au lieu de pleurer sur la montagne leur virginité comme les filles de Jephté, la défendaient avec la lance et la cuirasse. Mais, en général, les femmes du Nord nous apparaissent, dans les annales de la vie publique et de la vie privée, avec un caractère touchant de douceur, d'obéissance et de résignation. Jeunes filles, elles se montrent quelquefois dans les banquets pour verser, comme des valkyries, le miöd écumant dans les coupes de corne; mais elles couraient alors le risque de se trouver en face d'un de ces farouches pirates qui avaient juré de ne jamais souffrir la présence d'une femme, et qui les repoussaient avec un rigoureux mépris. Femmes mariées, elles avaient la douleur de partager l'affection de leurs époux avec d'autres femmes, car, pendant toute l'époque païenne, la polygamie était d'un usage général dans le Nord, surtout parmi les riches; mères, elles n'exerçaient aucun ascendant sur l'esprit de leurs fils, elles les voyaient partir de bonne heure pour les

de me venger, voici l'heure de ma vengeance. » Gunnar, ne pouvant plus tenir ses adversaires à distance avec son arc et ses flèches, tombe quelques instants après couvert de blessures.

La même chronique, qui cite ce trait de vengeance d'une femme, en rapporte un autre d'une nature bien différente. Quand les ennemis de Nial viennent mettre le feu à sa maison, l'un d'eux engage Bergthora à sortir. « Non, dit la noble femme; jeune, j'ai été unie avec Nial; vieille, je veux mourir avec lui. »

expéditions aventureuses; elles devaient même les arracher de leur sein palpitant, au moment où elles venaient de leur donner le jour, si leur maître l'ordonnait. Veuves, elles retombaient sous la domination de leurs enfants, qui n'avaient pas appris à les craindre, et qui, peut-être, n'avaient pas même appris à les aimer.

L'un des grands bienfaits du christianisme a été d'affranchir les femmes, au nom de la Vierge, cette sainte patronne de toutes les femmes. Mais nulle part, sans doute, cet affranchissement ne fut plus large et plus éclatant que dans le Nord, car nulle part les femmes n'étaient soumises à une oppression si grande. En leur donnant leur dignité légitime de filles, d'épouses, de mères, le christianisme leur a laissé les douces vertus qui les distinguaient autrefois. Telles nous les voyons dans les anciennes traditions scandinaves, telles on les retrouve encore aujourd'hui dans les gărds rustiques de la Suède, dans les cabanes des pêcheurs de la Norvége, dans les pauvres bär de l'Islande.

§ III.

DE L'ÉTAT DES ESCLAVES.

La société scandinave était divisée en deux classes, l'homme libre et l'esclave; l'homme libre, c'est-à-dire, l'*Odalbonde* ou paysan et le Viking, n'avait rien à envier à l'aristocratie. Il prenait lui-même part aux affaires de son pays. Il pouvait, en se signalant par

sa valeur, s'enrichir, se rendre redoutable aux princes et aux jarls; devenir jarl lui-même et peut-être roi. Quant à l'esclave, il était complétement en dehors de la loi commune. Il ne pouvait ni acheter une propriété, ni exercer le moindre droit civil. Il ne comptait pour rien dans l'ordre social. Les fiers soldats, qui faisaient eux-mêmes leur code, ne s'étaient pas occupés de lui, et les juges n'auraient pas daigné le sommer de comparaître devant un tribunal. Il ne pouvait ni être appelé en témoignage, ni prêter serment, ni porter plainte contre un homme libre (1). C'était une sorte d'animal intelligent un peu plus précieux qu'un bon cheval, et appartenant, comme une bête de somme, à un maître qui pouvait à son gré le battre et le tuer, sans encourir la moindre punition. Les femmes et les enfants de la maison où il vivait avaient sur lui le même pouvoir, et si un paysan libre venait à tuer l'esclave appartenant à un autre, la loi le condamnait à payer tout simplement une indemnité de deux ou trois marcs, à peu près ce qu'il aurait payé pour se donner le plaisir de tuer deux moutons ou une vache.

Ce terrible ilotisme, qui pesait si rudement sur l'esclave scandinave pendant toute la durée de sa vie, le poursuivait encore au delà du tombeau. Odin ne voulait pas recevoir les esclaves au Valhalla, à moins qu'ils

(1) Engelsloft, *loc. cit.*, p. 300.

L'État, dit un historien moderne de Danemark, n'avait aucun droit sur lui. Seulement, quand le royaume était menacé d'une invasion, on admettait l'esclave dans les rangs inférieurs de la milice. (Dahlmann, *Geschichte von Dänemark*, t. I, p. 162.)

ne s'y présentassent avec leurs maîtres (1). Les malheureux se tuaient sur le corps de celui dont ils avaient subi pendant de longues années les mauvais traitements, dans l'espoir d'obtenir une petite place derrière lui au milieu des immenses salles d'Odin.

Il y avait deux sortes d'esclaves : les uns portaient le poids de ce nom funeste en venant au monde; d'autres étaient condamnés à l'esclavage pour avoir commis quelque crime (2); d'autres enfin, et c'étaient les plus nombreux, avaient été pris dans un combat par les pirates, qui les ramenaient, comme des négriers, dans le Nord, pour les vendre ou les faire travailler (3). Quelle que fût la cause première de leur esclavage, tous étaient soumis au même joug, et devaient avoir la même destinée. Leur maître les employait aux travaux les plus rudes, à labourer le sol, à faire du sel ou du charbon, à porter les lourds fardeaux. Le premier colon de l'Islande attelait les siens à la charrue comme des bœufs (4). Les femmes étaient chargées du soin de moudre le blé, en le broyant

(1) Saga de Gautrekur, ch. 2.

(2) Une femme devenait esclave en épousant un esclave. (Saxo, *Hist. de Danemark*, liv. v.)

(3) La plus grande partie des esclaves en Danemark, dit M. Dahlmann, étaient des Anglais, et parmi eux il y avait des chrétiens. L'ambitieuse femme du comte Godwin acheta en Angleterre des troupes entières d'esclaves, particulièrement des jeunes filles, pour les placer avec avantage en Danemark. (*Geschichte von Dänemark*, t. I, p. 163.)

(4) Voy. plus haut, p. 53.

entre deux pierres, comme cela se pratique encore en Islande. Dans quelques maisons, les esclaves servaient leurs maîtres à table; mais certaines familles aristocratiques les jugeaient même indignes de remplir une telle fonction. Saxo le grammairien rapporte que Sterkodder, cherchant quelqu'un qui pût panser ses blessures après son terrible combat avec Angantyr, repoussa avec mépris une esclave qui s'offrait à lui rendre ce service, parce qu'il regardait comme une chose indigne de lui d'accepter les soins d'une esclave (1).

Dans cet état d'oppression, il y eut pourtant çà et là des exemples d'affranchissement. Le Norvégien Erling avait toujours dans sa demeure une trentaine d'esclaves; il leur donna la permission de travailler pour eux-mêmes, afin de gagner quelque argent pour acheter leur liberté. Au bout de trois ans, la plupart étaient affranchis; avec la somme qu'ils lui remirent, il se procura d'autres esclaves auxquels il accorda la même permission, et peu à peu il parvint ainsi à émanciper un assez grand nombre de ces malheureux (2). Un homme libre pouvait affranchir une femme esclave en l'épousant, mais il pouvait aussi la séduire sans qu'il lui en coûtât rien.

Enfin, les esclaves pouvaient se faire racheter par leurs parents. Quand leur rançon était payée (deux ou trois marcs ordinairement), ils devaient inviter

(1) *Hist. de Danemark*, liv. VI.
(2) Snorri Sturleson, *Saga d'Olaf le saint*, ch. 22.

leur maître à un banquet, et lui présenter, comme dernier signe de servitude, une petite pièce de monnaie, après quoi ils étaient déclarés libres. Ils pouvaient devenir propriétaires, se marier (1) et défendre leur cause devant la justice. Cependant ils restaient toujours placés dans un état d'infériorité, et pour ainsi dire de demi-dépendance, à l'égard de leur ancien maître.

Les missionnaires chrétiens employèrent toute leur influence morale à abolir l'esclavage dans le Nord, mais ils n'y parvinrent que très-difficilement. Cette institution cruelle subsistait encore au treizième et même au commencement du quatorzième siècle, dans plusieurs parties de la Scandinavie.

§ IV.

ARTS ET COUTUMES.

Les fréquentes excursions et les pirateries des Vikings contribuaient non-seulement à les enrichir, mais à développer en eux le sentiment d'une civilisation plus avancée. Sur les bords de la Loire et de la Seine, ils voyaient des habitations mieux construites que les leurs. Ils rapportaient dans leur pays des meubles et des bijoux d'une forme nouvelle. Assis à leurs foyers, ils racontaient les vicissitudes de leurs voyages, leurs observations et leurs découvertes. Tous ces récits des contrées étrangères, et les divers objets

(1) Engelsloft, *loc. cit.*, p. 311.

entassés sur le navire du pirate, devaient nécessairement éveiller dans le cœur des hommes du Nord une curiosité inquiète et un certain besoin d'imitation. Dans leur pauvre île de roc et de lave, sur ce sol ingrat et privé de moissons, les Islandais semblaient devoir être bien à l'abri de toute idée de luxe. Mais les pirates leur apprirent à connaître les fruits d'or d'un autre pays. Pour les cueillir aussi ils devinrent pirates, et, de retour dans leur aride domaine, ils voulurent y porter, comme les étrangers qu'ils avaient vaincus, des armures ciselées, des bracelets précieux, et, comme eux, bâtir des demeures splendides.

L'habitation des anciens hommes du Nord formait ordinairement un carré long avec deux portes d'entrée, l'une à l'est pour les femmes, l'autre à l'ouest pour les hommes. En passant par celle-ci, on arrivait dans la grande salle. De chaque côté de la muraille était une rangée de lits, sans alcôve et sans rideaux; devant les lits on voyait une rangée de bancs assez larges pour que ceux qui s'y asseyaient pussent avoir à côté d'eux leurs armes et leurs boucliers. Devant les bancs était la table, et au milieu de la salle, le foyer. A droite et à gauche apparaissaient les siéges d'honneur, le siége élevé (högsät), comme l'appellent les sagas (1). C'était là que le père de famille conduisait l'étranger

(1) Dans certains districts de Norvége, notamment dans celui de Bergen, le högsät subsiste encore. C'est un grand fauteuil en chêne massif orné de sculptures. L'aïeul, ou le père de famille, a seul le droit de s'y asseoir, et quand il veut faire honneur à un étranger, il l'invite à prendre cette place.

de distinction, et souvent les guerriers se disputaient l'épée à la main le privilége de s'asseoir à cette place importante. Au fond de la salle, derrière une autre rangée de bancs, on voyait encore plusieurs lits enfermés dans des alcôves. Ils étaient réservés au maître, à la maîtresse de la maison et à leurs plus proches parents ou amis. Çà et là, la muraille était ornée de quelque ciselure ou d'un faisceau d'armes. La salle était éclairée par des ouvertures pratiquées dans le toit, et c'était par là que s'échappait la fumée du foyer (1).

Dans les maisons de paysan, cette salle servait à la fois de chambre à coucher, d'atelier, de cuisine et de salle à manger. Le sol, les murailles enfumées, indiquaient du reste que ce n'était point là le lieu de réunion des riches. Les riches joignaient à cette salle traditionnelle une salle magnifique destinée à recevoir les convives dans les jours solennels. Elle était à peu près disposée de la même manière que celle dont nous venons de parler, mais on n'y voyait point de lits. Ses murailles étaient couvertes de riches tapisseries, de casques étincelants et de boucliers, ses bancs revêtus de coussins ou de draperies, tous ses meubles ciselés. C'était là que le Viking aimait à étaler le fruit de ses voyages et de ses victoires. C'était là que le jarl recevait les rois avec leur suite, et que le miöd cou-

(1) Nous empruntons cette description aux notes qu'un savant danois, M. Erichsen, a jointes à la grande édition de la Gunnlaugi saga. Elle serait encore très-applicable à la plupart des maisons de paysan que nous avons vues récemment en Islande.

lait dans les coupes dorées, au milieu des chants et des récits de combats (1).

A côté de l'édifice principal s'élevait une petite maison où les voyageurs et les convives étrangers avaient leur chambre à coucher, et dans l'enclos de l'habitation on voyait plusieurs autres cabanes pareilles à celles qui existent encore en Finlande, en Norvége, en Suède. L'une était la grange, l'autre l'écurie, l'autre le magasin : car toutes les demeures de paysan, isolées et quelquefois très-éloignées l'une de l'autre, formaient autant de petits mondes à part. Dans celles des jarls ou des paysans riches, il n'était pas rare de trouver de grands morceaux de sculpture représentant des scènes de la mythologie scandinave. Un scalde célèbre, Uggason, composa un chant sur ceux qu'il avait vus dans la salle hospitalière d'Olaf Höskul, surnommé le *paon*, à cause de sa magnificence. Dans quelques-uns on voyait aussi des peintures à l'huile (2). Il y en avait dans le splendide édifice que le Norvégien Rödulf fit élever pour avoir l'honneur de recevoir chez lui le roi et toute sa suite.

Olaf le saint arrive un soir dans cette habitation avec un cortége de cent vingt hommes. Elle était

(1) Quand les rois scandinaves voyageaient dans leur royaume, soit pour promulguer une loi, soit pour juger un différend, ils logeaient avec leur escorte chez les riches particuliers qui, à cette occasion, donnaient de grands banquets auxquels ils invitaient leurs parents et amis. (Finn Magnussen, *Nordiske Arkeologien*, édition suédoise, p. 29.)

(2) Finn Magnussen, *loc. cit.*, p. 35.

entourée d'une large clôture fermée par une grande porte. Au milieu de l'enceinte, on apercevait plusieurs constructions de diverses grandeurs, et il y en avait une de forme ronde si large et si évasée, que le roi la prit pour une église; mais on lui dit que c'était l'appartement où les voyageurs passaient la nuit. On y arrivait par un beau portail, et l'on entrait dans une rotonde soutenue par vingt piliers massifs. Au milieu de cette rotonde, quatre colonnes dorées et ciselées portaient un lit superbe revêtu d'ornements en cuivre et en fer, également dorés ou peints, et entouré d'un grillage en fer où brillait une lampe à trois branches. C'était le lit du roi. Autour de la couche du souverain il y avait vingt alcôves et vingt lits pour ses premiers officiers, et dans une autre enceinte attenante à la muraille, on voyait encore quarante lits pour les officiers subalternes. La coupole était revêtue de peintures (1). Quelles étaient la forme et la couleur de ces peintures? c'est ce qu'il nous est malheureusement impossible de dire, car il n'en existe plus aucune trace.

Pour compléter le luxe de leur demeure, les riches y joignaient une maison de bains. A en juger par celle de Snorri Sturleson, dont on voit encore les vestiges à Reykholt, on peut croire que c'étaient des constructions réellement très-grandes et très-remarquables (2).

(1) Müller, *Saga Bibliothek*, t. II, p. 288.

(2) La Sturlunga saga dit qu'il avait fait construire une voûte souterraine pour se rendre plus commodément de sa maison à ces

Les habitants de l'Islande ont encore un goût prononcé pour la parure et les bijoux. En voyageant dans ce pays, nous avons vu plus d'une fois de simples pêcheurs qui portaient sur leur gilet de vadmel des boutons d'argent ciselé. Le costume des femmes, dans les jours solennels, est couvert d'ornements en argent ou en vermeil. Ce luxe des vêtements devait être bien plus répandu et plus splendide à l'époque où les Vikings rapportaient de toutes les rives étrangères l'or, l'argent et les étoffes précieuses. Ce qui le prouve, indépendamment des récits pompeux des sagas, c'est une quantité d'anneaux et de bracelets d'or, de boutons d'ivoire, de colliers d'ambre et de bijoux de toutes sortes que l'on a découverts, et que l'on découvre encore chaque année dans le sol scandinave, à mesure que l'on fouille les anciens tombeaux (1). Ces fiers pirates, qui se nommaient les rois de la mer, voulaient, au retour de leurs conquêtes, déployer autour d'eux la magnificence des rois. Ils portaient des pourpoints d'écarlate, des fourrures fines, des ceintures d'argent et de lourds anneaux d'or. L'Islandais Eigil reçut d'un de ses parents un vêtement de soie brodé du haut en bas de boutons d'or. Un riche paysan de Drontheim se présenta à Olaf Tryggveson avec une

bains. Il existe du reste en Islande une quantité d'eaux chaudes stagnantes, désignées sous le nom de *laug*, dont les habitants se servent soit pour laver leur linge, soit pour prendre des bains.

(1) On peut voir aujourd'hui un grand nombre de ces anciens objets d'art et de luxe dans les musées de Copenhague, Stockholm, Christiania et Drontheim.

robe d'écarlate. Sur sa tête il avait un bonnet de soie brodé en or, entouré d'une chaîne d'or, et à sa main droite un anneau d'or massif (1).

Mais ce qu'ils préféraient à tout, c'étaient les armes brillantes, les boucliers ciselés, les lances et les épées enrichies d'ornements précieux. Il faut voir avec quel soin minutieux les conteurs de sagas décrivent l'éclat et les propriétés de certaines armures. Arioste n'en a pas tant dit sur le glaive de Roland, ni Homère sur le bouclier d'Achille. C'est que les armes étaient pour ces hommes de guerre les premiers instruments de la gloire et de la fortune. Quand deux pirates voulaient se donner un témoignage réciproque d'estime, ils échangeaient leur lance ou leur casque. Quand un roi voulait récompenser la bravoure d'un soldat ou le génie d'un scalde, il ne pouvait lui faire un plus beau présent qu'en lui donnant une armure (2). Dans les traditions populaires du Nord, l'épée occupe surtout une grande place. L'épée

(1) Saga d'Olaf Tryggveson. Les hommes portaient habituellement des culottes étroites, des souliers lacés avec des courroies, et de longues redingotes avec de larges boutons du haut en bas. Les femmes attachaient beaucoup de prix à la toilette. L'Islandais Osvif, en accordant sa fille à Thorvald, lui imposa pour condition de l'habiller richement, afin, dit-il, que nulle femme de sa condition ne fût plus élégante et mieux parée.

(2) Le jarl Hakon donna au scalde Einar Skalaglam, pour le récompenser d'un de ses chants, un bouclier orné de pierres précieuses et de ciselures représentant diverses actions racontées dans les sagas.

a un nom, une histoire. Elle a été fabriquée dans une retraite mystérieuse par des nains ou des sorciers (1). Celle-ci peut fendre de haut en bas la cuirasse la mieux trempée, celle-là tranche d'un seul coup une balle de laine flottant sur l'eau. Le vieux guerrier la cède comme un trésor inestimable à ses enfants (2), et s'il l'emporte avec lui dans le tombeau, son fils va l'éveiller dans le sommeil de la mort pour la lui redemander (3).

L'orfévre était très-estimé parmi les anciens habitants du Nord, si avides d'anneaux et de bracelets. Mais le forgeron était un personnage bien autrement recherché et respecté. Les sagas en font un magicien, et le constructeur de navire pouvait seul, en certaines occasions, lui disputer la prééminence.

(1) Veland le Forgeron n'est pas moins célèbre dans les traditions de l'Allemagne que dans celles de la Scandinavie. Voy. la dissertation publiée sur ce sujet par MM. Depping et Fr. Michel. Un jeune poëte des bords du Rhin, M. Ch. Simrock, a publié récemment un poëme remarquable dont Veland est le héros. Dans la mythologie scandinave, il est plus d'une fois question des elfes noirs qui vivent dans l'intérieur des montagnes et fabriquent des armes merveilleuses.

(2) Dans la Hervara saga, Heidrik s'écrie en recevant l'épée nommée *Tirfing*, non moins célèbre dans les sagas que Durandal dans les traditions chevaleresques : « Ma mère m'a donné Tirfing. Je préfère ce glaive à tout un royaume. » Voy. sur le prix que les anciens hommes du Nord attachaient aux armes, l'excellente dissertation publiée, en 1752, à Copenhague, sous le titre de *De gladiis veterum*, p. 73 et suivantes.

(3) *Danske Viser fra Middelalderen*, publiés par Nyerup et Rahbek. T. I, chant VII.

Les anciennes chroniques citent des rois qui s'enorgueillissaient de travailler à la construction d'un navire. Sur les bords des fleuves, dans les petites baies, les paysans faisaient eux-mêmes les bateaux dont ils avaient besoin pour aller à la pêche ou pour transporter d'un lieu à l'autre leurs provisions. Mais les navires destinés aux voyages de mer étaient construits par les hommes les plus habiles, et l'on ne négligeait rien pour les rendre tout à la fois aussi élégants et aussi solides que possible. On les peignait de diverses couleurs, on les revêtait de ciselures et d'ornements dorés. Ordinairement ils étaient très-recourbés aux deux extrémités. La proue représentait une tête d'animal, une tête de dragon ou de serpent, quelquefois de buffle, et ils en portaient le nom. Un paysan de Norvége avait un navire dont l'avant simulait la partie supérieure d'un corps de dragon, l'arrière représentait sa queue, et les voiles étaient disposées de telle façon que, lorsqu'on les déployait, elles ressemblaient aux ailes ouvertes du fabuleux animal. Olaf Tryggvesen en avait deux auxquels il donna le nom de long et de petit Serpent. Après l'introduction du christianisme dans le Nord, ces figures symboliques furent remplacées par des images de saints. De chaque côté du navire, à bâbord et à tribord, s'élevait un vibord assez haut, soit pour servir de rempart dans un combat, ou pour arrêter le flot impétueux dans un temps d'orage. Ce vibord s'ouvrait en deux endroits, et on arrivait de là sur un large rebord qui entourait tout le navire. Presque tous les

navires n'avaient qu'un mât qu'on pouvait enlever à volonté. Quelques-uns avaient en outre un beaupré disposé comme le mât principal, de manière à ce qu'en cas de besoin, on pût aussi l'enlever. Les deux gaillards étaient couverts. Le milieu du bâtiment était protégé par une toile étendue à quelques pieds de hauteur d'un bord à l'autre. A chaque extrémité était un réservoir d'eau, car on n'avait point encore de pompe, et souvent, par une grosse mer, plusieurs hommes travaillaient sans cesse à vider l'eau.

L'étendue d'un navire se mesurait par le nombre de rameurs qui devaient y entrer. On en cite qui avaient trente, quarante, et jusqu'à soixante rameurs. Le plus grand navire qui ait été construit dans le Nord avant l'an 1000 est celui que les sagas désignent sous le nom de long Serpent. Il pouvait porter deux cents hommes (1).

La superstition populaire, qui dotait d'une propriété magique certaines armures, attribuait aussi une puissance occulte à certains navires. On croyait que les figures symboliques placées solennellement sur la proue pouvaient, au besoin, conjurer la tempête ou répandre la terreur dans une troupe ennemie. Une ancienne loi ordonnait à tous les chefs de navires d'enlever ces figures lorsqu'ils arrivaient en vue de terre, afin de ne pas effrayer les génies protecteurs de la contrée (2).

(1) Strinnholm, *Vikinga färderna*, p. 568. Finn Magnussen, *Nordiske Arkeologien*.

(2) Ces génies étaient des elfes, des esprits souterrains, des lares

Construire des navires, ciseler le bois, forger les métaux, c'étaient là les plus douces, les plus nobles occupations des hommes du Nord, quand ils n'étaient point entraînés par l'ardeur des voyages ou la gloire des combats. On voit aussi, à différents endroits des sagas, qu'ils possédaient, dès les temps anciens, certaines notions scientifiques assez voisines de la vérité. L'astronomie ne leur était pas étrangère. Ils en avaient besoin pour régler leur marche aventureuse sur les mers. Plus ils étaient dépourvus d'instruments, plus ils devaient étudier avec patience et opiniâtreté les astres qui leur servaient de guides. On cite des Islandais qui passaient les nuits à observer le mouvement des constellations; d'autres qui, par l'astronomie, arrivèrent à l'astrologie. « Es-tu donc un devin? dit le roi Olaf le saint à un Norvégien qui l'avait entretenu très-longuement des choses à venir. — Non, répondit celui-ci; mais à l'aide des vents, du soleil, de la lune et des étoiles, je peux établir différentes prévisions (1). »

Les Scandinaves divisaient l'année en autant de mois, de semaines et de jours que nous, mais seulement en deux saisons : l'hiver et le printemps. La journée se divisait en huit parties, selon le cours du soleil. Ce que nous exprimons par le chiffre des heu-

domestiques. Il en est souvent question dans les traditions danoises de M. Thiele, dans celles de Norvége recueillies par M. Faye, et dans les chants populaires de la Suède.

(1) Müller, *Saga Bibliothek*, t. III, p. 294.

res, les hommes du Nord l'exprimaient par une sorte de périphrase astronomique. Vers les cinq heures du matin, on disait : Le soleil est entre le nord-est et l'est; un peu plus tard: Le soleil est à l'est; à midi : Le soleil est au sud. Pour compter les jours ordinaires de l'année, les jours de fête et d'assemblée populaire, ils employaient des bâtons runiques, comme on en voit encore aujourd'hui en Suède et en Norvége (1).

La médecine et la chirurgie devaient être, pour ces hommes exposés à tant de périls et à tant de blessures, deux sciences d'une haute importance. Il en est souvent question dans les sagas. On voit même que les judicieux habitants du Nord avaient très-vite compris quel devait être l'élément premier de la chirurgie; ils le cherchaient dans l'anatomie. Ils découvrirent qu'il y avait dans le corps humain deux cent quatorze os, trente dents et trois cent quinze veines(2). De ces études d'anatomie ils tiraient des conclusions physiologiques qui ressemblent assez à tout ce que l'on entend dire encore de nos jours aux gens du peuple. Ils croyaient que la colère de l'homme venait de sa bile, le courage du cœur, la mémoire du cer-

(1) La plupart n'ont guère qu'un pied et demi de longueur; mais on en trouve qui ont la forme et la longueur ordinaire d'une canne. Ceux qui servent de calendriers portent le nom de *primstaver*. En Laponie, nous avons vu des instruments du même genre. Nous reviendrons plus au long sur cette question dans le chapitre sur les runes, tome II de notre ouvrage.

(2) Strinnholm, *Svenska Folkets Historia*, t. II, p. 439.

veau, l'orgueil des poumons, le rire de la rate et la volupté du foie. Le cœur le plus gros n'était pas celui qui donnait le plus de courage. Il y avait en Islande un homme nommé Thorgeir, qui s'était rendu célèbre par son intrépidité. On disait au thing : Grettir Sterke (le fort) a peur de l'obscurité, Thormodur a peur de Dieu, mais Thorgeir n'a peur de rien. Il fut tué; on se hâta de prendre son cœur pour voir quelle en était la forme, et on le trouva très-petit. Ceci montre bien, dit le conteur de la saga où ce fait est relaté, que le cœur du brave est plus petit que celui du lâche; car dans un large cœur il y a plus de sang, et c'est du sang que vient la peur (1).

Une chose que nous ne devons point passer sous silence, c'est que les Scandinaves croyaient à l'influence du mouvement des mains sur une partie malade. Olaf le saint guérit ainsi un enfant qui avait un ulcère au cou, comme les anciens rois de France guérissaient les écrouelles. Il y avait, dit le conteur de sa saga, une faculté salutaire dans ses mains; et quand un homme possède cette faculté, on dit de lui qu'il a de bonnes mains (2).

Comme remèdes en médecine, on employait ordinairement les décoctions de végétaux. Les femmes elles-mêmes les préparaient. Les femmes étaient les seuls docteurs en médecine de cette époque. Elles suppléaient au savoir par la douceur, à l'expérience

(1) Müller, *Saga bibliothek*, t. I, p. 155.
(2) Snorri Sturleson, *Saga d'Olaf le saint*, t. I, p. 747.

pratique par les soins affectueux. Après la bataille de Stikklestad, un soldat entre dans une cabane et y trouve plusieurs hommes blessés comme lui. Une femme faisait chauffer de l'eau pour laver leurs plaies, et broyait dans un mortier des gousses d'ail mêlées à d'autres plantes. Elle faisait cuire ensemble tous ces végétaux, et les donnait aux malades pour connaître la gravité de leur état. Si l'odeur de l'ail pénétrait à travers la blessure, on pensait que cette blessure était profonde. On faisait la même observation en goûtant le sang du malade. Un Islandais renommé pour son savoir, trouvant un jour du sang caillé sur la neige, en mit sur le bout de sa langue, et dit : Ce sang provient d'une blessure cruelle. L'homme qui l'a versé est un homme mort (1).

En chirurgie, on ne connaissait aucun de ces ingénieux appareils inventés par l'art moderne. Les opérations se faisaient avec la tenaille et le couteau, et l'on cousait les chairs avec du fil. Le courage extraordinaire des hommes aidait à cette terrible dissection. Le même soldat de Stikklestad dont nous venons de parler, pria la femme qui pratiquait la chirurgie de lui enlever une flèche qu'il avait dans la poitrine. Mais la blessure était enflée, et ni avec la main, ni avec la tenaille, on ne pouvait saisir le tronçon du dard. Eh bien, dit l'intrépide malade, prends ton couteau, et coupe la chair autour de la flèche. La femme obéit, et quand le bois meurtrier fut à découvert, le soldat

(1) Strinnholm, *loc. cit.*, p. 435.

le prit des deux mains et l'arracha ; mais il arracha en même temps, avec les barbes du fer recourbé, les fibres du cœur, et tomba mort (1).

Après un combat violent, un roi demande à un guerrier qui combattait contre lui combien il a reçu de blessures. « Pas beaucoup, répond le soldat, mais tu m'as pourtant donné avec ton glaive un coup sur la poitrine qui fait que je me sens moins alerte que de coutume. » Le roi lui fait ouvrir son habit, et s'aperçoit qu'il a la poitrine entièrement fendue et déchirée. « Voilà une effroyable blessure, dit-il, mais je ne désespère pourtant pas de la guérir. » Alors il prit du fil, une aiguille, recousut les chairs disjointes, les frotta d'un certain onguent, et quelque temps après le malade se trouvait assez bien.

Les hommes du Nord joignaient à l'amour des combats l'amour des fêtes et des banquets. A certains jours solennels de l'année, à Noël, par exemple, et à l'époque des assemblées du thing et des sacrifices, ils se réunissaient pour boire et chanter. Un mariage se célébrait avec d'amples libations, un enterrement de même. Le riche Olof Höskuldsson invita, pendant quinze jours, neuf cents personnes aux funérailles de son père. Les fils de Hialti en invitèrent douze cents à celles du leur. Dans ces grandes circonstances, on brassait des cuves de bière forte, et à mesure qu'elles étaient vides on recommençait. Le chant d'Odin, le Havamál, recommandait bien aux Scandinaves de ne

(1) Strinnholm, p. 436.

pas trop boire. Les proverbes populaires leur disaient: A mesure que la bière entre dans le corps de l'homme, la sagesse en sort. Mais les désirs immodérés et l'habitude l'emportaient sur tous les préceptes des sages et des dieux, et beaucoup de vaillants pirates mettaient presque autant d'amour-propre à bien boire qu'ils en auraient mis à bien se battre.

Ordinairement les hommes étaient assis sur deux lignes, de chaque côté des siéges d'honneur, et les femmes se tenaient à part, à l'extrémité de la salle. Mais quelquefois hommes et femmes se plaçaient l'un près de l'autre et buvaient ensemble. Le festin n'était interrompu que par les danses et les jeux. Les convives se prenaient deux à deux par la main, et se séparaient en différents groupes. Chaque groupe entonnait à son tour un chant dont les autres répétaient le refrain. C'était ce qu'on appelait la *Viki-vaka*. Une autre danse non moins usitée était le *Hring-brot*. Tous les convives formaient une longue chaîne qui se réunissait en cercle, se dénouait, courait et serpentait à travers la salle, puis se repliait sur elle-même.

Dans les riches maisons, au milieu de la fête, on voyait apparaître le scalde qui chantait en s'accompagnant de la harpe, ou le jongleur qui jouait avec des épées (1). Mais ce qui plaisait aux hommes bien plus que les chants et les jeux, c'était de proclamer solennellement, avec la coupe à la main, un projet d'expédition, ou de raconter leurs aventures, ou de se

(1) Olaus Magnus, *Hist. septentrionalium gentium*, p. 409.

porter des défis. A un banquet auquel assistait le célèbre roi Olaf, chacun des convives se mit à faire parade de ses qualités. L'un disait qu'il connaissait l'art d'expliquer les rêves; un autre se vantait de son habileté au tir, à la nage et à l'exercice du patin; un troisième, de sa dextérité de marin; un quatrième, de sa persévérance dans la haine. Le roi se vantait de pouvoir reconnaître, après de longues années, l'homme qu'il aurait seulement entrevu une fois. D'autres, enfin, parlaient de leur hardiesse dans le péril, de leur bravoure dans le combat (1).

La force physique était toujours le dernier terme de tous ces parallèles ambitieux. L'esprit de piraterie reparaissait sans cesse dans les discours de ces valeureux aventuriers, le génie de la guerre planait sur toutes leurs réunions.

(1) Müller, *Saga Bibliothek*, t. III, p. 294.

Il y a dans le poëme anglo-normand de Charlemagne, publié par M. Francisque Michel, une scène assez semblable à celle-ci : c'est lorsque les douze pairs de France, renfermés le soir dans le palais du roi Hugon, se disent entre eux tout ce qu'ils seraient capables de faire. (*Travels of Charlemagne*, p. 18.)

CHAPITRE X.

SUITE DU CHRISTIANISME.

Le christianisme, introduit en Islande un peu par force, un peu par ruse, ne tarda pas cependant à s'enraciner dans l'esprit du peuple et à faire de notables progrès. En 1056, l'Islande qui, jusque-là, était comprise dans le ressort ecclésiastique de Brême (1), voulut former à elle seule un diocèse, et fonda l'évêché de Skálholt. En 1107, il lui en fallait encore un autre : elle fonda celui de Hólar.

On vit alors s'élever de côté et d'autre des églises que la piété fervente des nouveaux convertis se plaisait à embellir. Comme dans les premiers temps de l'Église, les riches et les pauvres rivalisaient de zèle pour construire l'édifice religieux. Les uns s'en allaient

(1) La juridiction des archevêques de Brême dura jusqu'en 1104. Les évêques d'Islande devinrent ensuite suffragants des archevêques de Lund, et au treizième siècle de ceux de Drontheim.

en Norvége chercher les bois de charpente et les ornements précieux. Les autres travaillaient à tailler la pierre, à poser les fondements du temple. Tous s'honoraient de prendre part à cette œuvre pieuse, et quelques-uns croyaient déjà qu'en bâtissant une église, ils pourraient racheter beaucoup de fautes graves (1). Sur la fin du onzième siècle, l'église de Skálholt avait déjà été agrandie deux fois. Elle était ornée richement et possédait des habits sacerdotaux et des vases d'or d'un grand prix. Peu de temps après, celle de Hólar la surpassait encore par son étendue et sa magnificence.

La même idée de foi qui portait les Islandais à construire volontairement des églises de paroisse, et parfois même à élever, pour leur usage particulier, des chapelles près de leur demeure, les amena bientôt à bâtir des couvents. Au douzième siècle, il en existait déjà six, les uns consacrés à saint Benoît, les autres à saint Augustin. Au treizième siècle, on vit s'élever celui de Videy qui devint le plus célèbre, et dont l'édifice principal renferme aujourd'hui une imprimerie. Une femme, portant le voile des veuves, vint un jour frapper à la porte d'un de ces cloîtres. C'était cette belle et riche Gudrún que son père avait mariée

(1) Un farouche païen nommé Styr se vantait d'avoir tué trente-trois hommes sans payer aucune amende. Lorsque le christianisme fut introduit en Islande, il se fit baptiser et bâtit une église dans un enclos, persuadé qu'il aurait un jour dans le ciel autant de place qu'il en employait sur la terre pour construire le temple de Dieu. (Muller, t. I, p. 39.)

en imposant à son époux l'obligation de la revêtir des vêtements les plus beaux, et de lui donner les bijoux les plus rares. Jeune, elle avait aimé un homme qu'elle espérait épouser un jour. Elle se crut trompée, et se vengea cruellement. Mais lorsqu'elle eut vu expirer celui qu'elle aimait encore sans vouloir se l'avouer, elle sentit s'éveiller en son cœur un remords que nulle consolation terrestre ne pouvait plus alléger. Elle fut la première, dit l'auteur de la Laxdaela saga, qui apprit les psaumes de la pénitence. La douleur lui enseignait ces chants plaintifs, et l'amour l'entraînait chaque jour près d'une tombe dans le cimetière. Après avoir ainsi longtemps prié, gémi, elle prit l'habit de religieuse et termina sa vie dans le cloître.

Ces exemples de repentir et d'austérité apparaissent de bonne heure en Islande. Thorlakur, évêque de Skálholt, se rendit célèbre par ses jeûnes et ses mortifications. Kiartan, cet Islandais aventureux dont les anciennes chroniques vantent la vigueur et le courage, ne mangeait qu'un peu de poisson sec les jours de jeûne, et vivait d'une façon si rigoureuse, qu'on ne comprenait pas, dit la Laxdaela saga, comment il pouvait se soutenir. De bonne heure on voit aussi que les menaces d'anathème et d'excommunication inspiraient un grand effroi à tous ces descendants des païens farouches, et que les Commandements de l'Église devaient être strictement observés. La saga de Valnaliotur, qui date du commencement du onzième siècle, en rapporte un exemple curieux. Valnaliotur

était un Islandais cruel et redouté. Son costume indiquait ordinairement ses dispositions d'esprit. Quand il se montrait revêtu d'une grande jaquette noire et portant une hache à la main, c'est qu'il avait envie de tuer quelqu'un; mais quand il avait une jaquette brune et un marteau, on pouvait l'aborder sans danger, il était de bonne humeur. Un autre Islandais nommé Hallur voulut le mettre à l'épreuve. Il le trouva, un dimanche, partageant une propriété entre ses frères et l'accusa de profaner le jour du Seigneur. Valnaliotur, pour l'empêcher de donner suite à cette accusation, lui donna une somme d'argent équivalant à la moitié de celle qu'il aurait payée pour le meurtre d'un homme libre, puis il lui dit : Maintenant, nous allons lutter ensemble. Si, en m'accusant, tu n'as agi que par un sentiment de piété, les anges te donneront la victoire. Si, au contraire, tu n'avais d'autre désir que de me rançonner, tu succomberas. Ils luttèrent, et Hallur fut tué.

En 1123, l'Islande eut un code ecclésiastique. Ce code réglait les priviléges et l'autorité des évêques. Il leur prescrivait des visites régulières dans leurs diocèses pour consacrer les églises, confirmer les enfants, distribuer des dispenses, et formuler leurs sentences sur les cas d'inceste et les grands délits religieux (1). Les prélats eurent en outre le droit de prendre part aux discussions publiques, de s'associer aux projets de loi et aux jugements civils. A la même

(1) Finn. Johannæi, *Hist. eccles. Islandiæ,* t. I, p. 105.

époque l'ordonnance des dîmes fut acceptée unanimement par les deux diocèses. Elle imposait à chaque famille un tribut annuel proportionné à sa fortune. Le produit de cette contribution était divisé en quatre parts : l'une pour l'église, la seconde pour l'évêque, la troisième pour les prêtres de chaque paroisse, la quatrième pour les pauvres (1). Les pauvres recevaient de plus la cinquième partie des oiseaux, poissons, baleines que l'on prenait pendant les jours de fête, et la cinquième partie des amendes imposées à ceux qui négligeaient de sanctifier le dimanche. Enfin, ils avaient le droit de demander tout ce que les familles de la paroisse épargnaient pendant les jours de jeûne (2).

Le christianisme se manifestait ainsi, dans la terre des Vikings comme dans les autres contrées, par une loi de commisération. Il devait se manifester aussi par une loi de progrès intellectuel. Avant d'être évêque, Isleif avait fondé, dans sa demeure de Skálholt, une école latine (3). Bientôt on en vit s'élever une semblable à Oddi, une autre à Haukadalur, une troisième à Hólar. Quelques monastères s'adjoignirent aussi une école, et des hommes riches firent élever à leurs frais

(1) Finn. Joh., *loc. cit.*, p. 131.

(2) Ce code ecclésiastique islandais a été publié en 1775 à Copenhague : *Jus ecclesiasticum vetus, sive Thorlaco Ketillianium constitutum, anno Christi* 1123.

(3) Il avait étudié à l'université d'Erfurt. A cinquante ans, il fut élu évêque par les suffrages unanimes du peuple.

des jeunes gens (1). Toutes ces institutions, fondées au nom de l'Évangile, étaient dirigées par des prêtres. Pour développer l'esprit et l'imagination de ses disciples, le prêtre rentrait dans la science mondaine. Il passait d'une leçon de catéchisme à une leçon de rhéthorique, d'une page de dogme à un livre classique. Il enseignait les beautés de la littérature ancienne et la sublime poésie de la Bible. Quel changement et quelle conquête ! Sur les lieux mêmes où moins d'un siècle auparavant on ne rêvait que les excursions aventureuses, le christianisme ouvrait un refuge aux esprits paisibles et religieux; dans le rustique enclos ensanglanté jadis par le glaive des pirates, on chantait les psaumes de miséricorde; dans la demeure occupée naguère par le Viking brutal et ignorant, on lisait Cicéron et Virgile.

Ces écoles d'église et de cloître furent une pépinière de jeunes gens instruits qui prenaient le titre de clercs et se consacraient ordinairement au sacerdoce. Il en sortit même des hommes d'un grand savoir dont le nom illustre encore aujourd'hui l'Islande. Tels étaient, entre autres, Ari Frodi qui, le premier, écrivit les annales de son pays; Gissur qui, au retour de ses lointains voyages, publia un livre auquel on donna le titre de *Flos peregrinationis ;* Saemundur, à qui nous devons le recueil de l'Edda, et Snorri Sturluson, l'immortel auteur de la Heimskringla.

La plupart de ceux qui se dévouaient alors à la vie

(1) Finn. Johannæi, *Hist. eccl. Isl.,* t. I, p. 190.

religieuse et à l'étude complétaient par des voyages l'enseignement qu'ils avaient reçu dans l'école de leur diocèse. Ils allaient en Allemagne, en France, étudier dans les universités. A leur retour, le peuple se pressait autour d'eux pour les interroger, comme autrefois autour des pirates, et dans toutes les assemblées on les désignait sous le nom de clercs parisiens. Les prêtres appelés à monter sur le siége épiscopal devaient aussi faire un assez long voyage. Les uns allaient recevoir à Lund la consécration de leur nouvelle dignité, d'autres allaient jusqu'à Rome (1).

Les premiers évêques d'Islande, aussi bien ceux de Hólar que ceux de Skálholt, étaient des hommes instruits et pieux. Ils avaient à lutter encore contre les derniers souvenirs du paganisme, contre des coutumes enracinées dans l'esprit du peuple et réprouvées par l'Évangile. Ils agirent sur les nouveaux convertis par leur savoir et leur douceur; ils continuèrent, par l'exemple de leur vie religieuse et austère, la prédication des missionnaires. L'un d'eux surtout, Thorlakur, sixième évêque de Skálholt, se signala par ses vertus et travailla avec ardeur à corriger les mœurs des habitants de son diocèse, à développer en eux le sentiment de la foi et la pratique des bonnes œuvres. Vivant, il était vénéré comme un saint; mort, il fit des miracles et fut canonisé.

Mais les salutaires efforts de ces apôtres de l'Évan-

(1) Finn. Johannæi, *loc cit.*, section III, ch. 1 et suivants. Muller, *Saga Bibliothek,* t. I, p. 324.

gile, dont l'histoire rappelle la ferveur de l'Église primitive, ne pouvaient purger l'Islande de ses vieilles erreurs et de ses vices. En adoptant le christianisme, les hommes de l'althing s'étaient réservé le droit d'exposer encore, quand ils le jugeraient convenable, leurs enfants à la mort ou à la pitié des passants, et cette coutume cruelle résista longtemps aux remontrances des prêtres et à l'ordre des évêques. La polygamie, interdite par le christianisme, se perpétuait aussi çà et là et bravait les lois de l'Église. Jón Ögmundson, qui fut élu en 1105 évêque de Hólar, avait deux femmes. L'archevêque de Lund lui refusa la consécration. Il alla la demander à Rome et l'obtint de Paschal II (1). Le diacre Jón Loptson, qui vivait du temps de saint Thorlak et qui eut avec lui de violentes querelles, entretenait plusieurs concubines. L'une d'elles était la sœur même de l'évêque. Mais, ce qu'il y avait de plus difficile à déraciner, c'étaient ces rivalités ambitieuses, ces haines héréditaires qui enflammaient encore le cœur des Islandais. Le sang des vieux Vikings bouillonnait dans leurs veines, et quand le cri de guerre résonnait à leur porte, nulle voix pieuse, nul dogme conciliateur ne pouvait leur apprendre à déposer les armes et à pardonner. Toutes les sagas qui racontent l'histoire du onzième, du douzième et du treizième siècle, offrent un singulier mélange d'idées religieuses et de guerres implacables. Cette aristocratie des hommes libres, des paysans

(1) *Hist. eccles. Islandiæ*, t. I, p. 324.

riches, des guerriers courageux, qui s'était partagé les divers districts de l'Islande, qui exerçait tout à la fois l'autorité civile et religieuse, sentit son ambition s'accroître avec son pouvoir. N'ayant point de maître, elle voulut bientôt n'avoir point de rivaux. En cessant de s'en aller comme autrefois guerroyer sur les côtes étrangères, de s'illustrer par ses combats sur mer, de s'enrichir par ses pirateries, elle conserva malheureusement son orgueil, sa fougue ambitieuse, et la concentra dans l'intérieur du pays. Chaque grande famille essaya d'étendre les limites de son pouvoir; si la loi la gênait, elle marchait à l'althing avec une troupe d'hommes armés et violait la loi. Si une autre famille s'opposait à ses envahissements, il s'ensuivait une guerre. La première attaque amenait de nombreuses représailles. La plus légère défaite enfantait un projet de vengeance. Le gouvernement primitif de l'Islande passait de la forme aristocratique à l'oligarchie, et l'oligarchie arrivait à l'anarchie (1). Au douzième siècle, tout le pays se trouva divisé entre deux ou trois familles puissantes, qui soudoyaient des compagnies de soldats, incendiaient et ravageaient les terres de leurs ennemis, et, dans leur marche sanguinaire, effrayaient ou dévastaient toute la contrée.

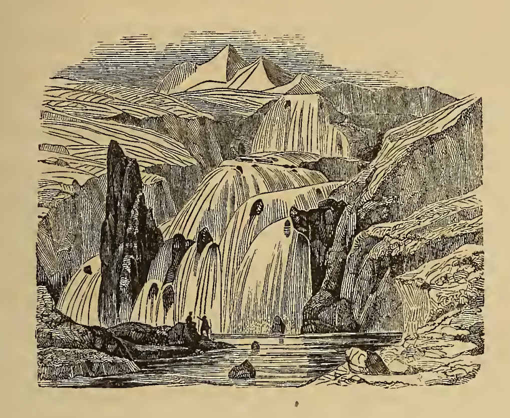
Les évêques, qui d'abord avaient cherché à rester neutres au milieu de ces dissensions ou à les apaiser par un conseil équitable, furent bientôt entraînés

(1) Finn. Johannæi, *loc. cit.*, p. 374.
Arngrimus Jonas, *Crymogæa*, p. 199.

eux-mêmes dans la lutte qui entraînait toute la population de leur diocèse. Ils appartenaient aux familles qui avaient une vengeance à exercer ou qui se disputaient la suprématie. Les passions humaines l'emportèrent dans leur cœur sur le sentiment religieux. Ils s'associèrent aux guerres aristocratiques, selon leur affection, ou selon leur intérêt. L'ambition commençait aussi à les séduire. L'espoir d'étendre leur influence hors des bornes du domaine ecclésiastique les faisait dévier de la route austère frayée par leurs prédécesseurs. D'arbitres qu'ils étaient dans les questions de droit temporel, ils voulurent devenir juges (1). Les luttes des partis leur donnaient une occasion d'exercer leur pouvoir. Ils la saisirent d'abord avec réserve, puis avec ardeur, et leur intervention dans ces luttes cruelles ne fit qu'aggraver les rivalités, les haines, les batailles, désolèrent l'Islande et la rejetèrent toute tremblante et sans force sous la domination de la Norvége.

(1) *Hist. eccles. Island.*, t. I, p. 109.

CHAPITRE XI.



RÉUNION DE L'ISLANDE A LA NORVÉGE.

On appelle *temps des Sturle* cette époque de guerres civiles et d'anarchie qui, dans son choc violent, anéantit la liberté de l'Islande. Ce nom de Sturle était celui d'une famille puissante et ambitieuse qui avait de nombreux partisans, qui comptait dans son sein des hommes d'une rare énergie, et à qui il n'a manqué peut-être qu'un autre temps et une autre arène pour devenir une famille de Médicis. La Stur-

lunga saga, la plus longue de toutes les sagas islandaises, raconte très en détail sa généalogie, ses alliances et ses divisions (1). La guerre principale n'éclata qu'au commencement du treizième siècle; mais, bien longtemps auparavant, le pays avait été souvent troublé par l'explosion d'une haine de famille, par la nouvelle d'un meurtre, d'une bataille, d'un incendie. La Niáls saga, dont le récit se termine vers l'année 1017, est pleine de faits semblables. La Gunnlaugs saga, qui date de la même époque, n'est que l'histoire d'un meurtre et d'un acte de vengeance. Si l'adoption de l'Évangile mit une trêve aux inimitiés et aux duels qui apparaissent si fréquemment dans les annales du paganisme, ce fut, à vrai dire, une trêve plus apparente que réelle. Le naturel païen se réveilla bientôt avec son énergie sauvage et sa haine implacable. Un jeune Islandais nommé Gestur tue le cruel Styr qui avait tué son père et va se réfugier chez ses parents, dans le Borgarfiördur. Snorri Godi, gendre de Styr, le poursuit avec une troupe de soldats, mais il est arrêté par douze cents hommes du Borgarfiördur et forcé d'en appeler au thing. Gestur, ne se sentant pas assez en sûreté dans son pays, le quitte. Thorstein, fils de Styr, le poursuit. Gestur va en Norvége, et son ennemi débarque après lui en Norvége. Il se sauve à Constantinople, et Thorstein accourt comme une furie vengeresse à Constantinople. Là, tous deux se rencontrent. Gestur est

(1) Elle se compose de 4 vol. in-4, publiés par la société de littérature islandaise. Copenhague, 1818.

blessé, mais Thorstein, dans sa précipitation à attaquer son ennemi, a violé les lois des Varinger (1). Ils se précipitent sur lui et veulent le tuer. Gestur paye chrétiennement une rançon pour lui et l'engage à s'en retourner. Quand le vindicatif Snorri le voit revenir et apprend que sa vengeance est restée incomplète, il va dans le Borgarfiördur et tue l'un des principaux chefs du district avec son fils.

Les fils du chef de Borgarfiördur, pour venger leur père et leur frère, massacrent Hallur Gudmundsson qui avait aidé Snorri dans son expédition. Le père de Hallur était trop vieux pour prendre encore les armes. Les frères ne paraissaient pas s'en soucier, mais la mère était là pour les arracher à leur apathie. Un jour que Bard l'aîné s'asseyait à la place de Hallur, elle le frappa rudement et lui défendit de prendre cette place jusqu'à ce qu'il eût vengé son frère. Bárdur entre en négociation avec les meurtriers pour leur faire payer l'amende habituelle. Mais toutes ces formes de procédures ne faisaient qu'irriter davantage la violente mère de Hallur. Lasse enfin de ne pas voir ses fils entreprendre plus énergiquement son œuvre de vengeance, elle leur apporta une large épaule de bœuf et se mit à la découper pour leur en distribuer les morceaux, et comme les trois frères s'étonnaient de cette prodigalité, elle leur dit : Pourquoi donc une telle surprise? votre frère était bien plus grand et plus fort que ce

(1) Viga Styrs saga. Ces faits se passaient entre les années 1010 et 1012.

bœuf, et pourtant vous ne vous êtes point émus en le voyant tuer. Puis elle plaça une pierre devant chacun d'eux, et leur dit : Vous ne valez pas mieux que des pierres, car vous n'avez pas vengé la mort de Hall, et vous faites honte à votre race (1).

Là-dessus les trois frères se lèvent, montent à cheval, attaquent les meurtriers de Borgarfiördur et se défendent vaillamment contre une troupe nombreuse. La suite de cette histoire offre un trait de mœurs demi-païennes, demi-chrétiennes assez curieux. Snorri Godi voulait réconcilier Bárdur avec son ennemi le plus violent. Pour en venir là, il eut recours à la ruse. Un soir qu'il revenait d'une noce avec Thorgils, Bárdur, la figure cachée dans son vêtement, vint se joindre à lui. Arrivé dans sa demeure, Snorri prie Thorgils de lui enseigner une formule de réconciliation. Thorgils prend la parole et dit : De même que Dieu est réconcilié avec les hommes, de même nous devons l'être entre nous à table et avec la coupe de bière à la main, au thing et aux rencontres du peuple, dans l'église et dans la demeure du roi, partout enfin où les hommes se rassemblent. Nous devons être réconciliés comme si aucune haine ne s'était jamais élevée entre nous. Nous devons nous conduire l'un envers l'autre comme des parents et non comme des ennemis. Si l'un de nous vient à rompre ce pacte, il sera poursuivi comme le loup, aussi loin que les hommes chassent les loups, que les chrétiens vont à l'église et les païens

(1) Heidarvigasaga.

à l'autel des sacrifices; aussi loin que le feu brûle, que la terre reverdit, que l'enfant nomme sa mère, que le vaisseau navigue, que le bouclier reluit, que le soleil brille, que la neige couvre la terre, que le Finnois court, que le pin croît, que le faucon vole, que le ciel s'arrondit en voûte, que la terre est cultivée, que l'eau coule dans la mer, et que le laboureur sème son grain. Il sera banni de l'église et de la communauté chrétienne, de la maison de Dieu et de toute retraite, excepté l'enfer. Chacun de nous promet sécurité à l'autre et à ses héritiers, à ceux qui sont nés et à ceux qui ne le sont pas, à ceux qui sont engendrés et à ceux qui ne le sont pas, aux connus et aux inconnus. Chacun de nous promet à l'autre sécurité durable, complète, aussi longtemps que la terre et les hommes existeront. Maintenant nous voilà réconciliés et unis partout où nous nous rencontrerons, sur mer et sur terre, sur le navire et sur l'écueil, sur le dos des vagues et sur celui des chevaux. Nous sommes unis comme le père avec le fils et le fils avec le père dans toute occasion. Donnons-nous la main en signe de réconciliation, et maintenons notre promesse avec la volonté de Dieu et le témoignage des hommes qui nous écoutent. Que la grâce de Dieu accompagne celui qui restera fidèle à ce pacte, que sa colère tombe sur celui qui le rompra (1).

Quand Thorgils eut prononcé ces paroles solen-

(1) Ce formulaire est rapporté dans la Heidarvigasaga et date des premiers temps du christianisme.

nelles, Snorri lui dit que Bárdur était là, et, dans ses idées superstitieuses, Thorgils se croyant lié par la formule qu'il venait de prononcer, fit la paix avec son ennemi.

Sous l'épiscopat de Thorlakur, fils de Runolfur, en l'an 1121, une violente querelle éclata entre deux riches et puissants Islandais, Haflidi et Thorgils. Celui-ci, convaincu d'avoir violé la loi aux assemblées du peuple, venait d'être condamné à l'exil. Mais, au lieu d'accepter sa sentence, il assembla une troupe de sept cents soldats et résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Haflidi s'avança contre lui avec douze cents hommes. Les deux partis allaient en venir aux mains et la lutte devait être sanglante. Tout à coup on vit apparaître l'évêque qui, d'abord, ordonna aux clercs incorporés dans les deux armées d'abandonner le champ de bataille (1), et qui conjura ensuite Haflidi de renoncer à ses projets de vengeance. Mais quand il vit que ses prières étaient inutiles, il employa les menaces. Haflidi eut peur de l'anathème et s'éloigna, mais sans se réconcilier avec son ennemi. Cinquante ans plus tard, c'était l'évêque lui-même qui était en guerre avec trois habitants notables de son diocèse, avec le diacre Jón Loptson, le riche Svend Sturle et le prêtre Hugo. Il condamnait le concubinage du

(1) Dans ce temps-là les prêtres du Nord, comme ceux de France et d'Allemagne, se jetaient les armes à la main dans le tumulte des combats. Holberg rapporte qu'à la bataille qui se livra en 1135 à Fodvig, cinq évêques et soixante prêtres succombèrent dans la mêlée. (*Danemark Riges Historie*, t. I, p. 210.)

premier, les relations adultères du second, et le mariage illicite contracté par la fille du troisième. Tous trois ne songèrent qu'à se venger. Ils se mirent l'un après l'autre en embuscade sur la route de l'évêque, et le vertueux prélat ne leur échappa, disent les annales du temps, que par un miracle.

En 1220, une guerre bien plus formidable éclata au sujet d'un héritage entre la puissante famille de Snorri Sturle et celle de Magnus Gudmundur. Snorri, pour défendre ses droits, arrive au thing avec huit cents hommes. Impossible aux juges de formuler une sentence en face d'une troupe aussi nombreuse qui ne demandait qu'à se battre. L'évêque parvient à calmer la foule impétueuse de Snorri, et prépare même une sorte de réconciliation entre lui et son adversaire. Mais, dans ces temps de désordre, à peine l'intervention des hommes sages avait-elle apaisé une querelle, qu'on en voyait aussitôt surgir une autre. Le sentiment d'une injure passait du cœur de l'offensé dans celui de tous ses parents et amis. Les haines se succédaient et étendaient au loin leurs ramifications. Une grande guerre enfantait des guerres partielles, comme les volcans primitifs de l'Islande qui ont enfanté d'autres volcans. Une bataille entre deux troupes nombreuses était toujours suivie de plusieurs mêlées plus petites, mais non moins acharnées. Ceux qui donnaient l'impulsion à toutes ces animosités, qui soufflaient autour d'eux le feu de la discorde, n'obéissaient pas à une de ces idées de réforme, d'organisation, qui jettent tant d'intérêt sur l'histoire des républiques

italiennes et les révoltes des communes de France et de Flandre pendant le moyen âge. Ils ne songeaient point à créer un autre système de gouvernement, à modifier l'avenir de leur pays. Ils n'agissaient qu'en vue du présent. Tout ce qu'ils voulaient, c'était de venger une offense, d'envahir un coin de terre, de violenter la décision d'un juge. L'intérêt matériel était leur mobile, et comme cet intérêt se trouvait à chaque instant, ou lésé ou exposé à quelque attentat, à chaque instant ils reprenaient les armes pour le défendre.

En 1237, les hostilités, suspendues par l'intervention de l'évêque Magnus, recommencent. Sturle Sighvate entre en campagne contre Thorlufr Thord, et quarante hommes restent sur le champ de bataille. En 1238, il n'y eut point de réunion à l'althing (1). La guerre civile arrêtait toute procédure et suspendait tout jugement. La même année, Sturle Sighvate et ses fils rencontrent dans les champs de Skagafiördur deux de leurs principaux ennemis, Kolbein Arnor et Gissur Thorvaldr. La bataille s'engage. Sighvate s'y précipite vaillamment et succombe. Ses quatre fils succombent à ses côtés, et soixante hommes sont égorgés autour d'eux (2). Cette lutte sanglante ne fait qu'enflammer la colère de Kolbein et de Gissur. Ils errent à travers la contrée, ravageant et pillant les domaines de leurs adversaires, et jurant d'exterminer la race des Sturle (3).

(1) Finni Johannæi, *Hist. eccl. Isl.*, t. I, p. 312.

(2) Sturlunga saga, liv. 6, ch. 2.

(3) Finni Johannæi, *loc. cit.*, p. 314.

Un homme illustre fut la victime de leur haine, un homme qui, dans un siècle d'ignorance, dans sa pauvre île isolée d'Islande, avait deviné le génie de l'antiquité, et qui écrivit un livre d'histoire, élégant comme Tite-Live, simple et majestueux comme Hérodote. C'était Snorri Sturluson, l'auteur de la Heimskringla et de la seconde Edda. Arrêtons-nous un instant sur la vie de cet écrivain célèbre. Elle nous aidera à caractériser d'une manière plus précise l'état de l'Islande à cette époque de dissensions générales.

Snorri Sturluson naquit l'an 1178, à Hram, dans le Dale-Syssel. Ses parents étaient alliés aux principales familles du pays, et faisaient remonter leur origine jusqu'aux premiers princes de Norvége et jusqu'aux anciens rois de Suède et de Danemark. Son père avait la charge héréditaire de chef du district et portait, comme au temps du paganisme, le titre de godi (1). Il mourut lorsque son fils avait à peine cinq ans. Snorri fut élevé chez Jón Loptson, que l'on citait alors comme l'homme le plus riche, le plus habile et le plus instruit de l'Islande. C'était le petit-fils du célèbre Saemundur, qui recueillit les chants de l'Edda. Il y avait employé une partie de sa fortune, et sa maison, dit un savant écrivain, était une école de science (2). Snorri y passa toute sa jeunesse. Ce fut là qu'il prit le goût de l'étude et qu'il sentit s'éveiller en lui les premiers germes de

(1) V. ci-dessus p. 62. Ce titre de Godi subsista longtemps encore après l'adoption du christianisme.

(2) Finn Magnussen, *Udsigt over Snorre Sturlesöns Liv og Levnet.*

ce génie littéraire qui devait entourer son nom d'une auréole de gloire impérissable.

A l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, Snorri, qui n'avait point de patrimoine, épousa la fille d'un prêtre fort riche. Il augmenta successivement la fortune qu'il avait acquise par ce mariage, et se trouva un jour en état d'armer huit à neuf cents hommes. Pour en venir à un tel degré de prospérité, il employa tous les moyens que lui suggéraient son esprit inventif et son talent littéraire. Il savait que ses chants seraient récompensés par ceux à qui il les adresserait. Il chanta les princes de Norvége et sut tirer parti de leurs présents. Tous ses biographes s'accordent à dire qu'il était avide d'argent et avare. Son avarice fut une des causes de sa perte.

Après avoir changé plusieurs fois de demeure, Snorri Sturluson alla se fixer à Reykholt. Il embellit à plaisir cette habitation et l'entoura d'un rempart. Dans le temps où il vivait, ce n'était pas une précaution inutile. Mais le rempart fut trop faible pour le sauver de la colère de ses ennemis. Il fit construire au même endroit un aqueduc et une maison de bains. Reykholt était sa demeure de prédilection. C'était là qu'il revenait toujours avec joie se reposer du poids des affaires ou des fatigues d'un voyage. C'était là qu'il amassait les livres, les chants de scaldes, les chroniques dont il devait se servir un jour pour écrire son histoire du Nord et son Edda. En 1213, il fut élevé, par le vœu de ses concitoyens, à la dignité de lögsögumadr, ou président de l'althing. C'était, comme

nous l'avons vu, la plus haute dignité de l'État (1). Tant que l'Islande resta libre, le lögsögumadr fut chargé de garder les anciennes lois et de promulguer les nouvelles. Snorri était en même temps chef de plusieurs districts, et ces deux hautes fonctions, sa fortune qu'il voulait agrandir, et, par-dessus tout, son nom de Sturle, l'entraînèrent, plus d'une fois, dans les orageuses discussions qui désolaient l'Islande.

De cette époque datent ses premières relations avec la Norvége. Il avait écrit un poëme pour le jarl Hakon-Garlin. Le jarl lui envoya une épée, un casque, un bouclier d'un travail précieux, et l'invita à aller le voir. Snorri se disposait à partir lorsqu'il apprit la mort subite de son protecteur. Cependant, comme son nom était connu et considéré en Norvége, il entreprit quelque temps après ce voyage et fut accueilli avec distinction par le jarl Skúli et le jeune roi Hakon-Hakonson. Il était en Norvége quand on apprit que les Islandais avaient tué un Norvégien de distinction. Le jarl Skúli, indigné de cet attentat, voulait envoyer une armée en Islande et s'emparer de l'île entière. Snorri employa son intervention pour détourner le péril dont son pays était menacé. Il s'adressa au roi et lui promit d'obtenir, par sa propre influence et par celle de ses parents, une juste satisfaction pour le meurtre que ses concitoyens venaient de commettre, et à l'avenir une sécurité entière pour les Norvégiens qui aborderaient en Islande (2). Les

(1) V. plus haut, p. 68.

(2) Suhm., *Historie af Danemark,* t. IX, p. 373.

projets de guerre furent suspendus, et Snorri retourna dans sa patrie, s'engageant à envoyer son fils au roi Hakon, comme gage de ses promesses. Le roi lui avait donné le titre de *Länsmand;* le jarl lui avait fait des présents. Ses compatriotes l'accusèrent de s'être laissé séduire par toutes ces marques de distinction et d'avoir engagé la liberté de son pays. Des biographes modernes ont répété cette accusation (1), mais le savant M. Finn Magnussen l'a combattue énergiquement, et, ce nous semble, avec raison. Le récit de la saga des Sturle et de celle de Hakon-Hakonson peut à peine faire supposer le crime que l'on impute à Snorri. Il y a loin d'un acte supposé à un acte accompli. Ce qui confirme, du reste, l'opinion de M. Finn Magnussen, c'est la conduite de Snorri en Islande. Il envoya bien, comme il l'avait promis, son fils au roi Hakon, mais il ne chercha point à persuader à ses compatriotes qu'ils devaient se soumettre à la Norvége.

Cependant cette puissante famille des Sturle qui

(1) Le premier qui la formula avec quelque autorité, est l'évêque Finn Johnsen, auteur de la biographie latine de Snorri Sturluson, mise en tête de la traduction de la Heimskringla. Schöning reproduisit le même fait dans son avant-propos de l'*Histoire de Norvége*. Le poëte danois Grundtvig a repoussé avec colère l'assertion du savant norvégien. Il dit, en parlant de Schöning : « Ce nain « méchant qui chercha à noircir avec la suie de l'enfer la mémoire « du grand homme. » Finn Magnussen, en reprenant cette question, a parfaitement démontré que rien, dans les anciennes annales, ne prouvait que Snorre eût vendu la liberté de son pays.

exerçait un ascendant si redoutable dans le pays, et dont le nom se retrouvait depuis cinquante ans dans tous les récits de bataille et toutes les discordes civiles, cette famille, comme si elle n'avait pas encore assez de guerres à soutenir, s'en imposait une nouvelle en se divisant elle-même. Fraeckia, fils de Snorri Sturluson, avait fait, en l'absence de son cousin Sturle, une petite invasion sur ses domaines. Sturle et Sighvat, son père, rassemblent une troupe d'hommes armés et s'emparent de Reykholt. Snorri s'enfuit à Bessastadir, de là dans le district de Skaptafiall, de là enfin à Gardar, chez un de ses amis. Une nouvelle bataille s'engage. Son ami est vaincu et condamné à quitter le pays. Snorri se retire avec lui en Norvége. Mais il n'échappait aux discordes de l'Islande que pour retomber dans d'autres discordes non moins ardentes et non moins dangereuses. Le roi Hakon-Hakonson n'était devenu roi de Norvége qu'en abandonnant un tiers du royaume au jarl Skuli. Plus tard, le jarl donna sa fille en mariage au roi, et cette alliance accrut encore son ambition. Il demandait pour ses enfants l'hérédité de ses droits souverains. Il obtint le titre de duc, titre que nul dignitaire norvégien n'avait reçu avant lui. Ce n'était pas assez, il voulait devenir roi. Snorri Sturluson, en arrivant en Norvége, se rangea de son côté et composa un chant moqueur sur un des principaux partisans de Hakon. Le roi courroucé voulait faire à l'instant même arrêter l'imprudent poëte. Mais le jarl lui

donna un navire et il retourna en Islande (1). Peu de temps après, la rébellion du jarl éclata ouvertement. Il prit les armes et fut battu. Il crut trouver un refuge assuré dans un cloître. Ses ennemis vinrent le saisir et le massacrèrent. Hakon resta seul maître de la Norvége, et, dès ce moment, Snorri ne pouvait plus songer à retourner dans un pays où il avait été reçu autrefois avec une grande distinction. Son imprudence lui avait attiré la haine du roi. Son avarice lui suscita dans son pays d'autres inimitiés plus redoutables encore.

Non content des grandes propriétés qu'il avait acquises par son mariage et de celles qu'il avait successivement achetées, il contracta avec une riche veuve, nommée Hallveig, une sorte d'alliance de fortune bien plus que d'amour. Elle se retira près de lui, et tous deux mirent leurs biens en commun. Peu de temps après, Snorri perdit sa femme et épousa Hallveig, qui ne vécut que quelques années. Elle avait deux enfants qui vinrent à sa mort réclamer son héritage. Snorri le leur contesta, et tous deux s'associèrent à ses ennemis. Déjà il était entré en hostilité avec son fils aîné pour une question d'argent. Il eut, pour le même motif, de violentes contestations avec son premier gendre. Il lui restait encore trois enfants naturels, un fils et deux filles. L'une épousa

(1) Quelques biographes de Snorri racontent qu'au moment où il allait partir, Skule lui donna le titre de jarl. Mais la Sturlunga saga ne confirme pas ce fait, et il paraît fort douteux.

le chef du district de Vatnsfiördur qui fut tué, la nuit, dans sa demeure. L'autre, qui avait été mariée assez richement, ne put vivre avec son mari. Elle divorça, puis épousa Gissur Thorvaldson, avec lequel elle divorça encore. Gissur réclama sa dot. Snorri ne voulut pas la lui donner. Le gendre, en courroux, jura de se venger et ne tint que trop bien sa parole.

Cependant Snorri, en revenant de Norvége, était allé rejoindre sa femme à Breidabolstadur. Il avait apaisé quelques anciens différends, il avait même obtenu une complète satisfaction de ceux qui l'avaient forcé à prendre la fuite, lui et son ami Thorleifur. Tout semblait lui présager une vie plus calme. Mais ses ennemis ne le perdaient pas de vue et n'oubliaient pas leurs projets hostiles. En 1240, deux Islandais arrivèrent de Norvége, apportant des lettres du roi Hakon-Hakonson. On disait que ces lettres renfermaient l'arrêt de Snorri (1). Gissur, qui était entièrement dévoué au roi, les prit et les garda pour s'en servir au besoin. Un an se passa ainsi. Hallveig mourut. Ses deux fils, lésés dans leur intérêt, déçus dans leur espoir, allèrent implorer le secours de Gissur. L'implacable Islandais crut que le moment était venu d'assouvir sa vengeance. Il divulgua le secret des lettres de Hakon, et dit qu'elles lui ordonnaient d'arrêter Snorri comme coupable de lèse-majesté, et de l'envoyer en Norvége ou de le tuer.

(1) Finn Magnussen, *loc. cit.*, p. 251.
Sturlunga saga.

A l'instant même il envoie un espion à la découverte. Il apprend que Snorri est à Reykholt et se dirige de ce côté avec une escorte de soixante-dix hommes. Au milieu de la nuit, il se présente dans la demeure de son ennemi. Snorri, effrayé, se réfugie auprès d'un prêtre qui le fait cacher dans une cave. Gissur le poursuit, parvient à découvrir sa retraite, et cinq de ses hommes y pénètrent. L'un d'eux s'écrie : Frappe! — Non, ne frappe pas, dit le malheureux Snorri. — Commence toi-même, s'écrie un autre. Snorri les conjure encore de l'épargner. Les cinq satellites s'arrêtent un instant à la vue de cet homme sans défense, épouvantés en quelque sorte du meurtre qu'ils allaient commettre. Enfin le plus intrépide s'avance, porte à Snorri un coup mortel, et ses compagnons l'achèvent (1).

Ainsi mourut ce scalde du Nord, cet écrivain savant dont les siècles n'ont fait qu'accroître la renommée et dont les œuvres resteront toujours comme un des plus beaux monuments du moyen âge. Trop heureux s'il eût vécu dans un autre temps, ou si, au lieu de se jeter dans les discordes de son pays, il eût pu se retirer à l'écart, dans le paisible domaine de la science et de la poésie.

A peine l'assassinat de Snorri était-il connu, que son fils naturel, Fraeckia, accourt pour le venger. Il accourt avec une troupe de six cents hommes, s'empare du domaine de Reykholt et tue Klangur, cousin de

(1) Sturlunga saga, liv. VI, ch. 31.

Gissur. Mais Gissur, averti de son approche, se rend à Skalholt et implore le secours de l'évêque. Fraeckia le poursuit avec son armée. L'évêque envoie deux de ses prêtres lui faire des propositions de paix. Fraeckia les repousse. Alors le prélat, revêtu de ses habits sacerdotaux, sa mitre sur la tête, sa crosse d'argent à la main, s'avance au-devant de l'agresseur et le menace de l'excommunication. Fraeckia, effrayé, suspend son attaque, prend l'évêque pour arbitre. Un traité de paix fut conclu, mais il ne dura pas longtemps. Gissur, qui avait juré sur la croix de remplir toutes les conditions qu'on lui imposait, trahit ses serments, commença une nouvelle guerre, dans laquelle il vainquit l'un après l'autre tous ses adversaires et bannit Fraeckia, qui alla mourir en Norvége (1).

La famille des Sturle, qui avait si longtemps dominé l'Islande, était vaincue, dispersée, anéantie. Gissur était le maître de la contrée, et il n'usa de son ascendant que pour la liberté de son pays.

Les rois de Norvége n'avaient jamais admis qu'à regret l'émancipation de l'Islande. Il leur semblait

(1) Finni Johannæi, *loc. cit.*, p. 315.

Suhm., *Hist. af Dan.*, t. IX, p. 668.

Finn Magnussen, p. 257. Le malheureux fils de Snorri n'eut pas même la consolation d'hériter des biens de son père. Ils furent distribués à ses ennemis. Gissur et Kolbein en prirent une partie. Une autre fut adjointe au domaine du roi, et Reikholt fut transformé en presbytère.

que cette île, peuplée par une colonie norvégienne, devait être soumise à leur sceptre et reconnaître leur pouvoir. Harald Harfager, dont le despotisme chassa plusieurs des principales familles de son royaume vers les côtes désertes de l'Islande, essaya de leur imposer un tribut, mais il ne put y parvenir. Olaf le saint renouvela la même tentative et ne fut pas plus heureux. Son frère Harald revint encore à cette idée et échoua comme lui (1). Tant que l'aristocratie islandaise resta ferme et unie, elle n'offrait aucune prise à ces projets ambitieux. Mais les discordes des XIe et XIIe siècles, les guerres désastreuses, les pillages, les incendies qui désolèrent le pays, rendirent aux rois de Norvége l'espoir de conquérir une terre dont ils avaient toujours condamné l'indépendance. Hakon-Hakonson poursuivit cette pensée de conquête pendant toute la durée de son règne, et chaque discorde et chaque lutte éclatant en Islande était pour lui comme une nouvelle chance de succès. Il s'adressa d'abord à Sturle Sigvatson qui était venu passer quelque temps en Norvége, et lui demanda s'il ne serait pas possible de soumettre l'Islande à sa domination, non pas en égorgeant ceux qui pourraient s'opposer à cette entreprise, mais en les faisant prisonniers, et en les envoyant en Norvége. Sturle promit d'obéir à la volonté du roi; mais à peine de retour dans son pays, il se trouva engagé dans de violentes

(1.) Arngrim, *Jonas Crymogæa*, p. 197.
Finni Johannæi, p. 376.

querelles et ne put accomplir qu'une partie du mandat dont il s'était chargé (1).

Quelques années plus tard, lorsque Hakon se fit solennellement couronner roi, le cardinal qui était venu de Rome pour présider à cette cérémonie engagea l'évêque de Hólar, Henri Knursön, à persuader aux Islandais d'abdiquer leur gouvernement républicain et de se soumettre à la Norvége (2). L'évêque partit dans cette intention avec un Islandais assez influent, Thord Kakald. Un même intérêt les avait alliés l'un à l'autre. Une querelle les divisa à tout jamais. L'évêque retourna en Norvége et s'unit à Gissur. Il s'embarqua avec lui pour continuer son œuvre de prédication politique; mais, cette fois, une tempête violente l'arrêta dans ses projets et le força de revenir en Norvége.

Cependant de part et d'autre, dans cette pauvre île dévastée d'Islande, on commençait à parler hautement des desseins du roi et des tentatives de ses émissaires. Un siècle plus tôt, l'idée de renverser la forme républicaine de leur gouvernement et de se soumettre à la domination de la Norvége eût révolté tous les Islandais. Mais l'anarchie les avait si long-

(1) Finn. Joh. loc. cit., p. 379. Sturlunga saga, ch. VI. Hakon Hakonsen saga, ch. CLXXX.

Suhm., *Hist. af Danemark,* t. IX, p. 644.

(2) Hakon Hakonsen, ch. CCLVII.

Suhm., *loc. cit.,* t. X, p. 96. Le cardinal, dit Suhm., élevé dans des principes de hiérarchie et de despotisme, ne pouvait tolérer la libre organisation de l'Islande, et pensait que s'il arrivait tant de discordes dans cette contrée, c'est qu'elle n'était pas soumise à une autorité supérieure.

temps tourmentés, les malheureux étaient si faibles et si las, que toute idée de changement ne pouvait que leur donner une idée d'amélioration. Ainsi, ils reçurent les envoyés de Hakon sans colère. Seulement, ils ne pouvaient se faire à l'idée de payer un impôt. Quand Ivar Arnliotsson s'en alla, après l'évêque Henri, porter à ses concitoyens le mandat du roi, il le fit en peu de temps adopter par la plupart des familles auxquelles il le présenta, et rallia à la Norvége deux districts considérables. Mais il était réservé à l'intrépide Gissur de conduire plus loin que tout autre cette œuvre rêvée depuis tant d'années et essayée tant de fois. Il partit pour l'Islande, comblé de présents et honoré du titre de jarl. Il émut ses concitoyens par ses récits enthousiastes, il les tenta par ses promesses. A force d'entendre vanter la générosité de Hakon et les bienfaits de son règne, un grand nombre d'entre eux voulurent l'avoir pour souverain. En 1258 Gissur fit sa dernière tentative. En 1262 il ne restait plus en Islande que quelques familles récalcitrantes. Trois ans après, Hallvardur Gullskor vint annoncer au roi que l'Islande entière s'était déclarée tributaire de la Norvége, et à la même époque la colonie groënlandaise acceptait les mêmes conditions (1).

(1) *Hist. eccl. Island.*, t. I, p. 381.

Crymogæa, p. 101.

Hakon Hakonsen saga, ch. CCXCVII. Magnus Hakonsen saga, ch. II.

Snorre Sturleson, *Norske Kongers Krönike oversat af Clausen*, p. 717, 730-736, 737.

CHAPITRE XII.

DOMINATION NORVÉGIENNE.

En se soumettant au pouvoir de la Norvége, l'Islande ne tomba pas tout d'un coup, des discordes de l'oligarchie, sous le poids du despotisme. Il fut stipulé, d'une part, que chaque Islandais ayant une certaine propriété payerait au roi un impôt annuel de huit aunes de vadmel; de l'autre :

1° Qu'elle conserverait ses lois et institutions;

2° Qu'il arriverait chaque année en Islande la quantité de denrées nécessaire à sa consommation;

3° Que les Islandais pourraient, après un certain temps, recouvrer les héritages qui leur seraient légués en Norvége;

4° Que l'Islande ne payerait point de droits de navigation et d'octroi en Norvége;

5° Que les Islandais seraient traités en Norvége comme les citoyens les plus favorisés de ce pays;

6° Que le roi maintiendrait la paix publique;

7° Que l'administration de l'île serait confiée à un gouverneur envoyé par le roi, qui devait en même temps se montrer fidèle à son souverain et juste envers les Islandais, maintenir l'autorité de son maître et les priviléges de la colonie; que, dans le cas où ces conditions ne seraient pas remplies, l'Islande n'était plus liée par aucun serment au roi de Norvége (1).

Le second article de cette convention indique un fait remarquable. Le temps n'était plus où les Islandais armaient eux-mêmes des navires, et s'en allaient au loin chercher les denrées étrangères; où ils étaient tout à la fois soldats et marchands, où ils revenaient vendre en hiver le butin qu'ils avaient pris en été à la pointe du glaive. Le christianisme condamnait la piraterie. L'état des autres pays, les précautions prises par les navigateurs, la rendaient de plus en plus difficile; et les luttes de l'Islande, les guerres incessantes de famille à famille, de district à district, occupaient, dans l'intérieur de l'Islande, ceux qui auraient pu encore lancer, comme autrefois, leur barque aventureuse sur les mers et tenter la fortune des Vikings. Aux sagas qui racontent toutes ces excursions lointaines, tous ces combats sur les côtes étrangères, succèdent celles des Sturle. Puis l'époque agitée, l'époque héroïque est finie. La population fou-

(1) Clausen, *Udtog af de norske Kongers Bedriffen*, p. 752. Torfæi, *Hist. Norveg.*, IV, p. 334.

gueuse de l'Islande se calme par degrés, comme une vague que nul vent ne soulève, et le torrent débordé rentre dans son lit. Désormais, plus de descriptions de duels sur le roc isolé, plus de batailles chantées par les scaldes; mais des biographies d'évêques, des annales de couvents et des récits de miracles. L'Islande, si fidèle à ses souvenirs, oublie même parfois jusqu'à la gloire du passé, et au lieu de faire revivre ses traditions anciennes, elle se met à composer des traditions fabuleuses et emprunte des romans aux pays étrangers (1).

A partir de cette époque, l'histoire de l'Islande perd beaucoup de son intérêt primitif, et, plus tard, s'efface encore davantage ou disparaît complétement dans celle du royaume qui la domine. Ce n'est plus cette vieille colonie norvégienne qui, pour échapper au despotisme, était allée chercher un refuge au delà des mers. Ce n'est plus cette fière république qui se gouvernait elle-même, qui se débattait à l'écart dans le mouvement tumultueux de ses passions, de ses habitudes guerrières, et dont il était curieux d'observer le caractère, le développement progressif et la sauvage indépendance. C'est une pauvre population qui, ne pouvant plus vivre de sa propre vie, se courbe sous le sceptre étranger, tombe peu à peu dans un état de servitude absolu, et finit par devenir une des

(1) P. E. Müller, *Om den islandske Historieskrivnings Oprindelse, Flor og Undergang*, p. 52.

Stephensen, *Verfassung von Island*, p. 220.

plus humbles provinces du Danemark. Il lui reste cependant encore une histoire à elle, et celle-là, nulle autre contrée ne la lui enviera. C'est l'histoire de toutes les éruptions de volcans, de tous les tremblements de terre qui désolèrent ce malheureux pays. C'est le retour presque périodique de toutes ces révolutions de la nature, plus terribles encore que celles des partis politiques. L'Islandais les a supportées avec une admirable résignation. Il a vu son champ inondé par un torrent de lave; il a vu sa maison s'écrouler dans une des violentes secousses qui ébranlaient le sol de son île; il a vu sa famille mourir autour de lui dans la misère, ses troupeaux succomber à l'épidémie, et plutôt que de quitter la terre occupée par ses ancêtres, il s'est résigné à tous les fléaux. L'histoire qui consacre tant de pages à enregistrer les actes de courage dans les batailles, n'en aura-t-elle pas une pour cette force patiente et cet héroïsme?

L'Islande n'était encore qu'en partie soumise à la Norvége lorsque son premier roi, Hakon Hakonsen, mourut, et son fils Magnus lui succéda (1262). Celui-ci semblait venir tout exprès pour achever d'éteindre, par son esprit conciliant, les dernières étincelles de la guerre civile. C'était un homme doux, juste, pieux, qui signala son règne par plusieurs sages ordonnances, et mérita le surnom de *Lagabœtir* (protecteur de la loi).

La loi apportée en Islande par Ulfliotur, et adoptée par l'althing en 929, avait subi, à différentes époques, plusieurs modifications. Les besoins d'une autre

époque, le christianisme surtout, changèrent peu à peu les principales dispositions de l'ancienne organisation islandaise, sans toutefois en renverser la base. En l'an 1004, la lögsögumadr fit admettre, par les comices généraux, la création d'un tribunal suprême chargé de juger en dernier ressort les causes qui, pour un défaut de forme ou pour toute autre raison, n'auraient pas pu être résolues par l'assemblée du peuple. Sept ans après, une loi spéciale défendit le duel. Mais l'habitude de se battre, pour prouver son bon droit, fut remplacée par une coutume plus barbare encore, par l'épreuve du fer chaud, dans tous les cas graves et douteux (1).

Vers le milieu du onzième siècle, la loi civile subit l'influence du clergé, dont le pouvoir avait fait de rapides progrès, et l'une des principales dispositions législatives de cette époque est l'ordonnance sur les dîmes.

Depuis Ulfliotur jusqu'au commencement du douzième siècle, le président de l'althing devait narrer, chaque année, la loi au peuple. Cette tâche devenait de plus en plus difficile à mesure que de nouvelles ordonnances compliquaient les anciennes. En 1117, un de ces hauts fonctionnaires, qui avait lui-même éprouvé les embarras d'un tel récit, proposa d'écrire le code islandais et d'en élaguer tous les articles qui n'étaient plus en usage. La proposition fut acceptée. Il s'adjoignit quelques membres de l'althing, et écrivit

(1) J. F. W. Schlegel, *Om Graagaasen*, p. 124.

un code désigné aujourd'hui sous le nom de Gràgàs (1). Il fut décidé que chaque année on lirait à l'assemblée du peuple une partie de ce recueil, de façon à ce qu'il pût être lu en entier dans l'espace de trois ans.

Le code Gràgàs fut en usage jusqu'à la fin du règne de Hakon Hakonsen, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque où l'Islande allait se réunir tout entière à la Norvége. Il renferme des dispositions dures, et l'on pourrait même dire barbares; mais toutes les autres lois du Nord avaient alors le même caractère, et l'on trouve dans celles-ci plusieurs articles qui indiquent un sentiment profond d'humanité. Tel est, par exemple, celui qui prescrit, pour le meurtre d'une femme enceinte, une punition double de celle que l'on appliquait au meurtre d'un homme. Cette loi prenait aussi sous sa sauvegarde les animaux, et imposait une punition à ceux qui les maltraitaient. Elle prescrivait aux paysans de recevoir et d'héberger les voyageurs; elle indiquait le salaire des ouvriers et celui des domestiques. Elle défendait le vagabondage, la prodigalité et les jeux où l'on engageait de l'argent.

Toute cette loi est d'un haut intérêt, non-seulement pour le jurisconsulte, mais pour le philologue et l'historien. On y trouve un grand nombre de mots

(1) Oie grise. On ignore ce qui a pu faire donner un pareil titre à ce recueil de lois. Primitivement il était connu sous un autre nom. Le mot de gràgàs ne se trouve cité dans aucun livre avant le dix-septième siècle. (Schlegel, *loc. cit.*, p. 116.)

qui ne sont plus employés aujourd'hui; d'autres dont les Islandais eux-mêmes connaissent à peine la véritable signification. Nul autre livre n'indique aussi bien que celui-ci la manière dont les lois étaient faites et acceptées. On voit, par différents passages de cet ancien recueil, que l'aristocratie islandaise se laissait parfois dominer à l'althing; que les paysans pouvaient, par leurs acclamations, faire admettre ou rejeter une proposition. On y voit aussi que le sol de l'Islande était bien plus cultivé et plus fécond qu'il ne l'est de notre temps; car la loi parle de pièces de terre qu'on labourait avec des bœufs, comme dans le reste du Nord, et de semences de grains. Mais, en même temps, il est facile de reconnaître, par d'autres passages de la même loi, que la pêche et la chasse ont toujours été deux des principales ressources des Islandais (1).

Lorsque Hakon Hakonsen travaillait à réunir l'Islande à la Norvége, il pensa qu'un nouveau code pourrait lui mériter l'affection des Islandais. Il en fit un qui fut adopté à l'althing, mais qui était si sévère, qu'on le nomma le Code de fer. Son fils Magnus vit qu'une pareille loi ne pouvait subsister, et travailla à la réformer. Il mourut avant d'avoir complété son œuvre. Éric, son fils, l'envoya en Islande en 1280 (2). Le peuple lui donna le nom du président John, qui

(1) Ce recueil important a été publié par la société des antiquaires de Copenhague.

(2) Suhm., *Historie af Dann.*, t. X, p. 832.

la lui avait apportée. Il l'appela le *Jonsbok* (le livre de Jean (1). C'est sur ce code du treizième siècle, modifié seulement à certaines époques, que repose encore toute la législation actuelle de l'Islande. Cinq ans auparavant, l'Islande avait aussi adopté un nouveau code ecclésiastique, rédigé par l'évêque Arn et publié sous son nom (2).

Toutes ces ordonnances, assez grossières, il est vrai, mais appropriées cependant avec intelligence aux idées du temps et aux besoins du peuple, n'étaient qu'un palliatif à un ordre de choses déjà fort inquiétant et qui menaçait de s'aggraver encore. En perdant sa liberté, l'Islande avait perdu aussi le mouvement qui la soutenait autrefois. D'une existence active, entreprenante, hardie, elle passait tout d'un coup à un état passif qui engourdissait ses forces. Au lieu de gouverner, elle était gouvernée. Au lieu d'armer, comme autrefois, des navires pour explorer les autres pays, et rapporter des contrées étrangères les diverses productions que son sol lui refusait, elle at-

(1) Il a été réimprimé plusieurs fois. La première édition a pour titre : *Logbòk islendinga,* 1578. Trycht à Holum.

Les plus récentes sont en danois. *Den islandske lov Jons Bogen udgiven af kong Magnus Lagabaeter.*

(2) Jus ecclesiasticum novum sive Arnæanum constitutum, anno Domini 1275. Ex mss. legati magnæani, cum versione latina primus edit Grimus Johannis Thorkelin Havniæ, 1777.

Le même éditeur a aussi publié l'ancien droit ecclésiastique. Jus ecclesiasticum vetus, sive Thorlaco ketillianum constitutum, anno Christi 1123.

tendait du pacte conclu avec la Norvége, et de l'avidité des marchands, les choses nécessaires à la vie matérielle. Chaque année, six bâtiments de Bergen devaient lui apporter le grain, le bois et les autres denrées dont elle avait besoin; mais ces six bâtiments ne pouvaient suffire à sa consommation, et d'ailleurs ils n'accomplissaient pas toujours régulièrement leur voyage. Les Anglais qui, depuis plus de trois siècles, avaient commencé à fréquenter les côtes de l'Islande pour y faire un commerce d'échange, comprirent qu'il y avait là une source de bénéfices plus abondante que par le passé et y vinrent en plus grand nombre. Ils y vinrent d'abord secrètement, comme des contrebandiers. Car le contrat de l'île avec la Norvége impliquait déjà une sorte de monopole commercial. Puis ils obtinrent la permission d'aborder dans certains ports, moyennant une redevance annuelle. Ils établirent alors sur différents points de l'île des comptoirs permanents où les Islandais pouvaient aller, l'hiver comme l'été, déposer les productions de leur *gàrd* et prendre en échange celles qui leur manquaient. Ce commerce était très-favorable au pays. Les Anglais payaient les denrées islandaises plus cher que les Norvégiens, et apportaient de leur pays des marchandises meilleures. Mais bientôt ils se trouvèrent en concurrence avec les navires des villes hanséatiques qui commençaient à se répandre dans toutes les mers du Nord; et il s'éleva entre eux et les nouveaux venus des contestations violentes qui, plus d'une fois, troublèrent le pays. A la fin, les marchands de la Hanse

l'emportèrent sur leurs rivaux, et les Anglais abandonnèrent les parages de l'Islande (1).

Il y avait une autre source d'inquiétudes et de troubles bien plus difficiles à calmer dans le conflit des deux autorités qui dominaient l'Islande. D'un côté s'élevait le pouvoir des gouverneurs choisis par le roi de Norvége, de l'autre celui des évêques et du clergé, qui grandissait sans cesse. La puissance temporelle tâchait d'empiéter sur les droits de la puissance religieuse. Celle-ci se relevait avec audace et attaquait à son tour les priviléges de son antagoniste. C'était cette même lutte de deux ambitions jalouses, de deux principes opposés, qui éclatait alors dans toute l'Europe; dans la pauvre île d'Islande comme dans les riches États d'Allemagne, de France et d'Angleterre, elle se manifestait de la même façon, d'un côté par des actes de violence, de l'autre par des excommunications (2). Le peuple souffrait de toutes ces querelles de parti. Il souffrait de l'avidité des gouverneurs étrangers et de l'insatiable ambition de ses prêtres; et peut-être alors regrettait-il le temps où il était agité par les guerres de l'oligarchie, mais libre.

La Norvége, qui seule pouvait apporter un remède à ces symptômes sinistres, se trouva bientôt elle-même si occupée de ses propres dissensions, qu'elle n'eut plus le temps de travailler au bien-être de son ancienne colonie. Le doux et pacifique Magnus avait

(1) Stephensen, *Islands verfassung*, p. 222.

(2) *Hist. eccl. Isl.*, t. I, p. 538. Stephensen, *loc. cit.*, p. 222.

été remplacé sur le trône par Éric, qui crut assurer son avenir en faisant de larges concessions aux prélats de son royaume, et qui ne fit qu'augmenter leur audace en se soumettant à leurs exigences. Las enfin de sa mansuétude, il se révolta contre eux. L'archevêque de Drontheim excommunia deux de ses conseillers. Le roi chassa du pays deux évêques : il resta maître du champ de bataille, et le clergé, pour se venger, lui imposa le surnom de *Presthader* (ennemi des prêtres), qu'il a toujours gardé. A peine cette guerre religieuse était-elle terminée, qu'il en eut une autre à soutenir contre le Danemark; puis celle-ci lui en amena encore une autre avec les villes anséatiques, et il ne conclut la paix avec ces fières cités marchandes qu'à des conditions onéreuses.

Son frère, Hakon V, qui monta après lui sur le trône de Norvége, termina la guerre avec le Danemark, et se trouva presque aussitôt engagé dans une lutte violente contre le duc suédois Éric, auquel il avait promis de donner sa fille en mariage. Il mourut en 1319, ne laissant ni enfant mâle, ni frère. Le jeune Magnus, fils de sa fille et du duc Éric, fut déclaré roi de Norvége. Dès l'âge de trois ans, il avait été élu roi de Suède. En 1319, les deux royaumes se trouvèrent ainsi, pour la première fois, réunis sous un même sceptre. Mais cette union ne fut pas de longue durée. Magnus révolta ses sujets suédois par différentes levées d'impôts, par l'influence qu'il laissa prendre à son favori Bengt Algotsson, par les revers qu'il essuya dans sa guerre contre Valdemar, et enfin

par le mariage de son fils Hakon avec Marguerite, fille de ce même Valdemar, roi de Danemark, qui venait de lui enlever la Scanie. Lui et son fils, qu'il avait déjà fait couronner, furent bannis du trône, et les Suédois appelèrent, pour le remplacer, Albert de Mecklembourg. Ils avaient cependant encore en leur pouvoir plusieurs provinces et plusieurs forteresses; ils appelèrent aux armes leurs sujets fidèles, et livrèrent, près d'Enköping, une bataille sanglante aux révoltés. Magnus fut fait prisonnier, et son fils, couvert de blessures, se retira en Norvége, où on ne lui contestait pas le titre de roi. Il rassembla des troupes, fit une invasion en Suède, et conclut enfin un traité de paix. En 1371, son père, Magnus, recouvra sa liberté, moyennant une somme de 12,000 marcs. Mais les Suédois lui abandonnaient le gouvernement de trois provinces. Quant à Hakon, il dut abdiquer toutes ses prétentions au trône de Suède. Trois ans après être sorti de prison, Magnus mourut. Le brave et loyal Hakon lui survécut encore six années. En 1376, il eut la joie de voir son fils appelé à remplacer sur le trône de Danemark Valdemar qui venait de mourir. En 1380, il lui légua son trône. La Norvége qui, vingt ans auparavant, avait été réunie à la Suède, se trouva alors réunie au Danemark; mais cette fois, c'était pour longtemps. En attendant la majorité du jeune prince, les deux royaumes étaient gouvernés en son nom par sa mère, Marguerite, qui portait le titre de régente. C'était une femme douée d'une rare adresse

et d'une admirable persévérance (1), qui, par son habileté, parvint à rapprocher les éléments les plus dissidents, et fonda la plus grande monarchie qui ait jamais existé dans les contrées scandinaves. Olaf mourut en 1387. Sa mère avait si bien employé ses sept années de régence, elle s'était créé tant de partisans dévoués dans le clergé et dans la noblesse, qu'à la mort de son fils elle fut déclarée reine de Danemark et de Norvége. Ce n'était pas encore assez pour elle. Il fallait qu'elle fût reine de Suède. Elle s'allia à un parti de Suédois qu'Albert avait mécontentés, et envoya une armée dans le pays. Albert fut pris sur le champ de bataille, enfermé dans le château de Lindholm, et, en 1397, Marguerite conclut le fameux traité de Calmar, qui réunissait sous un même sceptre les trois royaumes scandinaves. Dans un contrat signé par les mandataires des trois puissances, il n'y eut point de clause spéciale pour l'Islande. La pauvre île n'était déjà plus regardée que comme une province de la Norvége. Elle fut, comme elle, réunie au Danemark.

(1) Son père disait, en parlant d'elle, que la nature s'était trompée, en lui donnant l'énergie de l'homme et le sexe de la femme. Les Danois, dont elle agrandit le pouvoir, se sont plu à la douer de toutes les vertus; les Suédois, qu'elle opprima, ont au contraire flétri son nom. Je trouve dans un de leurs anciens historiens, Éric Olaus, le passage suivant, qui montre les deux extrêmes : « Hæc regina tantæ celebritatis extitit apud Danos, ut eam æstimant sanctam et canonisatione dignam, apud Sveros vero putatur profundissimo digna inferno. »

CHAPITRE XIII.

DOMINATION DANOISE.

Le quatorzième siècle avait été, pour l'Islande, une époque de calamités. A différentes reprises, la terre, dans une convulsion violente, avait renversé l'église de la paroisse, la demeure du paysan ; les glaces flottantes du Groënland avaient embrassé l'île dans leur ceinture sinistre ; l'Hécla avait vomi des torrents de lave et de cendre. Étrange pays que celui qui est condamné ainsi par la nature à subir les deux fléaux les plus opposés : les rigueurs d'une température boréale et les éruptions de volcans. Le quinzième siècle s'annonçait d'une manière plus terrible encore. La peste noire, qui avait ravagé l'Europe entière, venait d'entrer dans le Nord. Boccace la plaçait comme un portail de marbre noir à l'entrée de son joyeux Décameron. Mais les Allemands la peignaient avec douleur sur les fresques de leurs églises, dans ces sombres tableaux dont on voit encore des vestiges à Bâle et à

Lubeck, et qu'on appelle la danse des morts. En 1351, la peste noire traversa toute la Norvége, dépeuplant les villes, désolant les campagnes, laissant en certains endroits tant de pauvres morts, qu'il ne se trouvait plus un seul vivant pour les enterrer (1). En 1402, un navire l'apporta en Islande avec sa cargaison (2). Du bord de la grève où on le débarqua, l'effroyable hôte du Sud s'en alla à travers le pays, portant partout le deuil et la consternation. Dans des maisons habitées par douze ou quinze personnes, la peste noire n'épargnait parfois que deux ou trois individus pour creuser le tombeau des autres. A Skálholt, il ne resta que le prêtre et deux laïques. De cette partie méridionale de l'Islande, la peste noire poursuivit sa route vers le Nord, et ne laissa dans le diocèse de Hóla que six prêtres, trois diacres et un moine (3). L'hiver de 1404 fut nommé l'hiver des morts (4). La peste noire continuait ses ravages, et

(1) On rencontre encore en Norvége, dans plusieurs districts, des vestiges d'habitations qui étaient occupées autrefois, et qui, depuis la peste, ont toujours été abandonnées. (*A. Faye. Norske sagen*, p. 135.)

En Danemark, cette peste s'appelait *mandequael* (tourment de l'homme). Une tradition populaire rapporte qu'on vit arriver sur les côtes de Jutland un bâtiment anglais. Les habitants de la côte voulurent le visiter et trouvèrent tout l'équipage mort. Eux-mêmes moururent bientôt après, frappés par la contagion. (Thiele, *Danske Folk sagen*, 4e partie, p. 89.)

(2) Espolin., *Islands Arbaekur;* I deild., p. 122.

(3) *Hist. eccl. Island.*, t. II, p. 135 et 218.

(4) Manndauda vettr. Espolin., *Islands Arbaekur*, 1e p., p. 125.

chaque jour dévastait quelque habitation. Des côtes de l'Islande, elle passa sur celles du Groënland et anéantit toute la colonie norvégienne qui était allée s'établir dans cette sauvage contrée (1). Pour écarter ce terrible fléau, on avait recours aux prières publiques, aux processions. La science humaine était dans cette pauvre île, plus que partout, inhabile à réprimer la contagion. A défaut de son secours, on invoquait celui de Dieu. Il n'y avait point ici, comme en Allemagne, des sociétés de flagellants qui se meurtrissaient la chair pour donner du repos à l'esprit; mais il y avait bien des pauvres êtres abattus et souffrants qui se prosternaient avec leurs vêtements de deuil au pied de l'autel désert, et pleuraient et conjuraient le ciel d'apaiser sa colère et de détourner sa main vengeresse.

De toutes les époques de l'histoire d'Islande, celle-ci est la plus obscure et la plus difficile à suivre. Pour les autres, nous avons ou les sagas, ou des récits d'une nature moins romanesque et plus précise. Pour celle-ci, il n'existe que des lambeaux d'annales écrits d'une main négligente par les moines, et souvent interrompus (2). Cette époque est, du reste, peu fertile en événements, et ceux que nous connaissons ne font nullement regretter qu'ils ne soient pas plus nombreux. Le malaise matériel et la décadence littéraire qui s'étaient manifestés dans le siècle précédent,

(1) Holberg, *Danemarks Riges Historie*, t. I, p. 531.
(2) *Hist. eccl. Island.*, t. II, p. 353.

s'aggravent dans celui-ci; tout semble conjuré contre l'Islande : la nature et les hommes, le fléau des volcans et le fléau d'une administration injuste ou insouciante. A la place de ces vénérables prélats qui avaient autrefois régi l'église de Skálholt et de Hoóla, qui aimaient l'Islande, où ils étaient nés, où ils avaient grandi, et qui en comprenaient les besoins et le caractère, on vit venir des évêques étrangers qui n'obéissaient qu'à une pensée d'intérêt ou d'ambition, et regardaient le diocèse d'Islande comme une terre à exploiter. Les gouverneurs étaient de même dominés par un sentiment d'égoïsme, jaloux de leur pouvoir et avides d'argent. Il s'élevait souvent entre eux et les évêques des rivalités de rang ou d'intérêt, et le peuple, témoin et quelquefois victime de toutes ces dissensions, finissait par perdre également le respect pour ses chefs ecclésiastiques et ses chefs temporels (1).

Les mœurs présentaient de singuliers contrastes : dans certains endroits, on trouvait des pratiques religieuses et un piétisme poussés jusqu'à l'exagération; dans d'autres, le déréglement le plus complet, le vol et la débauche, le concubinage et l'inceste (2). Un homme du diocèse de Hólar, nommé Biarni, fut accusé d'avoir séduit sa propre fille et de vivre avec elle

(1) Espolin., *Islands Arbaekur*, 2e partie, Formàli.

(2) Les prêtres mêmes et les évêques ne craignaient pas de donner le scandale. L'évêque Gothskalk avait trois enfants naturels, un autre en avait au moins six. (*Hist. eccl. Isl.*, t. II, p. 355.)

dans des rapports honteux. Les juges prononcèrent la confiscation de ses biens. Mais quand le gouverneur s'avança avec quelques archers pour s'en emparer, il fut arrêté par un des parents de Biarni, qui commandait une troupe de cent hommes et qui lui défendit de passer outre.

Dans ce même diocèse de Hólar, où le peuple était témoin du crime de Biarni et de la révolte de son parent, on vit deux prélats se disputer ce siége épiscopal les armes à la main. L'un d'eux s'avançait sur le champ de bataille avec 900 hommes, l'autre en amenait 1300. Le sacerdoce n'était plus, comme autrefois, le prix de la science ou de la vertu, mais le prix de la force. En 1430, un navire débarqua sur la côte d'Islande un homme qui s'était acquis dans le Nord une déplorable célébrité. C'était Jean Jerechini, qui avait été d'abord chancelier d'Éric de Poméranie, puis archevêque d'Upsal. Dans ce poste élevé, auquel il avait été appelé par la faveur du roi, il commit tant d'exactions et tant d'injustices cruelles, que les prêtres de son diocèse, et le roi lui-même, portèrent plainte contre lui. Il fut condamné par le pape, dégradé de sa dignité d'archevêque, et envoyé à Skálholt en qualité d'évêque. Il arriva dans sa nouvelle résidence, accompagné de deux prêtres aussi pervers que lui, et de trente satellites prêts à le seconder dans toutes ses mauvaises actions. Il commença la visite de son diocèse avec ce redoutable cortége, et ne tarda pas à soulever contre lui d'ardentes récriminations. Sur toute sa route, ses sbires pillaient et oppri-

maient le menu peuple, et quelquefois s'attaquaient à des familles puissantes. Un jour, ils enlevèrent de vive force deux riches paysans, les conduisirent à Skálholt et les jetèrent, enchaînés, dans un cachot. Un autre jour, un de ces misérables aventuriers, qui passait pour le fils de l'évêque, s'avance au milieu de la nuit, avec quelques-uns de ses compagnons, près de la demeure d'une jeune fille qu'il avait inutilement demandée en mariage, tue son père et met le feu à son habitation.

Toutes ces violences révoltantes et ces cruautés ne pouvaient rester impunies. Ceux qui avaient été enfermés dans le cachot de Skálholt parviennent à s'échapper, réunissent leurs amis et s'avancent en bon ordre du côté de la demeure épiscopale. L'évêque se retire dans l'église, fait fermer les portes, revêt ses habits sacerdotaux et commence à célébrer la messe. Mais ni les murs du temple, ni la sainteté de l'autel ne pouvaient le sauver de la vengeance de ses ennemis. Ils accourent avec colère, entourent les portes, massacrent les satellites du prélat, s'emparent de lui, l'enferment dans un sac et le jettent, avec une pierre au cou, dans les vagues profondes du Brúará (1).

D'autres évêques moins téméraires et moins coupables que celui-ci se rendirent cependant odieux aux habitants de leurs diocèses par leurs exactions et leurs injustices. Pour une légère transgression aux

(1) Sneedorf, *Forelæsninger over Fædernelands historie*, t. I, p. 363. Espolin., *loc. cit.*, 2e partie, p. 29. Finni Johannæi, *Hist. eccl.*, t. II, p. 474.

commandements de l'Église, ils imposaient quelquefois des amendes considérables, et se les faisaient payer en menaçant les coupables de leur anathème. Quand ils visitaient les différents districts de leur diocèse, ils emmenaient avec eux une escorte d'hommes armés qui rançonnaient ou maltraitaient tous ceux dont ils pouvaient tirer quelque tribut (1). L'un des derniers évêques catholiques de Skálholt, Stephen Jonsson, excita, par ses déprédations, une révolte pareille à celle dont l'ancien archevêque d'Upsal était devenu victime. Un de ses ennemis assembla un conseil de laïques. Là, quand il eut exposé les vices du clergé, l'orgueil des prêtres et leur avarice, leurs excommunications injustes et leurs mœurs scandaleuses, tous les assistants se liguèrent entre eux par un pacte formel, et jurèrent de résister désormais à toutes ces actions mauvaises des prêtres qui, depuis longtemps, faisaient gémir le peuple (2).

(1) Une ordonnance royale portait que, dans ces tournées, l'escorte légale du gouverneur serait de dix hommes, et celle de l'évêque de douze. Mais il était bien rare que l'un ou l'autre se contentât d'une si petite escorte.

(2) Les deux plus récents historiens de l'Islande s'accordent à faire une amère critique de l'état du clergé dans ce pays au quinzième siècle. Espolin dit que les évêques devaient être regardés comme des aventuriers plutôt que comme des prêtres. Le vénérable Finn Johnsen les taxe tout à la fois de vices honteux et d'ignorance. Il dit qu'on en a vu parmi eux qui ne savaient pas même le latin. (*Hist. eccl. Isl.*, t. II, p. 390.)

L'évêque, en apprenant le résultat de cette délibération, se mit en route avec trois cents hommes pour s'emparer de son ennemi. Mais celui-ci eut recours à la ruse, et cette fois, au lieu d'une bataille, il y eut une capitulation.

Dans ce temps d'inquiétudes et de désordres, la discorde n'éclatait pas seulement entre les évêques et les gouverneurs, souvent aussi elle enflammait le cœur des particuliers et ameutait, comme au temps des Sturle, famille contre famille, paroisse contre paroisse. Enfin, certaines provinces de l'Islande furent, à différentes reprises, attaquées par les Anglais. Après avoir, cependant, longtemps poursuivi sans entraves leur négoce, les Anglais, irrités par la concurrence des villes hanséatiques, et quelquefois lésés par leurs agents, revenaient chaque année avec des prédispositions hostiles, dans le pays où ils n'avaient autrefois que les rapports les plus pacifiques. En 1460, ils firent une invasion dans la partie méridionale de l'île, et commirent plusieurs actes de violence. Le gouverneur Biörn reçoit du roi l'ordre de repousser la force par la force, attaque les Anglais et s'empare de leur cargaison. Enflammés de colère, les marchands dépouillés de leurs biens pénètrent dans sa demeure, le massacrent avec sept de ses compagnons, et coupent son corps par lambeaux. Le roi de Danemark demande vengeance de ce meurtre et déclare la guerre à l'Angleterre; mais cette déclaration n'entraîna aucun combat et aucune représaille. En 1474, la paix fut faite, à la condition que les Anglais ne pourraient

plus aborder en Islande sans une permission spéciale, et que l'Angleterre payerait au Danemark une somme d'argent à titre d'amende (1). Une femme mit plus d'énergie que le roi dans cette affaire de sang. C'était la veuve de Biörn. Elle poursuivit toute sa vie les Anglais, avec un courage digne de ces filles héroïques du Nord dont parlent les anciennes traditions. Un jour, elle s'empara de trois de leurs bâtiments, et après avoir fait noyer ou tuer une partie de l'équipage, elle chargea de chaînes cinquante matelots, et les condamna aux plus rudes travaux.

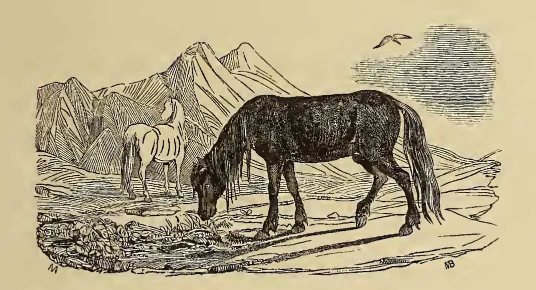
Les rois de Norvége avaient déjà singulièrement négligé l'Islande. Les premiers rois de Danemark la négligèrent encore davantage. Plusieurs d'entre eux tournèrent à peine de loin en loin leurs regards de son côté; d'autres rédigèrent pour elle quelques ordonnances, mais ce n'étaient que des ordonnances de police ou d'administration, qui ne pouvaient guère remédier aux désastres et à l'accablement de cette malheureuse contrée. Le seul acte décisif fait en sa faveur pendant le cours de plusieurs règnes fut cette déclaration de guerre lancée à l'Angleterre pour venger le meurtre d'un gouverneur; et, comme nous l'avons vu, cette déclaration de guerre aboutit bien vite à un traité de paix, et la pauvre Islande ne reçut rien de l'amende imposée aux Anglais.

(1) Finni Johannæi, *loc. cit.*, p. 235 et 255.
Espolin, 2e partie, p. 69.
Holberg, *Danemarks Riges Historie*, t. I, p. 690 et 733.

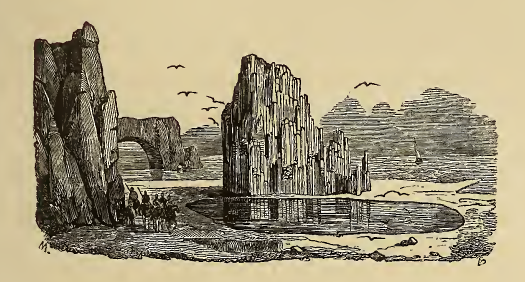
Mais que pouvaient faire tous ces rois de Danemark, dans l'état de trouble et d'incertitude où ils vivaient eux-mêmes? Autant l'histoire d'Islande est dépourvue d'événements à cette époque, autant celle de Danemark est dramatique et mêlée de circonstances difficiles ou de catastrophes. C'est d'abord Éric de Poméranie, qui, par son imprévoyance et sa folle conduite, mine l'édifice politique élevé par la sagesse de Marguerite, et jette en Suède les germes de haine populaire qui devaient amener tant d'événements sinistres. C'est Christophe de Bavière, qui ne fait que passer sur le trône comme un étranger, et n'accorde sa faveur qu'aux étrangers. Après lui vient Chrétien Ier, le chef de la maison d'Oldenbourg. Quand il monta sur le trône, le traité de Calmar était déjà violé, pour ne pas dire anéanti. La Suède s'était séparée du Danemark, et avait pris pour roi le valeureux Carl Knudtzon. Chrétien Ier parvint, à l'aide des prêtres, à la reconquérir. Mais il ne jouit pas longtemps des fruits de sa conquête. Carl Knudtzon qui, après sa défaite, s'était retiré en Allemagne, retourna dans son ancien royaume, et abandonna, en mourant, la Suède à son neveu, Sten Sture, qui ne prenait que le titre d'administrateur, mais qui était plus roi que le roi de Danemark. A Chrétien Ier succéda son fils Jean, dont tout le règne ne fut qu'une longue guerre, tantôt avec la Suède, tantôt avec le Dithmar et avec la Norvége. Puis vient le terrible Chrétien II, qui, en tâchant de reconquérir la Suède, effaça dans le sang des nobles, à Stockholm, le traité de Calmar, et plus tard expia,

dans l'exil et le remords, les cruautés de son règne; puis Frédéric I[er], qui fut presque constamment occupé de questions religieuses.

Ainsi livrée à elle-même, délaissée par ceux qui devaient la gouverner et la soutenir, l'Islande fléchit de plus en plus sous le poids de son abandon et de sa misère; mais un événement allait venir qui devait l'arracher à son engourdissement et lui donner une nouvelle ère. Cet événement c'était la réformation.



CHAPITRE XIV.



RÉFORMATION.

La réformation, si longtemps incertaine en Allemagne de son succès, si ardente et si fortement réprimée, entra très-vite dans le Nord, et en fit la conquête sans bataille et sans effusion de sang. Tandis qu'au delà de l'Elbe, les deux partis religieux commençaient cette terrible guerre qui devait durer trente ans, en Danemark, en Suède, en Norvége, il n'y avait déjà plus qu'un parti, une foi, un enseignement. La lutte de l'Allemagne servit de sauvegarde à la

prédication scandinave. Le pape et les catholiques, occupés de défendre le vaste empire que le protestantisme leur disputait, oublièrent les petits royaumes du Nord; et la réformation, prêchée par des hommes de talent, soutenue avec prudence par les hommes du pouvoir, s'insinua peu à peu dans l'esprit du peuple et fit de rapides progrès. Indépendamment de la question religieuse, il y avait ici, comme partout, dans cette tentative de réforme, une question politique qui ne contribua pas peu à son succès. Le pouvoir du clergé avait grandi de siècle en siècle, et son ambition s'accroissait encore avec les moyens de la satisfaire. En Danemark, les évêques formaient la partie la plus influente et la plus redoutable du conseil d'État; les chapitres de cathédrale et les cloîtres agissaient sur toute la population des villes et des campagnes; le clergé possédait un tiers des terres du royaume (1); sa fortune s'augmentait sans cesse par les achats de prières, par les donations superstitieuses. Un mourant qui se sentait la conscience troublée par quelque remords, léguait une terre à l'Église, pour effacer jusqu'à la dernière trace de ses fautes. Un noble qui voulait être à son aise dans l'autre monde comme dans celui-ci, faisait un contrat avec les prêtres et leur abandonnait autant de place dans ses domaines qu'il désirait en retrouver dans le ciel. Les évêques étaient tous nobles; ils avaient déclaré que les nobles

(1) Kohmann, *Historisk fremstilling af Reformationens Indförelse i Danmark.*

seuls pouvaient aspirer aux plus hautes dignités de l'Église, et ils formaient ainsi avec la noblesse un corps puissant, qui menaçait non-seulement d'anéantir la force du peuple, mais de paralyser le pouvoir du roi. Il en était de même en Suède, et à peu près de même en Norvége. Jusqu'au seizième siècle, les souverains du Nord n'avaient osé porter atteinte à cet ordre de choses; ils courbaient la tête devant l'autorité toujours croissante du clergé; et si parfois, dans un moment de confiance téméraire, ils tentaient de lutter contre ce redoutable adversaire, l'excommunication les ramenait bien vite à leur devoir.

La réforme amortit toutes ces craintes et rendit l'audace à ceux qui depuis longtemps ne supportaient qu'avec peine le joug de l'aristocratie ecclésiastique. En Danemark, Chrétien II publiait, dès l'année 1521, un édit qui était comme une éclatante protestation contre les abus introduits dans les habitudes du clergé. Cette ordonnance défendait aux laïques de léguer des terres aux établissements religieux, et aux prêtres d'acquérir des terres, à moins qu'ils ne voulussent se marier. Elle leur défendait de faire le commerce hors de leurs domaines, d'envoyer des hommes avec des charrettes pour recueillir des aumônes. Elle prescrivait aux prélats l'obligation de rester dans le lieu de leur résidence, de remplir eux-mêmes les devoirs de leur charge, de n'accorder la prêtrise qu'à des hommes âgés au moins de trente ans, et connaissant assez l'Écriture sainte pour pouvoir l'expli-

quer. L'article le plus important de cette ordonnance était celui qui défendait aux évêques de convoquer une assemblée sans la permission spéciale du roi, et qui établissait, pour juger les affaires ecclésiastiques, un tribunal suprême, dont les décisions devaient être soumises, en dernier ressort, non pas au pape, mais au roi (1).

Cette ordonnance ne touchait pas encore au dogme, mais elle séparait très-nettement le pouvoir temporel du pouvoir ecclésiastique, et préparait la réforme religieuse. Moins d'un demi-siècle auparavant, elle n'aurait pu paraître sans attirer sur celui qui eût osé y mettre son nom, les anathèmes les plus redoutables. Dans l'espace de quelques années, les choses avaient bien changé : le catholicisme regardait l'orage qui se levait du côté de Wittemberg, et commençait à comprendre que ses anciennes armes ne lui seraient que d'un faible secours dans la grande lutte qui allait éclater bientôt.

La réformation indiquée, et l'on peut dire même commencée par Chrétien II, fut poursuivie avec prudence et fermeté par son successeur, Frédéric Ier, et complétement achevée par Chrétien III. En Suède, elle eut pour apôtres deux hommes instruits et éloquents, Magnus et Olaus Petri, et pour protecteur Gustave Wasa. Plus tard, elle devait trouver dans le même pays son étendard de guerre et son héros.

(1) Kohmann, *loc. cit.*, p. 68.

Il semblait qu'après avoir passé si facilement d'un des royaumes du Nord à l'autre, elle devait entrer sans obstacle dans cette faible contrée d'Islande, qui, depuis l'asservissement de son oligarchie, ne pouvait qu'obéir à la Norvége ou au Danemark. Ici, les évêques avaient aussi outre-passé les limites naturelles de leurs fonctions et abusé de leurs pouvoirs. Les prêtres avaient, à différentes reprises, excité dans leurs paroisses de violentes récriminations. Plus d'un siècle avant la réformation, le peuple, réuni à l'althing, déclarait déjà qu'il acceptait avec confiance les édits du roi de Danemark, mais qu'il ne voulait point supporter toutes les charges que les prélats essayaient de lui imposer, en le menaçant de leurs anathèmes. En 1481, vingt-quatre prêtres du diocèse de Holar adressèrent au roi, à l'archevêque et au conseil d'État de Norvége, une lettre contre leur évêque. Ils disaient dans cette lettre, que si on n'apportait un prompt remède aux injustices du prélat et à ses dissensions avec le peuple, on courait risque d'anéantir le christianisme. Cet homme qui produisait une telle irritation, eut pour successeur un prêtre plus arrogant et plus cruel encore, qui envoyait dans les riches habitations de son diocèse, des espions, pour voir si l'on ne transgressait pas quelque commandement de l'Église, et s'emparait des biens de ceux qui lui étaient signalés comme coupables. Ce fut ainsi qu'il dépouilla de tous ses biens un honnête fonctionnaire nommé Jon Sigmundsson. Le malheureux en appela à l'archevêque; mais l'évêque trouva de

faux témoins, qui annulèrent par leur récit l'accusation portée contre lui (1).

Le dernier évêque catholique de Skalholt, Ögmundur Paulsson, était d'une nature hautaine et avide. En montant sur le siége épiscopal, il avait été nommé en même temps administrateur du diocèse de Holar, dont l'évêque venait de mourir. Il commença ses fonctions par enlever une somme de deux cents florins à l'église dont il était chargé de défendre les intérêts. Les prêtres réclamèrent, mais inutilement. Ils élurent alors un évêque; mais Ögmundur condamna leur choix. Il voulait en faire lui-même un autre, ou plutôt il voulait garder l'évêché de Holar dans sa dépendance. L'élu du diocèse, Jon Arason, annonce qu'il défendra sa dignité. Ögmundur rassemble aussitôt trois cents hommes et se met en route pour s'emparer de lui. Jon, prévenu assez tôt par ses amis, s'échappe et va se faire sacrer à Drontheim. Mais, à son retour, la guerre recommence. Pour pouvoir soutenir ses droits, il assemble tous ses partisans et soudoie une troupe d'hommes armés. Les deux adversaires se rencontrent dans une grande plaine, avec une escorte de plusieurs centaines d'hommes, tous deux enflammés de colère, tous deux impatients d'en venir aux mains. L'intervention de quelques prêtres modère heureusement leur haine fougueuse. Le signal du combat est suspendu, les prélats confient leur cause à deux cham-

(1) L. Harboe, *Om Reformationen i Island. Kiöbenhavnske selskabs skrifter,* t. V, p. 216.

pions, qui se battent sous leurs yeux. Celui de Jon est vaincu, et cette issue du duel est regardée comme le jugement de Dieu.

Avec cet esprit haineux et cette ambition démesurée, Ögmundur ne pouvait guère inspirer de respect pour son sacerdoce. La vie de l'autre évêque d'Islande, de Jon Arason, était encore moins exemplaire. Celui-ci était le fils d'une pauvre famille de paysans, qui, dans sa pauvreté, avait conservé les plus magnifiques traditions nobiliaires. Il faisait remonter en droite ligne sa généalogie jusqu'aux premiers rois de Danemark et jusqu'à Adam (1). La Genèse ne lui permettait pas d'aller plus loin. Il eut une jeunesse pénible, une jeunesse pleine de rudes labeurs, de privations, et s'estima heureux d'entrer comme valet d'écurie dans un couvent. Là il apprit à lire et étudia le latin. Mais il n'en connut jamais que les premiers éléments, et ne fut jamais en état d'écrire lui-même une lettre dans cette langue. A l'âge de vingt-quatre ans, il devint prêtre. Il entra dans son presbytère avec une femme qu'il avait prise pour maîtresse et dont il eut

(1) Cette généalogie est curieuse. Elle ressemble à celle que les anciens historiens suédois composèrent naïvement pour établir l'antique origine de leurs rois. Elle descend d'Adam à Noé, de Noé à Japhet, à Jafne, à Jothum, à Cyprus, à Cretus, à Saturne, à Jupiter, à Darius. Au 23e degré, nous trouvons Priam, au 25e Throar, que nous appelons Thor, dit le chroniqueur; au 42e Voden ou Odin; puis viennent les premiers rois de Danemark, et au 85e apparaît le nom de cet évêque qui, pour agrandir sa noblesse, avait recours à toutes les traditions bibliques et païennes.

plusieurs enfants. Plus tard, il ne craignit pas de compromettre sa réputation en avouant publiquement, et en faisant légitimer deux de ses fils.

Ce prêtre, à qui l'on reprochait, et avec raison, un orgueil révoltant et une conduite scandaleuse, était doué d'un de ces caractères entreprenants, tenaces, inflexibles, qui, dans un temps de trouble, exercent une grande influence et agissent puissamment sur les masses. Sans lui, le nouveau dogme reconnu par le Danemark aurait été probablement très-vite adopté par l'Islande; mais il l'attaqua et crut un instant l'avoir anéanti. Jòn Arason a été, comme tous les chefs de parti, jugé bien différemment. Les catholiques l'ont représenté comme un des plus nobles défenseurs de la vraie foi; les protestants ont outré ses défauts. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'était pas un homme ordinaire, et qu'avec les qualités énergiques qui le distinguaient, placé sur un plus vaste théâtre, il aurait sans doute rempli un grand rôle.

Le premier germe de réformation se manifesta dans la demeure même de l'évêque de Skalholt. Il y avait là un jeune homme très-instruit, nommé Gottskalksson, et complétement dévoué aux principes de Luther. C'était le fils naturel de Gottskalk, ancien évêque de Holar. Il fut élevé en Norvége chez un de ses parents, et apprit le latin, l'allemand, le danois. Dans la demeure de son parent, il avait souvent entendu parler de Luther et de sa doctrine, de la lutte du protestantisme et du catholicisme. Tous ces récits éveillaient en lui une vive curiosité. Pour la satisfaire,

pour savoir par lui-même ce qu'il fallait penser de tant d'idées mises en mouvement et de tant d'opinions contradictoires, il résolut d'aller en Allemagne. Il se retira à Wittemberg, y fit de longues et patientes études, et alors se crut appelé par le ciel à remplir une mission évangélique, c'est-à-dire, à réformer l'Islande. Séduit par cette idée, il revint dans son pays et entra chez l'évêque en qualité de secrétaire. Dans le commencement, il n'osait encore déclarer sa croyance et son but. Mais il agit en secret auprès de plusieurs prêtres et les rallia à ses opinions. En même temps, il travaillait à préparer pour son pays le livre qui partout servait comme de base à l'œuvre de la réformation. Il s'était fait arranger une cellule au fond d'une étable; il s'y retirait chaque jour plusieurs heures, disant qu'il avait des manuscrits à copier, et il traduisait la Bible. Mais un jour l'évêque découvrit, à sa grande terreur, le travail entrepris par son secrétaire et le renvoya. Gottskalksson s'en alla à Reykir poursuivre sa traduction (1).

Cependant, un prêtre de Skalholt commençait déjà à élever la voix en faveur de la nouvelle doctrine et à prêcher contre le papisme. L'évêque, pour prévenir l'effet de ces dangereuses prédications, adressa un mandement aux fidèles de son diocèse. Il condamnait, dans ce mandement, le dogme de Luther et tous ses sectaires. Cependant, il promettait une absolution gratuite et entière à ceux qui, après s'être

(1) Harboe, *loc. cit.*, *Förste Afhandling*, p. 228, 229, 230.

laissé séduire par ce dogme funeste, voudraient l'abjurer. Ce fut là l'une de ses dernières protestations contre les tendances chaque jour plus manifestes de la réforme. L'âge et les infirmités le forçaient de prendre un coadjuteur. Il choisit d'abord son neveu, qui mourut quelques jours après avoir reçu la consécration. Le vœu unanime des prêtres de son diocèse lui signala alors Gissur Einarson. C'était un jeune prêtre d'une famille noble, qui, dès le temps où il commençait ses études, s'était fait remarquer par son intelligence. L'évêque le prit en affection et l'envoya à ses frais dans une école d'Allemagne. Gissur y entra catholique et en sortit protestant. Les connaissances philologiques, les témoignages honorables qu'il rapportait de son séjour en Allemagne, ne purent pallier aux yeux de l'évêque son caractère d'hérétique. Il fut chassé de la maison épiscopale, et se retira chez sa mère, où il vécut misérablement. Quelques années après, le prélat, ayant des comptes difficiles à régler et ne voyant personne capable de l'aider dans ce travail, rappela Gissur, et lui rendit peu à peu une partie de son ancienne affection. Il le prit pour diacre, puis lui confia une mission auprès de l'archevêque de Drontheim, et enfin le choisit pour son successeur. Gissur partit en 1539 pour faire confirmer son élection par le roi, et revint en 1540 avec l'ordonnance qui l'appelait à suppléer Ögmundur dans ses fonctions épiscopales. Il était alors âgé de 25 ans.

Pendant tout le temps qu'il avait passé dans la retraite, pendant son séjour dans la demeure de l'évê-

que et dans celle de l'archevêque, à Drontheim, il n'avait cessé d'étudier les livres allemands qui défendaient la réformation. Il était protestant de cœur, et décidé à soutenir de tout son pouvoir la cause du protestantisme. Jusque-là, il n'y avait eu en Islande qu'un retentissement assez vague des leçons de Wittemberg. Elles s'étaient, il est vrai, insinuées dans plusieurs paroisses; elles avaient commencé à pénétrer dans les esprits; mais cette demi-conversion s'opérait lentement, sourdement, et l'on ne remarquait encore aucune dissidence prononcée entre les partisans de l'ancien dogme et ceux du nouveau. En 1540, une ordonnance de Chrétien III fit éclater tout à coup les diverses opinions qui existaient déjà tacitement dans un grand nombre de familles. Cette ordonnance prescrivait aux habitants le culte et les cérémonies du protestantisme. Elle fut lue à l'althing par l'homme de la loi, et produisit une vive rumeur. Jon Arason convoqua aussitôt le clergé de son diocèse et lui fit rédiger une protestation contre l'ordonnance royale. Ögmundur, qui n'exerçait plus aucune fonction épiscopale, sortit de son inaction pour joindre sa voix à celle de son collègue. En même temps, il cherchait à entraver toutes les actions de son successeur, qu'il savait dévoué aux ordres du roi, et répandait sur lui des bruits injurieux. Mais Gissur ne se laissa point détourner de son but par les insinuations des hommes craintifs ou les menaces de ses ennemis. Il voulait répandre en Islande la doctrine de Luther, et il se mit à voyager à travers son diocèse. Seulement, il

avait pris la précaution de se faire escorter par quinze hommes vigoureux et bien armés; car il pouvait bien lui arriver d'être attaqué en route par les partisans d'Ögmundur ou de Jon Arason (1). Un événement imprévu le délivra tout à coup de son ennemi le plus redoutable. Un agent d'un des principaux fonctionnaires d'Islande eut une querelle avec Ögmundur. Les gens de l'évêque, indignés de l'offense faite à leur maître, se précipitèrent sur l'agent et le tuèrent avec plusieurs de ses compagnons. L'évêque écrivit au roi qu'il était complétement innocent de ce crime, et en fit le serment à l'althing. Mais, soit qu'il ne se fût pas justifié parfaitement du meurtre dont il était accusé, ou soit que sa conduite après l'ordonnance royale sur le culte laissât des inquiétudes sur sa conduite future, le gouverneur crut devoir le poursuivre, et le fit arrêter la nuit, dans sa demeure.

Cette arrestation donna plus de liberté à Gissur. Il en profita pour mettre à exécution les mesures prescrites par le roi. Il abolit les cérémonies de l'église romaine et les remplaça par celles du protestantisme. Il ordonna à un prêtre, qui ne pouvait vivre dans la continence, de se marier (2). Enfin, il convoqua le clergé de son diocèse et lui présenta l'ordonnance

(1) Harboe, *loc. cit.*, p. 251.

Finni Johannæi, *Hist. Eccl. Isl.*, t. III, p. 252.

(2) En l'année 1179, le célibat avait été ordonné aux prêtres. Malgré cette ordonnance, des prêtres se marièrent encore. D'autres eurent des relations adultères ou entretinrent des concubines. Les

sur le culte. Vingt-huit prêtres jurèrent de s'y soumettre; six seulement déclarèrent qu'ils étaient trop vieux et trop faibles pour changer de religion (1). La réformation était, comme on le voit, déjà très-avancée dans le diocèse de Skalholt. Mais dans celui de Holar elle était soumise à de rudes entraves. L'évêque avait promis de l'anéantir, et il travaillait très-consciencieusement à remplir sa promesse.

En 1542, le roi l'appela à Copenhague pour le détourner de son opposition contre le protestantisme; mais il allégua sa faible santé pour se dispenser de faire ce voyage. Gissur fut appelé aussi à Copenhague et y alla; il en revint quelques mois après avec de nouvelles ordonnances, destinées à assurer et à soutenir les progrès de la réformation. Gottskalksson avait terminé sa traduction de la Bible, et le roi en avait lui-même encouragé vivement la publication. Le peuple se laissait aller à l'influence de ce livre, expliqué d'une façon toute nouvelle par les prédicateurs luthériens. Les prêtres récalcitrants se ralliaient au protestantisme; les couvents étaient transformés en écoles (2). Le diocèse de Holar, maîtrisé par son opiniâtre prélat, persistait encore dans sa résistance;

évêques eux-mêmes leur donnaient l'exemple de cette immoralité, qui n'était punie que par une amende.

Harboe, *loc. cit.*, p. 259.

Hist. Eccl. Isl., t. II, p. 261.

(1) *Om Reformationen i Island*, I Afhandling, p. 267.

(2) Une ordonnance de Chrétien III prescrivait l'établissement d'une école latine dans le cloître de Videy et de Helgafell, et d'une

mais celui de Skalholt était presque entièrement converti, quand l'homme qui avait le plus travaillé à cette conversion, le jeune et ardent évêque Gissur, mourut subitement. Il mourut au retour d'un voyage qu'il avait entrepris pour abattre une croix qui était encore en grande vénération dans son diocèse, et qui attirait souvent des pèlerins. Les catholiques regardèrent cette fin prématurée comme une punition de Dieu : Gissur n'était âgé que de trente-trois ans.

Pendant tout le temps de son épiscopat, Gissur avait arrêté, par la noblesse et la fermeté de son caractère, les projets de son collègue de Holar. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que l'ambitieux prélat reprit son audace et franchit les limites de son diocèse, dans lesquelles il s'était tenu jusque-là prudemment renfermé. Il s'avança du côté de Skalholt, escorté d'une troupe d'hommes armés, disant qu'il avait reçu une haute mission du saint-siége et qu'il était chargé de défendre en Islande la cause du catholicisme contre les tentatives des réformés. Son intention était d'adjoindre le diocèse de Skalholt au sien et de devenir par là maître absolu de l'Église islandaise.

Cependant, les prêtres et le peuple étaient réunis pour élire le successeur de Gissur. Mais l'assemblée était tellement influencée par l'approche et les me-

école élémentaire dans les cloîtres de Tickvebai, de Skride et de Kirkebai.

Harboe, Förste Afhandling, p. 271.

naces de Jon Arason, qu'elle abdiquait déjà son protestantisme et parlait de choisir pour évêque un prêtre attaché à la doctrine catholique. Cette élection allait se faire, quand un homme influent, Gisli Jonsson, se leva au milieu des assistants troublés, et déclara qu'il ne reconnaîtrait pour prélat que celui qui abjurerait à jamais toutes les pratiques de l'Église romaine. Sa vive et courageuse opposition raviva le courage de ceux qui allaient renier leur nouvelle foi, et l'assemblée élut un prêtre protestant, Morten Einarson, qui partit immédiatement pour s'en aller, selon la coutume, faire ratifier par le roi sa nomination. Dans le même temps, Jon Arason fut de nouveau appelé à Copenhague pour rendre compte de sa conduite. Mais il résista à ce second appel comme au premier; et le roi, qui ne voulait pas encore employer envers lui les mesures de rigueur, envoya seulement en Islande une lettre par laquelle il défendait à ses sujets de l'aider dans ses entreprises.

Cet ordre du roi n'empêcha pas l'aventureux évêque d'assembler une centaine d'hommes et de rentrer à main armée dans le district de Skalholt. Il voulait faire adopter par les habitants de ce diocèse son fils Biörn en qualité d'administrateur, et gouverner le diocèse sous son nom. Le prêtre à qui Morten avait confié, en partant pour Copenhague, la gestion de l'Église, apprend l'arrivée de l'évêque et rassemble aussitôt une armée de trois cents hommes. Jon Arason menace de l'excommunier, lui et ses soldats, et s'avance intrépidement, après avoir formulé cette sen-

tence. Mais il est reçu à coups de pierres et d'arbalète et forcé de se retirer. Quelques-uns de ses hommes volèrent des chevaux, un autre viola une femme. Ce fut là le résultat de la campagne.

A peine de retour à Holar, il se sent de nouveau pressé par le désir d'entreprendre une autre expédition. Cette fois, il veut s'emparer d'un riche paysan nommé Darle, beau-frère de Morten. Darle, hors d'état de lui résister, se sauve. L'évêque ravage son habitation, ses terres, et lance contre lui un manifeste signé par douze prêtres, le déclare coupable d'avoir violé les lois de l'Église et confisque ses biens.

Ces événements se passaient pendant que Morten était à Copenhague. Il revint en 1549 dans son diocèse de Skalholt, assembla un synode de prêtres, et condamna, comme illégales et injustes, les dernières entreprises de Jon Arason. A la nouvelle de cette condamnation, l'orgueilleux prélat entre en fureur, ordonne à ses fils d'assembler des hommes d'armes, d'entrer dans le diocèse de Skalholt et de s'emparer de son adversaire. Morten était alors dans son humble presbytère, ne songeant point au danger qui le menaçait. Les fils de Jon arrivent à l'improviste, cernent la maison, emmènent l'évêque de Skalholt prisonnier à Holar, et, quelques jours après, arrêtent encore Arnor Arnorsson, un de ses amis. Ils auraient bien voulu se rendre maîtres aussi de Darle, qu'ils avaient déjà essayé une fois de surprendre; mais ils le trouvèrent si bien gardé, qu'ils eurent peur et s'éloignèrent sans avoir osé l'attaquer.

Les deux prisonniers furent enfermés dans la demeure épiscopale de Holar, soumis à de rudes travaux et condamnés à toutes sortes d'humiliations. Après quatre mois de souffrance, Arnor parvint à racheter sa liberté pour une somme d'argent assez considérable. Morten resta en prison. Tout en subjuguant ainsi les hommes étrangers à son diocèse, Jon Arason n'oubliait pas d'observer ce qui se passait plus près de lui. Il fit condamner par une assemblée de prêtres un homme qu'il avait beaucoup aimé autrefois et qu'il accusait d'hérésie. Il voulait en arrêter un autre pour le même motif; et ne pouvant parvenir à le surprendre, il rédigea contre lui une de ses formules d'excommunication. Cette formule, l'une des dernières qui furent publiées dans le Nord, est assez curieuse à lire. La voici, telle qu'elle nous a été conservée par un historien :

« A tous ceux qui verront ou entendront la teneur de cette lettre, salut de la part de Jon, par la miséricorde de Dieu évêque de Holar, surveillant de Skalholt, nommé par notre saint-père le pape pour juger tout ce qui s'est passé, ou tout ce qui se passera en Islande au sujet de la religion catholique. Nous publions, *prêtre Gisli Jonsson,* dans les articles qui suivent, les fautes dont tu t'es rendu coupable : d'abord, tu as eu la témérité de prononcer un blasphème inouï en disant que la vierge Marie, la sainte mère de Dieu, n'avait pas plus de pouvoir qu'une femme ordinaire, et qu'on devenait la proie du diable en croyant qu'elle priait pour les hommes, et qu'elle leur était de quelque secours.

« En second lieu, tu as parlé avec mépris, dans une assemblée de prêtres, des lois de l'Église; tu as dit que tu n'obéirais jamais à l'Église romaine, et que tu ne reconnaîtrais pas pour évêque celui qui serait moine, ou porterait la mitre.

« En troisième lieu, tu as enseigné et proclamé une fausse doctrine.

« Après avoir constaté par des témoignages que tu as agi et parlé ainsi, nous te sommons de comparaître devant notre tribunal, pour demander grâce, et nous te donnons pour faire ta soumission trois délais de cinq jours chacun. Dans le cas où tu ne te présenterais pas au terme indiqué, tu sauras que tu es excommunié, séparé du peuple de Dieu, avec l'anathème que tu as mérité par tes paroles et tes actions. Nous te défendons d'entrer dans une église et d'exercer aucune fonction ecclésiastique. Il te sera seulement permis de dire tes heures, mais d'une voix si basse que personne ne pourra t'entendre. Nous défendons à tout chrétien d'avoir des relations avec toi, de négocier avec toi, de coucher dans ta demeure, de manger avec toi, et de prier pour toi, à moins qu'il ne prie seulement pour ta conversion, ainsi que l'ordonne la loi de l'Église, où il est dit : Quiconque sera convaincu d'avoir embrassé, salué, sollicité celui qui a encouru la condamnation du pape, ou de s'être entretenu avec lui, subira l'anathème du second degré et sera tenu de payer une amende. Si, dans l'espace d'un mois, après avoir reçu cette lettre, tu ne viens pas t'amender devant nous, alors, après avoir invoqué

la grâce du Saint-Esprit, nous laisserons tomber sur toi l'anathème complet dont le roi David a prononcé les paroles, et qui a été prescrit par notre saint-père. Mais, dans le cas où un obstacle nous empêcherait de remplir les devoirs de notre charge à ton égard, sache, qu'à moins de racheter tes fautes, tu es maintenant frappé d'une éternelle condamnation. »

Ce jugement n'était que le prélude d'une violente persécution. Gisli Jonsson le prévit, et, comme il ne se sentait pas assez puissant pour repousser la force par la force, il prit la fuite et se retira en Danemark. A peine était-il parti, que les fils de l'évêque envahirent ses propriétés.



En apprenant cette nouvelle attaque contre les réformés, le roi publia un arrêt par lequel il prescrivait à ses sujets d'Islande de ne plus reconnaître Jon Arason pour évêque, et les invitait à en choisir un autre. Avant d'employer la violence pour vaincre l'obstination de Jon, l'évêque de Séelande voulut tenter encore les moyens de conciliation. Dans une longue lettre qu'il lui

écrivit peu de temps après l'anathème porté contre Gisli, il essaya de lui représenter la fausseté de sa situation, et le péril auquel il s'exposait en voulant la continuer (1).

Mais les ordonnances du roi et les charitables remontrances de l'évêque de Séelande furent également inutiles. Il tenait toujours son collègue de Skalholt enfermé. Un jour le malheureux captif parvint à s'échapper. Il fut repris presque aussitôt et traité plus rudement encore que par le passé. Jon Arason mé-

(1) Cette lettre renferme un passage qui mérite d'être signalé : « Ne comptez pas sur l'appui du pape, dit l'évêque de Séelande ; le « pape est mort cette année, le soir de la Saint-Martin; vous aurez « pu l'apprendre déjà en Islande, car l'Hécla a coutume d'annoncer « de telles nouvelles. »

C'était, au moyen âge, une opinion généralement répandue dans le Nord, que l'Hécla renfermait les âmes des damnés.

Cette idée est expliquée au long dans le récit d'un ancien voyageur : « Est in Islandia, mons Hecla, qui immanis barathri vel in« ferni potius profunditate terribilis ejulantium miserabili et lamen« tabili ploratu personat, ut voces plorantium circumquaque ad « intervallum magni miliaris audiantur. Circumvolitant hunc cor« vorum et vulturum nigerrima agmina quæ nidulari ibidem ab « incolis existimantur. Vulgus incolarum descensum esse per vora« ginem illam ad inferos persuasum habet. Inde cum prælia commit« tuntur alibi in quacunque parte orbis terrarum, aut cædes fiunt « cruentæ, commoveri horrendos circumcirca tumultus, et excitari « clamores atque ejulatus ingentes longa experientia didicerunt. » Hackluyt, *Collection of Voyages,* t. II, p. 590.

L'auteur du *Miroir du Roi* dit que les âmes des damnés sont renfermées dans les sources bouillantes du Geyser. Le Geyser et l'Hécla ne sont pas loin l'un de l'autre.

ditait alors une nouvelle campagne, et se gardait bien de relâcher son prisonnier, car il prévoyait déjà comment il pourrait l'utiliser. Avant de partir, il fit creuser un fossé autour de sa demeure et l'entoura d'une palissade. Il construisit une galerie souterraine qui allait de sa maison à l'église, afin de pouvoir, en cas de besoin, trouver un refuge ignoré. Son ambition était, comme nous l'avons dit, de s'emparer de l'évêché de Skalholt et d'administrer lui seul toutes les affaires ecclésiastiques de l'Islande. Pour arriver plus sûrement à ce but, on dit qu'il avait sollicité, en sa qualité de défenseur de la vraie foi, l'appui de l'empereur d'Allemagne; on dit aussi qu'il avait offert aux Anglais et aux Hollandais de soumettre l'île à leur domination, à condition qu'ils l'aideraient dans ses projets (1). Nous ne rapportons pourtant ce fait que comme une assertion très-problématique. La sentence qu'il subit plus tard parle, il est vrai, du désir qu'il avait de vendre l'Islande à une puissance étrangère, mais elle ne dit pas à qui. Quoi qu'il en soit de ce récit très-suspect des écrivains protestants, Jon Arason n'obtint point de secours, et résolut d'entreprendre avec ses propres forces l'expédition qu'il projetait depuis longtemps. Il partit pour Skalholt avec Morten, et fit dire à ceux qui s'étaient réunis pour s'opposer à son invasion, que s'ils voulaient faire usage de leurs armes, il prendrait son prisonnier pour

(1) Harboe, *Om Reformationen i Island,* 2[e] partie, t. VII des Mémoires de la Société des sciences de Copenhague, p. 47.

rempart, et le livrerait à leurs premiers coups. Morten lui-même, effrayé de ses menaces, les conjura de ne faire aucune défense, et Jon Arason entra comme un triomphateur dans l'évêché de Skalholt. Son premier soin, quand il se vit maître de cette résidence, fut de purger l'église de toutes les souillures du protestantisme. Il l'aspergea du haut en bas, et la consacra de nouveau. Il arracha d'un des caveaux de la nef le corps de son dernier antagoniste, l'archevêque Gissur, et le fit transporter hors de l'édifice religieux. Puis il confirma des enfants selon le rite catholique, et donna le sacrement de l'ordination à quatre prêtres. Après avoir accompli toutes ces cérémonies, il se fit nommer administrateur du diocèse de Skalholt, et déclara qu'il avait anéanti en Islande la réformation. Il partit alors, abandonnant l'évêché à son ancien captif, Morten, en attendant qu'il vînt lui-même le gouverner. Il se rendit d'abord au cloître de Videy, puis à celui de Helgafell, renversant partout l'ordre de choses nouvellement établi et faisant revivre les anciens statuts. Le long de la route il interrompait le cours de ses projets de réorganisation pour composer des vers. Il racontait lui-même, dans un style pompeux, la chronique de ses voyages et de ses succès. Chacun de ses projets était marqué par une strophe, et chaque victoire le menait au dithyrambe.

Cette campagne de Jon Arason eut une grande influence. Beaucoup de gens, effrayés par ses menaces, ou touchés par ses prédications, renièrent le nouveau dogme qu'ils avaient adopté, et redevinrent catholi-

ques. Des prêtres qui s'étaient mariés se séparèrent de leurs femmes. En plusieurs endroits, les images des saints furent rétablies en leur ancienne place, et l'on se remit à réciter le rosaire, et à jeûner comme autrefois. Ce succès ne faisait qu'augmenter son ambition, et aiguillonner sa cupidité. Douze prêtres du diocèse de Skalholt se rassemblèrent par son ordre et formèrent une espèce de synode. Après avoir relaté l'immense service qu'il avait rendu au diocèse en combattant le protestantisme, et les lettres du pape qui l'instituaient défenseur de l'Église romaine, les douze prêtres dirent que Jon Arason méritait une récompense pour l'entreprise qu'il avait exécutée si courageusement et à tant de frais, et ils le déclarèrent légitime possesseur des biens de ceux dont il avait été forcé de combattre le fatal ascendant. Jon Arason, qui avait lui-même préparé cette sentence, ne se la fit pas répéter deux fois. Il prit les biens de Morten et s'adjugea les revenus de Skalholt.

Cependant il commençait à craindre que le roi n'accueillît fort mal le récit de toutes ses réformes. Il lui écrivit pour les raconter lui-même de la façon la moins alarmante; mais le roi donna l'ordre au paysan Darde et au sysselmand Einarsson de l'arrêter.

A peine cet ordre était-il parvenu en Islande, que le téméraire évêque donna lui-même à Darde l'occasion de l'exécuter. Il avait excommunié cet homme comme coupable de rébellion aux lois de l'Église, et voulait s'emparer de ses biens. Darde tenta de le détourner de son projet, d'abord en lui offrant une

somme d'argent, puis une de ses propriétés. Mais l'évêque fut inflexible, et partit avec une escorte pour s'emparer du principal domaine de Darde. Celui-ci voyant que tout essai de conciliation était inutile, résolut de se défendre, et appela à son secours ses amis et ses parents. Il promettait à ceux qui seraient tués dans le combat, de prendre soin de leurs enfants, à ceux qui seraient blessés, de leur faire donner tous les remèdes nécessaires et de leur être constamment dévoué. Il ajoutait encore que si, au moment d'engager l'action, un d'eux se sentait tout à coup surpris par le découragement, il serait libre de s'en retourner. Quatre-vingts hommes des environs se rendirent à son appel. Un brouillard épais voilait leur marche, et Darde leur avait recommandé de prendre des vêtements gris, afin d'être moins facilement remarqués. L'évêque, qui ne savait point que Darde eût reçu ce renfort, ordonne le signal du combat. Ses hommes s'avancent avec l'épée et l'arquebuse, mais ils se trouvent tout à coup repoussés et assaillis par une troupe bien plus forte et plus nombreuse qu'ils ne l'avaient imaginé. A cette attaque imprévue, ils sentent leur résolution chanceler, ils se débandent, ils reculent. L'évêque et ses fils, ne pouvant les rallier, abandonnent le champ de bataille et se retirent dans l'église. Darde ordonne à ses hommes de la démolir. Ils ouvrent ses murailles du côté du chœur, ils entrent et aperçoivent le prélat revêtu de ses habits sacerdotaux, debout devant l'autel et tenant entre les mains une hostie consacrée (1).

(1) Harboe, *loc. cit.*, 2e part., p. 64. *Hist. Eccl. Isl.*, t. II, p. 711.

Mais cette attitude solennelle de l'évêque n'arrête point ses adversaires. L'un d'eux le saisit violemment par l'épaule et l'arracha de l'autel. Dans ce moment, Jon Arason laissa tomber son hostie; un prêtre se précipita par terre et la prit avec les lèvres. Pour la première fois de sa vie, l'évêque sentit sa résolution faiblir : « Faisons la paix, » dit-il en se tournant du côté de Darde. Mais celui-ci jeta sur lui un regard sardonique, et répondit, en lui tendant la main : « Tiens, baise mon gant. » Il empêcha cependant ses hommes de le maltraiter, et le fit conduire en lieu de sûreté avec ses fils. Puis il écrivit au juge du district pour lui annoncer ce qui venait de se passer. Le juge accourut en toute hâte, et il fut convenu que les prisonniers seraient mis en accusation au thing prochain. Darde offrit de défendre un des fils de l'évêque; mais personne ne voulut se charger de défendre ni l'évêque ni le second de ses fils.

On les enferma dans une grotte sombre et étroite. Un jour que Darde passait devant la porte de ce triste cachot, il entendit les prisonniers qui se disaient combien ils seraient heureux si jamais ils pouvaient se retrouver en plein air et voir la lumière du soleil. Le cœur de Darde fut touché de leurs paroles. Il descendit près d'eux, et leur demanda si, en leur accordant la liberté, on pourrait être sûr qu'ils se conduiraient honnêtement. Oh! oui, s'écrièrent-ils avec transport. Mais au même instant l'un d'eux prit sur la table un couteau et voulut en frapper Darde. Dès ce jour, ils furent séparés l'un de l'autre, et enfermés plus étroitement encore qu'auparavant.

A l'époque du thing, on les fit sortir de leur prison et on les conduisit à Skalholt avec une bonne escorte. L'acte judiciaire formulé contre l'évêque se composait de douze articles.

Il était accusé : 1° d'avoir retenu, pendant près d'un an, Morten prisonnier, et de l'avoir, pendant tout ce temps, empêché de remplir ses fonctions épiscopales.

2° D'avoir perçu, pendant trois années, avec ses fils, les divers impôts, droits de douane de plusieurs districts, et de s'être écrié qu'il n'avait rien à faire avec le roi de Danemark.

3° D'avoir méprisé et repoussé les ordonnances royales.

4° De s'être emparé des terres de plusieurs cloîtres et de bénéfices royaux.

5° D'avoir obligé, par leurs persécutions, des hommes considérés à quitter le pays.

6° D'avoir sans cesse déclaré qu'ils empêcheraient bien les paroles de Dieu de se répandre parmi le peuple.

7° D'avoir dit en prison que s'ils pouvaient recouvrer leur liberté, ils deviendraient dix fois plus cruels envers les Islandais et les étrangers qu'ils ne l'avaient été auparavant.

8° D'avoir dit que les juges et les hommes de loi de l'Islande étaient si mauvais, que devant eux on n'osait pas dire la vérité.

9° D'avoir renié la signature du roi, mise au bas de ses arrêts, et de les avoir appelés des arrêts menteurs.

10° D'avoir dit hautement que l'année suivante, coûte que coûte, on ne verrait plus ces mêmes gouverneurs en Islande.

11° D'avoir dit devant témoins que, quelle que fût la volonté du roi, Morten ne serait plus, l'année suivante, évêque de Skalholt.

12° D'avoir dit tout récemment, qu'une fois sorti de sa prison, il violerait toutes ses promesses et se vengerait sans pitié de ceux qui l'avaient offensé (1).

Tous ces faits étaient si patents que l'évêque n'essaya pas même de les nier. Il n'en prévoyait d'ailleurs pas la conséquence. Habitué depuis plusieurs années à maîtriser l'Islande, à voir la volonté des prêtres et celle des paysans fléchir devant lui, il conservait encore l'illusion de son pouvoir. Emprisonné dans une grotte, conduit au thing par des hommes d'armes, il regardait cette rigueur comme une épreuve passagère; il se croyait trop fort pour qu'on osât la prolonger, et trop respecté pour qu'on ne se repentît pas de l'avoir conduit en prison.

Mais ses juges n'éprouvèrent pour lui qu'une haine profonde et un ardent désir de le tenir désormais éloigné d'eux. Après avoir récapitulé les divers griefs amassés contre lui, ils entrèrent en délibération, et tous paraissaient opiner pour qu'il fût le reste de sa vie enfermé dans une bonne prison, et gardé à vue. L'un d'eux se leva et dit : C'est la terre qui le gardera le mieux! Ce mot entraîna son arrêt. Il fut condamné

(1) Harboe, *Om Reformationeni Island,* 2e partie, p. 70.

à mort avec ses deux fils. On leur donna trois jours pour se préparer à leur exécution, et un prêtre pour les assister par ses exhortations et ses prières dans leurs derniers moments. Le matin du jour fixé pour leur supplice, ils communièrent tous trois. L'un des fils pleurait en parlant de ses petits enfants; mais l'autre avait une contenance ferme et imposante. Ils furent exécutés les premiers. Puis ensuite vint le vieillard à qui on offrit la vie, à la condition qu'il jurerait de ne pas venger la mort de ses fils. Mais il répondit : Ce que mes enfants ont souffert, je peux bien le souffrir aussi; marchons. Une tradition catholique raconte qu'au moment où chacune de ces trois têtes tomba sous la hache du bourreau, on vit s'élever dans l'air une colombe blanche.

La nouvelle de cette exécution excita une grande rumeur dans le diocèse de Holar. Il y avait là des familles catholiques qui professaient une véritable vénération pour leur évêque, et qui n'avaient vu, dans toutes ses guerres avec le diocèse de Skalholt, que l'effet d'un zèle ardent pour les intérêts de l'Église et le maintien de la vraie foi. Sa mort fut regardée comme un crime; çà et là on entendait de sourds murmures, et l'on se demandait s'il ne se trouverait personne pour venger le vertueux prélat et ses deux fils. Les esprits étaient encore dans cet état d'effervescence quand on annonça que le juge de Jon Arason allait venir dans le district pour y remplir une de ses fonctions. A l'instant même, une cinquantaine de pêcheurs s'assemblent, accourent sur son

passage, le tuent ainsi que son fils et quatorze de ses compagnons, parmi lesquels se trouvait l'exécuteur des trois condamnés. A peine le roi eut-il connaissance de ce massacre, qu'il donna l'ordre de faire les perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir les coupables, et de les poursuivre sans miséricorde. Mais les uns se sauvèrent en Angleterre, d'autres dans les districts les plus éloignés de l'Islande. D'ailleurs, en commettant leur meurtre, tous avaient eu la précaution de se cacher la figure sous un grand chapeau, en sorte qu'on ne pouvait les reconnaître.

Quelque temps après la mort de Jon Arason, les prêtres se réunirent pour lui nommer un successeur. Leur choix n'était pas encore déterminé, quand on vit arriver sur la côte deux bâtiments de guerre danois. Le roi, qui ignorait encore l'arrestation et le jugement de l'évêque, envoyait ces bâtiments en Islande avec une troupe imposante pour s'opposer aux tentatives du prélat rebelle et s'emparer de lui (1). Il envoyait aussi, avec quelques fonctionnaires chargés d'exécuter ses intentions, le prêtre Olaf Hialtason, et le désignait au clergé de Holar comme un homme digne de devenir évêque.

Les envoyés du roi s'attendaient à trouver le pays dans un état de perturbation générale, et reconnurent au contraire que les éléments de discorde, soulevés çà

(1) Harboe, *loc. cit.*, p. 81.

L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Islande*, le savant Finn Johnsen, que nous avons souvent cité, dit qu'il y avait sur ces deux bâtiments 500 hommes. (V. t. II, p. 290.)

et là par Jon Arason, étaient déjà très-affaiblis. Ils firent confirmer la sentence portée contre lui, reçurent le serment de fidélité du diocèse de Holar, et retournèrent à Copenhague.

CHAPITRE XV.

ÉTAT DE L'ISLANDE APRÈS LA RÉFORMATION.

Jon Arason était mort en 1551. Personne après lui n'osa continuer la lutte qu'il avait engagée avec le protestantisme. Ceux qui s'étaient laissé émouvoir par ses exhortations, ou intimider par ses menaces, reprirent peu à peu, après sa mort, le courage de suivre leur impulsion, et ceux qu'il avait écartés du protestantisme y retournèrent bientôt. Son successeur sur le siége de Holar était ce même Olaf Hialtason qui, pour se soustraire à sa haine, avait été forcé de fuir en Danemark. L'évêque de Skalholt était ce malheureux Morten qu'il avait tenu près d'un an prisonnier. Tous deux poursuivirent avec ardeur la tâche qu'ils s'étaient imposée, et Frédéric II les soutenait avec autant de zèle que Chrétien III dans leur tentative

de réforme. De cette époque datent plusieurs institutions qui devaient assurer le bien-être moral de l'Islande et l'arracher à cette sorte d'atonie intellectuelle où elle était plongée depuis plus de deux siècles. Dès l'année 1530, l'imprimerie avait été apportée en Islande par un Suédois nommé Mathisson. Après sa mort, son fils alla s'établir avec sa presse à Naperfell, et continua à publier quelques livres (1). En 1584, l'évêque Gudbrand Thorlaksson fit venir à Holar une imprimerie bien plus belle et plus complète (2). Elle fut transportée à Skalholt en 1685, rachetée en 1701 par l'évêque de Holar, et rapportée dans sa résidence en 1770. Olaf Olssen établit encore une imprimerie à Hrappsey. C'est là que furent publiés les actes de l'althing.

Dès le commencement de la réformation, plusieurs cloîtres avaient été, comme nous l'avons dit, transformés en écoles. Un peu plus tard, Chrétien III fonda deux établissements d'éducation plus larges et mieux appropriés aux besoins du pays. Il donna à l'évêque de Holar et à celui de Skalholt une partie des biens

(1) Troïl, *Lettres sur l'Islande,* p. 18, 182, 197.
Stephensen, *Verfassung von Island,* p. 206.
Hooken, *Journal of a tour in Iceland,* t. I, p. LXXVIII.

(2) Le livre le plus remarquable qui sortit de cette imprimerie, est la grande Bible islandaise in-fol. Elle date de 1584. C'est un ouvrage très-rare aujourd'hui et très-recherché. En 1644, l'imprimerie de Holar publia une autre édition de la Bible in-fol., une troisième en 1728, et enfin, il en a paru une à Copenhague en 1746.

qui, du temps du catholicisme, appartenaient à l'Église, et obligea le premier à entretenir quarante élèves, et le second trente-quatre. En 1552, Frédéric II réforma cette institution, limita le nombre des élèves dans l'un et l'autre diocèse à vingt-quatre, et donna aux évêques un règlement qui leur prescrivait, très en détail, toutes les obligations qu'ils avaient à remplir envers leur école (1). Malheureusement plus d'un évêque, dominé par un sentiment d'égoïsme, sacrifia les progrès de ces institutions à son intérêt particulier, et le bien-être des élèves à son égoïsme. Plus d'une fois le gouvernement fut obligé d'intervenir

(1) L'évêque, dit cette ordonnance, entretiendra une bonne école et vingt-quatre écoliers pour l'amour de Dieu. Il sera tenu d'avoir un régent (littéralement un maître d'école) et un adjoint. Il donnera au maître d'école soixante écus par an, soit en argent, soit en beurre, poisson, vadmel ou autres denrées; il lui donnera pour sa nourriture quatre vieilles brebis, six tonnes de malt, trois tonnes de farine, une de sel, une de beurre, deux cents poissons et du lait. Il donnera à l'adjoint vingt écus par an et une bonne nourriture. Il sera tenu de donner aux élèves une bonne nourriture et une bonne boisson, selon l'usage du pays; aux plus forts, le quart d'un grand poisson ou la moitié d'un poisson de moyenne grosseur; aux plus jeunes, le quart d'un bon poisson, et du beurre et du lait. Il sera tenu de faire préparer les repas à heure fixe, afin que les élèves ne perdent pas le temps de leurs leçons. Il devra leur donner des vêtements de vadmel pour les préserver du froid; toutes les deux années dix aunes aux grands, et sept aux petits. Il devra donner à ceux qui sont pauvres des livres et du papier, et pourvoir l'école de lampes. Enfin, il ne pourra arracher les élèves à leurs études, pour les employer à son propre service et les faire travailler dans les champs. (Finni Johannæi, *Hist. Eccl. Isl.*, t. III, p. 167.)

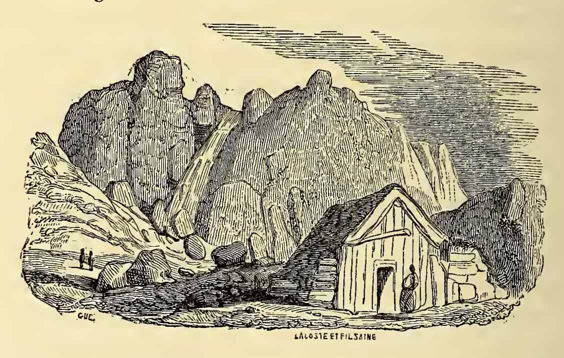
dans le régime des écoles et de rappeler aux prélats à quelles conditions elles leur étaient confiées. A une autre époque, cette intervention n'aurait pu avoir lieu sans exciter dans le clergé quelque légère révolte. Mais après la réformation, le gouvernement de l'Islande avait encore une fois changé de face. Le pouvoir de l'Église avait été subjugué par le pouvoir temporel. Une ordonnance interdisait aux évêques la juridiction qu'ils s'étaient peu à peu arrogée, hors du domaine des affaires ecclésiastiques; une autre enlevait aux couvents et aux cathédrales la plupart des propriétés considérables qui leur étaient advenues, soit par donation, soit par achat, et en faisait une part pour le roi, une autre pour les pauvres et les hospices, une troisième pour les écoles. Plus tard, un édit spécial abolissait le droit d'asile accordé autrefois à certains établissements religieux. Enfin, en 1667, le clergé islandais perdit son premier privilége, le privilége d'élire ses évêques. Ce fut le roi qui se chargea lui-même de les nommer. L'Islande avait ainsi passé tour à tour par toutes sortes de formes gouvernementales, par la république, par l'oligarchie, par l'autorité royale contenue dans des institutions démocratiques, par le partage du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique. Elle se trouvait au XVIIe siècle, comme la plupart des États de l'Europe, soumise au régime monarchique. Il y avait dans ce nouveau mode de gouvernement une unité de pouvoir qui lui promettait l'ordre et la stabilité. Il y eut aussi dans la pensée de plusieurs rois un zèle pour ses intérêts qui devait assurer sa

prospérité. Mais d'autres rois la négligèrent, ou l'exploitèrent sans pitié.

En 1684, Chrétien Ulric Gyldenlöwe fut nommé gouverneur général de l'Islande et des Feroë. C'était un fils naturel de Chrétien V, un grand seigneur qui n'accepta que le titre et le traitement de son emploi, et se fit suppléer dans ses fonctions par un sous-gouverneur (1). Cet usage, une fois admis, se perpétua pendant un siècle. Le gouverneur général demeurait en Danemark. Le sous-gouverneur allait en Islande, et, sachant d'avance qu'il ne devait y rester que temporairement, il n'y portait que la froide indifférence d'un étranger, ou la cupidité d'un préteur romain dans une province conquise. A cette première cause de malaise, il s'en joignit d'autres moins durables, mais non moins graves. L'Islande était sans défense, et, si pauvre qu'elle fût, elle pouvait cependant encore tenter les désirs des pirates. A la fin du XVIe siècle, une troupe d'Anglais débarque sur la côte, ravage les habitations, pille les temples, viole les femmes, maltraite les paysans, et enlève deux navires chargés de denrées. Frédéric II crut prévenir une pareille déprédation en donnant à l'Islande quelques lances et quelques mortiers (2). Mais, en 1613, et pendant quatre ans de suite, il arriva des pirates du Sud, que les chroniques désignent sous le nom de *Gascons,* et qui ne se retirèrent qu'après avoir ravagé deux provinces et répandu partout le deuil et la consternation. A peine ceux-ci

(1) *Hist. Eccl. Isl.,* t. III, p. 476.
(2) *Hist. Eccl. Isl.,* t. III, p. 79.

s'étaient-ils éloignés, que les Anglais apparaissent de nouveau, pillant, comme leurs prédécesseurs, tout ce qu'ils pouvaient piller, et massacrant tous ceux qui osaient leur résister. En 1627, arrive une autre race de corsaires plus terrible encore et plus sanguinaire. Ceux-ci venaient de Fez et d'Alger. Ils ne se contentent pas de dépouiller les habitations, de tuer les paysans, d'égorger les bestiaux : ils enchaînent les hommes et les femmes et les emmènent dans leur lointaine contrée. Il fallut que l'Islande, après avoir subi leurs rapines, s'imposât encore un tribut pour racheter leurs captifs (1). On eût dit, à voir ces tribus farouches se jeter ainsi sur les malheureuses grèves du Nord, qu'elles venaient venger les contrées méridionales des ravages du temps passé, des expéditions des Vikings.



(1) En 1637, un édit du roi prescrit aux évêques de faire une collecte pour le rachat des Islandais emmenés par les Algériens et les Turcs. Le roi s'associa à cette œuvre de charité. Trente-six captifs furent rachetés, et treize d'entre eux revinrent dans leur pays.

Mais ces suites déplorables de la piraterie n'étaient rien encore, comparées aux catastrophes produites par les fléaux de la nature. En 1572, il y eut en Islande une telle disette, que les riches même y succombèrent, et qu'on fut près de suspendre la communion dans les églises, faute de pain et de vin pour l'administrer. Quelques années après, cette disette se renouvelle; puis viennent les étés pluvieux qui anéantissent la récolte du fourrage, et font périr les bestiaux; puis les rudes et longs hivers, ceux de 1602 et 1615, qui épuisèrent tellement l'Islande, dit l'historien Jonsson, qu'elle put à peine recouvrer ses forces (1).

Dans le même temps, la flamme des volcans jaillissait du flanc des montagnes, les flots de lave inondaient l'enclos du paysan. Quelques cratères occupaient déjà une place sinistre dans les annales de l'Islande. D'autres éclatent tout à coup comme une nouvelle calamité. Dès le onzième siècle, l'histoire raconte les désastreuses éruptions de l'Hécla (2), et il y avait déjà

(1) T. III, p. 313 et 353.

(2) On est peu d'accord sur le nombre d'éruptions de l'Hécla. Quelques statisticiens en comptent onze, d'autres seize. Olafssen et Paulssen en admettent vingt-deux. Les principales sont celles de 1137, 1122, 1300, 1341, 1362, 1389, 1538, 1619, 1636, 1693, 1766.

Il y a eu en outre, depuis le dixième siècle, sept éruptions du Kattlagià Jökull; depuis le dix-huitième, quatre du Krabla.

Dans le district de Guldbringe, et dans d'autres parties de l'Islande, il y a eu, à différentes époques, huit grandes éruptions.

V. à différents endroits, Olafssen et Paulssen, *Voyage en Islande*, trad. du danois par M. de la Peyronnerie.

eu d'autres volcans et d'autres éruptions précédemment. Au douzième siècle, elles épouvantent l'Islande entière : au commencement et au milieu du treizième, elles n'affligent que les provinces du Sud; mais, dans le siècle suivant, elles dévastent de nouveau toute la contrée. Le seizième siècle fut un temps de repos; mais les désastres recommencèrent au dix-septième, et le dix-huitième fut pour la malheureuse Islande une époque de catastrophes épouvantables (1). De 1720 à 1730, il y eut dans la partie méridionale de l'île des tremblements de terre et des éruptions de volcans presque perpétuels. Au nord-est, le Krabla vomit un laç de feu de deux lieues de largeur et de quatre de longueur; au sud, le Kötlugiá verse un torrent d'eau qui inonde un espace de huit lieues de longueur. Puis la terre tremble, un bruit pareil à celui du tonnerre résonne dans les entrailles de la montagne; le sommet du cratère s'enflamme, et l'on en voit tour à tour jaillir des masses de matière fondue, des balles de feu et des lames d'eau. Tous les districts des environs furent couverts d'un tourbillon de sable noir et de cendre, et l'on raconte même que cette cendre fut emportée par le vent jusqu'aux Feroë. De 1753 à 1755, deux larges Jökull, le Skeidarár et le Kötlugiá vomirent toutes sortes de matières volcaniques. En 1766, l'Hécla ouvrit de nouveau ses entrailles. Mais la plus terrible, la plus déplorable de toutes ces éruptions, fut celle du Skaptan

(1) Gliemann, *Geographische Beschreibung von Island,* p. 104.

Jökull, dont le conseiller Stephensen nous a conservé la description (1).

C'était en l'année 1783. L'hiver avait été très-doux. L'année s'annonçait sous les auspices les plus favorables. Dès le mois de mai, les vallées avaient déjà reverdi et les troupeaux paissaient joyeusement dans les champs. Mais l'espoir que faisait naître l'état de la température fut bientôt troublé par des signes funestes. Vers la fin du mois, une légère fumée, flottant à la surface de la terre, attira le regard des gens qui connaissaient les traditions du passé, et leur fit concevoir de tristes pressentiments. Quelques jours se passèrent, et alors on commença à ressentir des tremblements de terre qui devenaient de plus en plus violents. Le 8 juin, le ciel était encore beau à voir et l'atmosphère pure, mais, à neuf heures du soir, à l'heure où, les jours précédents, les secousses souterraines devenaient plus sensibles, on vit s'élever du côté du nord une colonne de fumée qui grandit, se déploya et finit par s'étendre sur le district de Sida. A mesure qu'elle s'avançait, le district devenait de plus en plus sombre, et quand elle s'éleva vers le ciel, la terre fut tout à coup inondée d'une quantité de cendre pareille à celle du charbon de terre. Le

(1) Publiée à Copenhague en 1785, sous le titre de : *Kort Beskrivelse over den nye vulcans Ildsprudning i vester Skaptefiels syssel paa Island;* traduite en allemand dans l'ouvrage qui a pour titre : *Philosophische Schilderung der gegenwärtigen Verfassung von Island.* Altona, 1786. C'est à cette description que nous empruntons les détails suivants.

lendemain, un vent du sud arrêta cette trombe de sable, mais on entendit tout le jour des craquements souterrains, semblables au bruit du tonnerre, et vers le nord on distinguait un autre bruit qu'on eût pu prendre pour le mugissement d'un fleuve, ou le bouillonnement d'une chaudière.

Le 10 juin, la Skaptà, qui était une large et puissante rivière descendant du Skaptà Jökull et arrosant le district de Sida, parut très-enflée. Le 11, elle avait complétement disparu. Le lendemain, à la place des vagues profondes, sur lesquelles le pêcheur voguait la veille encore avec sa barque, on vit bondir un torrent de feu que le lit même de la rivière ne pouvait contenir et qui s'élançait hors de ses bords.

Dans la nuit du 14 au 15 juin, les habitants du district furent éveillés par des éclairs et des coups de foudre, et par un bruit si effroyable qu'on eût cru voir les roches éclater. Le matin, le fleuve de lave continuait sa route, inondait la vallée de ses flots brûlants et dévorait les habitations. Au delà d'une ferme qu'il venait de consumer, il se divisa et continua pendant trois jours sa marche terrible. Arrivé dans un certain endroit, il tomba tout à coup sur une couche de lave amassée là depuis longtemps, mais cette masse froide ne l'arrêta pas. Il la fondit de nouveau et l'entraîna dans ses vagues.

Le 19 juin, un troisième torrent de feu jaillit du sein de la montagne, se précipite sur les flots vomis par la dernière éruption et qui commençaient à se refroidir, emporte dans son cours des quartiers de

roc, des cabanes et des églises, puis se divise en deux branches, et répand de tout côté la mort, la misère, la désolation. Pendant plus d'un mois, presque chaque jour le cratère s'ouvrit, la lave bouillante jaillit de la fournaise, descendit dans la plaine et inonda la contrée. Chaque jour une couche de matières enflammées tombait sur une autre couche, et à la place où le regard du passant contemplait, deux semaines auparavant, un vallon vert, on vit s'élever des tourbillons de cendre et des montagnes de pierre calcinée. Souvent le fleuve embrasé se précipitait si vite du milieu du volcan et se déroulait avec tant d'impétuosité, que les pauvres gens d'un autre district, que leur éloignement semblait mettre à l'abri de ces ravages, n'avaient que le temps d'emporter à la hâte les choses les plus nécessaires et de se sauver.

Jusque-là cependant on n'avait eu à déplorer que les ravages produits par le cratère situé à l'ouest de Sida. Au mois de juillet, une autre éruption éclata à l'est, une rivière se dessécha dans son lit comme la Skaptà, et fut remplacée par une rivière de feu. L'explosion de ce volcan dura plus longtemps que celle de l'autre. Elle se renouvela encore en 1784.

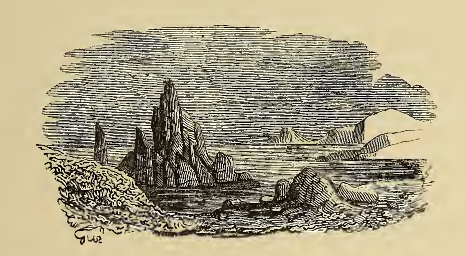
Qu'on se figure, s'il est possible, les suites funestes de ces éruptions, les habitations emportées par le torrent de feu, les champs inondés de lave, les pâturages perdus à jamais, toute une province dévastée, dépeuplée, transformée en un désert horrible, et les pauvres gens de la contrée fuyant à travers les tour-

billons de cendre, les colonnes de fumée, et ne sachant où trouver un refuge.

Dans les lieux même qui ne furent pas envahis par la lave brûlante, l'éruption des volcans eut des résultats funestes. Les pêcheurs, troublés par le brouillard épais et la fumée qui flottait autour d'eux, ne firent qu'une mauvaise pêche; les poissons périrent par l'effet des tourbillons de cendre enflammée que le vent emportait au loin dans les lacs et les rivières, et la vapeur des volcans, des torrents de lave, empoisonna ou dessécha la végétation. Le défaut de fourrage fit périr beaucoup de bestiaux, et l'atmosphère lourde et imprégnée d'une odeur infecte, l'eau corrompue, la privation d'une nourriture salubre et fortifiante, engendrèrent parmi les hommes une épidémie. La tête, le cou et les membres enflaient. Les os surtout semblaient se dilater. Les nerfs étaient saisis par une crampe violente qui faisait prendre au malade les positions les plus bizarres et lui donnait la figure la plus pitoyable. Les gencives se gonflaient et tombaient en lambeaux; des abcès s'ouvraient au cou et au gosier, et la langue se putréfiait dans la bouche. Cette maladie, qui n'était pas contagieuse, éclata en 1784, dans les lieux voisins de ceux qui avaient été ravagés par les volcans, et se manifesta avec les mêmes symptômes parmi les animaux. Dans le district de Vestraskaptafell, cent cinquante personnes y succombèrent. Dans une habitation isolée, hommes et femmes, vieillards et enfants, tout le monde mourut. Ceux que le fléau épargnait avaient à peine la force d'en-

sevelir les autres. Ils ne les portaient plus à l'église, ils creusaient d'une main débile une fosse sous la neige, et y déposaient à la fois sept ou huit cercueils.

Que restait-il à la pauvre Islande pour se relever de l'état de douleur et de misère où la plongeaient tour à tour les invasions des pirates, les ravages de l'épidémie, les désastres des volcans? rien que le produit de sa pêche et de ses bestiaux, rien qu'un commerce d'échange avec des contrées plus heureuses; et ce commerce, dont nous allons essayer de retracer les principales phases, était, pour comble de malheur, soumis à une loi de monopole.



CHAPITRE XVI.

DU COMMERCE.

—

Tant que l'Islande fut libre, elle sut elle-même pourvoir à ses besoins : elle avait ses navires à elle, qui allaient chercher au loin les denrées de luxe et les denrées de première nécessité. La piraterie entrait, il est vrai, pour une assez grande part dans ses moyens d'approvisionnement, mais alors la piraterie était en grand honneur dans tout le Nord, et l'Islande s'illustrait par ses voyages et s'enrichissait par son activité. Toute cette activité cessa quand elle se réunit à la Norvége. Ce pays s'engageait à lui envoyer chaque année les denrées dont elle avait besoin. Au lieu d'aller comme autrefois les chercher, l'Islande attendit. Les Norvégiens ne remplirent pas toutes leurs promesses. Les Anglais comprirent qu'il y avait dans cette île isolée un débouché de commerce tout nouveau, et y établirent des comptoirs. Les marchands des villes

anséatiques les suivirent de près et cherchèrent à les supplanter. Les relations de l'Islande avec les Anglais lui avaient été, comme nous l'avons dit, assez favorables (1). La concurrence qui s'établit entre eux et les villes anséatiques ne lui fut pas moins utile. Mais bientôt ces villes avides et tenaces profitèrent de l'ascendant qu'elles exerçaient déjà dans le Nord pour écraser le commerce de leurs rivaux, et finirent par le faire bannir de l'Islande. Moyennant une faible redevance qu'elles payaient chaque année au roi, elles obtinrent le privilége de trafiquer dans plusieurs ports (2). Un autre privilége fut accordé en 1533 à Gudbrand Thorlaksson, évêque de Holar, pour le district de Skagafiördr. Les souverains de Danemark regardaient l'Islande comme une grande ferme dont ils pouvaient abandonner l'exploitation au plus offrant. Les Anglais, bannis de ce pays, n'y revinrent plus que comme des contrebandiers. Les Hollandais et les Français qui, dès le quinzième siècle, entreprirent la pêche des mers du Nord, apportaient aussi sur la côte d'Islande quelques denrées. Mais les marchands de Hambourg, Brême, Lubeck, avaient seuls le droit d'établir des comptoirs dans les ports et de négocier ouvertement avec les habitants. Dès qu'ils furent investis de ce droit, ils remplacèrent les denrées de choix, dont ils étaient encore pourvus au temps de

(1) V. plus haut, p. 299.

(2) Ce droit ne s'élevait pas, dit Stephensen, à plus de vingt florins chaque année par port.

la concurrence, par des denrées d'une qualité très-inférieure. Ils haussèrent le prix de leurs marchandises et ravalèrent celles de l'Islande. En même temps ils commencèrent à introduire dans le pays une quantité d'articles inutiles, qui malheureusement tentaient la vanité des Islandais et leur donnaient peu à peu des besoins ruineux. Le commerce déloyal des villes anséatiques ne tarda pas à soulever dans les différentes provinces de l'île de violentes récriminations. En 1594, l'Islande envoya en Danemark un de ses fonctionnaires pour représenter au roi tout ce qu'elle avait à souffrir de ses relations avec les mandataires privilégiés, de leur taxe illégale, et de la mauvaise nature de leurs denrées. Chrétien IV, qui était un homme d'action et de volonté, répondit aux plaintes de l'Islande par un arrêt qui interdisait aux marchands des villes anséatiques l'entrée des ports dont elles avaient eu jusque-là le monopole (1). Puis, comme ces marchands ne se pressaient pas d'obéir à son injonction, il donna l'ordre de démolir leurs magasins et d'en livrer les matériaux aux églises, comme un dédommagement de tout le tort qu'ils avaient fait au pays. Mais en prenant ce parti rigoureux, Chrétien IV agissait moins dans l'intérêt de l'Islande que dans celui du Danemark. Il accorda le privilége du commerce islandais à une société de bourgeois de Copenhague, Malmö, Elseneur, moyennant une redevance annuelle de 16 rigs-

(1) Stephensen, *Betrachtungen über den Handel*, p. 225. Holberg, *Danemarks Riges Historie*, t. II, p. 595.

daler par port. L'acte royal qui contenait leur privilége leur imposait, envers les habitants du pays avec lesquels ils allaient entrer en rapport, des obligations d'honneur, de justice. L'intérêt les leur fit oublier. Dès la première année de leur entreprise, ils excitèrent des plaintes nombreuses. L'année suivante, l'assemblée de l'althing rédigea contre eux une protestation formelle. Ils usèrent cependant de leur privilége pendant tout le temps qui leur avait été accordé, et le firent renouveler, en 1614, pour onze ans. De nouvelles conditions leur furent alors imposées. Ils les oublièrent comme les premières. Le chef de la justice les accusa de n'apporter en Islande que de mauvaises marchandises, de les vendre à un plus haut prix que par le passé, de se servir de fausses mesures, et de ne vouloir accepter en échange qu'une partie des denrées islandaises. Ils surent amortir à Copenhague l'effet de cette accusation, et continuèrent leurs manœuvres frauduleuses.

Cependant les griefs suscités par cette société de commerce devinrent si vifs et furent si réitérés, que, en 1619, le gouvernement danois appela à Copenhague quatre Islandais pour s'entendre, au nom de leurs concitoyens, avec les marchands privilégiés, et rédiger avec eux une taxe générale pour les denrées d'importation et d'exportation. Cette taxe fut terminée au mois de décembre, et mise en pratique au printemps suivant. C'était une transaction aristocratique qui ne ménageait que l'intérêt des riches et froissait rudement celui des pauvres. Quiconque pouvait con-

clure un marché d'une certaine valeur recevait une tonne de farine pour cinquante poissons, et une tonne de sel pour quarante. Le pauvre au contraire devait donner quatre-vingts poissons pour la tonne de farine, cinquante pour la tonne de sel. C'était une injustice révoltante qui ne pouvait manquer de produire un vif mécontentement. Ce mécontentement s'accrut encore par la conduite des marchands, qui se firent un jeu de toutes les obligations qui leur étaient prescrites. En 1662, cette société fut dissoute et remplacée par une autre qui divisa l'Islande en quatre parts, et obtint pour 4,000 écus par an le droit de l'exploiter (1). Celle-ci ne valait pas mieux que la première. La taxe de 1619 était encore en usage, mais les marchands n'avaient pas peur de la violer quand il y allait de leur intérêt. Sans cesse l'Islande adressait au gouvernement danois de nouvelles réclamations. Alors on parlait de modifier l'ancienne taxe, et l'on rappelait les actionnaires de la société à leur devoir; et tous ces projets de réforme et toutes ces demi-mesures ne remédiaient point au mal. Il n'y avait qu'un seul moyen d'y remédier, c'était de renoncer à tout jamais à ce fatal système de monopole qui pesait si lourdement sur tout le pays. Mais les rois de Danemark se laissaient séduire par l'intérêt pécuniaire du moment, par les promesses des marchands, et le même système se maintenait sous leur patronage.

(1) Stephensen, *loc. cit.*, p. 233.
Holberg, *Danemarks og Norges Beskrivelse*, p. 586.

En 1684, on essaya un nouveau mode de commerce. Chaque port fut affermé à part, pour une somme fixe, et chaque port était le chef-lieu d'un ou plusieurs districts, que le marchand investi de son privilége exploitait exclusivement. C'était un état de choses plus funeste encore que les précédents. Les Islandais, ainsi divisés par provinces, par cantons, étaient livrés en quelque sorte à la merci d'un homme qui n'écoutait que son intérêt et n'avait pas honte d'abuser de ses droits. La même année, une nouvelle taxe éleva encore le prix des denrées danoises. Les pauvres Islandais tentèrent de nouvelles réclamations. Jamais ils ne s'étaient sentis si malheureux. La cherté des approvisionnements, l'exigence et la fraude des marchands, les mauvaises récoltes, les épidémies, tout semblait se réunir pour les accabler. Le peu de prix que les marchands danois attachaient aux produits de leurs pâturages, les portait à négliger l'une des ressources les plus assurées de leur pays, l'entretien et la propagation de leurs bestiaux. Ils allaient à la pêche; et si cette pêche était peu fructueuse, elle ne pouvait subvenir à leurs besoins; si elle était abondante, ils ne pouvaient jamais en vendre qu'une partie, et ils perdaient le reste (1). Un jour, Chrétien V, touché de leurs plaintes, voulut faire faire une enquête sur les moyens de les soulager dans leur misère. Cette enquête ne produisit aucun résultat. Les

(1) Stephensen, *loc. cit.*

ports furent affermés à différents spéculateurs pendant cinquante ans.

L'adjudication de ces ports rapportait, dans le commencement, 16,000 écus par an au Danemark; plus tard, le prix en fut porté à 22,000 et 23,000 écus; ce qui prouve que les marchands ne faisaient pas de trop mauvaises affaires. Mais chaque augmentation dans le fermage du commerce était comme un nouvel impôt prélevé sur l'Islande, et la malheureuse contrée languissait de plus en plus sous le poids de toutes ces spéculations. En 1702, elle fut soumise à une seconde taxe non moins rigoureuse que la première; en 1733, affermée à une société de commerce, qui obtint un privilége de dix ans; en 1742, affermée à une autre société, qui exploitait en même temps le Finmark (1). Cette société, tout en payant sa redevance annuelle au Danemark, donna un dividende considérable à ses actionnaires et doubla ses fonds. A peine son privilége était-il expiré, qu'une autre l'obtint. Chacune de ces sociétés, sachant d'avance qu'elle n'avait qu'un temps limité pour faire ses bénéfices, l'employait avec rigueur, et passait comme un oiseau de proie sur les malheureuses contrées asservies à son monopole.

(1) *Finmarks Magazin Samlinger,* p. 70.
Les résultats du monopole ne furent pas moins tristes ici qu'en Islande. On en trouve une preuve évidente en différents endroits du livre que nous venons de citer, et dans d'autres ouvrages de statistique sur le Nord.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un homme eut l'idée de sauver l'Islande de son état de misère, par des établissements d'industrie. Il soumit son projet à Frédéric V, qui l'adopta avec une noble générosité, et s'engagea pour une somme de 60,000 écus dans cette entreprise. Une société de commerce s'organisa sous ses auspices, pour fonder en Islande une tannerie, des fabriques de soufre, une filature de laine. Mais ces divers établissements furent formés dans des proportions trop grandes : les recettes ne purent couvrir les dépenses. La société se découragea, et cette vaste conception industrielle n'aboutit qu'à un long et lourd procès, qui entraîna la dissolution de la société et la ruine des ateliers. L'Islande, après avoir été éblouie un instant par une lueur d'espoir, retomba plus lourdement que jamais sous le fardeau de monopole, dans le sentiment de son impuissance.

Un écrivain éclairé, le conseiller de conférences Erichsen, publia, en 1768, un ouvrage intitulé : *Deo, regi, patria*, où il démontrait éloquemment les funestes conséquences du système commercial admis jusqu'alors à l'égard de l'Islande. Peu de temps après, la presse danoise ayant été affranchie des rigueurs de la censure, un autre écrivain, qui cachait son nom sous le pseudonyme de Philopatrias, profita de cette liberté temporaire pour publier un livre dans lequel il déclarait hautement que les sociétés privilégiées avaient réduit l'Islande et le Finmark à un véritable état d'esclavage, et que le Danemark avait lui-

même beaucoup perdu à maintenir un tel état de choses. Ce livre énergique donna lieu à de vives discussions. Les publicistes se mirent à l'œuvre. Les uns attaquaient avec ardeur le monopole, d'autres le défendaient avec opiniâtreté. Malheureusement, la situation de l'Islande ne prouvait que trop en faveur des premiers, et la société privilégiée, qui était en grande partie le sujet de cette discussion, vint encore corroborer, par sa conduite, leurs arguments. Elle fut accusée et convaincue d'avoir envoyé en Islande, en 1768, une cargaison de farine gâtée. Le roi la condamna à une amende de 4400 écus au profit du pays qu'elle avait si souvent et si cruellement trompé. En même temps, il envoya en Islande une commission chargée de rechercher les principales causes du malaise de la population et d'étudier les moyens d'y remédier. Trois ans après, deux hommes, à qui nous devons un livre fait avec peu d'art, mais plein de notions utiles, Olafsen et Paulsen, entreprirent le même voyage dans le but d'observer l'état des champs, des pâturages et de la pêche en Islande. Un minéralogiste les suivit pour voir les mines de soufre et le parti qu'on pouvait en tirer. La commission nommée par le roi et les trois voyageurs que nous venons de citer rapportèrent de leur exploration des renseignements exacts et des idées d'amélioration qui, malheureusement, furent à peine comprises, ou tout au moins à peine exécutées.

Le gouvernement danois crut opérer une heureuse réforme en prenant lui-même la direction du com-

merce d'Islande et de Finmark. Mais c'était toujours le même système sous une autre impulsion, le même monopole sous un autre nom; et, de l'aveu du conseiller Stephensen, qui a bien approfondi cette question, le monopole royal pesa plus lourdement sur l'Islande que celui des autres sociétés.

L'Islande en était là, quand tout à coup elle fut ébranlée par les tremblements de terre de 1783, et ravagée par l'éruption des volcans. Au cri de consternation qui retentit alors dans cette malheureuse contrée, le Danemark s'émut : il fit des collectes, il envoya un bâtiment chargé de provisions dans les districts les plus dévastés; mais lorsque ce bâtiment arriva, en 1784, sur la côte, la plupart de ceux auxquels il apportait des secours étaient déjà morts. Depuis plusieurs siècles, la population de l'île allait toujours en décroissant. Au douzième siècle, elle s'élevait à cent mille âmes. En 1783, on n'en comptait plus que quarante-sept mille.

Cependant, trois années se passèrent encore avant que le gouvernement voulût abdiquer le système de commerce qui avait toujours été comme un fléau pour cette pauvre terre d'Islande, désolée par tant d'autres fléaux. Enfin, en 1787, toute taxe a été abolie, et il a été permis à chaque marchand danois de trafiquer en Islande. Ce n'est pas encore là peut-être toute la liberté commerciale que ce pays pourrait désirer, puisque les relations de commerce avec les

étrangers lui sont interdites; mais c'est une organisation d'une valeur inestimable, comparée à la dure loi du monopole qu'elle a subie si longtemps.



CHAPITRE XVII.

SITUATION ACTUELLE.

§ I.

ADMINISTRATION.

L'Islande est maintenant divisée en trois districts : districts du sud, du nord et de l'ouest. Le chef du premier a le titre de Stiftsamtmand. Indépendamment de l'administration de sa province, il est chargé de tout ce qui a rapport aux affaires ecclésiastiques et aux finances dans l'étendue entière de l'île. En cas de guerre, il prend le titre de gouverneur général. Cet emploi est toujours confié à un Danois, qui vient là passer cinq à six ans, pour s'en aller ensuite en Danemark solliciter un poste meilleur. Les deux autres chefs des districts ont le titre d'Amtmand. Leurs fonctions équivalent à peu près à celles de nos préfets. Ils sont soumis à la chambre des rentes de Copenha-

gue (Rentekammer), et correspondent directement avec elle pour tous les actes administratifs, sauf les actes d'administration financière et ecclésiastique, qui doivent d'abord être examinés et sanctionnés par le stiftsamtmand. Chacun de ces trois grands districts est subdivisé en six ou sept cantons, administrés sous la direction de l'amtmand, par des fonctionnaires qu'on nomme sysselmand, et qui sont chargés de publier les arrêts du gouvernement dans leur ressort, de faire exécuter les mesures prescrites par l'autorité supérieure, et de percevoir les dîmes et les impôts. Le traitement du stiftsamtmand est d'environ 3600 francs; celui de l'amtmand de 3000 francs; celui d'un sysselmand de 900 à 1000 francs. Les revenus de l'île suffisent à peine à acquitter ces dépenses.

Les comptes se font encore en Islande d'après l'ancienne dénomination des hundrades (1), et les impôts se payent en nature ou en argent, d'après cette même dénomination. Par hundrade, on entend cent vingt aunes de vadmel, et c'est la mesure d'appréciation de toutes les denrées.

Deúx chevaux valent un hundrade ou deux cents poissons.

Six vaches valent six hundrades ou douze cents poissons.

Vingt-quatre brebis, quatre hundrades ou huit cents poissons.

Chaque propriétaire islandais paye d'abord un

(1) Littéralement cent; mais ce cent se subdivise en 120 parties.

impôt territorial qui s'élève habituellement à vingt aunes ou quarante poissons. Ensuite, autant de fois on compte de cinq hundrades dans la valeur de sa propriété, autant de fois il doit payer six aunes ou douze poissons.

Depuis le commencement de ce siècle, les anciennes réunions de l'althing ont été abolies. Pour y suppléer, le gouvernement a établi à Reykiavik un tribunal qui dépend de la cour suprême de Copenhague. Ce tribunal se compose d'un président, de deux assesseurs et d'un greffier.

Depuis 1801, il n'y a plus en Islande qu'un seul évêché et une seule école latine. L'évêque est chargé de l'administration des affaires ecclésiastiques, conjointement avec le stiftsamtmand. Le principal dignitaire de l'Église, après lui, est le stiftsprovst de Reykiavik. L'évêché est divisé en dix-neuf cantons. Le prêtre de chaque chef-lieu de canton a le titre de provst. Il doit surveiller les prêtres de son district et leur transmettre les ordres de l'évêché.

Les revenus de l'évêque s'élèvent à environ six mille francs par an. Mais la condition des prêtres est vraiment misérable. L'Église leur donne, au moment où ils entrent en fonctions, la jouissance d'une maison et d'un enclos ou pâturage dépendant du presbytère. Au modique produit de ce pauvre domaine, ils en joignent un plus modique encore et plus précaire, celui du tribut qu'ils ont le droit de percevoir pour toutes les cérémonies, et que souvent ils ne perçoivent pas. Le gouvernement distribue chaque année

aux plus nécessiteux une somme de trois cent vingt écus. Mais qu'est-ce donc qu'un tel secours réparti entre des centaines d'individus, qui ont tous une famille à soutenir. Dès le dix-huitième siècle, les hommes qui s'étaient sérieusement occupés de l'Islande, appelaient l'attention du gouvernement sur cette misère des prêtres (1). Il devient de plus en plus important d'y remédier. Le revenu de la plupart d'entre eux ne s'élève pas à cent francs par an. Pour pouvoir subsister, il faut qu'ils adoptent un métier. Les uns sont pêcheurs, les autres forgerons. Toute la semaine ils travaillent comme des manœuvres, et le dimanche ils font leur sermon.

L'école latine de Bessastadir est le séminaire de l'Islande. Les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique, passent ordinairement là six années. Au sortir de cette école, ils sont envoyés près de quelque vieux prêtre en qualité de chapelain, et partagent avec lui le misérable revenu de sa place. Ceux qui ont quelque fortune vont ordinairement poursuivre leurs études à Copenhague. Nous en avons connu un que le désir de s'instruire et l'amour des voyages avaient entraîné en Allemagne, en France, en Italie. A son retour, il obtint la meilleure cure de l'Islande. Elle lui rapporte environ trois cents francs par an.

Dans les derniers temps, le gouvernement danois a rendu plusieurs ordonnances très-bien entendues et très-utiles à l'Islande. Telle est, entre autres, celle qui

(1) Stephensen, *Verfassung von Island*, p. 288.

règle la position et les devoirs des médecins. Il n'y avait autrefois pas un seul médecin dans le pays. Il y en a un maintenant à Reykiavik, et six autres dans les différents districts de l'île. Celui de Reykiavik est le médecin général de la contrée; il doit avoir étudié à l'université de Copenhague et subi plusieurs examens. Il reçoit du gouvernement un traitement annuel de 1800 francs. Les médecins des autres districts reçoivent 900 francs. Tous doivent être prêts à se rendre à l'appel de ceux qui ont besoin de leur secours, à traverser, l'hiver comme l'été, les champs de lave et les montagnes escarpées, pour donner un conseil à un malade. Tous sont obligés d'entreprendre ces rudes voyages pour le pauvre comme pour le riche, et de traiter gratuitement ceux dont l'indigence est bien constatée.

Il y a à Reykiavik un pharmacien nommé par le gouvernement, et chaque médecin des autres districts doit avoir dans sa demeure une collection des principaux médicaments. Enfin, l'Islande aura bientôt un assez grand nombre de sages-femmes, qui ne pourront manquer d'être très-utiles à ce pays, où tant d'enfants meurent au moment de leur naissance, ou succombent peu de temps après, victimes de la négligence avec laquelle ils sont traités, ou des mauvais soins qu'on leur donne.

Une autre institution qui mérite encore d'être signalée, c'est celle de la poste. Chaque année un piéton traverse huit fois le district du sud, trois fois celui de l'ouest, une fois celui du nord. Ce sont là de rares

voyages, sans doute, comparés à ceux de nos courriers; mais que peut-on exiger de plus dans cette contrée à demi déserte, où les nouvelles officielles de la métropole danoise n'arrivent que deux fois par an, et qui, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mai, est privée de toute communication avec les autres pays et séparée du monde entier?

§ II.

REYKIAVIK.

L'ancienne demeure des évêques, le siége de l'érudition classique au moyen âge, la riche et puissante cité de Skalholt, si souvent citée dans les sagas, n'est plus qu'une habitation de paysans, près de laquelle s'élève une pauvre église. Le prêtre même ne demeure plus là. Il vient seulement une fois par mois faire un sermon dans ce lieu illustré par tant de prélats. L'autre capitale d'un évêché, Holar, n'a conservé de son ancienne splendeur que son église en pierre et une partie de ses ornements sacerdotaux. Quelques habitations, qui avaient fort peu d'importance au moyen âge, en ont acquis, depuis quarante ans, une assez grande, par le développement du commerce : ainsi, Hafnarfiordr, qui est fréquenté en été par plusieurs grands navires; Eyrarbacki, où il se tient chaque année une foire assez considérable; Berufiördr, l'une des principales stations de commerce dans la province

du nord; Vapnafiördur, Berderstad, Einarslon, Vatnsfiord, et plusieurs autres.

Mais au-dessus de toutes ces petites bourgades, embellies par la demeure d'un marchand danois, s'élève la ville de Reykiavik. Ce n'était encore, il y a soixante ans, qu'un très-petit hameau de pêcheurs. L'affranchissement du commerce a fait sa fortune. C'est maintenant la capitale de l'Islande. Elle est bâtie, dit-on, près de l'endroit où abordèrent les piliers sacrés, qu'Ingolfur jeta à la mer pour lui indiquer l'endroit où il devait établir sa demeure. Son église est en pierre, et toutes ses maisons, à l'exception de celle du gouverneur, sont construites en bois. Celles des marchands danois sont assez élégantes; celles des pêcheurs sont couvertes en gazon. Son port est large et commode. D'un côté, elle est bornée par des montagnes de lave, de l'autre par une baie immense. Au fond de cette baie s'élèvent les sommités du Snæfells Jökull, couvertes d'une neige perpétuelle. C'est une situation étrange et grandiose, à laquelle parfois, en été, un rayon de soleil donne un éclat merveilleux. On y compte près de sept cents habitants. C'est là que demeurent le gouverneur, le président du tribunal, l'évêque. A une demi-lieue de là est l'imprimerie; à deux lieues, l'école latine de Bessastadir. Dans la ville même, il y a une école élémentaire, une bibliothèque publique et une société littéraire (1). Deux fois par an, au mois de mai et au mois

(1) Nous parlerons plus au long de ces divers établissements, dans la seconde partie de notre ouvrage.

de septembre, deux navires danois apportent à Reykiavik les décisions du gouvernement; d'autres navires apportent les denrées nécessaires à la province, prennent en échange des cargaisons de poissons, qu'ils transportent en Espagne, en Portugal. Chaque année il y a dans cette ville une grande foire. Les paysans y viennent de quarante à cinquante lieues, conduisant à la file l'un de l'autre leurs chevaux chargés de produits islandais, car ici il n'y a point de voitures; tous les transports par terre ne peuvent se faire qu'à dos de cheval. En arrivant auprès de la ville, le paysan s'arrête avec sa caravane, ôte son chapeau, prie le ciel de l'aider dans ses négociations, et va trouver le marchand. Presque tout le commerce se fait encore par échange. L'Islandais apporte au négociant danois de la laine, des peaux de renard, du beurre, du suif, du poisson, et lui demande de la farine, des légumes, des ustensiles de ménage, des étoffes, et beaucoup d'autres denrées superflues auxquelles il a eu le malheur de s'habituer.

En 1809, cette petite capitale de Reykiavik fut le théâtre d'une révolution dont on parlera longtemps au foyer du pêcheur. L'Angleterre était alors en guerre avec le Danemark, et toutes les communications habituelles entre Copenhague et Reykiavik étaient interrompues. Il y avait pour l'Islande danger de disette absolue, danger de mort à être ainsi privée des approvisionnements qu'elle recevait chaque année du Danemark. L'Angleterre s'émut à la peinture de toutes les souffrances qui menaçaient une population hon-

nête et inoffensive, et il fut décidé que l'Islande serait traitée comme une terre neutre, qu'on respecterait les bâtiments danois chargés d'y porter les denrées de première nécessité, et que les navires anglais pourraient aussi s'y rendre avec une cargaison. Mais le premier qui entreprit ce voyage épouvanta les Islandais; car il ne débarqua sur la côte que des hommes armés, pilla la caisse des pauvres et des écoles, qui se montait à trente mille écus, et s'en revint comme un pirate avec ce pillage honteux (1).

Peu de temps après, un honorable négociant, nommé Phelps, entreprit la même expédition dans un but tout différent. Il équipa un bâtiment chargé de blé et d'autres provisions pour faire avec l'Islande un commerce d'échange. Le gouvernement anglais lui donna des lettres de marque, mais à la condition qu'il n'arrêterait aucun navire marchand en vue des côtes de l'île ou stationnant dans un de ses ports. Le bâtiment, équipé à Liverpool, s'appelait *le Clarence*, le capitaine, Jackson. M. Phelps lui donna pour interprète un Danois nommé Jörgensen, et pour subrécargue M. Savigniac. Le navire arrive en Islande. Le gouverneur de Reykiavik, le comte Tramp, était absent; les autorités du pays qui le remplaçaient, défendent aux habitants d'entrer en négociation avec M. Savigniac, qui, après diverses tentatives de conciliation, se décide à violer l'arrêt du gouvernement anglais et à en venir aux voies de fait. Le capitaine

(1) Hooker, *Journal of a tour in Iceland*, t. II, p. 10.

s'empare d'un brick qui arrivait de Norvége, et les autorités islandaises, craignant d'autres mesures de violence, pressées d'ailleurs par la population, qui éprouvait déjà des besoins urgents, permet à M. Savigniac de débarquer sa cargaison. Mais il ne peut rien obtenir en échange, et il est forcé de rester à Reykiavik pour veiller à ses intérêts, tandis que *le Clarence* retourne en Angleterre sur son lest.

Sur ces entrefaites, le comte Tramp revient en Islande. Quelques semaines après, arrive un sloop anglais, commandé par le capitaine Nott. Le 16 juin, tous deux concluent un traité, en vertu duquel il est permis aux Anglais de venir, pendant tout le temps de la guerre, négocier en Islande. M. Phelps prépare une nouvelle expédition, plus large que la première: il charge deux navires, *la Flore* et *la Marguerite-Anne*, des marchandises qui lui avaient été indiquées par M. Savigniac, et s'embarque sur le second de ces navires. Il s'avance dans le port de Reykiavik; il attend que les autorités de la ville lui signifient l'endroit où il pourra débarquer ses marchandises; mais nul ordre ne lui arrive, nul habitant n'ose entrer en relation avec lui, et il apprend que le gouverneur a défendu, sous peine de mort, aux Islandais, de négocier avec les Anglais. Alors il donne l'ordre à un capitaine d'user de ses lettres de marque. Le capitaine commence par s'emparer d'un brick appartenant au comte Tramp, puis il entre, un dimanche après midi, dans la demeure du comte et l'emmène prisonnier à bord de *la Marguerite-Anne*. Les habitants de la ville furent tous

témoins de cette arrestation ; mais pas un d'eux ne tenta de l'empêcher.

Après avoir ainsi enlevé le gouverneur de l'Islande, M. Phelps crut devoir lui donner un remplaçant, et il choisit M. Jörgensen. Celui-ci prend le titre de protecteur de l'île et général en chef. Il publie une proclamation, dans laquelle il déclare que le gouvernement danois est de fait aboli en Islande. Le lendemain, il annonce que l'Islande sera régie par une constitution républicaine, basée sur celle qui existait avant la réunion de l'île à la Norvége. Il annulle toutes les dettes contractées envers le Danemark, et défend toute communication avec les bâtiments danois.

Le même jour, il s'installe dans la maison du gouverneur, et de là répand dans l'île ses décrets. L'évêque et les prêtres, assemblés en synode, reconnaissent son autorité. Les fonctionnaires des diverses administrations, maintenus à leur poste, lui promettent obéissance et fidélité, et plusieurs habitants de la ville, répondant à son appel, s'enrôlent comme soldats, pour lui servir de gardes. Jamais usurpation ne s'était faite si paisiblement et n'était arrivée si vite à une apparence de stabilité. M. Jörgensen publiait décret sur décret, proclamation sur proclamation, et chacun de ses arrêtés amenait une nouvelle réforme. Il remplaçait par son propre sceau le sceau du gouvernement, et la bannière danoise par les armes d'Islande. En même temps, il s'occupait de fortifier le port de Reykiavik. Il n'avait trouvé dans la maison du gouverneur et dans celles des habitants que des armes

couvertes de rouille. Il donna les moins mauvaises aux huit hommes qui formaient sa garde, et M. Phelps vint à son secours. Il fit construire par ses matelots un retranchement auquel il donna son nom et y plaça six vieux canons.

Tandis que le propriétaire de *la Marguerite-Anne* mettait ainsi Reykiavik en état de défense, le protecteur de l'Islande, accompagné de cinq soldats, s'en allait dans différents districts exécuter lui-même ses ordonnances. Il levait des impôts, il s'emparait des marchandises et des propriétés danoises, et s'il faut en croire le récit de Hooker, partout les Islandais, las d'obéir aux lois du Danemark, l'accueillaient avec joie et empressement (1).

Le règne de Jörgensen durait depuis deux mois, lorsqu'un événement imprévu vint tout à coup y mettre fin. Un bâtiment de guerre anglais, commandé par le capitaine Jones, arriva dans le port de Hafnarfiödr. Les marchands danois se hâtèrent de lui porter leurs plaintes. Le capitaine fit voile aussitôt pour Reykiavik, et, après avoir tour à tour écouté le comte Tramp et M. Phelps, il usa de son autorité d'officier de la marine royale pour renverser un ordre de choses qu'il regardait comme illégal. Il engagea les autorités islandaises à se choisir elles-mêmes un gouverneur, renvoya M. Phelps et le protecteur Jörgensen en Angleterre, et emmena lui-même le comte Tramp.

(1) Hooker, *loc. cit.*, p. 40.

Ainsi se termina cette révolution de quelques semaines, à laquelle il ne manque qu'un des anciens chroniqueurs du Nord, pour en faire une poétique saga. A peine Jörgensen avait-il été destitué de ses fonctions, que tous ses arrêtés furent abolis. L'amtmand Stephensen fut déclaré gouverneur provisoire, en l'absence du comte Tramp, et rétablit dans le pays l'autorité danoise.

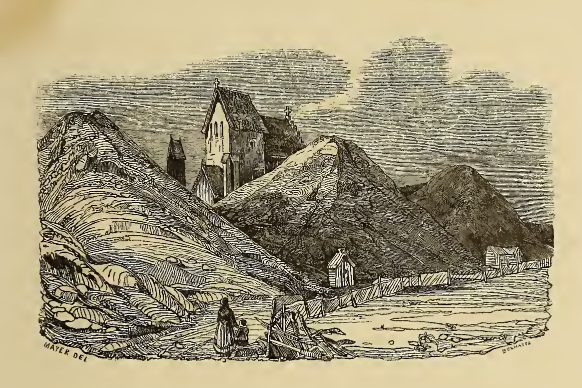


TABLE DES MATIÈRES.

FIN.





